


Digitized by Google

VIE
DU DANTE.

—

TOME II.

VIE

DU DANTE,

PAR M. LE COMTE CÉSAR BALBO,

traduite de l'italien

Par Mme la Comtesse De Lalaing,

NÉE COMTESSE DE MALDEGHEM

TOME II.



BRUXELLES,

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE.

1846.



AVIS.

Je demande pardon à mes lecteurs bienveillants (car je n'en ai point d'autres) du retard que j'ai mis à leur adresser ce second volume. Un voyage d'un an, en Italie, m'a empêchée d'en hâter la publication, et cela d'autant plus qu'il s'y trouve, à mon avis, un certain nombre de passages encore plus embarrassants que dans le premier.

Je n'en compte pas moins sur l'indulgence flatteuse avec laquelle quelques amis de la littérature italienne ont bien voulu accueillir la première partie de ma traduction.

Plusieurs critiques m'ont reproché d'avoir intitulé mon livre *Vie du Dante,* au lieu d'écrire, comme certaines personnes le veulent aujourd'hui, *Vie de Dante.*

On doit reconnaître qu'en cela j'ai suivi un usage assez généralement établi, usage emprunté par la

France à l'Italie elle-même, et qu'il sera difficile de déraciner entièrement, quoi qu'on puisse tenter. Il est vrai que l'Italie revient aujourd'hui sur cet usage, et que *Dante* a remplacé *il Dante*. Il ne serait pas impossible cependant de trouver, même dans l'ouvrage de M. le comte de Balbo, l'emploi de cette dernière appellation, et en France probablement on dira longtemps encore *le Tasse, l'Arioste, le Guide, le Titien, le Dominiquin, le Corrége, le Pérugin*, comme nous avons dit *le Dante*, c'est-à-dire sans autre motif que l'usage; j'aurais pourtant fait droit aux observations des critiques, mais, lorsqu'elles me sont parvenues, il était trop tard, le premier volume était entièrement imprimé, et il eût semblé trop étrange de mettre ainsi les deux volumes en désaccord l'un avec l'autre.

LIVRE SECOND.

LE DANTE EXILÉ.

*

VIE

DU DANTE,

ÉCRITE PAR

CÉSAR BALBO.

Chapitre Premier.

Le Dante avec les exilés et près d'Uguccione della Faggiola; Scarpetta des Ordelaffi; les Scaligeri.

(10 mars 1302—1303.)

Con l' animo che vince ogni battaglia.
(Inf. xxiv, t. 18.)

Avec le courage qui triomphe dans tous les combats.

L'Italie a été dans tous les temps la terre des exils; il ne s'en trouve ni d'aussi remarquables ni d'aussi fréquents dans aucune autre histoire, excepté peut-être dans celle de la Grèce ancienne, soit que cette ressemblance de destinées vienne

de la ressemblance de leur liberté et de leurs factions, soit qu'elle vienne de leur égale beauté, qui rend ces deux patries d'autant plus chères à qui leur doit la naissance, d'autant plus appréciées par ceux qui peuvent y vivre, et regrettées d'autant plus amèrement par ceux qui les perdent; de manière qu'on en infligea toujours et qu'on en souffrit la perte à peu près à l'égal de la peine de mort. Mais la Grèce qui devint esclave de bonne heure ne fit cette expérience, comme toute autre expérience politique, que pendant très-peu de siècles. L'Italie, plus longtemps libre ou en lutte pour le devenir, a déjà vingt-quatre siècles dont on pourrait former une histoire complète de toute espèce d'exils et une série entière d'exemples et d'enseignements pour les supporter. Si nous remontons à la plus haute antiquité, nous avons les Tarquins chassés à cause de leur tyrannie et de leur licence, et nous les voyons s'efforcer de rentrer par le moyen des étrangers; puis Coriolan qui, sorti en homme vertueux, revient lui aussi d'une manière impie, mais est bientôt retenu par un sentiment de piété filiale; puis le sublime exil et le retour sublime de Camille, chef des bannis, contre l'étranger, de Camille, sauveur de sa pa-

trie, créateur de sa grandeur en Italie et à qui les Romains donnèrent pour cela le nom de second fondateur de Rome. Jusqu'à la fin de la république nous avons, après eux, presque autant d'exilés que de grands hommes, les uns victimes de la jalousie populaire, les autres de celle des patriciens; et parmi ces derniers, Cicéron. Nous avons enfin au commencement de l'empire, par les brigues et les envies de la cour, les exils d'un Ovide, d'un Tibère, d'un Germanicus. Toute liberté, toute lutte ayant cessé, les exils cessent à leur tour; car la mort paraissait à ces tyrans un supplice, sinon plus cruel, au moins plus prompt et irrévocable. Pendant la barbarie, nul pays n'étant préférable à un autre, on ne pourrait qualifier du mot d'exil le malheur d'errer çà et là, mais lorsque vinrent à renaître la civilisation et la patrie au milieu des factions de l'Italie, la reprise des exils en fut la conséquence naturelle, et avec une telle fureur, qu'ils peuvent être regardés en quelque sorte comme la première marque de la liberté de chaque ville. On pourrait dire qu'à mesure que chacune devint plus considérable et plus célèbre, elle fournit d'autant plus d'hommes illustres pour les annales de l'exil, et que c'est là

le résumé de presque toute l'histoire et de toute la politique italienne pendant plus de quatre siècles, chaque tyran s'efforçant de bannir les plus faibles, et les exilés tâchant ensuite de rentrer dans leur pays pour pouvoir à leur tour en exiler d'autres.

Ainsi, au milieu de tant de mouvements, de tant de passions, et, disons-le aussi, de tant de perversité, les fréquentes erreurs de plusieurs exilés méritent compassion. Mais il faut aussi accorder d'autant plus de louanges aux vertus rares et difficiles du proscrit, à sa fidélité à la patrie, à sa constance, à sa modération, à son oubli des injures. Les exemples les plus solennels de ces vertus ne nous manquent pas, car elle est immuable cette loi de la Providence, qui veut que les siècles affligés par de grands vices soient aussi consolés par de grandes vertus. Nous avons dans ces temps un Alexandre III, errant au dedans et au dehors de l'Italie, pour s'être mis à la tête de la résistance nationale contre les nouvelles usurpations de Frédéric I; un Jean de Procida qui garde au delà des monts et des mers, et dans toutes les cours de l'Europe, la fidélité à ses princes, et dont les projets sont prévenus ensuite par le soulèvement populaire; un Farinata des Uberti, heureux imitateur de Camille, dans

la défense de sa propre cité, et bien plus près de nous, un Côme de Médicis, presque plus magnifique au milieu de l'exil que ne le fut jamais son fils, lorsqu'il était prince. Tous ces exils et bien d'autres encore seraient de très-dignes sujets d'histoires soit générales, soit particulières.

Au milieu de ces illustres proscrits, le Dante fut peut-être supérieur à tous par son courage inébranlable, par son activité surexcitée loin d'être affaiblie, par le génie avec lequel il se fraya de nouvelles routes, par la force d'âme qui le fit triompher de la mauvaise fortune et l'éleva à une hauteur où, sans l'aide du malheur, il ne serait probablement jamais arrivé. Mais je m'empresse de le dire, le Dante dans sa patrie m'a paru un citoyen digne de louanges, un citoyen irréprochable, et c'est ainsi que je l'ai montré : je vois en lui maintenant un grand exilé, mais non sans reproches, et je le dirai de même. Il est vrai que ses fautes ne furent ni viles, ni vulgaires; ce ne fut pas chez lui l'exagération du parti triomphant et persécuteur; il ne s'avilit point en passant du parti vaincu au parti vainqueur, ni en s'abaissant d'une manière quelconque devant ce dernier. Son erreur fut toute contraire, mais bien plus dangereuse pour les

âmes fortes; il poussa la résistance au vainqueur jusqu'à l'exagération, et il fut non moins exalté dans son amitié pour les vaincus; de sorte que Guelfe très-modéré, Blanc modéré dans sa patrie, à peine eut-il été chassé comme suspect de gibelinisme, que sa fierté et sa colère firent de lui un Gibelin. La grande faute du Dante fut la colère; il la réprima pourtant dans ses actions, ainsi que nous le verrons, mais il s'y abandonna dans ses paroles, et la postérité, non contente de les lui avoir pardonnées, a eu le tort de trop les admirer.

« De nos jours, dit l'auteur du *Veltro*, quelques-uns croient que les jugements du Dante doivent être considérés comme émanés de la justice de Dieu même, et que le poëte les a prononcés en se dégageant de toute passion; ils prétendent ainsi exalter Alighiéri; louange superstitieuse et pleine de dangers, de là, jusqu'à l'irrévérence, il n'y a qu'un pas. » Si l'on eût laissé le Dante dormir en paix dans cette mystérieuse obscurité dont il s'enveloppa, ou dans ce nuage au milieu duquel les anciens l'ont caché, peut-être je ne me serais pas tant appesanti sur ce travail; mais les erreurs des grands sont précisément celles qui doivent

être signalées, quand la foule des petits se met à en faire la louange afin de les imiter.

Ne craignons donc pas d'exercer sur lui, qui jugea si sévèrement les autres, le sévère ministère de l'histoire, qui n'appartient à personne, mais qui, lorsqu'on s'en charge, oblige à dire la vérité entière. Car, après tout, sans l'utilité qu'il y a de juger les actions accomplies, pour que le jugement en soit profitable aux générations actuelles ou futures, je ne sais vraiment pas à quoi il servirait d'écrire ou de lire des histoires, dans lesquelles se trouve toujours la partie pénible du blâme, heureux quand elle ne surpasse pas la partie agréable de la louange. Pour n'avoir point à blâmer dans les biographies particulières, il faudrait pouvoir écrire celles des anges ou du moins de l'une de ces créatures qui ont vécu ici-bas comme des anges, créatures, humbles, pures et recueillies, le plus souvent inconnues, et dont l'existence a passé en peu d'instants. Telle fut peut-être la vie de Béatrix : ce ne fut point, ce ne pouvait pas être celle du Dante, moins encore après avoir perdu cette même Béatrix.

Du reste, l'incertitude sur les voyages du Dante sera pour les lecteurs une autre difficulté dans

cette seconde partie. Dans les anciens temps, on n'était pas curieux de détails biographiques comme dans le nôtre, les seuls contemporains du Dante, Villani et Boccace ont parlé de ces voyages en peu de mots. Un siècle après, Léonard Aretin et Philelphe n'y ont pas ajouté grand' chose, que je sache. Ce n'est que dans notre siècle que Pelli en a recueilli les souvenirs, et que l'auteur du *Veltro* les a coordonnés et rédigés. Soit que l'on suive ceux-ci, soit que l'on s'en écarte, d'après les nouvelles études qu'on a faites, il restera encore beaucoup de choses obscures, mais cette incertitude même est l'inconvénient de toutes les histoires écrites avec sincérité. Que les lecteurs se consolent donc, en pensant que dans la vie comme dans le poëme du Dante, les plus belles choses sont toujours les moins obscures.

Il n'est pas clair que le Dante soit parti de Rome après avoir subi la première condamnation d'amende et de bannissement du 27 janvier, ou seulement après la confirmation de cette sentence à laquelle on ajouta la peine de mort et celle du bûcher. Le 10 mars 1302, il vint toutefois à Sienne, et un peu après à Arezzo, car c'est dans ces deux villes que se réunissaient les exilés de

Florence; mais Sienne était Guelfe. Les Blancs qui, avant leur bannissement s'intitulaient Guelfes, mais qui dès lors étaient soupçonnés d'être Gibelins, se trouvant alors chassés de Florence, étaient plus que jamais appelés Gibelins et traités comme tels dans cette ville. Eux-mêmes par leurs relations avec les anciens exilés Gibelins, donnaient quelque fondement à cette accusation. Il en arrive toujours ainsi, on le voit, dans l'histoire aussi bien que dans la pratique. Il est beau de voir le bon Dino Compagni, Guelfe resté à Florence, s'indigner de cette accusation de Gibelinisme étendue à tous les bannis : « J'aime ce mot d'un homme sage, d'un excellent Guelfe, de Corazza Ubaldini de Signa, lorsque, voyant faire des Gibelins par force, il dit : « Tant d'hommes sont Gibelins et » veulent l'être, qu'il ne convient pas d'en faire un » plus grand nombre qui ne le veulent pas. » Mais on continua d'en faire ainsi, et en peu de temps Gibelins et Blancs, furent une seule et même chose soit dans les persécutions dont ils furent l'objet, soit trop souvent dans leur propre conduite.

Le Dante, chassé comme les autres de sa ville natale et des autres villes Guelfes, admis au con-

traire dans les villes Gibelines, aidant de ses conseils et de son bras les exilés Blancs et Gibelins réunis; le Dante que l'on devait regarder de toute manière comme Gibelin, se rapprocha certainement dès lors de ce parti, puis peu à peu y entra toujours plus avant et enfin il changea tout à fait de parti; nous verrons plus bas, jusqu'à quel point, avec quelles intentions et quelles excuses. Mais en somme, il n'est que trop vrai qu'il changea de parti, quittant celui de ses ancêtres, celui du peuple et de l'indépendance italienne, pour passer dans le parti de la domination lointaine et étrangère. C'est une vérité qu'on ne peut et qu'on ne doit point se dissimuler, si l'on veut avoir une opinion saine sur le Dante et sur ses jugements.

Bientôt les Blancs et les Gibelins qui s'étaient réfugiés à Sienne, ville Guelfe, n'osèrent y rester. L'opinion de la versatilité de Sienne datait de loin : aussi lui avait-on donné le nom de Louve, et il courait sur son compte un vilain proverbe tiré de la facilité avec laquelle la louve passe d'un amour à un autre. Le Dante lui-même parle de la légèreté des Siennois, de manière à montrer que c'est la réminiscence d'une colère toute personnelle. « Et je dis au poëte : Fut-il donc jamais un

» peuple aussi frivole que les Siennois? Non cer- » tes, pas même la nation française [1]. »

Les exilés, et avec eux le Dante, se réunirent donc bientôt à Arezzo. Arezzo, qui était presque la seule ville Gibeline de la Toscane occidentale, donnait la main aux Gibelins de la Romagne, à la commune de Forli, aux comtes de Montefeltro et aux petits seigneurs della Faggiola (château et territoire des monts Feltriens). Un de ceux-ci, Uguccione della Faggiola, était alors podestat d'Arezzo, et il marqua dans l'exil du Dante. Fils d'un certain Regnier della Faggiola, homme jouissant déjà de quelque puissance, Uguccione s'était acquis la réputation d'un bon guerrier parmi les Gibelins dès l'année 1275. « On faisait, disent les chroniqueurs, des récits merveilleux de sa force et de son courage. On disait qu'il pouvait soutenir à lui seul le choc d'une armée et rétablir le combat; qu'il lui fallait des armures extraordinaires pour couvrir ses membres de géant; que son regard fier et terrible suffisait pour mettre l'ennemi en fuite,

[1] *Ed io dissi al poeta: or fu giammai*
Gente sì vana come la Sanese?
Certo non la Francesca si d'assai.
(INF. XXIX, t. 41.)

et qu'une quantité incroyable d'aliments était à peine capable de soutenir un corps si robuste. Tous ces on dit pourraient peut-être le représenter à nous comme un sordide et avide ferrailleur, mais ceux qui le connurent affirment que son visage était riant, et qu'à une force physique extraordinaire il joignait de l'esprit et le talent de bien s'exprimer. » Dix années plus tard, le père et le fils de della Faggiola avaient combattu contre Arezzo, avant la révolution qui rendit cette ville Gibeline de Guelfe qu'elle était. Lorsque ce changement fut opéré, ils avaient fait la paix avec elle, et peu de temps après, Uguccione en était devenu podestat, et, contrairement à l'usage, il avait gardé ses fonctions quatre années, de 1292 à 1296. Dans ce temps, il y avait pour un homme trois moyens de devenir puissant : le premier, par l'héritage d'anciens comtés ou fiefs; mais les anciens feudataires devenaient chaque jour moins nombreux, car les communes empiétaient sur leurs fiefs, et ils étaient obligés de devenir habitants et citoyens des villes. De ces feudataires il ne restait à peine aux environs de Florence que les comtes Guidi. La seconde manière appartenait aux citoyens notables qui jouissaient d'un certain crédit parmi les nobles ou

parmi les habitants de la commune. Tels avaient été Giano della Bella, Vieri de' Cerchi et le Dante lui-même à Florence; tel était alors Corso Donati, et tels furent au siècle suivant les Médicis. C'est une grande gloire pour les chefs de cette maison d'avoir, presque seuls en Italie, ambitionné encore à cette époque ce genre de puissance appuyée sur le peuple et de s'en être contentés. La troisième manière de devenir puissant, qui se rencontre surtout entre la fin du XIII[e] siècle et le commencement du XIV[e], et qui devint l'origine de presque toutes les tyrannies du XV[e], fut celle des aventuriers politiques et militaires, nobles ou non, qui couraient çà et là dans les communes pour élire les podestats et les capitaines. Le capitaine était inférieur au podestat, et souvent conduit par lui-même, quelquefois c'était la même personne. Quiconque était audacieux et brave, parcourait cette carrière à l'aide d'un parti, ou en changeant de parti, comme nous l'avons vu faire au comte Ugolin. Ainsi peu à peu les podestats devinrent *seigneurs* absolus et tyrans des villes, et les capitaines devinrent des *condottieri.* Mais à l'époque dont nous parlons, ils gardaient leurs noms primitifs, et Uguccione fut

un des plus fameux. En sa qualité de podestat d'Arezzo, il guerroya dans la Romagne avec Scarpetta des Ordelaffi; il partagea avec lui la prééminence des Gibelins dans cette province, et fut capitaine de Césène, de Forli, de Faenza et d'Imola. En l'année 1300, se trouvant, selon quelques-uns, capitaine d'Arezzo et, selon d'autres, podestat de Gubbio, il fut chassé par les Guelfes; mais, en 1302, nous le voyons podestat d'Arezzo pour la sixième fois, et il semblait alors tourner ses pensées vers la paix. Après l'avoir signée avec les Guelfes de Romagne, il fut absous par le pape Boniface des excommunications lancées contre lui, il en obtint la promesse du cardinalat pour un de ses fils, et donna même une de ses filles en mariage à messire Corso Donati ou à son fils. Mais Uguccione ne devint pas Guelfe pour cela, car depuis deux ans le parti Guelfe s'était divisé en Guelfes purs ou *Noirs*, et en modérés ou *Blancs*, et les Gibelins avaient commencé à se partager en Gibelins purs, qu'on appela *Secs*, et en Gibelins tendants au guelfisme, qu'on appela *Verts*. Les *Blancs* et les *Verts* étaient les modérés des deux partis, c'est ce que l'on appellerait maintenant *les deux centres;* et, comme d'ordinaire, il y avait entre eux une sympathie ou une

amitié plus forte qu'entre les modérés et les extrêmes de chaque parti. Uguccione était le chef des Gibelins Verts ou modérés, et ainsi à force de se rapprocher du pape et de messire Corso, il était devenu plus Guelfe que ne l'étaient alors les Blancs. Soit de gré, soit de force, ces derniers quittèrent donc Arezzo.

Le Dante abandonna cette ville en même temps qu'eux. Je ne puis donc pas me persuader avec l'historien d'Uguccione, ni que le Dante ait rompu alors avec son propre parti, pour lequel nous le verrons traiter et combattre encore pendant deux ans, ni qu'il ait en quelque sorte fait cause commune contre eux avec Uguccione, qu'il abandonna au contraire avec eux. Ce que je croirais sans peine, c'est que dès ce temps-là le Dante, plus que tout autre Blanc, sympathisait avec Uguccione dans ses discours, dans ses opinions et dans ses amitiés. Car, que l'on y fasse bien attention, le Dante, en sa qualité de Blanc, n'était pas seulement un Guelfe très-modéré, mais il s'était montré même très-modéré parmi les Blancs dès le principe. Et maintenant, après les sots et honteux déportements de ses compagnons à Florence, il méprisait plus que jamais les hommes de son parti. Nous

le verrons donc, deux ans après, se séparer d'eux, et, en attendant, agir mollement en leur faveur. Chez le Dante, une telle mollesse ne pouvait provenir que du mépris. La manière ignoble dont les Blancs s'étaient laissé chasser de Florence ne pouvait plaire davantage à Uguccione, homme non moins résolu dans les discordes civiles. La communauté de sentiments se change facilement en amitié, et cette amitié n'est pas douteuse ici, car nous verrons dans six ans le poëte exilé dédier au guerrier les prémices de son grand ouvrage. Mais, quoi qu'il en soit, il suivit alors la destinée de son parti, et il quitta son nouvel ami, ainsi que la ville gouvernée par lui.

En partant d'Arezzo, les Blancs se dispersèrent pour guerroyer. Les uns allèrent à Mugello, les autres à Pistoia, à Pise et à Bologne, et ce fut peut-être alors que le Dante traversa cette dernière ville. Mais le plus grand nombre se dirigèrent vers Forli, où commandait Scarpetta des Ordelaffi, jadis compagnon d'Uguccione, lors du triomphe du parti Gibelin en Romagne. Il me paraît pourtant hors de doute que le Dante vint aussi dans cette ville; car, puisqu'il ne s'était pas encore lié d'amitié avec Ordelaffi, comme naguères avec Uguccione,

on ne comprendrait pas comment tout à coup, peu d'années après, il fut son secrétaire et jouit de sa confiance. Toutefois, au commencement de l'année 1303, Scarpetta marcha contre Florence à la tête des exilés Florentins et d'une grande ligue formée bon gré mal gré en leur faveur par les villes de Forli, d'Imola, de Faenza, de Bologne, d'Arezzo, de concert avec Uguccione, par Frédéric de Montefeltro et par Bernardin de Polenta, frère de Françoise de Rimini et compagnon d'armes du Dante à Campaldino; tandis que Pise, Pistoia, et les Ubaldini en armes détournaient l'attention et les forces de Florence.

Barthélemi della Scala, grand Gibelin de Lombardie, leur envoya même des secours de Vérone, en tout quatre mille fantassins et sept cents chevaux; mais tous ses efforts se brisèrent contre le misérable château de Pulicciano, près de Borgo S.-Lorenzo, où les proscrits, plutôt menacés qu'assaillis par Folcieri di Calvoli, successeur de messire Cante dans le gouvernement de Florence, et ennemi personnel de Scarpetta, se dispersèrent et s'enfuirent à la débandade. Des paysans en prirent et en tuèrent un grand nombre. Parmi les prisonniers se trouva Donat Alberti, qu'au

rapport de Dino, l'on conduisit honteusement sur un âne, devant le podestat, après l'avoir affublé d'un sarrau de paysan. *Êtes-vous messire Donat Alberti?* lui demanda ce magistrat, dès qu'il le vit. — *Oui*, répondit-il, *et plût au ciel qu'André de Cerreto, Nicolas Acciaiuoli, Baldo d'Aguglione et Jacques de Certaldo, qui ont détruit Florence, fussent ici comme moi.* Alors il le plaça sur la machine, pour lui donner la question, et, après avoir arrangé la corde convenablement, il le laissa en cet état; puis il fit ouvrir les fenêtres et les portes du palais, et fit appeler un grand nombre de citoyens sous différents prétextes, afin qu'ils vissent le tourment et la dérision qu'il lui faisait subir. Enfin il intrigua si bien qu'on lui permit de faire tomber sa tête. Sa conduite fut dictée par les avantages qu'il trouvait dans la guerre et par les périls qui résultaient pour lui de la paix. Il condamna de même tous les autres, et ce fut là une sentence inique, contraire aux lois communes; car les bannis qui cherchent à rentrer dans leurs foyers ne doivent pas être condamnés à mort; c'est contre l'usage de la guerre. On devait les faire simplement prisonniers; et comme les Guelfes Blancs que l'on avait pris

furent également mis à mort avec les Gibelins, ces derniers finirent par trouver en cela une garantie de confiance; car jusqu'alors ils avaient douté de leur bonne foi envers eux. Voilà comment le bon Dino Compagni explique le progrès de l'alliance des Blancs avec les Gibelins. Le Dante, bien des années après, rappelait encore la cruauté de Folcieri, quand il mettait dans le purgatoire son oncle Regnier et qu'il lui faisait dire par une autre âme indignée contre tout le val d'Arno :

« Je vois ton neveu, qui devient chasseur de ces » loups, sur le bord de ce fleuve cruel, et qui leur » inspire à tous l'épouvante. Il vend leur chair en» core vivante, puis il les tue comme des bêtes » que leur vieillesse rend inutiles. Il prive beau» coup de monde de la vie, et se prive lui-même » de l'honneur. Il sort couvert de sang de cette » forêt maudite, et la laisse dans un tel état que » d'ici à mille ans, elle ne reverdira plus comme » jadis [1]. »

[1] *Io veggio tuo nipote, che diventa*
Cacciator di que' lupi in sulla riva
Del fiero fiume, e tutti gli sgomenta;
Vende la carne loro essendo viva,
Poscia gli ancide come antica belva :

Mais le Dante n'assista pas à cette guerre du Mugello; car on rapporte que le secours de Barthélemi della Scala à la ligue blanche Gibeline, fut envoyé par l'intermédiaire du Dante, alors ambassadeur à Vérone. C'était une affaire qui s'accordait parfaitement avec ses fonctions diplomatiques, avant son exil. Il ne faut donc pas s'étonner que maintenant les exilés l'eussent chargés d'une telle mission. De cette manière, on voit le motif du voyage du Dante à Vérone, voyage qui autrement ne peut ni s'expliquer ni se comprendre.

La ville de Vérone où arrivait le Dante, était pour ainsi dire la capitale du Gibelinisme en Lombardie depuis fort longtemps. Ce n'est pas que dans le siècle précédent, elle ne se fût unie à d'autres villes, les entrainant avec elle dans la grande ligue lombarde contre Frédéric-Barberousse; mais après la paix de Constance, ayant, en l'année 1200, élu pour podestat Ezzelin de Romano, deuxième du nom, surnommé le Moine,

Molti di vita e se di pregio priva.
Sanguinoso esce della trista selva,
Lasciata tal che di qui a mill' anni
Nello stato primaio non si rinselva.
(Purgat. xiv, t. 20-22.)

guerrier d'une ancienne famille allemande jadis puissante dans ces contrées, et qui avait été un des chefs de la ligue, auquel on avait pardonné et qui était devenu impérial, Vérone était toujours restée dès-lors, hormis dans quelques cas de factions populaires, sous le joug de cette famille étrangère et Gibeline. Ces Romano, hommes et femmes, furent une race illustre par ses crimes. Une des filles de cet Ezzelin le Moine, nommée Cunizza, se rendit surtout fameuse. Mariée d'abord à Richard de St-Boniface, ensuite maîtresse de Sordello, le fameux troubadour, puis de Bonio, chevalier trévisan avec lequel elle parcourut diverses parties de l'Europe, après femme d'un comte de Bragance, et finalement mariée une troisième fois à Vérone, elle vint terminer ses jours dans la Toscane, pays de sa mère. Ce qui fait que déjà vieille, et peut-être repentante, elle put être connue du Dante et de Béatrix dans leur enfance. C'est une conjecture très-probable de l'auteur du *Veltro*, et qui peut nous expliquer pourquoi le Dante a placé une pareille femme dans le troisième ciel du Paradis : « Et voici qu'une autre de ces clartés s'avança » vers moi, et en étincelant au dehors, elle mon- » trait le désir qu'elle avait de me complaire. Les

» regards de Béatrix, qui s'étaient arrêtés sur moi,
» m'assurèrent comme auparavant du doux con-
» sentement qu'elle accordait à mon désir de par-
» ler. O esprit bienheureux, lui dis-je, satisfais sur-
» le-champ à mon envie, et donne-moi la preuve
» que je puis réfléchir en toi toutes mes pensées.
» Alors cette lumière qui était encore nouvelle
» pour moi, de la profondeur où elle chantait
» d'abord, répondit comme quelqu'un qui se plaît
» à bien faire : Dans cette partie de la terre dépra-
» vée de l'Italie qui est située entre le Rialto et
» les sources de la Brenta et de la Piava, s'élève
» une colline, qui n'est pas très-haute, d'où jadis
» descendit une petite flamme qui causa de grands
» ravages dans tout le pays. Elle et moi nous som-
» mes nées au même lieu. On m'appela Cunizza,
» et je brille ici parce que l'influence de cet astre
» m'a subjuguée; mais je me pardonne gaiement
» la cause de ma destinée, et n'en ai point de
» regrets, ce qui peut-être semblera étrange au
» vulgaire de votre temps [1]. »

[1] *Ed ecco un altro di quegli splendori*
Ver me si fece, e'l suo voler piacermi
Significava *nel chiarir di fuori*.
Gli occhi di Beatrice ch' eran fermi
Sovra me, *come pria di* caro assenso

Certainement les vers deux et trois de cette citation paraissent confirmer la conjecture d'une ancienne familiarité et d'un doux souvenir du Dante, de même que le douzième semble indiquer que Béatrix avait aussi, dans sa première enfance, été chère à la vieille Cunizza, et ceci excuserait encore mieux le Dante, car nous devons de l'affection à ceux qui ont aimé les êtres qui nous sont chers. La colline et le château indiqués dans ce passage, c'est Romano, repaire de ces vautours du Nord,

Al mio disio certificato fermi :
Deh metti al mio voler tosto compenso
Beato spirto, dissi, e fammi pruova
Ch' io possa in te rifletter quel ch' io penso.
Onde la luce che m'era ancor nuova
Del suo profondo, ond'ella pria cantava
Seguette, come a cui di ben far giova :
In quella parte della terra prava
Italica, che siede intra Rialto
E le fontane di Brenta e di Piava,
Si leva un colle e non sorge molt'alto,
Là onde scese già una facella,
Che fece alla contrada grande assalto.
D'una radice nacqui ed io ed ella;
Cunizza fui chiamata e qui rifulgo,
Perchè mi vinse il lume d'esta stella.
Ma lietamente a me medesma indulgo
La cagion di mia sorte, e non mi noja,
Che forse parria forte al vostro vulgo.
(Parad. ix, t. 5-12.)

et la flamme fatale à ces contrées, c'est le frère de Cunizza, Ezzelin III, le plus fameux et le dernier de cette race, celui qui, après son père, fut le tyran de Vérone et de plusieurs autres villes de la Lombardie orientale, jusqu'au 16 septembre 1259, alors que marchant sur Milan avec son armée, il fut cerné par les Guelfes, ainsi que par tous les hommes influents de la Lombardie, soulevés contre sa puissance et sa cruauté; il fut blessé et fait prisonnier, puis mourut peu après exécré de tout le monde. Le Dante, dont les jugements étaient toujours basés sur l'opinion publique, lorsqu'il n'en était pas détourné par ses affections particulières, a mis Ezzelin dans l'enfer au nombre des tyrans, mais il l'a fait sans lui adresser d'autre insulte :

« Et ce front qui a les cheveux si noirs, c'est » Ezzelin[1]. »

Mais Vérone, habituée à la domination, ayant, aussitôt après la mort d'Ezzelin, choisi, comme podestat un de ses ennemis, Mastino della Scala, celui-ci, soit en cette qualité, soit comme capitaine

[1] *E quella fronte ch' ha 'l pel così nero*
È Azzolino.

(Inf. XII, t. 37.)

du peuple, était resté maître et Gibelin jusqu'en 1279 année où il fut tué. Alors accourut son frère Albert, podestat de Padoue, lequel ayant vaincu les adversaires de sa famille, prit la place du défunt, se fit lui-même capitaine du peuple et créa les podestats à son gré, mais tout en confirmant dans les environs l'ancienne puissance Gibeline de Vérone. Il la gouverna au dedans par des moyens opposés à ceux des Ezzelins, et à sa mort, survenue en 1301, il laissa le nom des Scaligeri, déjà fameux et honorable pour ce temps-là, à ses trois fils : Barthélemi, qui lui succéda dans la place de capitaine, Alboin et Cane, qui, plus tard, fut appelé le Grand, mais qui était alors un enfant de neuf ans. Barthélemi vécut et gouverna jusqu'au 7 mars 1304.

Si l'on veut donc, comme il me semble qu'on doit le faire, tenir compte de la tradition qui attribue à l'instigation du Dante, alors ambassadeur, les secours envoyés par les Scaligeri aux Ordelaffi, et à la ligue Blanche Gibeline pour la guerre du Mugello, au commencement de 1303, il est clair que ce fut pendant que Barthélemi était capitaine, et que c'est lui qui est le Grand Lombard cité dans les vers sublimes qui com-

mencent la prédiction de l'exil, faite au Dante par Cacciaguida.

« De même qu'Hippolyte partit d'Athènes à » cause de sa cruelle et perfide belle-mère, de » même il te faudra abandonner Florence; voilà ce » qu'on veut et ce qu'on trame déjà; et ceux qui » le désirent, dans ces lieux où l'on trafique journellement du Christ, y parviendront bientôt. » Comme de coutume, la renommée fera tomber » la faute sur le parti opprimé; mais la vengeance divine rendra témoignage à la vérité. Tu » quitteras tout ce que tu aimes le plus, et ceci est » le premier trait que lance l'arc de l'exil; tu éprouveras combien le pain d'autrui est amer, et combien le chemin est pénible lorsqu'il faut monter » et descendre l'escalier de la maison étrangère. » Mais le poids le plus insupportable pour toi, ce » sera la société mauvaise et désunie avec laquelle » tu tomberas dans la vallée de l'exil. Cette société pleine d'ingratitudes, de déraison et d'impiété, se tournera contre toi; bientôt après, la » honte n'en sera pas pour toi, mais pour elle. Sa » conduite ultérieure prouvera sa stupidité; de » manière qu'il te sera honorable de l'avoir » quittée pour vivre seul. Tu devras ton premier

» refuge et ton premier asile à la courtoisie du » Grand Lombard, qui porte l'aigle noire au haut » de l'échelle d'or. Il aura pour toi de si bons » égards, que, quoiqu'il arrive ordinairement le » contraire, le plus empressé de vous deux ne » sera pas celui qui reçoit, mais celui qui donne. » Tu verras près de lui son frère, dont la nais- » sance a été si marquée par l'influence de cet » astre puissant (Mars), que ses actions en devien- » dront notables. Le monde ne l'a pas encore re- » marqué à cause de son jeune âge; car les sphères » n'ont encore tourné que neuf fois autour de lui. » Mais avant que, etc., etc. »

[1] *Qual si partì Ipolito da Atene*
Per la spietata e perfida noverca,
Tal di Fiorenza partir ti conviene.
Questo si vuole e questo già si cerca;
E tosto verrà fatto a chi ciò pensa
Là dove Cristo tutto dì si merca.
La colpa seguirà la parte offensa
In grido, come suol, ma la vendetta
Fia testimonio al ver che la dispensa.
Tu lascerai ogni cosa diletta
Più caramente; e questo è quello strale
Che l'arco dell' esilio pria saetta.
Tu proverai siccome sa di sale
Lo pane altrui, e com' è duro calle
Lo scendere e 'l salir per l'altrui scale.

La reconnaissance que montre ici le Dante pour Barthélemi, et les noms de refuge et d'asile qu'il donne à son séjour à Vérone, me semblent indiquer d'une manière indubitable qu'il y résida non-seulement comme ambassadeur, mais aussi comme réfugié, comme exilé et comme hôte, et de plus, qu'après la courte campagne et la dispersion

E quel che più ti graverà le spalle
Sarà la compagnia malvagia e scempia,
Con la qual tu cadrai in questa valle:
Che tutta ingrata, tutta matta ed empia
Si farà contra te; ma poco appresso
Ella, non tu, n'avrà rotta la tempia,
Di sua bestialitate il suo processo
Farà la pruova, sì ch'a te fia bello
Averti fatto parte per te stesso.
Lo primo tuo rifugio e 'l primo ostello
Sarà la cortesia del Gran Lombardo
Che 'n sulla Scala portò 'l santo uccello;
Ch' avrà in te sì benigno riguardo,
Che del fare e del chieder tra voi due
Fia prima quel che tra gli altri è più tardo.
Con lui vedrai colui che impresso fue
Nascendo sì di questa stella forte
Che notabili fien l'opere sue.
Non se ne sono ancor le genti accorte
Per la novella età, che pur nove anni
Son queste ruote intorno di lui torte.
Ma pria, ecc.

(PARAD. XVII., t. 16-27.)

des Blancs à Mugello, le Dante resta à Vérone. Je suis tenté de croire que ce fut là qu'il reprit ses divers ouvrages; peut-être le *Convito* et celui qui traite de la langue vulgaire. Mais comme il ne les a sûrement pas terminés alors tels que nous les possédons, nous en parlerons plus bas. Rien de moins certain non plus que la durée de son séjour dans cette ville; mais il ne peut y avoir été guère plus d'un an, puisqu'en juin 1304, il est question de lui ailleurs. Cette date si rapprochée de celle de la mort de Barthélemi, le 7 mars de la même année, peut faire croire qu'Alboin, son frère qui lui succéda dans le gouvernement, ne montra pas au Dante autant de bienveillance dans son hospitalité, et que ce fut pour cela que celui-ci quitta Vérone. Voilà pourquoi il blâma si fort Alboin dans le *Convito*, et pourquoi, lorsqu'il écrivit les vers ci-dessus, plusieurs années après, à la cour de Cane Grande, il se contenta de nommer celui-ci avec Barthélemi, et passa dédaigneusement Alboin sous silence. Un autre souvenir du séjour du Dante à Vérone, et une preuve que delà il parcourut le val de l'Adige jusqu'à Trente, se trouvent dans l'*Enfer*, lorsque le Dante et Virgile y descendent du sixième au septième cercle. Le Dante fait de

cette descente escarpée la comparaison suivante :

« L'endroit où nous vînmes pour descendre
» était escarpé, et tel aussi à cause de ce qui s'y
» trouvait, que personne n'eût osé le regarder
» sans dégoût. Semblable à ces rochers qui, par
» un tremblement de terre ou par manque de sup-
» port, sont venus frapper le bord de l'Adige de
» ce côté-ci de Trente, et qui depuis le sommet
» d'où ils se détachèrent jusqu'au bas dans la
» plaine, ont laissé la montagne tellement à pic,
» que si quelqu'un se trouvait en haut, il n'aurait
» aucun moyen d'en descendre : telle était la des-
» cente de ce précipice, etc., etc.

Assurément une pareille description rend très-probable l'opinion que ce lieu avait été vu par l'écrivain, et il ne put l'être que pendant ce séjour

[1] *Era lo loco ove a scender la riva*
Venimmo alpestro, e per quel ch'ivi er' anco
Tal ch'ogni vista ne sarebbe schiva.
Qual è quella ruina che nel fianco
Di qua da Trento l'Adice percosse
O per tremuoto o per sostegno manco,
Che da cima del monte onde si mosse
Al piano è sì la roccia discoscesa,
Ch' alcuna via darebbe a chi su fosse;
Cotal di quel burrato era la scesa.
(INF. XII, t. 1-4.)

de 1303 à 1304, le seul qu'il ait fait dans cette contrée avant de publier l'*Enfer*. Il y joint encore d'autres souvenirs et traditions, d'après lesquels le poëte exilé aurait été recueilli, dans ces montagnes, au château de Guillaume de Castelbarco et de Lantieri de Paratico, et aurait parcouru, en errant et en poétisant, le Val Pulicella et le Val Lagarina. Mais il pourrait aussi avoir fait ces courses pendant son second séjour à Vérone, séjour bien postérieur au premier. On peut donc conjecturer que le Dante a écrit, dans ces contrées, une partie de son poëme la seconde fois qu'il y demeura; mais je nie qu'il l'ait fait la première fois, car je ne crois pas qu'il eût alors repris son œuvre. De semblables traditions sont belles et respectables, et de semblables disputes entre tant de contrées de l'Italie, qui prétendent avoir été le berceau du poëme, soit pour l'une, soit pour l'autre partie, ont déjà été comparées à celles des villes grecques se disputant l'honneur d'avoir vu naître Homère. L'amour de la cité, quand il n'est pas exclusif, ne nuit pas à la patrie commune, et même, il en fait partie; laissons dire les oisifs, qui insultent ceux qui travaillent; louons toujours ceux qui ont recueilli et illustré les annales de nos villes

et de nos provinces: toutes ensemble ces annales servent à mieux faire connaître l'histoire générale de la patrie commune. Mais il ne peut être question d'un pareil soin pour nous, pressé que nous sommes par notre entreprise multiple.

Chapitre II.

Papes contemporains du Dante, jusqu'à la mort de Boniface VIII.

(ANNÉES 1277—1303.)

Siate, cristiani, a muovervi piu gravi;
Non siate come penna ad ogni vento
E non crediate ch'ogni acqua vi lavi.
Avete 'l vecchio e 'l nuovo testamento
E 'l Pastor della Chiesa che vi guida;
Questo vi basti a vostro salvamento
Se mala cupidigia altro vi grida,
Uomini siate e non pecore matte,
Si che 'l Giudeo tra voi di voi non rida;
Non fate come agnel che lascia il latte
Della sua madre, e semplice e lascivo
Seco medesmo a suo piacer combatte.
Così Beatrice a me, com' io lo scrivo.

PARAD. V, t. 25-29.

O chrétiens! soyez plus lents à vous émouvoir, ne soyez pas comme une plume à tout vent, et ne croyez pas que toute eau vous purifie.—Vous avez pour vous conduire l'Ancien et le Nouveau Testament et le chef de l'Église. Que cela vous suffise pour votre salut. — Si une mauvaise convoitise vous suggère autre chose, soyez des hommes et non pas de folles brebis, afin que le juif qui vit dans vos villes ne se rie pas de vous.

Ne faites pas comme l'agneau qui abandonne le lait de sa mère, et qui, en se jouant, se nuit à lui-même de gaieté de cœur. Ainsi, comme je l'écris, me parla Beatrix.

Mais pendant que le Dante demeurait chez les Scaligeri, un scandale horrible pour l'Italie et

pour tout le monde chrétien, la mort de Boniface VIII arriva. Le Dante avait plus d'une fois traité d'affaires avec lui d'une façon amicale, et il avait obtenu tout ce qu'il lui avait demandé; puis Boniface l'avait abandonné et même persécuté, et c'est alors que le Dante avait tourné contre ce pontife, plus que contre tous les autres, cette colère d'un ennemi tantôt vindicatif et tantôt généreux, colère désormais gibeline et qu'il étendit, par conséquent, à un grand nombre des prédécesseurs et des successeurs de Boniface. Comme cette colère est non-seulement un point capital de la vie et du poëme du Dante, mais que, vu le grand crédit du poëte, elle a été invoquée, et l'est encore par beaucoup de personnes qui ne tiennent compte ni de ce qu'elle peut avoir eu de juste et d'injuste, ni des circonstances, ni de la différence des siècles, il faut pourtant que nous nous efforcions de démêler tout cela et d'indiquer quelle était en ce temps la puissance des souverains pontifes et quels furent ceux dont le Dante a parlé.

La puissance temporelle des papes, si l'on entend par là leurs richesses, commence évidemment au IVe siècle, au règne de Constantin et des premiers empereurs chrétiens. S'il s'agit de leur

crédit et de leur influence politique dans la ville de Rome et en Italie, elle commence avec les premières invasions des barbares au Ve siècle, et va, en s'augmentant par les efforts de Grégoire-le-Grand et de ses successeurs, jusqu'à la fin du VIIe. Si l'on veut parler de l'autorité gouvernementale sur Rome et sur plusieurs autres villes de l'Exarchat, cette puissance se montre avant l'an 730, quand les cités se soulevèrent, se confédérèrent et conquirent leur liberté, sous les papes Grégoire II et III, contre les empereurs iconoclastes de Constantinople. On a peu remarqué jusqu'ici cet affranchissement, qui a précédé de plus de trois siècles celui que les villes lombardes ont obtenu ensuite également par la protection des papes. Si, enfin, l'on entend parler de ce pouvoir qui servit d'équilibre et de modérateur, et qui empêcha l'établissement de la monarchie universelle des empereurs francs et allemands, il commence au jour de Noël de l'année 800, alors que le pape et le peuple romain reconstituèrent l'empire d'Occident et proclamèrent Charlemagne empereur. De ce jour naquit une singulière complication de pouvoirs et de dépendances entre les papes et les empereurs, complication qui alors et depuis a été

mal définie; source de biens et de maux pendant plusieurs siècles; origine des graves erreurs de beaucoup d'historiens même de notre temps.

Le pape et le peuple romain avaient alors élu l'empereur, au moins quant à la forme; et à dater de ce moment, les papes et le peuple romain, s'appuyant non-seulement sur cette élection récente, mais aussi sur l'ancienne qualité et sur le nom d'empereur romain, se crurent le droit de le choisir et de le couronner. Mais en revanche aussi, dès ce moment, l'empereur, qui d'abord en sa qualité de patricien était déjà chef, devint pour ainsi dire le prince du peuple romain; et ainsi comme patricien, comme prince, en un mot comme faisant partie du peuple, il crut ensuite pouvoir participer à l'élection des papes et la pouvoir confirmer. Prétention, à dire vrai, qu'avaient eue également les empereurs byzantins, mais qu'ils avaient moins exercée jusqu'alors à cause de leur éloignement et de leur faiblesse. Dès lors l'empire romain, cette grande monarchie universelle de tout le moyen âge, eut en quelque sorte deux têtes, deux contre-poids, deux puissances dépendantes l'une de l'autre dans l'élection; et à peine fut tombée la robuste main qui avait créé

cet édifice, à peine un débile successeur eut-il remplacé le puissant Charlemagne, que l'on vit s'élever aussitôt, entre l'église et l'empire, ces partis qui ensuite durèrent presque toujours et qui ne firent que changer de nom, lorsque, quatre siècles plus tard, on les appela Guelfes et Gibelins. Depuis longtemps, par bonheur, ces noms sont effacés, et il y aurait à coup sûr autant d'impiété que de folie à vouloir les ressusciter; mais il est impossible à un historien de ne pas les rappeler de nouveau, suivant son opinion personnelle, et c'est le sort réservé à quiconque écrira l'histoire de ces temps-là, d'être toujours appelé Guelfe par ceux qui seront plus Gibelins que lui, Gibelin par ceux qui seront plus Guelfes, et tour à tour Guelfe ou Gibelin par les uns et par les autres, s'il cherche à rester dans un juste milieu. Afin de faire plus facilement comprendre mes jugements à ceux qui me lisent, plutôt que pour aller au devant de pareilles accusations, je veux bien confesser ici que je suis Guelfe, à telles enseignes que le contre-poids de la puissance papale a été, suivant moi, un grand bienfait de la divine Providence, pour empêcher, au milieu des différents désordres du moyen âge, qu'on ne vît se renouveler la tyran-

nie de l'ancien empire romain, ou, si on l'aime mieux, ce contre-poids, conséquence naturelle du christianisme qui rendait désormais une telle tyrannie impossible, était nécessaire et par bonheur inévitable. Le fait du christianisme étant accompli, le représentant de ses principes, son centre, son chef, ne pouvait pas s'empêcher de les défendre, ni de s'en faire une arme, pour combattre les principes contraires toutes les fois qu'ils semblaient prévaloir, que dis-je, il ne pouvait pas ne pas prévaloir lui-même, comme cela s'est vu peu à peu dans son action principale. De plus, je crois que, pour l'Italie en particulier, c'est de cette puissance du pape, puissance plus spécialement italienne, qu'on a vu surgir principalement, grâce aux efforts de trois illustres papes, Grégoire III, Alexandre III et Innocent III, l'affranchissement des communes et par suite cette langue, ces arts, cette civilisation dont elle eut le bonheur de jouir la première, et la gloire de doter ensuite toutes les autres nations chrétiennes. Que les papes aient empêché non-seulement l'Italie, comme dit Machiavel, mais aussi l'Allemagne, de se réunir et de former un royaume puissant, je le crois facilement,

mais à mon avis ce fut un grand bonheur pour l'Italie, pendant tous ces siècles, puisque le souverain de ce royaume eût été un empereur étranger. Les empereurs, bien plus que les papes, furent un obstacle à la formation d'un gouvernement national. En somme, je vois et je vénère dans les premiers un instrument de la divine Providence destiné peut-être à unir les nations chrétiennes; mais, pour l'Italie en particulier, je ne trouve pas qu'elle en ait jamais retiré aucun avantage; ce qui me fait répéter qu'en cela elle était destinée à souffrir pour le reste du monde. Le tableau de la succession des papes, au contraire, excite en moi une entière gratitude à l'égard de cette Providence, qui les élevait pour le bonheur universel de la chrétienté, et plus spécialement, plus vite et plus glorieusement pour celui de l'Italie, laquelle n'est appelée la fille aînée de la civilisation que parce qu'elle a été la demeure et le siége de ses fondateurs et de ses défenseurs les plus courageux.

Mais les papes furent des hommes et non des anges; leur œuvre prise en masse sera éternellement merveilleuse. Les actions politiques de chacun d'eux furent comme celles des hommes, tantôt bonnes, tantôt mauvaises, quelques-unes bonnes

sous un rapport furent blâmables sous un autre. A dater de la fin du IXe siècle, pendant tout le Xe et au commencement du XIe, l'élection des papes ayant été plus que jamais sous l'influence des empereurs et par conséquent sous la dépendance des factions, ce fut aussi l'époque des plus mauvais papes, et par suite des prêtres les plus mauvais dans toute la chrétienté. Mais, vers la moitié du XIe siècle, l'église et le clergé resté pur se scandalisèrent; on en trouve la preuve irrécusable dans les écrits de saint Pierre Damien, dans les ouvrages et plus encore dans les actions de Grégoire VII. Tous les deux ils furent saints à différents titres. Le premier finit par se retirer dans la solitude pour pleurer et prier; le second pria et combattit, et il triompha dans le monde entier de la simonie qui déshonorait toutes les élections faites dans l'église et de la corruption qui désolait le clergé. Aussitôt après lui et sans interruption, ce qui prouve la grande influence personnelle de cet homme illustre, nous voyons pendant deux siècles sur le saint siége les hommes les plus éminents qui y soient jamais montés. Mais que l'on y fasse bien attention, leur grandeur même comme souverains pontifes, les soins qu'ils de-

vaient donner aux affaires les plus graves de la chrétienté, firent souvent tort à leur qualité de princes italiens et de chefs du parti Guelfe. Leur résistance aux empereurs a beau avoir été blâmée par les Gibelins d'autrefois et par ceux de nos jours, il n'en est pas moins vrai que cette résistance n'a pas été suffisante; ils ne l'ont pas poussée au point de répudier tout à fait la puissance étrangère, de délivrer entièrement, complétement et définitivement la nation, et de la réunir pour toujours en un état confédéré. Les papes obéissaient alors à trois grandes pensées qui résultaient de leur situation naturelle : c'était d'abord l'union spirituelle de la chrétienté, union qui entraînait avec elle la civilisation; en second lieu, l'union temporelle de tous les états chrétiens pour renouveler les croisades; enfin les affaires de l'Italie en particulier. Plus ils étaient bons papes, plus ils avaient l'âme proportionnée à la grandeur de leur ministère, et plus ils montrèrent de ténacité dans la réalisation de ces trois idées. Or, si, comme italiens, nous pouvons nous en plaindre, nous ne le devons pas comme chrétiens, et les étrangers ne le peuvent à aucun titre.

Quoi qu'il en soit, vers la moitié du XIII[e] siè-

cle, époque où commence notre tâche, les papes, aussi bien que les autres italiens, portaient la peine de cette erreur commune de ne pas avoir réalisé leur indépendance; et presque fatigués du poids de cette grande puissance acquise par les trois illustres pontifes, ils étaient descendus un degré plus bas, au niveau des autres puissances de l'Italie, n'ayant qu'une autorité précaire et dépendante des factions soit de la péninsule, soit de la province, soit de leur ville. Innocent III, qui régna de 1243 à 1254, fut le dernier de ces hommes illustres, ou plutôt il fut le premier des pontifes médiocres.

Parmi ces derniers nous voyons ensuite Nicolas III, qui occupa le siége pontifical de 1277 à 1288, époque où le jeune Dante était Guelfe. Ce pape était de la maison des Orsini, l'une des plus puissantes de Rome et de la contrée. Il favorisa tellement ses parents, qu'on pourrait le nommer l'inventeur de ce vice du népotisme qui a duré plusieurs siècles, et qui n'a été saintement aboli que de nos jours par un pape, qui, lui aussi, paraîtra grand aux générations futures. Du reste, le pape Orsini donna, pendant son court pontificat, des marques d'une âme élevée et vertueuse. Il réta-

blit la puissance papale, dans la Romagne, au moyen de ses négociations avec l'empereur Rodolphe, et à Rome, en ôtant la dignité de sénateur à Charles d'Anjou, qui sous ce titre voulait y exercer la tyrannie, comme ailleurs il l'exerçait sous d'autres. Mais précisément ce revirement de Nicolas contre Charles était contraire aux intérêts guelfes, et contraire par conséquent aux impressions du jeune Dante attaché à ce parti. On les retrouve dans la divine Comédie, quoiqu'elle ait été publiée par le Dante Gibelin. Nous avons déjà remarqué la même contradiction dans l'histoire d'Ugolin, et je crois qu'en étudiant bien le poëme, on verrait qu'en général de toutes les personnes qui y sont nommées, celles qui moururent avant 1302, époque le l'exil du Dante et de son changement de parti, y sont jugées au point de vue guelfe. Toutes celles qui ont vécu plus tard, excepté un très-petit nombre que la reconnaissance du Dante a épargnées, y sont appréciées avec un esprit gibelin. Nicolas III y est jugé d'une manière très-sévère, et à cause de ce vice de népotisme, il est placé dans l'enfer, parmi les simoniaques, genre de pécheurs particulièrement haïs et blâmés à cette époque depuis la guerre immortelle soulevée

contre eux par Grégoire VII. D'après le Dante, ils sont fichés en terre la tête en bas et ne montrent dehors que leurs jambes enflammées. Voici comment il interroge Virgile à leur sujet:

« Maître, quel est celui-là qui, furieux, se dé-
» mène plus que ses compagnons et qui est
» enveloppé d'une flamme plus rouge [1]. »

Puis s'approchant, il interroge Nicolas lui-même, et il en reçoit une réponse dans laquelle Boniface VIII, Clément V, et en général tous les papes, en leur qualité de chefs Guelfes, sont enveloppés dans le même blâme. Remarquons cependant combien le Dante, à la première occasion où il déchire les papes, s'empresse de protester de son respect pour le saint Siége.

« Oh! commençai-je à dire, qui que tu sois, toi
» qui es placée la tête en bas, âme malheureuse,
» fichée comme un pieu, réponds-moi, si tu le
» peux.

» Je me tenais là comme le moine confessant
» le perfide assassin qui, lorsqu'il est planté en

[1] *Chi è colui, maestro, che si cruccia*
Guizzando più che gli altri suoi consorti,
Diss'io, e cui più rossa fiamma succia?
(INF. XIX. t. II)

» terre, appelle encore une fois son confesseur » pour retarder sa mort. Et il s'écria: Es-tu déjà « là devant moi, es-tu déjà là, Boniface? la pro- » phétie m'a trompé de plusieurs années; es-tu » si vite rassasié de ces richesses par amour » desquelles tu n'as pas craint de t'unir fraudu- » leusement à l'auguste dame[1] pour la maltraiter » ensuite.

» J'éprouvai alors le même effet que ceux qui » sont tout honteux de ne pas comprendre ce » qu'on leur dit et qui ne savent pas répondre.

» Alors Virgile me dit: Dis-lui tout de suite: » Non, non, je ne suis pas celui que tu crois. Et » moi je répondis comme il me fut ordonné. C'est » pourquoi l'esprit se tordit les pieds avec fureur, » puis il ajouta en soupirant et avec une voix » pleine de larmes: Ainsi, que me demandes-tu » donc? S'il t'importe tant de savoir qui je suis, » que tu aies franchi pour cela les rivages escar- » pés, sache que je fus revêtu du manteau papal. » Et vraiment je fus fils de l'ourse si avide de » voir grandir ses oursons, que là-haut je mettais » tout l'argent dans ma bourse et que je me suis

[1] L'Église.

» mis moi-même dans celles d'en bas. Sous ma
» tête sont tous les simoniaques qui m'ont précédé,
» écrasés dans la crevasse de la pierre.

» Moi aussi je tomberai plus bas, quand viendra celui pour qui je te prenais lorsque je te fis cette demande soudaine. Mais depuis que mes pieds brûlent et que je suis ainsi la tête en bas, plus de temps s'est écoulé qu'il n'en restera lui-même à subir le même supplice. Car après lui, il viendra de l'Occident un pasteur sans loi, dont les actions seront si déshonnêtes qu'il nous recouvrira tous les deux. Ce sera un nouveau Jason, dont il est parlé dans les Machabées; et de même que son roi fut faible envers l'autre, de même le roi de France se montrera faible pour celui-ci. — Je ne sais si je ne fus pas trop hardi, car je lui répliquai sur ce ton : Dis-moi donc de grâce, combien d'argent Notre-Seigneur demanda-t-il à saint Pierre avant de mettre les clefs en son pouvoir. — Certes, il ne lui demanda pas autre chose que de le suivre, et Pierre, et les autres ne demandèrent ni or, ni argent à Mathias, quand il fut élu à la place que perdit le traître Judas. — Reste donc là, car tu es puni justement, et conserve bien

» cet argent mal acquis qui te donna l'audace
» d'agir contre le roi Charles. Si je n'étais pas
» empêché par mon respect pour les clefs sou-
» veraines que tu as tenues pendant ta vie, je
» me servirais de paroles encore plus fortes; car
» votre avarice à vous autres désole le monde, en
» opprimant les bons et en élevant les méchants.

» L'Évangéliste vous avait prévus, ô pasteurs,
» quand il vit se prostituer aux rois celle qui est
» assise sur les eaux, celle qui naquit avec les
» sept têtes et qui tira sa force de ses dix cornes,
» aussi longtemps que son époux aima la vertu.
» Vous vous êtes fait un dieu d'or et d'argent;
» et quelle différence y a-t-il entre vous et les
» idolâtres, si ce n'est qu'ils en adorent un, et que
» vous en adorez cent. Ah! Constantin, combien
» de mal causa non pas ta conversion, mais cette
» riche dotation que tu fis aux papes.

» Et pendant que je lui chantais sur ce ton,
» soit qu'il fût aiguillonné par la colère ou par la
» conscience, il remuait fortement les pieds[1]. »

[1] *O qual che se' che 'l di su tien di sotto,*
Anima trista come pal commessa,
Comincia io a dir, se puoi, fa motto.
Io stava, come 'l frate che confessa
Lo perfido assassin, che poi ch' è fitto.

Après Nicolas III, trois papes régnèrent pendant douze ans, et le saint Siége étant resté vacant deux ans à cause des difficultés de l'élection, on élut enfin, en mars 1294, un humble et saint ermite qui ne voulait point, et qui prit le nom de Célestin V. Celui-ci s'étant essayé à régner, mais

Richiama lui perchè la morte cessa.
Ed ei gridò : Se' tu già costì ritto,
Se' tu già costì ritto, Bonifazio ?
Di parecchi anni mi mentì lo scritto :
Se' tu sì tosto di quell' aver sazio
Per lo qual non temesti torre a inganno
La bella dona e di poi farne strazio ?
Tal mi fec' io, quai son color che stanno,
Per non intender ciò ch' è lor risposto,
Quasi scornati, e risponder non sanno.
Allor Virgilio disse : Dilli tosto,
Non son colui, non son colui che credi ;
Ed io risposi, come a me fu imposto.
Perchè lo spirto tutti storse i piedi ;
Poi sospirando e con voce di pianto
Mi disse : Dunque che a me richiedi ?
Se di saper ch'io sia ti cal cotanto
Che tu abbi però la ripa scorsa,
Sappi ch'io fui vestito del gran manto.
E veramente fui figliuol dell' Orsa,
Cupido sì per avanzar gli Orsatti,
Che su l'avere, e qui me misi in borsa.
Di sotto al capo mio son gli altri tratti,
Che precedetter me simoneggiando,
Per la fessura della pietra piatti.

ne sachant pas être d'un parti, ce qui était alors tout une même chose, se démit de ses fonctions peu de mois après. Il y fut plus ou moins forcé par Boniface VIII qui lui succéda immédiatement et qui ensuite le traîna en prison et l'y laissa mourir. Une pareille renonciation qui plaçait sur le

Laggiù cascherò io altresì, quando
Verrà colui, ch' io credea che tu fossi,
Allor ch' io feci il subito dimando.
Ma più è 'l tempo già, che i piè mi cossi
E ch' io son stato così sottosopra,
Ch' ei non starà piantato coi piè rossi.
Chè dopo lui verrà di più laid'opra
Di ver ponente un pastor senza legge
Tal che convien che lui e me ricopra.
Nuovo Iason sarà di cui si legge
Ne' Maccabei, e come a quel fu molle
Suo re, così fia a lui chi Francia regge.
Io non so s' i' mi fui qui troppo folle,
Ch'io pur risposi lui a questo metro:
Deh! or mi di' quanto tesoro volle
Nostro Signore in prima da san Pietro,
Che ei ponesse le chiavi in sua balia?
Certo non chiese se non: viemmi dietro.
Nè Pier nè gli altri chiesero a Mattia
Oro o argento, quando fu sortito
Nel luogo che perdè l' anima ria.
Però ti sta chè tu se' ben punito,
E guarda ben la mal tolta moneta,
Ch' esser ti fece contra Carlo ardito:
E se non fosse ch' ancor lo mi vieta

trône le plus grand ennemi du Dante, devait naturellement se montrer à lui sous le plus mauvais aspect de faiblesse et d'hésitation, vices qui sont ordinairement méprisés aux époques de faction, surtout par les hommes de la trempe du Dante. De là ces fameux vers avec lesquels il chasse dans les limbes « les tristes âmes de ceux qui vécurent » sans infamie et sans gloire[1], » et parmi lesquelles

La riverenza delle somme chiavi
Che su tenesti nella vita lieta,
Io userei parole ancor più gravi;
Chè la vostra avarizia il mondo attrista
Calcando i buoni e sollevando i pravi.
Di voi, pastor, s'accorse il vangelista,
Quando colei che siede sovra l' acque
Puttaneggiar co' regi a lui fu vista;
Quella che con le sette teste nacque
E dalle diece corna ebbe argomento,
Finchè virtute al suo marito piacque.
Fatto v' avete Dio d' oro et d' argento;
E che altro è da voi all' idolatre,
Se non ch' egli uno e voi n' orate cento?
Ahi! Costantin, di quanto mal fu matre
Non la tua conversion, ma quella dote
Che da te prese il primo ricco patre!
E mentr' io gli cantava cotai note,
O ira, o coscienza che 'l mordesse,
Forte spingava con ambo le piote.
(Inf. xix, t. 16-40.)

[1] . . . . *L' anime triste di coloro*
Che visser senza infamia e senza lodo.
(Inf. iii, t. 12.)

il met « l'ombre de celui qui, par lâcheté, fit le » grand refus [1]. »

La plus grande partie des commentateurs reconnaissent dans ce dernier le pape Célestin.

Ainsi monta au pontificat le pape Boniface VIII, avec le soupçon d'intrigues, de factions et de simonie. Muratori a fait le portrait de ce pape avec son impartialité ordinaire, mais avec une force inaccoutumée. « Peu d'hommes, dit-il, peuvent lui être comparés pour la grandeur d'âme, la magnificence, l'éloquence et l'adresse, pour le soin qu'il avait de n'appeler aux emplois que les hommes les plus dignes, pour son habileté et sa connaissance des lois et des canons; mais parce qu'il manqua de cette humilité si convenable à tout le monde, principalement au vicaire du Christ, qui a enseigné toutes les vertus, et surtout cette dernière; parce qu'il fut orgueilleux et fastueux, il s'est fait aimer de très-peu de personnes, haïr de beaucoup de monde et craindre de tous. Il ne négligea rien pour enrichir et élever ses parents, pour accumuler des trésors, même par des moyens peu

[1] . . . . *L'ombra di colui,*
Che fece per viltate il gran rifiuto.
(Inf. III, t. 20.)

louables. Ce fut un homme plein d'idées mondaines, ennemi des Gibelins aussi implacable qu'il pouvait l'être; eux à leur tour ils ont dit de lui tout le mal possible, et ils l'ont chassé dans l'abime le plus profond de l'enfer, ainsi qu'on le voit dans le poëme du Dante. Benvenuto d'Imola lui accorde tour à tour la louange et le blâme, et il conclut enfin en disant que ce fut un *pécheur magnanime*. Le pape Célestin avait dit de Boniface, à ce qu'on a prétendu, *qu'il entrerait au pontificat comme un renard, qu'il régnerait comme un lion, et qu'il mourrait comme un chien.* »
Quant à l'idée de réunir la chrétienté, et particulièrement l'Italie, pour l'expédition si désirée de la Terre-Sainte, il paraît qu'il s'en occupa sinon heureusement au moins sincèrement. A coup sûr ses intrigues à Florence tendirent surtout à réunir le parti Guelfe. Ses exhortations à messire Vieri de Cerchi, et les deux légations du cardinal d'Acqua Sparta aboutissant toutes deux à l'excommunication des indociles, soit blancs, soit noirs, enfin l'appel même fait à Charles de Valois, et, plus tard, ses exhortations aux ambassadeurs florentins, parmi lesquels se trouvait le Dante, tout cela n'eut pas d'autre but.

Boniface avait intérêt à toutes ces pacifications, et il fut sans doute un pacificateur sincère. Mais il fut très-malheureux en cela, parce qu'on ne réussit jamais, quand on veut faire, même avec de bonnes intentions, les affaires des autres autrement qu'ils ne le veulent. Nous avons vu Philelphe remarquer que le Dante obtint toujours de Boniface ce qu'il voulut dans toutes ses ambassades, excepté dans la dernière. Et même dans celle-ci, nous avons conjecturé que ni le Dante, ni les autres ambassadeurs n'étaient éloignés de suivre les conseils du pape, mais que tout fut renversé avant qu'on pût les mettre à exécution, lors de la révolution accomplie à Florence par Charles de Valois et par Corso Donati. Alors même Boniface essaya encore de modérer les vainqueurs en envoyant de nouveau le cardinal d'Acqua Sparta. Mais le cardinal et le pape ayant échoué, et celui-ci continuant, pendant un certain temps, à se montrer l'ami de Valois et de Philippe, le Dante avec plus ou moins de justice lui attribua son propre exil et fut enflammé de colère contre lui.

Dans la grande entreprise pour soutenir la liberté de la puissance ecclésiastique, Boniface se montra l'imitateur du pape Grégoire VII; mais trop

inférieur à lui et vivant à une autre époque, alors que les attaques contre cette puissance étaient moins fortes, il fut aussi moins populaire dans sa résistance: sous ce rapport-là il fut encore malheureux. Le pape Boniface avait toujours été l'allié de Philippe-le-Bel, mais il survint enfin un événement qui, plus qu'aucun autre peut-être, dément cette parole attribuée à Paul III dans une histoire récente : « que les papes n'avaient jamais été heu-
» reux que lorsqu'ils avaient été les alliés de la
» France. » Bien que pour réfuter cette assertion nous puissions nous servir non pas d'un seul, mais de tous les événements de l'histoire contemporaine ou de tous ceux de l'histoire d'Italie, pendant le XIV[e] et le XV[e] siècle, de même que nous pourrions avec les événements des autres siècles réfuter toute autre assertion semblable qu'on voudrait alléguer en faveur d'autres étrangers, le fait est que, sinon le bonheur (qui dans toute vie est un petit accident), au moins la grandeur des papes ne vint et ne put jamais venir que de leur indépendance des excès de toute amitié étrangère; et cette indépendance-là ne naquit jamais que de leur union avec la nation chez laquelle se trouve leur puissance temporelle. Jusqu'alors Boniface, sui-

vant l'esprit du parti Guelfe, avait été favorable à la France, et la France lui avait donné en retour le prix, dont on paye toujours une facilité excessive, l'ingratitude. En effet laissant de côté les usurpations ecclésiastiques de Philippe, moins liées à notre sujet, quoique le Dante les ait remarquées, nous nous contenterons de faire observer comment ce prince continua et accrut encore en Italie cette tyrannie française qui commence à Charles d'Anjou, cause des Vêpres siciliennes, et qui en corrompant le parti Guelfe, empêcha l'établissement de la nationalité italienne. Tout cela s'était passé pendant que régnait encore en France le saint et excellent roi Louis IX, qui s'y était opposé de toutes ses forces. Mais sous le règne de l'ambitieux Philippe, déjà mauvais quand il monta sur le trône, et devenant pire de jour en jour, le parti Guelfe ne fut peu à peu qu'un parti français, à tel point que le roi de France fut désormais plutôt son chef que le pape, ou plutôt le pape fut le chef des modérés, et le roi celui des exagérés. On voit cela clairement dans le récit des événements de Florence, où le pape fut pacificateur sincère, quoique malheureux, mais où Charles de Valois, frère de Philippe, se montra l'ennemi déclaré de la paix et

de la modération. Ainsi l'on explique et l'on excuse en partie l'abandon fait par le Dante de ce parti Guelfe perverti, qui n'était plus national, qui était déjà étranger; je dis qu'on l'excuse en partie, mais non tout à fait, car lorsqu'on est d'un parti meilleur que les autres, il me semble qu'on doit en rejeter les exagérations et le mauvais, mais non pas les principes qui l'ont rendu bon et qui peuvent encore le faire redevenir tel.

Les démêlés survenus entre le pape Boniface et Philippe-le-Bel devinrent peu à peu de l'inimitié. Boniface exerça peut-être sa haine comme un imitateur inopportun de Grégoire VII; mais Philippe s'y livra comme un brigand qui dresse des embûches. Il envoya en Italie sous le nom de négociateur, un mauvais gentilhomme appelé Nogaret, et il le recommanda à messire Musciatto Franzesi, de Florence, pour qu'il lui procurât de l'argent; quant aux armes, il devait s'adresser aux Colonna, ennemis municipaux du pape, surtout à Sciarra, le plus acharné d'entre eux. Quand toutes les embûches furent préparées sur une terre de messire Musciatto, non loin d'Anagni, où le pape résidait alors, le 7 septembre 1303, Nogaret vint l'y surprendre, injuria plus ou moins sa per-

sonne, et le tint prisonnier pendant trois jours, jusqu'à ce qu'il fût délivré tumultueusement par les habitants et par les Orsini, ennemis des Colonna. Le pontife insulté s'en retourna ensuite à Rome, le cœur d'autant plus navré qu'il avait montré plus d'énergie pendant le danger. Le peuple de Rome l'accueillit avec des transports de joie; mais, soit que, perdant la tête, il ait forcé les Orsini à le tenir renfermé et caché, ou que ceux-ci, ne valant pas mieux que les Colonna, se soient prévalus de l'occasion pour le tyranniser à leur tour, il est positif que sa colère passée ou sa colère présente lui ôta la raison, et que ce *pêcheur magnanime* mourut misérablement dans les premiers jours d'octobre. Le monde chrétien en fut indigné, l'Italie aussi, mais en tremblant, car elle était désormais confirmée dans son asservissement à la France. Le Dante, ennemi de Boniface et de tous les chefs du parti Guelfe, s'irrita plutôt comme ennemi de Philippe et des autres princes de France, chefs Guelfes plus exagérés encore. Nous verrons plus loin le poëte trop ami d'autres étrangers, et nous ne l'en louerons pas. Mais la justice veut qu'on le remarque bien. Il fut l'ami des hommes les moins dangereux de son temps

et l'ennemi acharné de ceux qui triomphaient.

Le Dante, Guelfe durant les paisibles années de sa jeunesse, avait été un Guelfe modéré, mais le Dante exilé, blessé par les Guelfes, et devenu gibelin à l'âge où viennent les amertumes, fut un Gibelin exagéré, féroce dans sa colère, confirmant ainsi dans sa sublime individualité cette observation faite dans tous les temps et dans tous les partis, que les nouveaux venus y sont toujours les plus exagérés.

Sa colère gibeline est triple, elle s'élève contre les Guelfes en général; contre les papes en particulier, contre la cour ou le siége de Rome qui fonda ce parti; contre les rois de France, chefs actuels et exagérés du même parti. Et ces trois grandes colères du Dante se combinent, s'accroissent, se modifient continuellement et tour à tour dans le poëme; mais personne autant que Boniface VIII n'y est poursuivi par elles. Comme la composition du poëme dura tout le reste de la vie du Dante, on voit que ce levain d'inimitié et de vengeance ne l'abandonna qu'à la mort; neuf fois il s'élève contre Boniface. La première est celle que nous avons déjà vue, où il le fait attendre dans l'*Enfer* par un de ses prédécesseurs, au fond de la fosse des

simoniaques; dans le dernier passage il l'y fait enfoncer plus bas par un de ses successeurs. Ailleurs il l'accuse de duplicité et de fraude par la bouche de Guido de Montefeltro, le guerrier Romagnol, devenu moine, qui donna à Boniface le fameux conseil « de promettre beaucoup et de tenir peu [1]. »

Nous omettons ce bel épisode par la crainte que nous avons sans cesse d'insérer dans cette biographie la moitié du poëme. Moins beau, mais plus important serait ensuite tout le passage du *Purgatoire*, où Hugues Capet, tige des rois de France, prédit les destinées et la honte de ses descendants jusqu'au siècle du Dante; narration, il faut le dire, recueillie non dans les bibliothèques et les histoires, mais au milieu des carrefours, dans les bruits populaires gibelins répandus en Italie. Il nous suffira pour cette raison d'en rapporter ici la fin; nous y verrons le Dante modérer sa colère contre Boniface, soit par générosité, soit parce qu'il en nourrissait une plus grande encore contre Philippe. Hugues Capet continue en ces termes :

[1] *Lunga promessa coll' attender corto.*
(Inf. xxvii, t. 37.)

« Je vois la fleur de lys, qui entre dans Anagni, » et je vois Jésus-Christ prisonnier dans la per- » sonne de son vicaire; je le vois insulté de nou- » veau, je vois renouveler la scène du vinaigre » et du fiel; je le vois enfin mettre à mort entre » deux larrons vivants. Je vois le nouveau Pilate » tellement cruel qu'il ne se contente point de » cela; sans décret de ceux qui en ont le pouvoir, » il porte ses désirs avides jusque dans le tem- » ple [1]. O mon Dieu, quand aurai-je le bonheur » de voir cette vengeance qui, cachée dans tes » profondeurs, rend agréable ta colère [2]? »

Ainsi se termine cette prédiction, avec un sentiment de colère et de vengeance, plus vrai dans

[1] Allusion à la destruction de l'ordre des Templiers.

[2] *Veggio in Alagna entrar lo fiordaliso*
E nel vicario suo Cristo esser catto.
Veggiolo un' altra volta esser deriso:
Veggio rinovellar l'acete e 'l fele
E tra vivi ladroni essere anciso.
Veggio 'l novo Pilato sì crudele
Che ciò nol sazia, ma senza decreto
Porta nel tempio le cupide vele.
O Signor mio, quando sarò io lieto
A veder la vendetta che nascosa
Fa dolce l' ira tua nel tuo segreto?
(PURGAT. XX, t. 29-32)

l'écrivain que vraisemblable dans l'interlocuteur qui se purifie en purgatoire.

Moins beau est aussi ce passage du *Purgatoire*, tout embrouillé des allégories déjà introduites dans le poëme et d'autres tirées de l'Apocalypse, passage rempli de paroles maintenant inconvenantes, si elles ne l'étaient pas alors ; et où l'on est porté à croire que l'église est figurée par un char, l'empire par un aigle, le pape Boniface par un renard, la cour romaine par une prostituée, le roi de France par un géant, et le parti Gibelin, par le Dante lui-même, vers lequel semblait se tourner la prostituée au moment où le géant la frappa. Mais au milieu de toutes les épines vraiment sauvages de la divine Comédie, ce passage étant l'endroit le plus difficile, je me garderai bien d'y entrainer avec moi le lecteur; je laisse ce soin aux commentateurs. Il y a au moins plus de poésie dans le reproche fait au pape, par Foulques de Marseille, d'avoir oublié la Terre-Sainte; reproche injuste peut-être à l'égard de Boniface, car ce fut sa pensée constante, quoiqu'il ne l'ait pas réalisée. Un peu plus loin, on trouve Boniface appelé en passant « celui qui siége et qui dégénère[1], » et finalement dans un

[1] . . . . *Colui che siede e che traligna.*

des derniers chants du *Paradis*, la vieille colère du Dante éclate plus hautement que jamais par la bouche de saint Pierre.

« Celui qui sur la terre usurpe ma place, ma » place qui est vacante en présence du fils de » Dieu, a fait de mon tombeau un cloaque de » pourriture et de sang, ce qui, pour l'ange per- » vers qui tomba d'ici haut, est un soulagement » là-bas . . . .

» L'épouse du Christ ne fut pas nourrie de mon » sang, ni de celui de Lin et de Clet, pour s'habi- » tuer à acquérir des richesses, mais ce fut pour » acquérir cette vie bienheureuse que Sixte et Pie, » Calixte et Urbain répandirent leur sang après » beaucoup de pleurs. Ce ne fut pas notre inten- » tion que le peuple chrétien se plaçât moitié à » droite et moitié à gauche de nos successeurs, » ni que les clefs qui me furent accordées fussent » étalées sur un drapeau levé contre les chré- » tiens baptisés, ni que je fusse représenté sur un » cachet pour servir à des priviléges vendus et » menteurs, dont souvent je rougis et suis en- » flammé de colère. On voit d'ici des loups ra- » vissants en habits de bergers qui se répandent » par tous les pâturages.

» O vengeance de Dieu! pourquoi tardes-tu?
» Des papes de Cahors et de Gascogne s'apprê-
» tent à boire notre sang, ô bon commencement,
» à quelle fin ignoble faut-il que tu aboutisses!
» Mais la divine Providence qui avec Scipion dé-
» fendit à Rome la gloire du monde, la secourra
» bientôt, à ce qu'il me semble. Et toi, mon fils,
» qui par le poids mortel de ton corps retourne-
» ras encore sur la terre, ouvre la bouche, et ne
» cache point ce que je ne cache pas [1]. »

Maintenant que j'ai franchement indiqué et rapporté chacun des meilleurs documents, je tairai

[1] *Quegli che usurpa in terra il luogo mio,*
Il luogo mio, il luogo mio che vaca
Nella presenza del figliuol di Dio,
Fatto ha del cimiterio mio cloaca
Del sangue e della puzza onde 'l perverso
Che cadde di quassù laggiù si placa.
. . . .
Non fu la sposa di Cristo allevata
Del sangue mio, di Lin, di quel di Cleto,
Per essere ad acquisto d' oro usata;
Ma per acquisto d'esto viver lieto
Et Sisto e Pio, Calisto ed Urbano
Sparser lo sangue dopo molto fleto.
Non fu nostra intenzion ch' a destra mano
De' nostri successor parte sedesse,
Parte dall'altra del popol Cristiano;
Nè che le chiavi che mi fur concesse,

mon propre jugement pour laisser chacun apprécier comme il l'entendra le nouveau Dante Gibelin, Gibelin désormais féroce, et partant ennemi de tout ce qui est Guelfe, ennemi des princes de France et surtout de Philippe-le-Bel, ennemi personnel de Boniface, et, par esprit de parti, ennemi de tous les papes Guelfes, de presque tous ceux de son siècle par conséquent. Mais que l'on ne perde pas de vue que le Dante est chrétien, toujours très-chrétien dans son poëme et dans tous ses ouvrages, qu'il est toujours catholique, qu'il

Divenisser segnacolo in vessillo
Che contra i battezzati combattesse;
Nè ch' io fossi figura di sigillo
A privilegi venduti e mendaci
Ond' io sovente arrosso e disfavillo.
In veste di pastor lupi rapaci
Si veggion di quassù per tutti i paschi.
O difesa di Dio, perchè pur giaci!
Del sangue nostro Caorsini e Guaschi
S'apparecchian di bere; o buon principio,
A che vil fine convien che tu caschi!
Ma l'alta provvidenza che con Scipio
Difese a Roma la gloria del mondo,
Soccorrà tosto sì com' io concipio.
E tu, figliuol, che per lo mortal pondo
Ancor giù tornerai, apri la bocca,
E non asconder quel ch' io non ascondo.
(PARAD. XXVII, t. 8-9 et 14-22.)

n'est ni épicurien, ni patérin, ni sectateur du frère Dolcino, tous hérétiques alors répandus en Italie, et qu'il ne fut enfin jamais soupçonné de l'avoir été, comme le furent les Cavalcanti et d'autres de ses contemporains du même parti que lui. Pour prouver son catholicisme, il suffirait de la protestation explicite mise en tête du présent chapitre. Ce passage et bien d'autres que j'ai cités, montrent, ainsi que la vie et la parole du poëte, toute la folie de ceux qui ont voulu faire du Dante un précurseur des réformateurs du XVe et du XVIe siècle, un anneau manquant à l'histoire des hérésies, un membre de société secrète, un écrivain énigmatique, vil, fourbe, caché, lui qui écrivit et travailla toujours bien ou mal, avec plus ou moins de justice ou d'orthodoxie, mais à coup sûr, avec une franchise extrême. Pauvre Dante, faut-il, tant de siècles après ta mort, que tu aies le même sort que pendant ta vie : personne ne te fait plus de mal que tes amis mal éclairés!

Chapitre III.

Le pape Benoît XI. Tentatives pour rentrer à Florence par la paix ou par la guerre.

(ANNÉE 1304)

Le pape Boniface étant mort et ayant pour ainsi dire été tué de la manière que nous l'avons dit plus haut, on élut, peu de jours après, pour le remplacer, un bon moine dominicain d'une obscure naissance et d'un caractère doux, Benoît XI. Ce fut sans contredit le meilleur, sinon le seul politiquement bon, de tous les papes contemporains du Dante, et hâtons-nous de le dire, il ne fut jamais en butte à la colère du poëte; son élection fut, comme il arrive souvent aux élections des papes,

une sorte de censure des actions du prédécesseur. Voici le portrait qu'a tracé de lui Muratori, compilateur si savant des contemporains qu'il est bien permis de le citer parmi eux : « Il n'était ni Guelfe ni Gibelin, mais le père commun des fidèles. Au lieu de semer les discordes, il les apaisait ; il ne songeait ni à élever ses parents, ni à amasser des trésors ; et son âme bénigne était plutôt portée à l'indulgence qu'à la rigueur. » Un tel caractère convenait certainement mieux pour pacifier que celui du magnanime pêcheur ; aussi Benoît s'étant réconcilié avec les Colonna et avec la France, tourna ses regards vers Florence, l'un des foyers de la discorde. Il y envoya de Pérouse, en qualité de légat, le cardinal d'Ostie, Nicolas de Prato, comme lui de l'ordre des frères prêcheurs, « issu de parents obscurs, mais remarquable par sa science ; gracieux et sage, mais d'une famille de Gibelins. » Il fut donc député à l'instigation des Blancs et des Gibelins, et arriva à Florence le 10 mars 1304. De même que l'on avait déjà vu autrefois dans cette ville, les Guelfes victorieux se diviser trois ans auparavant, ainsi maintenant le parti noir victorieux venait de se subdiviser de nouveau. Messire Corso Donati, que rien ne pouvait jamais satisfaire, était à la tête

des grands, naturellement mécontents tant que durerait la suprématie populaire, et messire Rosso della Tosa était le chef de ce peuple que Dino appelle le *peuple épais* (*popolo grasso*), et Jean Villani, les *bons hommes* de Florence. On peut voir, dans le premier, les nouvelles listes des familles qui se rapprochaient de côté et d'autre des nouvelles factions, comme déjà quelques pages plus haut cela s'était vu entre le parti Blanc et le Noir. De même que les factions de 1301, penchaient plus ou moins pour les exilés Gibelins, de même aussi celles de 1304 se distinguaient principalement par des dispositions plus ou moins favorables à l'égard des exilés Blancs. Messire Corso, soit à cause de sa nouvelle parenté avec Uguccione della Faggiola, soit par la raison ordinaire qui fait que ceux du dedans, lorsqu'ils se sentent moins forts, se rapprochent de ceux du dehors, se montrait, quoi qu'il en soit, partisan de la paix. Le cardinal fut reçu à Florence avec des branches d'olivier et au milieu de toute sorte de fêtes. « Après s'être reposé quelques jours, ajoute Dino, il demanda au peuple la faculté de pouvoir contraindre les citoyens à la paix; elle lui fut accordée jusqu'aux calendes de mai 1304, puis prolongée pour une

année. » Il commença par établir la paix entre ceux qui étaient divisés à l'intérieur, donna des emplois aux partisans de messire Corso, le fit lui-même capitaine du parti Guelfe, ce qui était une fonction très-importante, ainsi qu'on l'a vu en plusieurs endroits. Le 26 avril surtout, le peuple s'étant rassemblé sur la place de Sainte-Marie-Nouvelle, en présence des seigneurs, un grand nombre de paix furent faites, on s'embrassa sur la bouche en signe de réconciliation, et des actes en furent signés...... Il semblait que la paix fût si fort du goût de tout le monde qu'une grande pluie étant survenue, personne ne partit...... On fit de grands feux de joie, les cloches des églises sonnaient...... mais le palais des Gianfigliazzi, qui faisait de grands feux pour la guerre, ne fit rien ce soir-là. Les bonnes gens en parlaient beaucoup, disant que ce n'était pas signe de paix. » Le cardinal finit par les adoucir si bien au moyen de bonnes paroles qu'ils consentirent à ce qu'il nommât des syndics, c'est-à-dire des députés des exilés, pour traiter de la paix avec ceux du dedans. Dino en nomme deux de chaque côté. Villani dit qu'ils étaient douze pour chaque parti, mais il ne les nomme pas.

Parmi ceux qui ne sont pas nommés, un biographe a conjecturé que le Dante se trouvait sans doute; mais d'abord cela n'est enregistré nulle part; puis, si ce retour dans la patrie était vrai, n'eût-il été même que temporaire, on en trouverait certainement quelques traces dans la *Divine comédie*, qui donne toutes les phases principales de l'exil. Nous le trouvons bien, il est vrai, dans un document authentique, parmi les douze conseillers qui se réunirent un mois après au val d'Ambra, dans le château de Gargonza, pour diriger les traités et les *préparatifs de guerre*, et l'on pourrait conjecturer que peu auparavant ces mêmes conseillers avaient dirigé aussi les négociations avec Florence. Quoi qu'il en soit, on voit que le Dante était revenu de son premier refuge de Vérone, et que non-seulement il était en bon accord avec son parti, mais même qu'il était l'un de ses chefs. Il est donc clair que, quel que fût son mépris intérieur pour ses compagnons, il ne s'était pas encore séparé d'eux. Il suffit, et c'est même trop, que le Dante ait changé une seule fois de parti, n'en ajoutons pas deux autres, et ne le faisons pas sans nécessité ni preuves, se séparer des siens, puis y revenir.

Le premier jour de mai, jour qui fut plusieurs fois fatal au Dante, et qui était tellement remarquable à Florence, que l'on pouvait juger, par la manière dont il se célébrait, de la tranquillité et du bonheur des citoyens, Villani raconte que l'on fit cette fois, comme au bon temps passé du bon et tranquille état de Florence, « les réunions et les fêtes accoutumées, les quartiers rivalisant à l'envi les uns des autres, chacun du mieux qu'il savait et pouvait. Ceux de Borgo San Friano entre autres avaient coutume de faire les jeux les plus nouveaux et les plus divers; ils envoyèrent donc publier par la ville *que quiconque voulait savoir des nouvelles de l'autre monde, n'avait qu'à se trouver le jour des calendes de mai sur le pont alla Carria et aux environs de l'Arno.* Ils y établirent sur des barques et sur de petites nacelles des échafaudages où l'on donna la représentation de l'*enfer;* on y voyait les flammes et les châtiments des damnés figurés par des hommes contrefaits et des démons horribles à voir; d'autres, qui étaient nus, représentaient les âmes, et on les jetait dans ces divers tourments en poussant de grands cris et en faisant un bruit infernal. C'était une chose odieuse et effroyable à voir et à entendre. Ce nouveau jeu

attira beaucoup de citoyens, et le pont, alors en bois, se trouvant surchargé de personnes, s'écroula avec le monde qu'il y avait dessus, de sorte que beaucoup de gens moururent et furent noyés dans l'Arno; un grand nombre furent estropiés; de telle sorte que d'une plaisanterie le jeu se changea en réalité, suivant la publication qu'on en avait faite, car beaucoup de gens allèrent en effet savoir des nouvelles de l'autre monde au milieu des pleurs et des lamentations de toute la ville où il semblait que chacun eût perdu soit un fils, soit un frère. Ce fut là le signal des malheurs que l'énormité des péchés de ses habitants devait bientôt attirer sur notre ville. » De là est née la fable d'après laquelle le Dante aurait pris à cette catastrophe l'idée du poëme dont nous avons vu la véritable origine, treize années auparavant. D'autres ont prétendu que les Florentins avaient emprunté l'idée de la fête au poëme déjà publié; mais le poëme tel qu'il est, n'était certainement encore ni connu ni fait, pas même l'*Enfer*, quoiqu'il ne soit pas impossible que la grande idée du Dante et les premiers chants ou essais en latins fussent déjà connus et fameux. Toutefois on voit ici comment les ouvrages remarquables s'accor-

dent toujours avec le goût public; la prétention d'écrire pour la postérité seule est propre à ceux qui n'y arrivent jamais : les grands artistes véritables écrivent sans tous ces froids calculs, par impulsion et par le besoin qu'ils éprouvent de parler à leur propre génération, dont la reconnaissance les recommande ensuite à la postérité.

Du reste, le mauvais augure présagé par l'accident du 1er mai, ne tarda pas à se vérifier : une réunion des Blancs et des Gibelins sur le mont Acciânico, à leur retour de Forli, qu'ils étaient allés secourir, éveilla les soupçons des administrateurs de Florence. Rosso della Tosa, chef du parti populaire au dedans, apportait des délais et des obstacles aux négociations. Le 6 mai, l'exécution de la paix universelle, qui ne pouvait s'opérer qu'au moyen du retour des exilés dans la patrie et par un partage égal des emplois publics, fut confiée au cardinal même et à quatre personnages puissants, mais étrangers et probablement éloignés : messire Mastino della Torre, de Milan, messire Antonio da Fostierato, de Lodi, messire Antonio des Brusciati de Brescia, et messire Guidotto des Bagni, de Bergame. Ce n'était certes pas là le moyen de rien conclure. « Ensuite, disent les chroniqueurs, ceux

qui étaient contraires aux projets du pape firent tant par leurs mensonges qu'ils éloignèrent de Florence le cardinal, en lui disant : *Monseigneur, avant d'aller plus avant dans l'exécution de la paix, assurez-nous que Pistoia consent à s'y soumettre, car il y aurait du péril à nous autres de faire la paix, si Pistoia restait avec nos adversaires.* » Pistoia, origine de la division des Blancs et des Noirs, était la seule ville toscane demeurée blanche; mais les adversaires du cardinal ne disaient point cela parce qu'ils voulaient la paix avec Pistoia, mais parce qu'ils voulaient traîner le traité en longueur, et ils firent tant, par leurs tromperies, que le 8 mai le cardinal quitta Florence.

Il se rendit à Prato, sa patrie, puis à Pistoia. Après avoir tâché de pacifier l'une et l'autre ville, voyant qu'il n'était pas écouté à Pistoia, et qu'on le chassait de Prato, il excommunia cette dernière. Il revint à Florence, où il reprit sa mission, et obtint qu'on laissât venir quatorze commissaires des exilés; le plus considérable d'entre eux était Baschiera della Tosa. Parmi les commissaires de Florence, les premiers étaient les deux chefs de la république, Corso Donati et Rosso della Tosa; de façon que nous voyons

deux membres de cette même famille des Tosinghi dans les deux partis opposés, comme il arrive souvent dans les discordes civiles de cette nature. Ils se rendirent des honneurs réciproques, et le peuple en conçut beaucoup d'espérances. Mais les Blancs de l'autre côté de l'Arno restaient soupçonneux dans la maison des Mozzi, et se fortifiaient au moyen de barricades en bois et de corps-de-garde, et les Noirs ne voulaient faire aucune concession. On conseilla aux Blancs d'entrer dans la ville et de s'y fortifier dans le palais des Cavalcanti. Mais ceux-ci n'y consentirent pas, et les Blancs finirent par s'en aller d'eux-mêmes le 8 juin. Le cardinal que l'on poursuivait de menaces, partit le 9 en disant aux Florentins : « *Puisque vous voulez être en guerre et en malédiction, et que vous refusez de prêter l'oreille et d'obéir à l'envoyé du vicaire de Dieu ; puisque vous ne voulez avoir ni le repos, ni la paix entre vous, restez avec la malédiction de Dieu et celle de la sainte Église.* » Le même jour, ou le suivant, les deux partis du dedans se montrèrent armés dans la ville, et le 10 il éclata un grand incendie qui détruisit la moitié de Florence, et qu'on attribua au parti de messire Corso. Ainsi finit cette négociation commencée

sous de si fâcheux augures, et c'est de la même façon que le Dante l'a rappelée depuis, au X[e] chant de l'*Enfer*, écrit peu de temps après sous l'impression encore toute vive qu'elle lui avait laissée, dans la scène vraiment dramatique où il fait intervenir Farinata des Uberti, le grand Gibelin de la génération antérieure, et où il intervient lui-même, lui né du sang Guelfe. Après que le poëte a parlé de ses propres ancêtres, Farinata lui dit :

« Ils furent cruellement contraires et à moi et » à mes ancêtres et à mon parti, et par deux » fois je les dispersai [1]. »

Le Dante lui répond.

« S'ils furent chassés, au moins sont-ils revenus » l'une et l'autre fois, tandis que les vôtres n'ont » pas bien appris l'art de revenir [2]. »

Et Farinata ajoute après l'interruption que lui fait Cavalcante Cavalcanti :

[1] . . . . . . *Fieramente furo avversi*
A me ed a' miei primi ed a mia parte
Si che per due fiate gli dispersi.
(Inf. x, t. 16.)

[2] *S' ei fur cacciati ei tornar d' ogni parte*
. . . . . . *l'una e l'altra fiata,*
Ma i vostri non appreser ben quell' arte.
(Inf. x., t. 17.)

« S'ils ont mal appris cet art, cela me tour-
» mente plus que ce lit, mais la dame qui gou-
» verne ici n'aura pas cinquante fois rallumé sa
» face que tu sauras combien cet art est diffi-
» cile [1]. »

En effet, cinquante mois s'écoulèrent précisément depuis le 17 avril 1300, date supposée de la descente du Dante aux enfers, et par conséquent depuis le colloque rapporté, jusqu'au 8 juin 1304, date de la rupture de ces négociations des Blancs, ce qui nous prouve son exactitude, lorsqu'il dit qu'après un tel laps de temps, il dut apprendre combien est difficile l'art de rentrer dans sa patrie.

Le cardinal étant revenu à Pérouse vers le bon pape Benoît XI, celui-ci appela auprès de lui douze des premiers chefs du parti Guelfe noir qui commandaient à Florence, et parmi lesquels se trouvèrent naturellement les deux principaux, Corso Donati, et Rosso della Tosa, afin de lui rendre

[1] *S' elli han quell' arte male appresa*
Ciò mi tormenta più che questo letto.
Ma non cinquanta volte fia raccesa
La faccia della donna che qui regge
Che tu saprai quanto quell' arte pesa.
(INF. X, t. 26-27.)

compte du mal qui était survenu. Ils vinrent à la cour pontificale avec une escorte de cent cinquante cavaliers, et pendant qu'ils y séjournaient, les bannis avec lesquels on soupçonne le cardinal de s'être entendu, préparèrent dans le plus grand secret une surprise contre Florence, alors privée de ses chefs, divisée par les partis intérieurs, et naguères dévastée par l'incendie. Ils rassemblèrent du monde chez tous leurs partisans dans les environs; les principaux étaient les Ubaldini de Mugello, et l'on trouve un acte de ce même mois de juin, notarié dans le chœur de l'abbaye de Saint-Gaudence, d'après lequel « Torrigiano Carbone et Vieri de Cerchi, Guellino de Ricasoli Neri, huit ou neuf des Ubertini, André de Gherardini, Branca, et Chele des Scolari, Dante Alighieri, Misso de Radda, et Bertino des Pazzi donnent à Ugolin de Felicione, à ses fils et à tous les autres membres de la maison des Ubaldini et de leurs parents, la garantie de leurs propres biens, pour les dédommager des pertes et des dépenses auxquelles les auraient exposés, soit dans leurs biens temporels, soit dans leurs bénéfices ecclésiastiques, la guerre déjà faite ou celle qu'ils entreprendraient pour le château de Monte Accia-

nico, ou toute autre de leurs forteresses, soit au moyen de leurs vassaux, soit par eux-mêmes, à leur choix, sous peine de deux mille marcs d'argent. »

Voilà donc le Dante encore une fois chef parmi les exilés. Ceux-ci ayant donné rendez-vous à Messire Tolasato des Uberti ainsi qu'à leurs amis de Bologne, de Romagne, d'Arezzo, et à d'autres, à pied et à cheval, se trouvèrent tout à coup réunis au nombre de mille deux cents hommes d'armes, près de la Lastra, à deux milles de Florence. Les uns prétendent que s'ils étaient descendus cette nuit-là, ils auraient pu prendre la ville; d'autres disent qu'ils l'auraient prise s'ils avaient attendu jusqu'à la nuit suivante l'arrivée du secours de ceux de Pistoia; mais ils ne firent ni l'un ni l'autre. Alexandre de Romena était le capitaine; mais le plus considérable des exilés était ce Baschiera della Tosa, qui, peu auparavant avait été commissaire à Florence et qui probablement y avait des amis qui le pressaient. C'était un homme jeune et entreprenant. Or donc, le 21 ou le 22 juillet, sans attendre ni les secours, ni l'heure fixée de concert avec les autres conjurés des environs, « Baschiera descendit vers la ville avec ses cavaliers. Au rap-

port de Dino, ils vinrent par Saint-Gallo et se rangèrent près de Saint-Marc avec leurs drapeaux blancs déployés, tenant des guirlandes d'oliviers et leurs épées nues, et criant : *Paix*, sans faire la moindre violence ni la moindre pillerie; c'était un beau spectacle que de les voir rangés et faisant ces démonstrations pacifiques. La chaleur était si forte qu'il semblait que l'air fût enflammé. » Ils n'avaient pas d'eau, le fleuve était loin, les rues du bourg où était alors Saint-Marc avaient été fermées avec des barricades par les citoyens revenus de leur première surprise. Ils s'avancèrent cependant jusqu'à la porte, et quelques-uns des Blancs exilés y entrèrent en combattant. Mais ceux du dedans, au lieu de se réunir à eux, se déclarèrent contre pour ne pas être soupçonnés, et un incendie s'étant déclaré auprès de la porte, ceux qui étaient entrés craignirent qu'on ne les enfermât, et fuyant à la débandade ils allèrent rejoindre quelques-uns de leurs gens à Saint-Marc et communiquèrent ainsi leur panique à la réserve qui se trouvait à la Lastra; dès lors ils s'enfuirent tous de côté et d'autre. Baschiera enleva deux de ses nièces très-riches du monastère de Saint-Dominique. Les fuyards débandés, mais non poursuivis par les

habitants, furent pris par les paysans et pendus sur les routes. Le gros de l'armée rencontra Uberti avec ceux de Pistoia qui venaient au secours. Ils tentèrent envain de rallier les fuyards en leur reprochant leur lâcheté : dans de telles circonstances tous les reproches sont toujours inutiles. Ainsi se termina honteusement cette tentative des Blancs par leur propre légèreté. Le bon pacificateur, le pape Benoit, mourut le même jour ou le jour suivant, 22 juillet 1304, à Pérouse, et pendant la nuit de la veille ou de l'avant-veille du 19 au 20, Eletta Canigiani, épouse de messire Petracco dall'Ancisa, un des exilés présents à l'entreprise, mit au monde un fils qui fut Pétrarque.

Nos deux plus grands poëtes furent donc tous les deux de ce parti Blanc, et, dans ce même exil où le premier s'illustra, le second reçut la naissance. Le fait est que nous ne trouvons pas dans tout notre récit un italien illustre qui n'ait été exilé. Farinata, Brunetto Latini, les ancêtres du Dante, les Cavalcanti, Cino de Pistoia, messire Corso, messire Vieri, Uguccione, Ugolin, les seigneurs de Polenta, Boson de Gubbio, tous furent exilés et furent grands ou par l'exil ou malgré l'exil.

Je crois que le Dante n'assista point à l'entreprise de la Lastra, par la même raison que je ne crois pas qu'il ait été à Florence peu de temps auparavant. Peut-être la folie de cette entreprise, où la trahison semble avoir eu sa part, l'avait-elle déjà séparé de son parti dans les jours qui précédèrent. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il s'en sépara cette fois, et que tout de suite après il commença à faire bande à part, ainsi qu'il s'en vantait lui-même. C'est surtout à la folle conduite de cette entreprise, faite contre les intentions du pape, sous la direction insensée de Baschiera, et si semblable à une trahison, au moment où les chefs de Florence étaient à la cour du souverain pontife, qu'on peut appliquer mieux qu'à tout autre événement de son parti, ces épithètes que le Dante lui donne de *déloyale*, de *folle* et d'*impie*[1], et cette autre expression qu'eux, et non lui *en auraient la tête cassée*[2], et que *leur conduite prouverait leur stupidité*[3], et ces autres paroles qui viennent ensuite qu'*il lui sera honorable d'avoir fait bande à part*[4];

[1] *Tutta ingrata, tutta matta ed impia.*
[2] *Ne avrà rotta la tempia.*
[3] *Di sua bestialitate, il suo processo fara la prova.*
[4] *A lui fia bello aversi fatto parte da sè stesso.*

toutes expressions qui se trouvent dans le fragment déjà cité relatif à son propre exil. Du reste toute espèce de doute me paraît impossible, après le commentaire qu'a donné de ces vers l'anonyme contemporain. Voici quelques-unes des particularités qu'il ajoute relativement à cette dernière participation du Dante aux actes de son parti. « Cela advint lorsque le Dante s'opposa à ce que le parti blanc, qui était chassé de Florence et qui avait déjà commencé la guerre, demandât du secours aux amis pendant l'hiver, donnant pour raison le peu de fruit qu'ils en retireraient. De sorte que l'été étant venu, ils ne trouvèrent plus l'ami dans les mêmes dispositions que l'hiver, et conçurent beaucoup de haine et de colère contre le Dante, qui alors se sépara d'eux. Voilà l'explication de ce qui suit, lorsqu'il dit que la conduite de ce même parti prouvera sa stupidité, et, en effet, ils n'en recueillirent que la mort et toutes sortes de calamités en plus d'un endroit, aussi bien lorsqu'ils vinrent à Florence avec ceux de Romagne, qu'à Piano, à Pistoia et en plusieurs autres lieux. » Ce qu'il y a d'évident ici d'abord, c'est que l'anonyme contemporain entend parler de l'entreprise de la Lastra et de celle de Florence, et que par là il

veut dire que le Dante se sépara de son parti, soit pendant, soit après cette expédition, mais certainement à cause d'elle. On voit moins clairement ensuite la cause de l'inimitié de ce parti contre le Dante; inimitié pour laquelle ce dernier se déchaîna contre ses anciens amis. Voici pourtant comment je crois qu'on pourrait l'entendre :

A son retour de Vérone, dès l'hiver de 1303 à 1304, le Dante, soit à cause de Barthélemi Scaligero, soit à cause des espérances que lui faisait concevoir l'élection d'un nouveau pape, plus propre, selon lui, à pacifier les partis; le Dante se joignit aux exilés dont il avait été séparé personnellement pendant un an, mais dont il ne s'était séparé ni d'intérêts ni d'actions. Ayant été nommé alors un des douze conseillers du parti (on ne pourrait le comprendre autrement), il engagea ses amis à mettre leurs espérances dans les négociations ouvertes par le souverain pontife et dans la mission confiée au cardinal de Prato. Les plus exaltés cependant, les plus entreprenants du parti voulaient dès lors faire l'entreprise contre la ville, et ce fut peut-être le mouvement des Blancs qui épouvanta les Noirs et rompit les négociations; c'est alors que le cardinal lui-même consentit à

l'exécution de l'entreprise, qui échoua comme nous l'avons vu. Les battus dirent alors au Dante, « *Oh! si nous avions fait l'entreprise au moment où nous le voulions* », et le Dante leur répondit: *Elle aurait pu réussir même aujourd'hui, si vous l'eussiez bien conduite.* Ainsi les choses se passèrent, et telle est, en général, la nature des hommes et en particulier celle des factions dans tous les temps.

D'après ces autres paroles de l'anonyme, que « l'été étant venu les exilés ne trouvèrent plus l'ami dans les mêmes dispositions que l'hiver, et qu'ils en conçurent une grande haine et une grande colère contre le Dante », on pourrait croire que cet ami était Scaligero, non plus Barthélemi, mais Alboin, Alboin devenu moins complaisant pour les demandes du Dante ambassadeur, et ainsi se trouverait encore mieux expliquée non-seulement la colère des compagnons du Dante, contre lui, mais même celle du Dante contre Alboin.

Toutefois nous avons vu, depuis le commencement, faire tant de sottises au parti sauvage Blanc, ou à l'âne de la Porte, et nous avons vu si clairement malgré cela le Dante suivre ce parti, parce

qu'il était plus juste, ou plutôt moins injuste, que cette conduite a mérité nos éloges. A présent que nous avons des preuves nouvelles de la folie de ce parti, pouvons-nous faire autrement que d'approuver le Dante de l'avoir définitivement quitté et d'avoir voulu faire bande à part? Si, pendant l'effervescence des divisions intestines, cela ne peut être permis à aucun citoyen, et moins encore à un magistrat public, à coup sûr on peut l'accorder à un exilé, et cela devient même un titre de gloire pour celui dont les compagnons ont porté les armes contre la patrie.

Je suis sûr que désormais, fatigué comme moi de ce tableau des partis Florentins qui se divisent et se subdivisent sans cesse, fatigué de voir toujours la réussite s'attacher aux entreprises mauvaises et le non-succès poursuivre les bonnes, le lecteur ne me saura pas mauvais gré de ce que je m'éloigne enfin de Florence avec notre exilé. Aucun document ne nous dit avec certitude où il se dirigea ensuite, mais puisque Villani affirme qu'aussitôt après son exil, le Dante alla à l'université de Bologne, ensuite à Paris, et en diverses contrées du monde, puisqu'un tel voyage d'étude semble en outre parfaitement d'accord avec l'état

présent de l'exilé qui abandonne la lutte des partis, puisqu'enfin le séjour de Bologne est nommé l'un des premiers par Boccace, il me paraît impossible de douter que le Dante soit allé à Bologne, dont il était si proche, soit tout de suite, soit peu après la fuite de la Lastra, au mois de juillet 1304, et qu'il soit resté là pendant quelque temps pour continuer ses travaux.

De même que c'est à un de ses séjours à Vérone, sans déterminer lequel, que nous devons rapporter la course momentanée qu'il fit dans les Alpes de Trente, de même aussi nous faut-il rattacher à un de ses séjours en Toscane, et probablement à ce dernier, son excursion dans le Casentino et l'hospitalité qu'il reçut chez Guido Salvatico, cousin d'Alexandre de Romena, chef de l'entreprise de la Lastra et seigneur de Bagno et de Montegranelli. Ce fut, dit-on, à la demande de Catherine, épouse de Guido Salvatico, que le Dante écrivit quelques vers sur un moine; mais le témoignage le plus sûr de son séjour dans ce pays, ce sont deux passages de la *Divine Comédie* sur le comte Guido Guerra, oncle de son hôte, et sur la terre de S[t]-Benoît dans les Alpes, possédée alors par Rogier de Dovadola, fils de ce même Guido. Il est probable, enfin, que

c'est aussi à cette époque, soit avant qu'il allât à Bologne, soit pendant qu'il y demeura, qu'il faut placer le séjour du Dante à la Faggiola ou dans quelque autre des terres d'Uguccione. Gibelin toujours plus vert, celui-ci se rapprochait toujours davantage de Corso Donati, gouverneur de Florence, à mesure qu'il s'éloignait plus des exilés, ce qui devait rendre d'autant plus étroite l'amitié qu'il y avait entre lui et le Dante. La preuve incontestable que nous trouverons peu après de cette amitié, nous démontre qu'ils ont dû se revoir et vivre familièrement ensemble, après qu'ils s'étaient vus à Arezzo pour la première fois; cela m'est indiqué, au reste, par Boccace, mais il n'y a pas de documents, pour en fixer l'époque précise.

Chapitre IV.

Bologne, Padoue; reprise des travaux. Le Convito.

(ANNÉES 1304—1306.)

La lena m'era del polmon sì munta
Quando fui sù, ch'io non potea più oltre,
Anzi m' assisi nella prima giunta.
Omai convien che tu così ti spoltre,
Disse il maestro : che seggendo in piuma,
In fama non si vien, nè sotto coltre,
Senza la qual chi sua vita consuma
Cotal vestigio in terra di se lascia
Qual fumo in aere od in acqua la schiuma.

INF. XXIV, t. 15-17.

J'étais tellement hors d'haleine quand je fus là-haut, que je ne pouvais aller plus loin et que je dus m'asseoir en arrivant. Le maître me dit : Il faut que désormais tu abandonnes la paresse, car ce n'est pas en se reposant sur le duvet ou sur la plume qu'on acquiert la renommée, sans laquelle nous laissons sur la terre la même trace que la fumée dans l'air, ou l'écume dans l'eau.

Quoi qu'il en soit, il paraît que le Dante alla à Bologne et qu'il y étudia vers le milieu de l'année 1304 à peu près. Combien de temps y demeura-t-il? nous ne le savons pas davantage. Ce ne fut

probablement pas au delà du 1er mars 1306, époque où les Bolonais, après s'être rapprochés des Noirs de Florence, et avoir chassé les Blancs exilés, furent interdits et privés de leur université, par un légat du souverain pontife, qui, comme d'autres que nous avons vus, essaya inutilement de faire le pacificateur et eut recours à l'excommunication. C'était un ancien usage que les étudiants chassés de l'université de Bologne, n'importe à quelle occasion, se réfugiaient à celle de Padoue; or, nous trouvons que le Dante, peu de mois après, avait fixé sa demeure dans cette ville. Cela résulte d'un acte privé du 27 août de cette même année 1306, fait par une dame Amata Papafava, acte dans lequel nous trouvons en qualité de témoin le Dante Alighieri jadis de Florence, qui demeure à présent à Padoue, dans la rue Saint-Laurent (*Dantino quondam Aligerii de Florentia, et nunc stat Paduc in contrata sancti Laurentii*). Peu de jours après cet acte, nous le trouvons à Lunigiana, de manière que, soit à l'université de Bologne, soit à celle de Padoue, nous le voyons désormais s'occuper pendant deux années entières non plus de factions, mais d'études. Il avait fait venir de Florence Pierre, son fils aîné, qui

entrait dans l'adolescence, et ce fut peut-être là le motif principal de son séjour; peut-être aussi le soin de ses propres études qu'il avait tout à fait reprises n'y fut-il pas étranger.

Passer de la vie active à la vie contemplative, quitter des occupations forcées qui se suivent de jour en jour, pour des occupations volontaires qu'on entreprend et que l'on continue de son gré; quitter des compagnons, des gens de guerre, des assemblées d'ambassadeurs pour la solitude silencieuse de l'humble cabinet d'études, c'est un changement que beaucoup d'hommes puissants n'ont souvent désiré qu'en paroles, ce qui dans le fait est difficile à bien soutenir, quelquefois même à supporter. On en a vu plus d'un que cet état a fait mourir d'ennui, beaucoup en ont souffert de corps et d'âme, presque tous y ont perdu dans l'opinion publique. Il est difficile de maintenir son esprit à ce degré où il était d'abord, il l'est plus encore de l'élever à un degré supérieur. Le Dante fut peut-être le seul qui se soit élevé de la terre au ciel, peut-être s'il n'eût pas été banni et s'il ne se fût pas séparé de ses compagnons d'exil, ce qui fut presque un second exil pour lui, le Dante n'aurait-il pas fait, ou du moins aurait-il fait moins

bien ses ouvrages et surtout son poëme : car, sans aucun doute, tous ses ouvrages tels qu'ils sont, à l'exception de la *Vie nouvelle*, ont été faits dans l'exil, et dans l'exil solitaire. Nous en fournirons les preuves pour chacun. Quelle trempe de caractère, quelle persévérance, quelle force d'âme, quelle obstination il lui fallut pour cela ; quels combats intérieurs, quels changements de projets, quelles alternatives de colères et de douleurs, de découragements et de désirs, durent se succéder en lui; c'est ce que comprendront aisément tous ceux qui se font une idée de la nature mobile du Dante, sans cela on s'expliquerait moins que jamais tout ce qui va suivre.

On raconte qu'à son retour de Vérone, il prit un genre de vie humble, cherchant par de bonnes œuvres et de bons procédés, à obtenir la grâce de pouvoir retourner à Florence, par le rappel spontané de ceux qui gouvernaient le pays. Il se donna beaucoup de peines pour cela, en écrivant non-seulement à divers habitants qui prenaient part au gouvernement, mais même au peuple. Il le fit entre autres dans une lettre assez longue, qui commence ainsi: O mon peuple, que t'ai-je fait (*Popule mi, quid feci tibi?*)? Il est donc clair

que ces espérances de rentrer dans la patrie et ces lettres si conciliantes doivent trouver place entre les années 1304 et 1306, en même temps que le Dante reprenait sa vie studieuse et qu'il séjournait aux universités de Bologne et de Padoue. On retrouve ensuite quelques traces de cette intention nouvelle, mais peu durable, dans quelques-unes de ses poésies sans date certaine, et dans les ouvrages qu'il entreprit ou qu'il reprit à cette époque.

De tous ces ouvrages le *Convito* fut le premier, on pourra s'en convaincre par une lecture attentive et en tenant compte des dates qui en résultent, aussi bien que de la nature même de l'ouvrage, qui est pour ainsi dire la continuation de la *Vie nouvelle*. C'est même ce qui a fait dire à quelques-uns qu'une partie en fut écrite à Florence; mais cela me paraît une conjecture fondée sur des interprétations douteuses; elle ne sert à rien expliquer. On doit la rejeter par la raison catégorique que tous les passages du livre sont écrits dans un esprit gibelin, et conséquemment pendant l'exil du Dante. Peu importe, au reste, car tel qu'il est l'ouvrage ne peut certainement avoir été écrit que dans l'exil dont il y est parlé. Qu'il ait été écrit

avant le *Langage vulgaire* et avant la *Monarchie*, rien de plus évident, puisqu'on y trouve le germe de ces deux ouvrages, et qu'un écrivain n'a pas l'habitude de passer d'une idée expliquée à une idée confuse. Qu'il ait été écrit avant la *Divine Comédie*, nous en avons aussi la certitude par les passages de ce poëme, où le Dante rectifie plusieurs des opinions qu'il avait énoncées dans le *Convito*. Que ce soit enfin avant l'année 1305, nous en avons la preuve dans la manière dont il y est parlé, comme vivant alors, de Jean de Montferrat, qui mourut cette même année. Il me semble donc que l'on peut tenir pour certain que, tel qu'il est, le *Convito* fut écrit pendant les premières années de l'exil, peut-être au milieu des premières courses du Dante avec ceux de son parti, peut-être lors du premier refuge qu'il alla chercher passagèrement à Vérone, ou bien pendant le repos plus long qu'il prit à Bologne et à Padoue, mais pas plus tard certainement. Cela résultera encore plus clairement de l'examen de l'ouvrage même, ouvrage étrange, puérile, et digne d'un écolier, pour la forme, bien que de temps en temps il y éclate des pensées où l'on reconnaît l'auteur de la *Divine Comédie*.

Le lecteur se souviendra, j'espère, de cette gentille dame dont le Dante fut épris peu après la mort de Béatrix et qu'il oublia ensuite, « chassant cette pensée et ce mauvais désir pour reporter de nouveau toutes ses idées vers Béatrix »; il se rappellera que le Dante inséra même quelques vers, pour cette dame, dans la *Vie Nouvelle;* mais outre ceux-ci, il en fit pour elle beaucoup d'autres, parmi lesquels se trouvent les trois pièces qui commencent par ces trois beaux vers :

Voi che intendendo il terzo ciel movete.
Amor che nella mente mi ragiona.
Le dolci rime d'amor ch' i' solìa.

Dans la première, le Dante parle encore des deux amours qui se combattent, à sa bien aimée morte sur la terre et vivante dans le ciel, et à la gentille dame compatissante; dans la seconde, il loue l'objet de son nouvel amour, et dans la troisième, il lui adresse un éloge de la noblesse. Onze autres odes, qui sont perdues et dont on ignore le contenu, parlaient peut-être aussi de cet amour ou de quelques autres. Le Dante maintenant exilé, studieux, et pensant peut-être à recommencer le poëme dédié à Béatrix, eut l'idée de prouver,

dans un long commentaire de ces quatorze odes *(canzoni)*, que par cette gentille dame dont il avait parlé au sens propre et qu'il avait appelée son second amour, il avait voulu comprendre sous le voile de l'allégorie son amour pour la philosophie; que partout où se lisait *amour*, il fallait entendre *l'étude*, partout où il y avait *dame*, il fallait lire *philosophie;* dans le troisième ciel de Vénus, il fallait voir la rhétorique, troisième science du trivium; enfin dans les anges qui donnent le mouvement à cette sphère, il avait voulu faire comprendre Boëce et Cicéron, qui en effet devaient être regardés comme ses seuls consolateurs.

Je laisse penser aux lecteurs ce qu'ils voudront sur ce qu'il y a de vrai dans un tel commentaire; mais je dois dire que l'écrivain, dans l'exposition qu'il fait séparément du sens littéral et du sens allégorique de chaque ode, se montre presque toujours clair, beau et bon dans la première interprétation, obscur, tiraillé, embrouillé et en contradiction avec lui-même dans la seconde. J'ajouterai que ce livre achevé tel qu'il est relativement aux trois odes, à peu près vers l'an 1304, fut ensuite abandonné par l'auteur, pendant les dix-sept années qu'il vécut encore, comme ne valant

sans doute pas la peine d'être terminé, et que si l'on voulait croire ce qu'il dit dans ce livre abandonné de la sorte, il faudrait renoncer à ajouter foi à son autre ouvrage bien plus important, exécuté avec amour jusqu'à la fin; il faudrait compter pour rien et les reproches de Béatrix, et la confession du Dante pour ses erreurs, reproches et confession qui ont, dans la *Comédie*, un cachet de sincérité et de spontanéité bien plus grand que toutes ces excuses tirées aux cheveux : à coup sûr j'aime mieux croire au poëme. On ne peut, du reste, accuser le Dante d'avoir eu l'intention bien déterminée de tromper. Il dit dès le commencement qu'il n'entend nullement déroger à la *Vie nouvelle ;* il ne dit pas que le sens allégorique soit le seul, il commence au contraire par exposer le sens littéral; et, en un mot, il ne fait que ce qu'on a fait avant lui et après lui, entre autres le Tasse, ajoutant des allégories à des ouvrages achevés. Remarquez bien toutefois qu'il n'ajoute aucune allégorie pour Béatrix ni pour son amour, tandis qu'il le fait ainsi dans la *Comédie ;* nous en verrons ailleurs la raison.

Le Dante appelle cet ouvrage le *Convito* (le Banquet), lui donnant ainsi un titre mal choisi qui

n'exprime rien, contrairement à ses autres titres dont le sens, obscur peut-être à la première vue, devient propre, profond et complet une fois qu'on l'a saisi. Il dit que le *Convito* est une table où il sert la science à ses lecteurs; il ne fait aucune allusion au titre semblable du fameux dialogue de Platon. Comme ce dernier traite aussi d'amour, quelques personnes ont cru que l'ouvrage du Dante en était une imitation. Je ne sais s'il existait alors quelque traduction latine de Platon, et il est probable que le Dante n'en connaissait tout au plus que le titre; mais sachant confusément que Platon avait écrit ce dialogue de l'amour et qu'il l'élevait jusqu'au spiritualisme, peut-être voulut-il donner le même titre à son traité sur le même sujet. Quoi qu'il en soit, s'il a imité, il n'a évidemment imité que le titre; car le traité du Dante est aussi inférieur au dialogue grec, sous le rapport de l'art, qu'il lui est supérieur pour la modestie d'exposition; honte sinon pour l'écrivain, au moins pour le siècle et pour le degré de civilisation pendant lequel l'ouvrage fut écrit.

Le premier traité n'est pas autre chose qu'une préface dans laquelle, au moyen d'une pauvre comparaison, il dit qu'il lavera les taches qu'on

pourrait reprocher au mets qu'il va servir, et ces taches sont de parler de soi-même et d'employer le langage vulgaire. Sa défense pour l'emploi de ce langage est belle, mais il l'a aussi gâtée par des arguties, et on ne peut la comparer à ce qu'il a écrit lorsqu'il a développé ses pensées dans son livre sur le même sujet. Ce qu'il ajoute à ses autres excuses a bien plus de beauté et plus d'importance pour la matière que nous traitons. « Ah! s'il avait plu au dispensateur de l'univers que la cause de mon excuse n'eût jamais existé, les autres n'eussent point manqué à mon égard, et moi je n'eusse point souffert un châtiment injuste, celui de l'exil et de la pauvreté! Lorsque la belle et célèbre fille de Rome, lorsque Florence voulut me rejeter de son sein, de ce sein rempli de douceur où je fus nourri jusqu'à ma virilité et où je désire de tout mon cœur, avec son bon plaisir, reposer mon âme fatiguée et finir les années qui m'ont été assignées, je suis allé à travers toutes les contrées où cette langue est parlée, comme un pèlerin, presque comme un mendiant, montrant, malgré moi, la plaie de l'adversité dont on a souvent l'injuste habitude d'imputer la faute au blessé. Vraiment j'étais comme un vaisseau sans

voiles et sans gouvernail, que le vent brûlant exhalé par la douloureuse pauvreté pousse tour à tour à différents ports et à différents rivages, et j'ai paru vil aux yeux de plusieurs personnes, qui peut-être à cause d'une certaine renommée, m'avaient cru un autre homme et devant lesquelles non-seulement mon sort a semblé avili, mais chacun de mes ouvrages déjà faits, aussi bien que ceux que je devais faire encore, ont paru d'un moindre prix.... De sorte que, m'étant présenté, comme il est dit plus haut, à presque tous les Italiens, parce que je me suis abaissé plus que ne le veut la vérité, non-seulement devant ceux qui connaissaient ma réputation, mais aussi devant les autres, il en est résulté que mes œuvres ont perdu de leur prix et qu'aujourd'hui, dans ce présent ouvrage, je dois joindre à un style plus élevé un peu de gravité, pour qu'il paraisse avoir plus d'autorité. Je désire que cela suffise pour excuser la difficulté de mon commentaire. » Les sentiments de douceur et de mansuétude déjà exprimés dans les lettres qu'il écrivit vers ce temps-là sont ici évidents.

Le second traité commente la première ode : c'est là que le Dante cherche à expliquer, au moyen d'une allégorie, cet amour qu'il renie main-

tenant. Mais nous en avons dit assez là-dessus; ajoutons seulement qu'il y a ici une profession de foi sur l'immortalité de l'âme plus belle que toutes celles qui ont jamais été données par les philosophes. Elle montre combien le Dante était éloigné de ceux qu'on nommait dans ce temps-là les *épicuriens;* elle est surtout belle par le sentiment qui la lui a inspirée, sentiment qui se retrouve au commencement et à la fin. Les lecteurs me permettront d'insérer ici cette citation, malgré sa longueur, et ils pardonneront au Dante ce qu'il dit des songes. Il cherchait à se consoler, et il en avait parlé un peu auparavant à propos de la vie éternelle qui lui avait été révélée par Béatrix : « Mais puisque j'ai parlé de l'immortalité de l'âme, je ferai une digression à ce sujet, j'achèverai ainsi de parler de cette Béatrix vivante et heureuse là-haut, et de laquelle je ne compte plus parler dans ce livre. Je dois dire d'abord que la plus folle et la plus dangereuse de toutes les absurdités, c'est de croire qu'il n'existe pas une autre vie après celle-ci, car si nous parcourons tous les ouvrages, tant ceux des philosophes que ceux des autres écrivains sages, nous verrons qu'ils s'accordent tous à croire qu'il y a en nous une substance qui est éternelle, et c'est prin-

cipalement l'opinion d'Aristote dans son traité de l'âme, c'est celle aussi de tous les stoïciens, et surtout de Cicéron, dans son livre de la vieillesse. Tous les poëtes qui ont parlé selon la foi des païens ont pensé de même, et les Juifs, les Sarrasins, les Tartares, tous les autres enfin, n'importe la religion qu'ils professent, se sont rangés à cette croyance. Si tous s'étaient trompés, il s'en suivrait une impossibilité qui serait horrible même à dire. Chacun est certain que la nature humaine est la plus parfaite de toutes les natures d'ici-bas, et ceci n'est nié par personne. Aristote l'affirme, lorsqu'il dit, dans le douzième livre des animaux, que l'homme est l'animal le plus parfait. Or, supposons que les hommes soient entièrement mortels comme les autres animaux, comme ils ont tous ici-bas cet espoir d'une autre vie, il s'en suivrait, si notre espoir était vain, que notre malheur serait plus grand que celui des autres animaux : combien d'hommes en effet ont donné leur vie présente pour la vie future; l'homme, qui est le plus parfait des animaux, serait donc le plus imparfait, ce qui est impossible, et cette substance qui constitue sa plus grande perfection, c'est-à-dire la raison, serait cause de la plus grande des imper-

fections, ce qui n'est pas soutenable. Il s'en suivrait encore que la nature aurait agi contre elle-même en plaçant cet espoir dans l'esprit de l'homme, puisque nous avons dit que plusieurs ont affronté la mort du corps, afin de jouir de l'autre vie, et ceci est également impossible.

« Nous avons de plus une preuve continuelle de notre immortalité dans les présages de nos songes, ce qui ne pourrait avoir lieu s'il n'y avait pas en nous quelque partie qui fût immortelle; or, en y réfléchissant bien, le révélateur, qu'il soit matériel ou immatériel, doit être immortel (et je dis matériel ou immatériel à cause des diverses opinions que je trouve relativement à cela); il faut que celui qui est mû ou qui reçoit la révélation immédiate soit proportionné à celui qui la fait, et il n'y a aucune proportion entre ce qui est mortel et ce qui est immortel. Nous en trouvons encore la certitude dans la doctrine très-véridique du Christ, doctrine qui est la voie, la vérité et la lumière; la voie, car elle nous mène sans empêchement à cette immortalité; la vérité, car elle ne souffre aucune erreur; la lumière, car elle nous éclaire dans les ténèbres de l'ignorance mondaine. Cette doctrine, dis-je, nous en donne

l'assurance mieux que toutes les autres raisons, puisqu'elle nous a été donnée par celui qui voit et mesure cette immortalité dont nous ne pouvons avoir une parfaite compréhension aussi longtemps que notre substance immatérielle est jointe à notre corps mortel; mais nous voyons cela parfaitement au moyen de la foi. La raison ne nous le montre que dans l'ombre de l'obscurité, qui résulte du mélange de la substance mortelle avec celle qui est immortelle. Ce qui constitue le plus puissant argument, c'est que l'une et l'autre substance existent en nous; et je le crois ainsi, et je l'affirme, et je suis sûr qu'après cette vie, je passerai à une autre meilleure, là où vit cette femme glorieuse pour laquelle mon âme a ressenti tant d'amour. »

Le troisième traité se rapporte à la deuxième ode en l'honneur de sa dame; il y parle de son second amour, changé maintenant en philosophie, et ce traité me paraît avoir tous les défauts du précédent, sans avoir aucune des beautés qui y sont répandues. Ce qu'il renferme de plus important pour l'histoire des amours du Dante a déjà été extrait par nous en son lieu.

Le quatrième a ceci de fort remarquable qu'on

y voit une nouvelle distinction sophistique ajoutée aux autres : « Il faut savoir, dit-il, que Frédéric de Souabe, dernier empereur des Romains (je dis le dernier par rapport au temps présent, quoique Rodolphe, Adolphe et Albert aient été élus après sa mort et celle de ses descendants), que Frédéric, dis-je, comme on lui demandait en quoi consistait la noblesse, répondit que c'était une ancienne richesse et de bonnes mœurs. Un autre, d'un savoir bien moindre, s'étant mis à réfléchir à cette définition, et l'ayant retournée en tous sens, en retrancha la dernière partie, c'est-à-dire les bonnes mœurs, et ne garda que la première, c'est-à-dire l'ancienne richesse. » Le Dante, citoyen éminent Guelfe, partisan de la démocratie, et l'un des ex-gouverneurs de Florence, Guelfe et démocratique, le Dante avait composé sur ce sujet une ode dans laquelle, avec de très-bons arguments philosophiques, bien que peut-être avec les plus mauvais vers qu'il ait jamais écrits, comme il arrive quand on argumente, il combattait cette opinion orgueilleuse, impérialiste et Gibeline. Or, maintenant qu'il en fait le commentaire, il ne la renie pas ; il était trop noble par sa vertu pour vouloir se dédire et attribuer la vraie noblesse à la richesse et à la

naissance; mais comme il était devenu Gibelin, et qu'il était entraîné dans la voie des sophismes, des distinctions et des excuses, il lui survient un scrupule, et il entreprend de prouver qu'il n'a pas commis une irrévérence en contredisant un empereur. Peut-être ne fait-il une semblable excuse que pour avoir une occasion d'exalter la dignité impériale, l'empire de Rome et la monarchie, c'est-à-dire, comme il l'entend toujours, la suprématie d'un seul empereur dans le monde, la monarchie universelle. Quoi qu'il en soit, on remarque en cet ouvrage un grand et funeste changement dans l'écrivain malheureux et irrité. De même que nous avons vu naguère le germe de l'*Éloquence vulgaire*, on trouve ici celui de la *Monarchie*, œuvre dans laquelle le sujet est développé d'une manière plus opportune, plus claire et même plus modérée par le contraste qu'il y établit entre l'autorité spirituelle du pape et cette autorité universelle et temporelle; mais nous parlerons de cela plus tard.

En somme, le *Convito* est sûrement le moindre de tous les ouvrages du Dante; il n'est pas de sa première jeunesse; comme la *Vie nouvelle* et presque toutes les poésies lyriques de l'auteur, il ne

tend pas à deux fins très-importantes dans ce siècle, comme l'*Éloquence vulgaire* et la *Monarchie*, et il ne peut être en aucune manière comparé avec le poëme. Ce fut l'ouvrage d'un malheureux qui ayant perdu la tranquillité de l'âme et le repos de la vie, et se trouvant jeté dans les misères, les doutes et les colères de l'exil, voulait avoir recours à l'étude, en cherchait les moyens, mais ne se sentait pas encore le courage de reprendre le grand ouvrage dont il avait conçu le plan dans des temps meilleurs. Ce fut l'œuvre d'un homme qui reprenait les pensées et les ouvrages de sa jeunesse, pour les commenter, les expliquer, les justifier et y ajouter ensuite les nouvelles réflexions, accumulées, mais encore confuses, dont son esprit fécond resta accablé tant qu'il ne s'en fut pas soulagé d'une manière plus convenable. Comme c'est là ce qu'il fit ensuite dans ses autres ouvrages, il abandonna celui-là, et il fit bien. Le *Convito* n'est plus qu'une ébauche oubliée par l'auteur.

Mais c'est un reste important pour les notices variées qu'on en tire relativement à la vie du Dante, et surtout à la *Divine Comédie*. Celle-ci, depuis le premier vers, ne pourrait bien se comprendre sans l'explication des différents âges de l'homme que

l'on trouve dans le *Convito*. Il est aussi très-important d'avoir l'explication de ce que le Dante entend par allégorie. Suivant lui, les allégories sont de plusieurs espèces, et aucune d'elles ne doit détruire le sens littéral. Cette explication a été suivie par le Dante lui-même dans le commentaire qu'il a fait. Le *Convito* devrait être le manuel des commentateurs de la *Divine Comédie*.

Chapitre V.

Du livre de l'Éloquence vulgaire. Le pape Clément V et les partis.

(ANNÉES 1304—1306.)

O gloria de' Latin ...... per cui
Mostrò ciò che potea la lingua nostra.
(Purg. VII, t. 6.)

O gloire des Latins ...... par laquelle nous fut montré ce que pouvait notre langue !

Lorsqu'il s'agit de juger un livre, il y a des gens qui tiennent compte des connaissances qu'y étale l'écrivain, plus que de l'usage qui en est fait au service des lecteurs. Ainsi quelques-uns admirent le *Convito*, parce que le Dante s'y montre versé dans l'astronomie, dans la philosophie, dans la théologie de son temps, et ils prétendent que si nous n'avions pas la Divine Comédie, le *Convito* suffirait pour nous prouver le grand savoir du

Dante. Il est certain pourtant que personne n'irait l'y chercher, pas même peut-être les historiens de ces sciences, qui en trouveraient des notions plus précises dans les auteurs spéciaux de chacune d'elles. Les livres vraiment glorieux pour l'écrivain sont les livres vraiment utiles aux lecteurs, et l'on ne peut mettre dans ce nombre que ceux qui font faire un pas à une science ou a un art quelconque. Tel fut sans doute le traité sur l'*idiome vulgaire* que le Dante écrivit dans un latin plus pur qu'à l'ordinaire, si je ne me trompe, et qu'il divisa en quatre livres, dont deux ne furent pas même achevés.

Il l'entreprit à coup sûr en l'an 1304, et avant le mois de janvier 1305 il était arrivé au chapitre XII du livre Ier, car il y mentionne comme vivant Guillaume, marquis de Montferrat, qui mourut dans ce mois. Je ne vois aucune raison pour supposer que le reste ait été écrit beaucoup plus tard. Il semble même fort probable qu'il l'écrivit à Bologne, à en juger par les louanges qu'il accorde à cette ville et par la manière dont il parle de son dialecte. C'est en effet une règle de critique très-conforme à la nature du Dante, que, d'après les impressions indiquées

dans chacun de ses écrits, on puisse, quand des mémoires plus certains ne s'y opposent pas, désigner le lieu et le temps où il écrivit.

Le titre de *Vulgari eloquio sive idiomate*, que les anciens ont traduit par *l'éloquence vulgaire*, doit, me semble-t-il, être entendu beaucoup mieux de l'idiome vulgaire, c'est-à-dire de la langue italienne. C'était un sujet très-nouveau à cette époque; depuis il a été souvent traité, mais d'une manière bien inférieure. L'auteur commence en effet par les origines de tout langage humain, et par la division des langues; puis traitant ces deux hautes questions de philosophie et de linguistique, sinon d'une manière complète au moins avec vérité, il arrive aux dialectes de l'Europe romano-barbare, et il divise ceux-ci en trois, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, suivant les trois affirmations de l'*oc*, de l'*oïl* et du *si*. Lorsqu'ensuite il vient à traiter de l'italien vulgaire, du *si*, il ne le fait pas comme tant d'autres, d'une manière erronée, ni en parlant pour ainsi dire d'une seule langue commune à tous, ou d'un seul dialecte devenu commun, mais il distingue et il énumère quatorze dialectes parlés alors dans la Péninsule; il examine et il apprécie les mérites

et les défauts de chacun, puis il en tire la conséquence, que de tous ces dialectes il doit se former une langue commune qu'il appelle illustre, cardinale, aulique et curiale. Tous ceux qui jusqu'ici ont suivi et commenté le Dante, n'ont eu en vue que cette conséquence, et, se livrant à une foule de discussions peut-être interminables, ils ont négligé de le louer et de l'imiter pour tout ce qu'il dit des dialectes italiens, ce qui est peut-être la partie la plus remarquable de tout le traité. Les uns méprisent, les autres redoutent cet argument, mais contre un fait les mépris ne servent de rien. Or, c'est un fait incontestable que ces dialectes dont parle le Dante existèrent et existent encore, et qu'ils ont été non-seulement parlés, mais écrits à toutes les époques, comme on peut le voir dans plusieurs chroniques de la Romagne, de la Pouille, de Venise et du Piémont, dans les traductions du Tasse, dans beaucoup de chants populaires, et enfin dans les comédies de Goldoni, dans les poésies lyriques et satiriques de Meli, de Calvi, de Porta, de Grossi et d'autres encore qui, dans ce genre, peuvent quelquefois faire envie, même à la littérature italienne, et montrer combien est vif l'amour que chaque province de

l'Italie a pour son dialecte. Quant à la crainte de voir la culture ou la simple étude de ces dialectes, nuire à cette langue, seule communauté qui existe entre nous autres Italiens, certes si elle était fondée, nous devrions soigneusement nous abstenir de semblables études; mais l'usage des dialectes étant réduit comme il l'est aux choses les plus vulgaires, qui de toute manière ne s'écriraient jamais dans la langue cultivée, ne peut pas nuire à celle-ci, et il ne peut jamais être nuisible à l'Italie que l'on ajoute aux plaisirs honnêtes et intellectuels, et par conséquent à la culture d'une portion quelconque de la population italienne. Il ne serait pas moins injuste de redouter les recherches historiques sur l'origine de nos dialectes; et pourtant elles n'ont presque pas été abordées depuis le Dante, si ce n'est peut-être par le grand Muratori, qui, lui aussi, fut un homme supérieur à ses contemporains et à tant d'autres qui le suivirent. Il est donc inutile de démontrer combien est précieux un livre écrit dès le commencement du XIVe siècle, et par un homme comme le Dante, sur ces deux sujets, l'origine des langues modernes, et en quoi se ressemblent et diffèrent les dialectes italiens. Il serait beau d'essayer de

nouveau ces deux sujets en ajoutant au travail du Dante et à celui de Muratori ce que le progrès de la science est venu nous apprendre.

Quant à la conclusion du Dante, que de tous les dialectes réunis on doit former la langue commune ou la langue illustre, ne pouvant éviter tout à fait d'en parler, je le ferai en peu de mots. Toutes les langues ont sans aucun doute tiré leur origine de dialectes parlés d'une manière différente, dans les diverses parties d'une même nation, et elles ont conservé cette incertitude et cette variété jusqu'au moment où l'un d'eux l'emporta sur les autres, ou du moins devint le premier. Mais il y a une grande différence entre les nations qui ont un centre de gouvernement et de civilisation et celles qui n'en ont pas. Chez les premières, la ville où se trouve le centre devient le siége presque unique et demeure la source perpétuelle de cette langue, de telle sorte que si une partie de cette ville, comme la cour, ou une assemblée publique, prend le dessus, c'est là que l'autorité de la langue se resserre naturellement. Tel fut le sort de l'ancienne langue italienne, réglée à Rome par l'*urbanité*, c'est-à-dire par la politesse de cette ville. Tel fut aussi pour les langues modernes, le sort

de l'espagnole, de la française et de l'anglaise. Au contraire, chez les nations qui n'ont point de centre, un dialecte peut bien devenir principal (car il est impossible que tous y contribuent par parties égales); mais la prééminence de ce dialecte n'étant pas soutenue par la centralisation des institutions civiles, reste nécessairement incertaine dès le commencement, et, dans la suite, elle est continuellement disputée; c'est ce qui arriva dans la Grèce antique et dans l'Italie moderne; car en cela, comme en tant d'autres choses, les vicissitudes de nos destinées nous ont fait souffrir toutes les épreuves parmi les peuples anciens et les nouveaux, et nous ont fait donner au monde tous les exemples. Nous avons déjà dit que le dialecte florentin, dans la poésie comme dans la prose, ne fut pas écrit le premier, alors que les deux foyers de la civilisation italienne étaient la cour sicilienne de Frédéric II et l'université de Bologne. Mais nous avons rappelé ensuite comment la puissance civilisatrice passa à Florence, comment elle y fit plus de progrès qu'ailleurs, et comment le Dante fut non pas le fils unique, ou le fils aîné, mais le fils le plus grand de cette civilisation. Dès lors les Toscans vantèrent leur dialecte vulgaire comme le premier de la langue

italienne, cela se voit au chapitre XIII de l'*Éloquence vulgaire;* puis, pendant plus de deux siècles après le Dante, Pétrarque, Boccace et plusieurs autres, cette supériorité s'accrut tout naturéllement, parce que Florence continua d'être à la tête de la civilisation italienne. Lorsque cette ville tomba, n'importe pour quel motif, elle voulut changer sa souveraineté en tyrannie, tyrannie misérable et mesquine, de petits mots ou de mots grossiers, de quolibets, de manières de dire triviales et à double entente, ce qui fut alors rejeté fort à propos, en protestant contre le fait et en recherchant le droit, comme il arrive à toutes les tyrannies; mais vouloir nier l'existence de cette suprématie me paraît à la fois une négation du fait, une grande ingratitude envers nos meilleurs écrivains et une ignorance des vrais intérêts de la langue, qui ne peut demeurer vivante et belle dans aucun lieu mieux que dans ceux où elle est généralement et vulgairement parlée.

Le Dante s'est-il donc trompé en ne reconnaissant pas la supériorité de son propre dialecte, supériorité observée par lui et réclamée par ses contemporains? Oui, d'après mon opinion, mais il a pu être induit en erreur par la nouveauté

d'un pareil fait, qui ne fut universellement reconnu qu'après lui et à cause de lui, et il le dut peut-être à sa nature puissante et pour ainsi dire éclectique, qui lui faisait embrasser toutes les sciences, écrire dans tous les styles, accepter tous les dialectes et emprunter à ceux-ci, et même aux langues étrangères, tous les mots dont il avait besoin. Assurément cette manière de voir devait avoir en lui d'autant plus de force, que dès lors il avait déjà probablement l'idée d'écrire le poëme dans cette langue vulgaire dont il cherchait les règles. N'accusons donc point le Dante d'avoir eu l'étroite et ignoble pensée d'enlever par vengeance la gloire du langage à sa ville natale. Les gens irascibles ne sont pas vindicatifs, et celui dont la colère éclate en paroles ouvertes et franches, ne se venge pas ensuite d'une manière indirecte et cachée. Le fait est que cet écrit, regardé par quelques-uns comme le fruit de la colère du Dante, est absolument exempt d'injures envers Florence, soit que son âme fière, mais noble, ait cru devoir s'en abstenir dans un ouvrage où il prononçait un jugement contre elle, relativement à l'une de ses gloires, soit que ce traité, de même que le *Convito*, ait été écrit à

l'époque de sa plus grande mansuétude, dans un de ses moments d'amour et de sympathie, auxquels n'échappe jamais l'exilé, celui du moins dont le cœur est bon. Certes elles ne sont pas d'une âme qui médite la vengeance les paroles où il s'excuse de ne pas voir dans la langue florentine la plus ancienne langue du monde; elles pourront lui faire pardonner l'erreur qu'il a commise en ne la trouvant pas la première de l'Italie. « Mais nous qui avons l'univers pour patrie, comme les poissons ont la mer, quoique dès notre naissance nous ayons bu l'eau de l'Arno, et que nous aimions tant Florence, que nous souffrons à cause d'elle un injuste exil, c'est sur la raison plutôt que sur nos affections que nous appuierons notre jugement. Bien qu'à notre gré, et selon notre cœur, il n'y ait pas au monde un lieu plus agréable que Florence, cependant lorsque nous parcourons ces volumes des poëtes et des autres écrivains qui ont fait une description universelle et détaillée de l'univers, et quand nous discourons entre nous sur les différentes cités des contrées du monde, sur leurs mœurs entre l'un et l'autre pôle et le cercle équatorial, nous comprenons et nous croyons fermement qu'il y a beaucoup de régions et de villes plus

nobles et plus délicieuses que la Toscane et la ville de Florence, où je suis né et dont je suis citoyen, nous croyons qu'il y a beaucoup de nations et de peuples dont le langage est plus agréable et plus utile que celui dont se servent les Italiens. »

Le Dante n'a pas, même dans la *Vie nouvelle*, qu'il écrivit avant toutes ses colères, alors qu'il était jeune et amoureux d'une fille de Florence, donné à cette ville, ni à la Toscane la moindre supériorité de langage, et il l'aurait sûrement fait alors avec plaisir, si telle eût été son opinion. Quelle qu'elle ait été, ce ne fut donc pas du moins une de celles qu'il changea par colère. Du reste, puisque cette question s'est mêlée à celle de l'amour du Dante pour sa patrie, il sera utile de remarquer ici que cet amour embrassait d'abord toute l'Italie, sans aucun préjudice pour l'amour qu'il devait à sa ville natale, et qu'il mérite en cela plus d'éloges que tant d'autres qui paraissent ne pouvoir aimer l'Italie sans haïr leur propre province, à peu près comme s'ils pouvaient être italiens sans être d'abord piémontais, lombards, toscans, romagnols, napolitains, etc., etc. Mais il y a des cœurs si étroits que le moindre amour n'y peut jamais entrer sans en chasser tous les autres, et sans qu'ils y cher-

chent la compensation de quelque haine. Ces gens-là décrient chaque langue, chaque littérature étrangère, chaque dialecte provincial à peu près comme si une seule parole lue ou entendue pouvait faire tort à leurs beaux écrits. Dans cette langue qu'ils n'écrivent cependant pas, ils vont rechercher à la loupe certaines gloires microscopiques de cette Italie qui en a de si immenses et de si puissantes, et ils se donnent comme les seuls qui aiment l'Italie, eux qui la louent dans chaque chose, la flattent dans ses vices, l'endorment dans sa vieille oisiveté, et s'il nous est permis de le dire avec le Dante, la caressent moins comme une femme que comme une courtisane. Ce n'est pas ainsi que le Dante, toujours grand et viril dans toutes ses amours, sut aimer et louer les langues étrangères, la langue nationale et les dialectes provinciaux; ce n'est pas ainsi qu'il sut aimer et louer à la fois, et pourtant blâmer avec un cœur d'amant, et l'Italie, et la Toscane et Florence, sa nation, sa province et sa ville natale, trois degrés de patrie compris l'un dans l'autre. Plus tard, enfin, ce ne fut pas ainsi qu'Alfieri nous offrant dans son caractère un mélange semblable de sévérité, de colère et d'amour, après tant de plaintes contre son pays, portait ce-

pendant aux nues les poésies piémontaises de Calvi, et disait en soupirant, qu'on ne pouvait écrire avec tant de grâce et de spontanéité que dans la langue du berceau; et il essayait ensuite d'y écrire lui-même. Mais bien des gens savent exagérer les colères du Dante et d'Alfieri, et peu savent comprendre leurs amours.

Du reste, toutes les questions que nous examinons ici sont traitées dans le premier livre de l'*Éloquence vulgaire*, qui est aussi le plus important pour l'histoire de notre langue, pour la vie et pour les opinions du Dante. Il continue dans le second avec moins d'amour, et même il semble fatigué de sa tâche; il recherche d'abord pour quelles personnes et sur quelles choses on doit écrire dans la langue vulgaire illustre. Mettant de côté la prose, il traite des trois formes de poésie vulgaire alors en usage, les sonnets, les ballades et les odes; il dit que c'est dans les dernières, comme étant les plus élevées, qu'il faut se servir de la langue vulgaire, et ensuite, bornant là son sujet, il s'y enfonce tellement pendant dix chapitres, que finalement, il s'y perd et qu'il laisse évidemment incomplet ce même livre sur le style tragique, et sans avoir essayé même les deux autres qui devaient suivre

sur le style élégiaque et sur le comique. On voit ensuite que cet écrit peut, de même que le *Convito*, servir aussi à l'interprétation du grand ouvrage du Dante, faire comprendre le titre de *Comédie* qu'il lui a donné, le style qu'il a employé et même l'intention générale du poëme. Mais ce qui n'est pas moins évident, c'est que ses idées s'étant ainsi fixées en écrivant, l'auteur s'est fatigué de cet ouvrage, qui n'était point à la hauteur de son esprit, et qui n'était pas davantage en rapport avec le tourbillon toujours croissant de ses idées. Nous trouvons aussi dans ce second livre une preuve des aspirations de l'exilé vers sa patrie. Voulant donner une idée de la construction des phrases qu'il appelle de bonne saveur (*sapida*), voici l'exemple qu'il ajoute : « J'ai de la pitié pour tous les malheureux, mais j'en ai plus encore pour ceux, quels qu'ils soient, qui s'affligeant (*tabescentes*) dans l'exil, ne revoient leur patrie qu'en rêve. » Je ne trouve pas moins remarquable cet autre passage, où, indiquant les sujets traités par les principaux poëtes de son temps, après avoir dit que Cino de Pistoia chanta l'amour, il ajoute à propos de lui-même et en s'intitulant l'ami de Cino, qu'il chanta la justice (*la rectitudine*) ; beau sujet, il est vrai, et qui s'accorde avec

tous ceux qu'il a chantés dans les odes du *Convito,* ou du moins avec l'interprétation philosophique qu'il en a donnée dans ce traité. Il paraît, en somme, que ces deux ouvrages du *Convito* et de l'*Éloquence vulgaire* furent plus ou moins composés dans le même temps. Le premier tout à fait médiocre, et le second beaucoup meilleur, quoiqu'il ne soit pas cependant au niveau du génie de l'auteur; en outre, l'un fut abandonné pour l'autre, et ce dernier lui-même fut abandonné bientôt pour l'ouvrage de sa jeunesse, de son amour, de sa vertu. Tous les mémoires nous rapportent que ce fut un hasard qui lui fit reprendre ce grand ouvrage; oui, mais un hasard auquel vinrent en aide les dispositions de son âme ainsi que la reprise de ses premières études. Déjà lors de la composition de la *Vie nouvelle,* il avait une haute idée de la puissance de la langue vulgaire. Il y revient dans le *Convito*, bien résolu d'en faire un traité spécial. Il abandonne le *Convito* pour le faire, mais il est interrompu par les nouveaux malheurs de l'exil; puis quand il se remet à l'œuvre, c'est le plus grand, le plus difficile, le plus sublime de ses trois ouvrages interrompus qu'il reprend avec toute la maturité de ses idées sur la langue vulgaire, et il le fait avec d'au-

tant plus de plaisir, que ces idées le délivrent des entraves de la langue latine, et par suite aussi, de toute sujétion à son propre dialecte. Peut-être dira-t-on qu'en secouant ainsi toute espèce de frein, le Dante rechercha non-seulement la liberté, mais la licence; mais, quoi qu'on dise de sa théorie, elle lui sera pardonnée par tout le monde, grâce à l'usage qu'il en a fait. Tous les grands hommes sont ainsi du reste; ils valent mieux dans la pratique que dans la théorie : à eux de nous donner les exemples, à nous qui sommes plus petits qu'eux, de rechercher et de distinguer les règles qu'il faut tirer plutôt de ce qu'ils ont fait que de ce qu'ils ont dit. La *Divine comédie* est exclusivement florentine, sans pédanterie, et quiconque écrit ainsi, écrira toujours bien, quelles que soient les théories.

Le Dante n'était pas seulement exempt de cette pédanterie qui réside dans la manière d'écrire. Nous allons maintenant le voir encore libre d'une autre pédanterie bien plus grande et qui consistait à s'égarer en étudiant aux universités, et à préférer peu à peu la vie contemplative, en devenant indifférent à la vie active, ou, ce qui est pis, en la méprisant. Il ne fut pas, comme tant d'autres, un littérateur assis sur ce qu'il nomme le banc de l'é-

cole, et ce fut bien plutôt, en selle et par les chemins, dans les champs, sur les monts et dans les vallées que prirent naissance les pensées de ses divers ouvrages. Il n'en faudrait pas d'autres preuves que les nombreuses descriptions de lieux particuliers dont il a orné son poëme. Joignez-y celles de toute sorte de contrées, des différentes heures du jour, des effets variés de la lumière ou du son, et je dirais presque de tous ces phénomènes de la nature qui ne peuvent jamais être observés que par ceux qui savent vivre à ciel ouvert. Y a-t-il rien de plus solennel que cette description du soir du voyageur au coup de l'*Ave Maria.*

« C'était déjà l'heure où les regrets s'éveillent
» dans l'âme des navigateurs attendris, le jour où
» ils ont dit adieu à tous ceux qui leur sont
» chers; c'était l'heure où le nouveau pèlerin
» éprouve la plus douce émotion, s'il entend au
» loin tinter la cloche qui semble pleurer le jour
» qui finit. »

[1] *Era già l'ora che volge il desìo*
Ai naviganti e intenerisce il core
Lo dì ch' han detto ai dolci amici addio;
E che lo nuovo peregrin, d'amore
Punge, se ode squilla di lontano,
Che paia il giorno pianger che si muore.
(Purg. viii, t. 1-2.)

Sur la même ligne et plus haut peut-être, nous mettrons cette autre description de l'*Ave Maria* ou de l'*Angelus* du matin, dont le son est comparé par le Dante au mouvement de rotation de quelques âmes heureuses dans le paradis.

« Puis, de même que l'horloge qui nous appelle
» à l'heure où l'épouse du Seigneur se lève pour
» chanter les matines de l'époux et mériter son
» amour, et de même que les deux rouages ti-
» rent et pressent alors en sens opposé, sonnant
» tin-tin avec de si douces notes que l'esprit
» bien disposé s'enfle d'amour; ainsi je vis se
» mouvoir la roue glorieuse, et j'entendis la voix
» répondre à la voix avec une harmonie si pleine
» de douceur qu'elle ne peut être connue que là
» où la joie est éternelle. [1] »

[1] *Indi, come orologio che ne chiami*
Nell' ora che la sposa di Dio surge
A mattinar lo sposo perchè l'ami,
Che l'una parte e l'altra tira ed urge
Tin tin sonando con si dolce nota
Che 'l ben disposto spirto d'amor turge;
Così vid 'io la gloriosa ruota
Muoversi, e render voce a voce in tempra
Ed in dolcezza, ch' esser non può nota
Se non colà dove 'l gioir s' insempra.
(Parad. x.)

De 1304 à 1306, nous avons vu le Dante au sein du repos, écrivant peut être en d'autres lieux, mais ayant à coup sûr avec lui son fils Pierre, aux universités de Bologne et de Padoue; nous l'avons vu, comme habitant de cette dernière ville, servir de témoin à un acte privé le 27 août de cette dernière année. Trente-neuf jours après, nous le trouvons occupé de négociations sur l'autre rive de l'Italie, et il nous est impossible de former aucune conjecture probable à propos d'un tel changement, sans recourir à tout ce qui se fit dans la Péninsule pendant les deux années où le Dante se tint à l'écart, sans être toutefois indifférent à ce qui se passait.

Nous avons raconté la mort du bon pape Benoît XI, arrivée le 22 juillet 1304 dans la ville de Pérouse, où il avait passé à peu près tout le temps de son court pontificat, soit pour se trouver plus près de la Toscane, soit plutôt parce qu'il lui était désagréable de résider à Rome, à cause des factions incessantes des Colonna et des Orsini, qui jouissaient tour à tour d'un pouvoir plus étendu que le sien. Le bruit courut qu'il était mort empoisonné au moyen de figues qui lui furent apportées par un jeune homme travesti en

servante de couvent, et ce crime fut attribué par les uns, aux cardinaux qui lui étaient contraires, par d'autres, au roi de France. Les cardinaux s'étant assemblés en conclave, se jetèrent si fort dans les factions, que tout enfermés et presque affamés qu'ils étaient par ceux de Pérouse, ils n'achevèrent l'élection qu'après l'année révolue, le 23 juillet 1305, et certes ce fut une des plus scandaleuses qu'on ait jamais vues. Deux partis divisaient les cardinaux: à la tête de l'un se trouvaient un Orsini et François Gaetani, neveu de Boniface VIII, qui tenaient au souvenir de celui-ci, et voulaient un pape italien; dans l'autre, le cardinal Niccolo da Prato que nous avons vu chercher à pacifier la Toscane, et le cardinal Napoléon Orsini, que nous verrons bientôt essayer la même chose et sans plus de succès, tous deux du parti français. Il fut convenu enfin que les premiers proposeraient trois évêques français, entre lesquels les derniers choisiraient. On proposa naturellement trois français, créatures de Boniface et jusqu'alors ennemis de Philippe; mais celui-ci, en ayant été averti à temps par les cardinaux, qui lui étaient dévoués, fit appeler un des trois candidats, Bertrand d'Agoust, archevêque

de Bordeaux, et lui ayant montré qu'il pouvait le faire pape, il lui fit jurer de lui accorder six choses après son élection : c'était de l'absoudre de son crime contre Boniface, de condamner la mémoire de ce dernier, de réintégrer dans le sacré collége deux Colona qui en avaient été chassés, de faire plusieurs autres cardinaux qu'il lui proposa, de lui concéder les dîmes du clergé de France pendant cinq ans, et pis que tout cela, dit-on, une sixième chose qui devait lui être dite plus tard. Bertrand jura tout et devint le pape Clément V; il ne vit jamais Rome ni l'Italie qui lui déplaisait non-seulement à cause des partis, mais parce que désormais tous les partis étaient contre lui et qu'il ne pouvait guère se fier qu'à la France. Non-seulement il demeura dans ce pays, mais ayant ensuite créé des cardinaux français, et ceux-ci lui ayant choisi des successeurs français, les papes demeurèrent en France pendant soixante et dix ans. On a beaucoup remarqué, pas assez pourtant chez les modernes, combien cela diminua l'autorité et la puissance de la papauté, soit comme principauté italienne, soit comme souverain pontificat. Il faut avoir recours aux contemporains pour voir la colère

des bons, le triomphe des mauvais lors de cette translation inusitée, dangereuse et contre nature, appelée alors par tous la captivité de Babylone; car ce n'est pas Rome, comme le plus grand nombre l'interprètent à tort, mais Avignon et sa cour qui sont appelées Babylone par le Dante et par Pétrarque. Ce fut cette translation qui détruisit presque le grand ouvrage de Grégoire VII et de ses successeurs pendant deux siècles; ce fut elle qui, habituant les peuples à voir le pape hors de Rome et accoutumant les princes à le désirer, facilita ou plutôt causa le long et grand schisme d'Occident, schisme qui lui-même fut l'origine des disputes et des divisions des conciles de Pise et de Constance, d'où naquirent plus que de toute autre chose les hérésies du XVe et du XVIe siècle, et même cette réforme qui dure encore de nos jours et qui sépare tant de membres précieux du corps sacré de la chrétienté.

Il en résulte que non-seulement nous excuserons volontiers, mais que, s'il nous est permis de suivre l'opinion des historiens les plus approuvés de notre église, nous louerons même le Dante de sa révolte contre Clément V et contre son successeur français, qui furent les premiers auteurs

de tant de maux. Si même nous considérons que les paroles de blâme qu'il a adressées à leurs prédécesseurs ne furent écrites par lui qu'après ce fait bien digne d'exciter une colère chrétienne, tout en condamnant l'injuste extension qu'il lui a donnée, nous l'excuserons cependant en partie. Les papes du temps du Dante ont mérité son blâme, et autant que cela est permis à un chrétien et à un catholique, ils ont mérité sa colère. Le tort du Dante envers les papes ce n'est pas d'avoir dit du mal de Boniface, de Clément ou de Jean, c'est de n'avoir pas dit du bien du bon Benoît, son contemporain, et surtout de leurs grands et éminents prédécesseurs à tous; ce qu'il aurait dû faire pour être juste. On voit par suite, plus que jamais, si les ennemis des papes ont de justes raisons de se vanter de cette colère du Dante. Condamnable ou non dans les expressions, elle a surgi et s'est tournée contre des papes qui ont fait au Saint-Siége tant de dommages, qu'on est tenté de voir plutôt en elle une fille zélée pour les intérêts de celui-ci.

Vouloir tourner ensuite et généraliser les expressions du Dante au sujet de ces papes qui transférèrent le Saint-Siége en 1300, contre les papes si

différents de notre siècle, et que nous avons vus martyrs pour n'avoir pas voulu consentir à cette translation, c'est une telle injustice ou une telle mauvaise foi qu'elle ne mérite ni colère ni réponse. Les dommages politiques causés particulièrement à l'Italie pour cette translation, furent très-grands en effet. Nous avons déjà vu les papes déchoir du premier rang dans le parti Guelfe et avoir pour successeurs les Angevins de Naples et les autres princes de France. Depuis le crime d'Anagni, cette suprématie, à peine interrompue par le court pontificat du bon Benoît XI, était devenue une tyrannie. C'est donc une nouvelle excuse à la colère du Dante contre les princes de France et contre leur parti désormais étranger. Le pape lui-même, les papes français eux-mêmes, leurs légats et les cardinaux servant à cette tyrannie, se soulevèrent quelquefois contre ces excès, et agissant comme le Dante, se montrèrent de temps en temps presque Gibelins. C'est un point qu'il faut bien se rappeler pour comprendre les vicissitudes des partis, pendant ces années 1305 et 1306. Bologne, Pistoia, Pise et Arezzo tenaient pour le parti blanc Gibelin; Florence, Guelfe noire, était au milieu, contre tous; et, assistée de la seule ville de Luc-

ques, elle ne se contentait pas de se défendre, mais elle attaquait. Le 26 mai 1305, l'armée florentine, guidée par Robert, duc de Calabre, premier né du roi de Naples, depuis la mort de Charles Martel, se dirigea contre Pistoia, qui servait de repaire aux réfugiés Blancs, commandés par le valeureux et persévérant Tolosato des Uberti. Les Lucquois vinrent camper d'un autre côté de la ville, et on commença le siége. Au mois de septembre, deux légats du nouveau pape vinrent comme pacificateurs pour l'empêcher. Le duc de Calabre obéit et partit. Les Florentins et les Lucquois n'y firent pas attention, le siége redoubla de cruauté. A quiconque sortait de la ville, on lui coupait le pied, si c'était un homme; si c'était une femme, le nez. A Bologne, dans ce temps-là on chassa les Blancs et les Gibelins, et la ville devint Guelfe noire. Alors ceux de Pistoia se rendirent le 10 avril 1306. Leur cité fut démantelée, le territoire partagé entre Lucques et Florence, le pays gouverné par un podestat envoyé par l'une, et un capitaine envoyé par l'autre, les réfugiés dispersés, et le nom de Blanc, né dans cette ville, à peu près effacé. Les restes en furent toujours plus confondus avec les Gibelins. Le pape, en apprenant le mé-

pris qu'on avait fait de son intervention, envoya pour légat et pacificateur en Italie, le cardinal Napoléon Orsini. Il vint et offrit sa médiation à Florence, mais il n'y fut pas reçu; il l'offrit ensuite à Bologne, mais on le chassa de cette ville. L'une et l'autre furent excommuniées, et comme nous l'avons vu, le pape ôta l'université à Bologne et resta ensuite en Italie pour y réunir une armée de Blancs et de Gibelins contre Florence, tant les choses étaient changées! Un légat du pape, à la tête d'une armée Gibeline, contre l'antique forteresse du parti Guelfe!

Le Dante ne s'était pas mêlé de tout cela, il n'avait fait qu'échanger sa studieuse demeure de Bologne contre Padoue, et se rapprocher ensuite de Florence et des lieux où se passaient toutes ces choses. Ce n'est donc pas une conjecture trop hardie que de croire qu'il y fut attiré par ces mêmes événements.

Chapitre VI.

Les Malaspini; la mort de Corso Donati, l'Enfer recommencé et fini.

(OCTOBRE 1306–1308)

7 *O muse, o alto ingegno, or m'aiutate;*
O mente che scrivesti ciò ch' io vidi
Qui si parrà la tua nobilitate.

7. Inf. II. . . t. 2.

O muses, ô génie sublime, maintenant aidez-moi! Esprit qui écrivis tout ce que j'ai vu, ici va éclater ta noblesse.

La Lunigiana était depuis un temps immémorial une sorte de terre neutre, demeure habituelle des exilés florentins de tous les partis qui y étaient confinés ou qui y cherchaient un refuge. Nous y avons déjà vu Guido Cavalcanti et les autres blancs, relégués pendant le priorat du Dante. Nous y verrons comme exilé Uguccione della Faggiola, et depuis la gloire acquise par leur illustre

descendant, nous savons que les Buonaparte, exilés de Florence, s'y établirent aussi autrefois. Qui sait si Guido Cavalcanti n'avait pas déjà reçu un si bon accueil des Malaspina, qu'il engagea son ami à se retirer dans le même asile. Au reste, de Padoue jusqu'aux terres de Franceschino Malaspina, de Mulazzo dans la Lunigiana où nous retrouvons le Dante, il n'y avait pour ainsi dire d'autre route qui lui fût ouverte, entre les villes guelfes de Ferrare et de Bologne, qu'en passant par les cités gibelines de Mantoue et de Parme. On ne peut donc mettre en doute qu'il n'y soit passé, et comme le principal personnage de Mantoue était François de Buonaccolsi, beau-frère de Giberto de Corrége, seigneur de Parme, beau-frère lui-même de Franceschino, on peut croire que le Dante fut honorablement recommandé à l'un, grâce à l'amitié de l'autre.

Puisque le sujet nous y amène, il convient maintenant que nous parlions de cette famille des Malaspina qui fut plus qu'aucune autre honorée par la reconnaissance immortelle du Dante. Peu importe ici qu'elle ait, comme elle en tire vanité, une origine commune avec les maisons d'Este et de Palavicini, des anciens marquis de Toscane,

du Xe et du XIe siècle; peu importe de savoir comment, vers la fin du XIIe siècle, elle se divisa en deux branches nommées l'*Épine fleurie* et l'*Épine sèche*. Qu'il nous suffise de dire qu'on y remarque d'abord un Conradin surnommé *l'Ancien*, grand guerrier et seigneur de Lunigiana au commencement du XIIIe siècle, puis un Conradin, petit-fils de l'ancien, célèbre aussi par sa bravoure et sa grande libéralité : c'est lui qui donna l'hospitalité à cette dame Beritola et à ses fils les Capece dont Boccace parle d'une manière si agréable. Conradin donna ensuite, comme épouse, la charmante Spina, sa fille unique, à l'aîné de ces frères, et mourut avant 1300, sans laisser d'héritiers mâles. Mais il restait d'autres nombreux descendants de Conradin l'ancien, parmi lesquels nous mentionnerons principalement un autre de ses neveux, Franceschino, puis Moroello et Conradin, fils d'Obbiccino, et, comme on dirait en français, neveux de Franceschino, à la mode de Bretagne.

Ces trois personnages, l'oncle et les neveux, sont pour le moment ceux auprès desquels le Dante se trouve en qualité d'hôte et d'ambassadeur, et en lui donnant cette hospitalité généreuse, ils

ont acquis à leurs descendants un renom plus populaire et plus national que celui qu'ils ont pu obtenir par la richesse, la puissance, ou même leurs vertus politiques et leurs exploits sur terre et sur mer.

Il nous reste un et même deux actes authentiques de l'ambassade du Dante. On lit dans le premier : « Le magnifique seigneur Franceschino, marquis de Malaspina, a chargé de tous ses pouvoirs le Dante Alighieri de Florence, afin de recevoir et de donner la paix entre le vénérable père Antoine, évêque de Luni, d'une part, et le seigneur Franceschino, agissant en son nom propre, et au nom des frères Moroello et Conradin, marquis de Malaspina, d'autre part; l'autorisant à promettre que ledit Franceschino procurera la ratification du susdit Conradin pour lui et pour ses frères. »

On lit dans le second acte : « En 1306, le 6 octobre, à trois heures, la paix fut faite entre le vénérable père seigneur Dom Antonio, évêque, d'une part, et Franceschino, marquis de Malaspina, Conradin, fils d'Obizzino, marquis de Malaspina, et Moroello, aussi marquis de Malaspina, dont le susdit Franceschino fera en sorte d'obtenir

la ratification. » Par ces deux actes de procuration et de paix on voit : 1° que Franceschino fut le premier des Malaspina qui donna asile au Dante, et qui le fit connaître aux autres, lesquels ne furent pas moins présents au premier acte de procuration antérieur au 6 octobre ; 2° qu'à la conclusion de la paix faite ce jour-là, Conradin se trouva présent, mais non son frère Moroello ; 3° qu'ensuite, à cause de toutes ces circonstances et de la ratification qu'il fallait obtenir, et qui fut peut-être obtenue par lui, le Dante eut une occasion de se lier avec eux et même d'entrer dans leur familiarité et leur intimité; de façon que, comme nous trouvons des preuves de cette amitié du Dante avec un Moroello Malaspina, il ne semble pas douteux que c'est de celui-ci qu'il est question.

Nous avons de plus une preuve remarquable de cette amitié dans les souvenirs que nous a laissés le premier biographe et le commentateur le plus authentique du Dante. L'illustre Boccace, dans la vie du Dante, qu'il écrivit dans sa jeunesse, et dans le commentaire de la *Divine Comédie*, auquel il consacra ses vieux jours, raconte deux fois avec les mêmes particularités de

quelle manière l'ébauche du poëme, ou plus précisément celle des sept premiers chants, ayant été retrouvée à Florence cinq ans après l'exil, et par conséquent en 1307, fut envoyée au Dante, alors réfugié chez le marquis Moroello. Il n'existe donc pas, si l'on peut dire, une particularité de la vie du Dante appuyée sur de meilleurs documents, ni plus conforme à toutes les autres choses qu'on sait de lui, surtout si l'on entend que cette ébauche retrouvée et envoyée, fût l'ébauche latine que le Dante, encore tout enflammé de ses études et de ses louanges pour l'idiome vulgaire, se mit aussitôt à traduire ou plutôt à écrire de nouveau en cette langue. « Il faut savoir, dit Boccace, que le Dante eut une sœur, mariée à l'un de nos concitoyens, appelé Léon Poggi, qui eut d'elle plusieurs enfants. Or, parmi ces derniers, il y en eut un plus âgé que les autres qui s'appelait André et qui ressemblait merveilleusement au Dante non-seulement par la figure, mais aussi par les proportions du corps. Il marchait un peu courbé comme on prétend que se tenait le Dante. C'était un homme ignorant, mais d'un très-bon naturel, louable et rangé dans sa manière de vivre et de penser. M'étant lié avec lui, je lui entendis parler

souvent des habitudes et des mœurs du Dante, mais, entre autres choses que je me plus à garder dans ma mémoire, voici ce qu'il me racontait relativement à l'objet dont nous parlons en ce moment. Il disait donc que le Dante étant du parti de messire Vieri de Cerchi, et pour ainsi dire l'un des principaux chefs de ce parti, il arriva que messire Vieri quitta Florence avec plusieurs de ses adhérents, et que le Dante partit aussi, et alla à Vérone.

« Après ce départ, le parti contraire fit si bien que messire Vieri et les autres émigrés, surtout les principaux, furent condamnés comme rebelles dans leurs biens et dans leurs personnes, et le Dante fut de ce nombre. Il s'ensuivit que le peuple tout en rumeur, se porta aux maisons des bannis et déroba tout ce qu'il y trouva. La femme du Dante, appelée Gemma, dans la crainte de ce qui arrivait et par le conseil de plusieurs amis et parents, avait, il est vrai, fait enlever de la maison quelques coffres renfermant ses objets les plus précieux et les papiers du Dante, et les avait fait mettre en lieu de sûreté. Après cela, non contents d'avoir pillé les maisons les plus puissantes du parti vainqueur, ils occupèrent semblablement

toutes les propriétés des condamnés, et c'est ainsi que furent occupées celles du Dante.

» Mais, environ cinq ans après, la ville ayant repris un gouvernement plus convenable que celui qui existait lors de la condamnation du Dante, chacun se mit à faire valoir ses droits et ses titres sur les biens des rebelles, et on y eut égard. On conseilla donc à la femme du Dante de redemander, à cause de sa dot, les biens de son mari. Elle eut besoin pour cela de certains documents et papiers renfermés dans un des coffres qu'on avait mis en sûreté dans les moments de trouble et auxquels on n'avait plus touché depuis lors. Dans cette intention, disait André, Gemma l'avait fait appeler comme neveu du Dante, et lui ayant confié les clefs des coffres, elle l'avait envoyé avec un avoué pour rechercher les papiers nécessaires; André ajouta que, pendant que l'avoué cherchait, voyant là plusieurs autres écrits du Dante, il trouva entre autres des sonnets, des odes et d'autres choses semblables. Mais ce qui lui fit le plus de plaisir, ce fut un cahier dans lequel étaient écrits de la main du Dante, les sept chants précédents. Il le prit et le mit à part, puis l'ayant lu à diverses reprises, quoiqu'il n'y entendit

pas grand'chose, il disait pourtant que cela lui semblait très-beau. Il résolut donc de porter le tout, pour savoir ce que c'était, chez un homme instruit de notre ville, qui, dans ce temps-là, était très-fameux poëte et qui s'appelait messire Dino de Lambertuccio Frescobaldi. Ce Dino les ayant lus avec un merveilleux plaisir et les ayant communiqués à plusieurs de ses amis, s'aperçut bien que l'ouvrage était plutôt ébauché que fini, et pensa qu'on devait le renvoyer au Dante, en le priant de poursuivre son ouvrage et de le terminer.

» Après quelques informations, il apprit que le Dante était en ce moment dans la Lunigiana chez un noble seigneur de la famille Malaspina, appelé le marquis Moroello. Il sut que ce seigneur était un homme intelligent et ami particulier du Dante; il jugea donc préférable de ne pas les envoyer au poëte, mais au marquis, en le chargeant de les montrer au Dante et de le prier, autant qu'il le pourrait, de continuer l'ouvrage et de le finir s'il pouvait. Quand le marquis eut entre les mains les sept chants dont nous parlons, il en fut enchanté et les montra au Dante, qui avoua que c'était son ouvrage et fut alors encouragé par lui

à le continuer et à l'achever si c'était possible.

» Le Dante lui répondit, à ce qu'on assure : *Je croyais vraiment que toutes ces choses, ainsi que beaucoup d'autres papiers, avaient été perdues dans le pillage de ma maison, et je n'y pensais plus du tout, mais puisqu'il a plu à Dieu qu'elles ne soient pas détruites et qu'il me les a renvoyées ici, j'emploierai tous mes efforts à terminer cet ouvrage d'après le plan que je m'étais proposé.*

» Il revint donc à sa pensée première, et reprenant son œuvre interrompue, il commença le chant huitième par ces mots : (*I' dico siguitando*, *Et je dis en continuant*), faisant allusion à la longue interruption de ses travaux. Or, cette même histoire m'a été racontée ponctuellement et presque sans y rien changer, par un certain messire Dino Perini, notre concitoyen, homme entendu, qui, à ce qu'il disait, avait toujours, autant que le permettaient les circonstances, vécu dans l'intimité du Dante. La seule différence de son récit, c'est *que ce n'était pas André Leoni*, mais lui-même qui avait été envoyé par Gemma pour chercher les papiers des coffres, et qu'il y avait trouvé les sept chants qu'il avait portés à messire Dino Lambertuccio. » Je ne sais auquel des deux je dois

accorder le plus de confiance, mais, quel que soit celui qui dit la vérité ou qui en impose, il se présente à moi dans leurs paroles un doute que je ne puis résoudre d'aucune manière satisfaisante; le voici: Dans le sixième chant, le poëte introduit Ciacco, et lui fait prédire qu'avant la fin de la troisième année, à compter du jour où il parle, il faut que le parti dont était le Dante, succombe; ce qui arriva effectivement, car, ainsi qu'on l'a dit, perdre le pouvoir et quitter Florence fut tout un pour le parti Blanc. Et pourtant, si l'auteur s'éloigna au moment indiqué, comment pouvait-il avoir écrit ce chant, et non-seulement celui-ci, mais même un chant de plus? »

A cette seule difficulté (car Poggi et Perini ayant pu tous deux être envoyés aux coffres ensemble, ou l'un après l'autre, nous ne trouvons pas une seconde difficulté dans leurs prétentions à cet égard), nous avons déjà répondu que, selon nous, les chants retrouvés étaient écrits en latin, puis à coup sûr non pas traduits mot à mot, ce qui eût été contraire à la manière, à l'esprit et au génie du Dante, mais mis librement en langue vulgaire, avec les changements et les additions que comportait un pareil remaniement. Nous ver-

rons certainement plus tard que non-seulement l'épisode de Ciacco, mais toute l'allégorie du poëme dans les premiers chants, ne peut avoir été écrit à Florence avant l'exil.

C'est donc aux Malaspina, et particulièrement à Moroello, que le Dante dut ces encouragements à reprendre son travail, encouragements qui sont utiles, même aux écrivains les plus spontanés; c'est à lui qu'il dut le refuge où il écrivit *l'Enfer* tout entier peut-être, et certainement du moins la plus grande partie. Comme on ne peut rendre à un écrivain de plus grand service que de lui procurer ce repos et ces encouragements, le Dante s'en montra reconnaissant plus que d'aucune autre chose, et non-seulement il ne mit à ses éloges pour les Malaspina, ni voiles, ni restrictions, ni contradictions, mais, pour ne diminuer en rien l'honneur qu'il leur faisait, il s'abstint de toute parole de blâme même envers les personnes qui les touchaient de près ou de loin. Nous aussi qui jouissons aujourd'hui de ce poëme définitivement recommencé, nous devons joindre avec plaisir notre reconnaissance à celle de l'auteur.

Le Dante a mis le second Conrad Malaspina dans le *Purgatoire*, au milieu d'une espèce de

pécheurs très-peu odieux, car ils y sont seulement pour avoir tardé à se repentir des distractions que leur a données la puissance. Interpellé par le noble juge Nino de Gallura, ami du Dante, Conrad regarde celui-ci longtemps sans répondre, puis il lui dit :

« Puisse le flambeau qui te conduit en haut » trouver autant d'aliments dans ta volonté qu'il » en faut pour parvenir à la prairie émaillée de la » montagne : et si tu connais quelque nouvelle » véritable du Val de Magra ou de quelques contrées voisines, dis-la-moi, car autrefois je fus » grand dans ce pays-là. On m'appelait Conrad » Malaspina. Je ne suis pas l'ancien, mais c'est de » lui que je descends; je portais aux miens un » amour qu'il faut épurer ici. — Oh! lui dis-je, » je n'ai jamais été dans votre pays; mais il n'est » pas un lieu en Europe où il ne soit connu. La » renommée qui honore votre maison, donne » aux seigneurs, donne à la province une telle » illustration, que celui même qui n'y a pas » encore été, en est informé. Et je vous jure » (puissé-je aussi sûrement parvenir là-haut) que » votre honorable famille ne perd point la gloire » due à la générosité et à la valeur. L'habitude et

» la nature lui donnent un tel avantage que, bien
» que le monde se détourne du droit chemin,
» seule elle marche droit et méprise la mauvaise
» route.

» Et il me dit : Va maintenant, car le soleil ne
» se couchera pas sept fois dans l'espace que le
» Bélier couvre et enfourche de ses quatre pieds,
» sans que cette favorable opinion te soit clouée
» au milieu de la tête avec des clous meilleurs que
» ne peuvent l'être ceux qui sortent des paroles
» d'autrui, si le cours du destin ne change pas. [1] »

Sans aucun doute le Dante ne pouvait plus rien ajouter à des louanges si positives et si tendres;

[1] *Se la lucerna, che ti mena in alto,*
Truovi nel tuo arbitrio tanta cera,
Quant' è mestiere in fin al sommo smalto,
Cominciò ella, se novella vera
Di Valdimagra o di parte vicina
Sai, dilla a me, che già grande là era.
Chiamato fui Currado Malaspina;
Non son l'antico, ma da lui discesi;
A' miei portai l'amor che qui raffina.
O, diss' io lui, per li vostri paesi
Giammai non fui; ma dove si domora
Per tutta Europa, ch' ei non sien palesi?
La fama, che la vostra casa onora,
Grida i signori, grida la contrada,
Sì che ne sa chi non vi fu ancora.

mais il fit peut-être plus ailleurs en s'abstenant de la colère. Outre les trois Malaspina que nous avons vus plus ou moins les hôtes et les amis du Dante, outre Franceschino, Conradin et Moroello, outre beaucoup d'autres membres de cette famille qui n'ont aucun intérêt pour nous, il y avait encore, pour dire vrai, un autre Moroello plus fameux alors que tous les autres. Il était aussi neveu de Conrad l'ancien, cousin-germain de Franceschino et oncle, à la mode de Bretagne, du Conrad et du Moroello du Dante. C'était un guerrier illustre, mais du parti Guelfe, à la différence du reste de sa famille, qui semble avoir toujours été pour la

Ed io vi giuro, s' io di sopra vada,
Che vostra gente onrata non si sfregia
Del pregio della borsa e della spada.
Uso e natura sì la privilegia,
Che, perchè il capo reo il mondo torca,
Sola va dritta, e 'l mal cammin dispregia.
Ed egli: Or va, ch' il sol non si ricorca
Sette volte nel letto che 'l Montone
Con tutti e quattro i piè cuopre ed inforca,
Che cotesta cortese opinione
Ti fia chiovata in mezzo della testa
Con maggior chiovi che d'altrui sermone;
Se corso di giudizio non s'arresta.

(Purg. viii, t. 38-46.)

plupart Gibeline, à tel point que ce Moroello (l'oncle), après avoir excité plusieurs factions guelfes dans la Lunigiana, et avoir eu un commandement à Milan, fut fait, en 1301, capitaine des Lucquois et de toute la ligue des Noirs, à la tête de laquelle, dans l'été de 1302, il fit éprouver aux Blancs de Florence, dans les champs de Picène, près de Pistoia, une grande défaite, qui précéda de peu et facilita la révolution faite par messire Corso Donati et par Charles de Valois à Florence. Ce ne fut pas tout, mais en dernier lieu, en 1306, ce fut encore ce Moroello (l'oncle) qui reconduisit la ligue noire, y compris maintenant Florence, contre Pistoia son ennemie; ce fut lui qui la prit pour les Lucquois, lui qui en demeura premier podestat au nom des alliés. On voit donc que si jamais quelqu'un fit du mal au Dante et dut s'attirer sa colère, surtout dans un lieu qui lui rappelait la déroute des siens dans les champs de Picène, ce fut certes ce Moroello; et pourtant c'est avec des paroles douces et presque pleines d'admiration qu'il se trouve rappelé dans la féroce prédiction de ce fait, que le brigand Vanni Fucci, furieux d'avoir été vu et reconnu, jette dans l'enfer à la face du Dante.

« Mais afin que tu ne te réjouisses pas de m'a-
» voir vu, si tu sors jamais de ces lieux sombres,
» ouvre les oreilles à ma prédiction et écoute.
» Pistoia chasse d'abord les Noirs, puis Florence
» renouvelle ses citoyens et ses mœurs. Mars fait
» soulever du Val de Magra une vapeur entourée
» de sombres nuages, puis au milieu d'une tem-
» pête violente on combattra dans les champs de
» Picène, de façon qu'il fera éclater soudain le
» nuage, tellement que tout Blanc en sera frappé;
» et je te l'ai dit, afin que tu en sois affligé [1]. »

Enfin ce Moroello (l'oncle), cette *vapeur du Val de Magra*, était mari depuis plusieurs années d'Alagia de Fieschi de Gênes, famille qui avait donné à l'église deux papes, le dernier des

[1] *Ma perchè di tal vista tu non godi,*
Se mai sarai di fuor de' luoghi bui,
Apri gli orecchi al mio annunzio ed odi:
Pistoia in pria di Neri si dimagra;
Poi Firenze rinnova genti e modi.
Tragge Marte vapor di Val di Magra,
Ch' è di torbidi nuvoli involuto
E con tempesta impetuosa ad agra
Sopra campo Picen fia combattuto;
Ond' ei repente spezzerà la nebbia,
Sì ch'ogni Bianco ne sarà feruto.
E detto l' ho perchè doler ten debbia.
(Inf. xxiv, t. 47-50.)

grands, Innocent IV, puis Adrien V, qui ne régna que peu de mois, en 1266.

Le Dante, qui était ennemi des papes, et qui n'a mis aucun grand pontife dans tout son poëme, place Adrien dans le cercle des avares au purgatoire; puis conversant ensuite avec lui assez longuement, mais plus modérément qu'à l'ordinaire, voici comment le pécheur le congédie :

« Maintenant va-t'en, je ne veux pas que tu » t'arrêtes davantage, car si tu demeures, tu sus- » pends les larmes par lesquelles je me purge de » l'avarice. J'ai dans le monde une nièce qui se » nomme Alagia, bonne par elle-même, pourvu » que les exemples de notre maison ne la rendent » pas mauvaise. Je n'ai plus qu'elle dans le » monde [1]. »

Cette mention, qui n'était pas nécessaire ici, mais qui a été cherchée évidemment pour l'hon-

[1] *Vattene omai; non vo' che più t'arresti;*
Chè la tua stanza mio pianger disagia,
Col qual maturo ciò che tu dicesti.
Nipote ho io di là ch' ha nome Alagia
Buona da sè, pur che la nostra casa
Non faccia lei per esempio malvagia;
E questa sola m' è di là rimasa.
(PURG. XIX, t. 47-48.)

neur des Malaspina, peut nous faire penser que le Dante a dû être aussi l'ami de cette marquise, et peut-être de son mari Moroello, la *vapeur du Val de Magra*, la générosité naturelle à cette famille, l'emportant peut-être dans l'un sur l'esprit de parti, et la reconnaissance qu'il avait pour cette race éclatant chez l'autre dans toute son étendue. Mais gardons-nous de confondre jamais, comme d'autres l'ont fait, ce Moroello de Manfredi, l'oncle et la *vapeur du Val de Magra*, avec son neveu Moroello d'Obizzino, pour lequel le Dante signa la paix de 1306, et chez lequel il recevait l'hospitalité et écrivait le poëme en 1307, tandis que l'oncle était podestat de Pistoia.

Quant à la dédicace du *Purgatoire*, que nous verrons le Dante adresser à un Moroello Malaspina, il est permis de douter duquel des deux il s'agit. On peut alléguer en faveur de l'oncle qu'il a été plus célèbre. Pour moi, je pense qu'il s'agit du neveu; les dédicaces d'un homme comme le Dante ne s'adressent pas ordinairement au plus illustre, mais à celui qu'on aime le plus, à celui dont on a reçu le plus de bienfaits, et tel fut probablement le neveu pour notre poëte.

Mais avant de voir la suite des aventures du

Dante, reportons-nous un peu à tout ce qui s'était passé en Italie et à Florence. En 1307, éclata contre Florence, qui continuait à être le centre des Guelfes purs ou noirs, et qui était soutenue de Bologne, de Lucques et de Sienne, la guerre préparée l'année précédente, guerre extraordinaire conduite par le cardinal légat Napoléon Orsini à la tête des Gibelins et des Blancs, que suivaient Scarpetta des Ordelaffi, capitaine des Gibelins de Romagne, et Frédéric Feltrio. Les Gibelins pontificaux s'étant réunis à Arezzo, marchèrent contre les Florentins jusqu'à Bibiena. Après être restés quelque temps en présence, les Florentins d'abord, puis les pontificaux, soit qu'ils fussent effrayés les uns des autres, ou qu'ils voulussent entrer en négociation, se retirèrent tous vers la fin de l'année; mais les traités n'eurent pas plus de succès que les armes, et le cardinal, sans avoir rien gagné, s'en retourna à la cour, comme on disait alors, et ce n'était plus celle de Rome, mais celle de la Babylone ultramontaine. Ainsi chacun resta mécontent, le pape l'était de son légat, et tous les Italiens l'étaient de lui; les Guelfes le considéraient comme leur ennemi naturel et comme un traître, et les Gibelins voyaient avec

peine la mollesse de leur nouvel ami; peut-être eux aussi l'accusèrent-ils de trahison.

La situation et les malheurs de l'Italie à la fin de 1307 et au commencement de 1308, se trouvent si bien décrits relativement au Dante et à tous ses contemporains, par un de ses biographes, que celui-ci me pardonnera, et les lecteurs me sauront gré de donner cette description que je ne saurais égaler.

« Après le départ du cardinal des Ursins, la guerre cessa en Toscane; pendant quelque temps elle continua en Romagne, d'où elle s'étendit de proche en proche jusqu'à Ferrare, à Parme et dans la Ligurie. Guido III de Polente, déjà vieux, et Malatesta di Verucchio, accablé par l'âge, avaient laissé le poids des affaires publiques, l'un à ses fils, Bernardino et Ostasio, l'autre au cruel Malatestino dell' Occhio. Ces nouveaux seigneurs haïssaient avec férocité les Ordelaffi, et la jalousie régnait entre eux. La mort d'Azzone VIII d'Este, dont les vices monstrueux furent l'objet des accusations et des invectives du Dante, fut parmi ses successeurs le signal d'une telle discorde, que quelques-uns d'entre eux mirent Ferrare sous la puissance de Clément V et de l'église romaine.

Gibert de Corrége, vaincu par les Guelfes, auxquels il avait été infidèle, fut contraint de sortir de Parme avec les Gibelins. Mantoue était le refuge le plus assuré de ceux-ci, grâce aux Buonaccolsi. Can Grande, parvenu à l'âge de dix-sept ans, fut appelé en grande pompe à prendre sa part dans le gouvernement de Vérone, par son frère Alboin. Leur autre frère Joseph gouvernait l'abbaye de Saint-Zeno, uniquement occupé d'augmenter ses plaisirs ou d'enrichir ses deux fils naturels, Bartholomé et Albert. Branca Doria et Opicino Spinola dominaient à Gênes, et les exilés de Fiesque, parents d'Alagia Malaspina, faisaient contre eux de fréquentes incursions. Sur ces entrefaites mourut l'empereur Albert d'Autriche, assassiné par son neveu, ce qui augmenta la fierté des factions italiennes. Franceschino Malaspina courut au plus vite au secours de son beau-frère Gibert, et le rétablit à Parme. Moins heureux, les autres parents de Fiesque attaquèrent Gênes et furent cruellement battus par Spinola et Branca Doria. Cependant, ceux de la Romagne, mieux conseillés, en revinrent à la paix, qu'avait interrompue l'expédition du cardinal des Ursins. Bologne, Imola, Faenza, Forli, Césène, Rimini et

Bertinoro, spectatrices de la guerre qui régnait entre les membres de la maison d'Este à cause de Ferrare, firent de nouveaux traités d'amitié, et Scarpetta des Ordelaffi cessa d'être capitaine. »

Après ces événements, il ne s'écoula pas un mois qu'il en survint un autre beaucoup plus important dans cette Florence toujours remuante et maintenant divisée entre messire Corso Donati, avec les grands d'un côté, et Rosso della Tosa avec le peuple de l'autre. Villani le raconte de cette manière : « Ce messire Corso et ses partisans croyaient avoir été mal traités dans le partage des honneurs et des emplois; il leur paraissait qu'ils étaient plus dignes, parce qu'ils avaient été les principaux restaurateurs de la faction des Noirs et les principaux antagonistes du parti Blanc; mais, de l'autre côté, on disait que messire Corso voulait se rendre maître de la ville et ne voulait être le compagnon de personne. Quelle qu'en fût la véritable cause, l'autre parti qui gouvernait le peuple, haïssait et soupçonnait Corso depuis qu'il s'était allié à la famille d'Uguccione della Faggiola, Gibelin et ennemi de la commune de Florence; ils le craignaient aussi, à cause de son grand courage, de ses adhérents et de son pouvoir, pen-

sant qu'il voulait leur ôter le gouvernement et les chasser de la ville, surtout depuis qu'ils avaient découvert que messire Corso avait fait et juré alliance avec le susdit Uguccione, et qu'il l'avait fait venir lui et les siens. Un grand trouble s'éleva dans la ville; on éclata en murmures, et les prieurs firent sonner le tocsin; tout le monde fut en armes, à pied et à cheval, ainsi que les troupes des Catalans avec le maréchal du roi, qui étaient à la disposition de ceux qui gouvernaient la ville. Tout à coup, suivant les dispositions prises par les susdits chefs, on donna un réquisitoire ou acte d'accusation au podestat, qui était alors messire Piero de la Branca d'Agobio, contre ledit messire Corso, l'accusant de vouloir trahir le peuple et de chercher à soumettre le gouvernement de la ville, en faisant venir Uguccione avec les Gibelins et les ennemis de la commune de Florence. Après avoir fait cette requête et l'avoir publiée, on le condamna en moins d'une heure, sans donner plus de temps au procès, et on le jugea comme rebelle et comme traître à la commune; puis tout de suite partant de la maison des prieurs, le gonfalonier de la justice avec le podestat, le capitaine et l'exécuteur, avec leurs familles

et avec les bannières des compagnies; le peuple armé et les brigades à cheval vinrent à grands cris aux maisons où habitait messire Corso de Saint-Pierre-Majeur. Messire Corso, informé de la persécution dirigée contre lui, s'était fortifié dans le bourg Saint-Pierre-Majeur, au pied de la tour du Cicino, et à Torcicoda à l'entrée de la route qui conduit aux *Stinche* et à la route de San Brocolo, avec de solides barricades, ayant avec lui dans l'enceinte un grand nombre d'amis et de parents, ainsi que des arbalétriers à son service. On prétendit qu'il ne faisait tout cela que pour mieux attendre l'arrivée d'Uguccione et de ses gens, qui étaient déjà à Remolo. Le peuple commença à attaquer lesdites barricades de plusieurs côtés, et messire Corso et les siens se défendirent franchement. La bataille dura une grande partie du jour et alla de telle manière que, malgré toute la puissance du peuple, si les troupes fraîches d'Uguccione et les autres amis, invités par messire Corso, étaient arrivés à temps, ce jour-là le peuple de Florence aurait eu fort à faire; car, quoique la commune et le peuple fussent très-nombreux, ils étaient mal ordonnés et peu d'accord, puisque cette attaque déplaisait à plusieurs d'entre eux. Mais les

gens d'Uguccione apprenant comment messire Corso avait été assailli par le peuple, ils s'en retournèrent, et les citoyens qui étaient barricadés avec messire Corso commencèrent à partir, si bien que ce dernier resta avec peu de monde. En ce moment plusieurs gens du peuple rompirent le mur du jardin contre les *Stinche* et entrèrent dedans avec beaucoup de gens armés. Quand messire Corso et les siens virent que le secours d'Uguccione leur manquait, ils abandonnèrent les maisons et prirent la fuite. Aussitôt le peuple s'y précipita, les pilla et les démolit, et messire Corso et les siens furent poursuivis par quelques citoyens à cheval et par les Catalans envoyés expressément pour le prendre. Gherardo Bordoni, qui était du parti de messire Corso, fut rejoint par Boccacio Cavicciuli et tué dans une petite rivière appelée Affrico, qui se trouve dans la plaine de San Salvi. Après sa mort, Boccacio lui coupa la main et la porta dans le quartier des Adimari, où il la cloua sur la porte de messire Tedice des Adimari, à cause de son inimitié contre eux. Messire Corso s'en allant tout seul, fut atteint et arrêté au-dessus de la ville de Ravezzano, par quelques Catalans à cheval. Comme on le menait prisonnier

à Florence, lorsqu'on fut arrivé près de Saint-Salvi, il pria ceux qui le reconduisaient de le relâcher, et il leur promit beaucoup d'argent; mais ceux-ci persistèrent à vouloir l'emmener, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre des seigneurs de Florence; et messire Corso, comme il craignait de tomber entre les mains de ses ennemis et d'être exécuté par le peuple, et qu'il était fortement tourmenté de la goutte aux mains et aux pieds, se laissa glisser en bas de son cheval. Lorsque ces mêmes Catalans le virent par terre, l'un d'eux lui donna un coup mortel dans la gorge avec sa lance et le laissa pour mort. Les moines du monastère de Saint-Salvi le portèrent dans l'abbaye, et l'on prétendit qu'avant de mourir il avait fait sa confession entre leurs mains; d'autres dirent que les moines l'avaient trouvé mort. Le lendemain matin il fut enseveli avec peu d'honneur dans cette même abbaye. Il s'y trouva peu de monde, à cause de la crainte qu'on avait de la commune. Ce messire Corso avait été le plus sage, le plus vaillant chevalier, le plus beau parleur, le meilleur praticien et le plus renommé pour sa grande hardiesse et pour ses entreprises, qui eût existé à cette époque en Italie. C'était un homme bien fait, d'un aspect agréable, mais très-mondain,

et en son temps il causa dans Florence beaucoup de changements et de scandales, afin d'arriver à la tête des affaires. C'est pourquoi nous sommes entré dans d'aussi longs détails sur sa mort, qui fut aussi un fait extraordinaire pour notre ville; elle eut des suites extrêmement graves, comme pourront le comprendre les lecteurs : puissent-elles servir d'exemple à ceux qui viendront plus tard! » Le 15 septembre 1308 fut le jour de la mort tragique de messire Corso. Uguccione, son ami, en tira parti auprès des Gibelins : quelques jours après, il fut fait podestat d'Arezzo pour la huitième fois.

Que ces espérances diverses et renouvelées aient attiré le Dante à Lunigiana vers la fin de 1306, il me semble qu'on n'en peut pas douter; il est également probable qu'elles l'y retinrent aussi, ou du moins dans les environs, pendant ces deux années; mais croire qu'il ait participé activement à tout cela, lui qui depuis plusieurs années s'était fait un parti à lui seul, et qui, au milieu des douceurs de l'étude, s'était dévoué tout entier à son ouvrage, devenu désormais un soulagement suprême pour son amour et pour sa colère, croire enfin qu'il aurait ainsi, pendant ces deux années, agi en homme de parti et qu'il aurait en même temps

écrit et achevé tout l'*Enfer*, comme il le fit certainement, j'avoue que non-seulement j'en douterais, mais que je le trouverais impossible, si l'on pouvait trouver impossible un effort quelconque d'activité et d'esprit dans un homme comme le Dante. Son biographe, qui est aussi celui d'Uguccione, auteur de l'opinion duquel je ne m'éloigne jamais qu'avec crainte, n'hésite pas, sur la foi des historiens de Forli, sur le témoignage d'anciens documents qu'ils produisent et qui sont maintenant détruits, et sur les réminiscences de la Romagne que l'on trouve continuellement dans les chants XXVII-XXX de l'*Enfer*, n'hésite pas, dis-je, à croire que le Dante fut secrétaire de Scarpetta des Ordelaffi, entre 1307 et 1308, jusqu'au mois d'août de cette dernière année, époque où Scarpetta cessa d'être capitaine. Si l'on accorde peu de valeur à l'argument tiré des réminiscences de la Romagne, réminiscences que l'on pourrait attribuer au premier séjour du Dante dans ces provinces, et s'il est maintenant impossible de vérifier ces documents des historiens de Forli, convenons cependant qu'il est difficile de les rejeter. En définitive, il en résulte au moins une probabilité, c'est que le Dante doit avoir écrit l'*Enfer* en deux ans, au milieu des

voyages, des factions et des affaires, pendant qu'il remplissait ou non les fonctions de secrétaire, ou plutôt, comme on disait alors, de notaire des Ordelaffi. On trouve ensuite rappelé par Boccace un second voyage du Dante à Vérone, voyage que l'auteur du *Veltro* n'hésite pas à placer dans les derniers mois de 1308, avant son retour à Lunigiana; mais comme je ne vois pas la raison d'un tel voyage pendant ces années-là et à une pareille distance, on pourrait croire au contraire qu'il le fit l'année précédente, et qu'il venait de Padoue, qui est très-proche de là.

Dans tous les cas, c'est à Lunigiana qu'il rapporta l'*Enfer* complet, ou qu'il l'acheva vers la fin de l'an 1308 ou au commencement de 1309, selon qu'on a cru devoir en juger en ne voyant dans ce même *Enfer* aucune réminiscence postérieure à cette année. Après avoir achevé le premier tiers de son grand ouvrage, le Dante résolut non-seulement de quitter Lunigiana, mais même les environs de Florence, où il n'espérait plus rentrer; désormais, il résolut de s'éloigner de cette Italie tant parcourue par lui, qu'il était, ou du moins qu'il se croyait avili aux yeux des Italiens. La situation du parti Gibelin était presque désespérée par le mauvais résultat de la dernière

conspiration de messire Corso et d'Uguccione; il est probable que le Dante, ami du second et parent du premier, en eut au moins connaissance. La mort de l'un et la retraite de l'autre de la charge de podestat d'Arezzo, durent enlever toute espérance au banni, et le poussèrent vers ce nouvel exil qu'il aggrava lui-même, au delà des monts. Si l'on y ajoute encore qu'en entreprenant le *Purgatoire*, où commence la partie théologique du poëme, le poëte sentit la nécessité de nouvelles études sur cette science, études qu'il n'avait jamais faites ou qu'il avait mal faites jusqu'alors; si l'on se rappelle que la première école de théologie en Europe à cette époque était Paris, le départ du Dante s'expliquera mieux encore que la plupart de ses autres actions; cela est confirmé, du reste, comme nous le verrons, par le témoignage de Boccace, par les souvenirs du *Purgatoire* et par ce qui suit de la vie du Dante.

« Aux lieux où la majestueuse rivière de la Magra termine son cours, à droite de son embouchure, on voit, dit l'auteur du *Veltro*, se prolonger dans la mer le mont Caprione, ancien héritage des évêques de Luni et des Malaspina. L'extrême pointe du mont Caprione se nomme le pic du *Cor-*

beau : ici commence le golfe de Spezia, jadis port de Luni sur la délicieuse plage ligurienne. Sur les hauteurs qui couronnent le golfe paraisssent les nombreux châteaux où régnaient les Spinola, les Doria, les Fieschi et les Malaspina. Autour du *Corbeau* le petit port de Lérice, d'une part, se montre gracieusement, de l'autre s'élève un petit mont sur la Magra. C'est sur ce dernier que Pepin, évêque de Luni, fonda, en 1176, le monastère de S[te]-Croix du Corbeau. Au commencement du XIV[e] siècle, les religieux de S[t]-Augustin l'habitaient, et le père Hilarion en était le prieur. Aujourd'hui il ne reste de l'église que le chœur; les naufragés y suspendent leurs offrandes. »

Le Dante alla donc chez le père Hilarion, qui était probablement ami d'Uguccione, et ce qui s'ensuivit est raconté dans une lettre latine de ce moine à Uguccione; cette lettre est ainsi conçue :

« A l'illustre et magnifique messire Uguccione della Faggiola, très-grand parmi les Italiens illustres, le père Hilarion, humble moine du *Corbeau*, à l'embouchure de la Magra, salut en celui qui est le vrai salut de tous. Comme Notre-Seigneur l'a dit dans l'Évangile : *L'homme de bien tire la bonté de l'excellent trésor de son cœur.* Et il y a en ceci

deux enseignements : c'est, d'abord, que nous pouvons connaître l'intérieur des autres par leurs actions extérieures, et que, par nos paroles, nous devons leur manifester notre propre intérieur ; car il est écrit : *Vous les connaîtrez par leurs fruits.* Et, bien que cela soit dit des pécheurs, nous pouvons l'entendre d'une manière plus générale des justes, ceux-ci étant plus disposés à se montrer, et ceux-là à se cacher. Ce n'est pas seulement le désir de la gloire qui nous porte à faire fructifier extérieurement ce que nous avons de bon dans le cœur; le même commandement de Dieu nous défend de laisser inactifs les dons qui nous sont accordés; car Dieu et la nature condamnent l'oisiveté, et l'on jette au feu l'arbre qui ne porte pas de fruits dans la saison. Or ce qui est dit de la production du trésor intérieur ne me semble avoir été observé dès l'enfance par aucun italien, aussi bien que par cet homme dont je me propose de vous adresser l'ouvrage avec les notes que j'y ai mises. Car (ainsi que je l'ai appris par d'autres, et c'est une chose admirable) il essaya même avant sa jeunesse, de dire des choses qu'on n'a plus entendues; et ce qui est encore plus admirable, ces choses que les meilleurs écrivains peuvent à peine

expliquer en latin, il s'efforça de les mettre en langue vulgaire, je dis en langue vulgaire, non simple, mais musicale. Toutefois pour laisser le soin de ses louanges à ses propres ouvrages d'où elles ressortiront sans doute plus clairement aux yeux des sages, je vais brièvement au but.

» Voici donc que cet homme, ayant formé le projet d'aller au delà des monts, et passant par le diocèse de Luni, soit par dévotion pour cet endroit, soit pour toute autre raison, vint s'arrêter audit monastère. Dès que je le vis, comme il était encore inconnu à moi et à mes frères, je lui demandai ce qu'il voulait. Il ne répondit pas une seule parole, mais il regarda la construction du lieu, et je lui demandai de nouveau ce qu'il désirait ou cherchait. Lui alors, jetant ses regards autour de lui, sur moi et sur mes frères, nous répondit : *La paix.* Alors augmenta de plus en plus en moi le désir de connaître de quelle condition était cet homme, et l'ayant pris à part, je causai avec lui et je le connus; car bien que je ne l'eusse jamais vu avant ce jour, sa réputation était venue jusqu'à moi depuis longtemps.

» Lorsqu'il eut ensuite bien vu que j'étais attentif, et qu'il se fut assuré de mon désir d'entendre

ses paroles, il tira de son sein d'une manière toute familière, un petit livre qu'il me montra, et me dit : Voici une partie de mon ouvrage que peut-être vous n'avez jamais vue; je vous laisse ce manuscrit, afin que vous conserviez de moi un plus durable souvenir. Et après qu'il m'eut remis ce petit livre, et que je l'eus accepté avec reconnaissance, je l'ouvris devant lui et j'y jetai les yeux avec affection. Puis comme je m'étonnais que les mots fussent en langue vulgaire, il me demanda pourquoi. Je suis surpris, lui répondis-je, de cette manière d'écrire, tant pour la difficulté, que parce qu'il me semblait inconcevable que l'on pût exprimer en langue vulgaire un sujet aussi ardu, et qu'il ne me paraissait pas convenable de revêtir tant de science d'un habit si peu noble. — Tu as certainement raison, me dit-il, et lorsque dès l'origine (peut-être avec l'inspiration du Ciel), l'idée de cette entreprise germa dans mon esprit, je choisis pour l'exécuter la langue la plus convenable, et non-seulement je la choisis, mais je commençai mon poëme de la manière usitée :

Ultima regna canam fluido contermina mundo,
Spiritibus quae lata patent, quae praemia solvunt
Pro meritis cuicumque suis.

Mais ayant considéré la situation du siècle présent, je vis à quel degré d'avilissement sont tombés les chants des illustres poëtes, et c'est précisément pour cela que les hommes généreux qui, en de meilleurs temps, écrivaient ainsi, ont hélas! abandonné les arts libéraux aux plébéiens; c'est pour cela que j'ai déposé la pauvre lyre dont j'étais pourvu, et que j'en ai apprêté une autre plus conforme au goût des modernes. Pourquoi donner de la nourriture forte à des bouches qui sont encore à la mamelle?

» Après ces paroles prononcées du ton le plus affectueux, il me pria, si j'avais le loisir de m'en occuper, de vouloir mettre à cet ouvrage quelques petites notes, et de vous le faire parvenir avec mes additions. Si je n'ai pas complétement expliqué tout ce qui est caché dans ses paroles, je m'y suis pourtant employé fidèlement et de bon cœur; et suivant la recommandation de cet homme excellent, je vous envoie l'ouvrage demandé. Tout ce qui vous y paraîtra obscur, il faudra l'imputer à mon insuffisance, le texte même devant sans aucun doute être regardé comme parfait à tous égards.

» Dans le cas où votre Magnificence chercherait

ensuite les deux autres parties de cet ouvrage, puisque vous vous proposez de le compléter en réunissant le tout, demandez la seconde qui suit celle-ci à l'illustre marquis Moroello; quant à la dernière, elle pourra se trouver auprès du très-illustre Frédéric, roi de Sicile. Car, suivant l'assurance que celui qui en est l'auteur m'a donnée de son projet, après avoir cherché dans toute l'Italie, c'est vous trois qu'il a préférés à tous les autres, et à qui il a voulu offrir les trois parties de ce présent ouvrage. »

Aux faits de cette lettre, qui tous s'accordent avec ce que nous connaissons du Dante et avec ses habitudes, il y a peu de chose à ajouter. L'authenticité en a été combattue, il est vrai, par un littérateur très-distingué; mais un homme qui ne lui était pas inférieur lui a répondu. Il faudrait au moins un volume pour traiter une pareille question; quiconque voudra donc se contenter de mon opinion, peut considérer ce fait comme l'une des choses les moins incertaines de la vie du Dante; ceux qui en douteront n'ont qu'à recourir aux ouvrages des critiques. Je ne vois qu'une difficulté dans tous les faits racontés ici, c'est celle de la dédicace du *Paradis* à Frédéric, roi de Sicile, non-seulement parce que cette dé-

dicace fut adressée à Can Grande della Scala, et non à Frédéric, changement qui serait explicable de mille manières, mais parce que ce même Frédéric est blâmé dans le *Convito* et dans l'*Éloquence vulgaire*, qui ont été écrits peu avant cette époque; puis dans le *Purgatoire* et dans le *Paradis*, qui ont été écrits après. Il ne paraît donc pas probable que le Dante eût voulu faire un tel honneur à une personne pour laquelle il eut toujours tant de mépris. Mais, remarquez-le bien, si l'on supprime la lettre, on n'aura pas supprimé la difficulté qui apparaît encore plus grande dans la vie écrite par Boccace. « Quelques-uns tiennent pour certain, dit-il, que le *Purgatoire* fut dédié à Frédéric. » Cette difficulté ne serait pas levée non plus si l'on disait que la lettre a été supposée d'après la biographie. Et si l'on disait que le passage de la vie a été calqué sur la lettre, cela ne ferait qu'augmenter l'autorité de celle-ci. Il convient donc, ou de laisser celle-ci parmi les difficultés insolubles de la vie du Dante, ou de dire que ce grand homme, qui n'estima Frédéric ni avant ni après, plaça pourtant, pendant un certain temps, quelques espérances en lui, mais que, ne les voyant pas se réaliser, il changea d'avis, et qu'aux blâmes

anciens il en ajouta de nouveaux. Cette conjecture est fortifiée d'abord par la forme un peu dubitative dont le père Hilarion parle de cette dédicace, et puis par les exploits de Frédéric, exploits remplis d'espérances plutôt que d'effets, et dont nous parlerons plus tard.

Chapitre VII.

La Comédie en général; les allégories, l'introduction.

(ANNÉES 1306—1308.)

. . . .
Legato con amore in un volume
Ciò che per l'universo si squaderna.
(PARAD. XXXIII, t. 29.)

.... relié avec amour dans un volume ce qui est dispersé en feuillets dans tout l'univers.

C'est perdre son temps et sa peine que de comparer les génies sublimes avec ceux qui le sont moins. Il vaut mieux comparer tout de suite les premiers entre eux, en cherchant la place qui appartient à chacun dans l'histoire universelle de l'humanité. Quand, dans les autres parties du présent ouvrage, nous nous sommes efforcé de montrer le Dante citoyen, jeune, au caractère aimant et sociable,

rimeur amoureux, étudiant les lettres et la philosophie, homme de parti ou exilé, il nous a suffi de le comparer avec ses autres compatriotes, et alors nous ne sommes pas sorti de l'Italie; mais à présent que nous avons à parler de lui comme auteur du poëme divin, voilà déjà que les points de comparaison nous manquent dans notre patrie, et nous sommes forcé d'aller les chercher dans tous les pays, dans tous les siècles. En nous étendant ainsi, nous ne trouverons peut-être pas plus de deux poëtes, un avant lui, un après lui, Homère et Shakespeare, qui puissent lui être comparés dans cette peinture variée et complète de l'humanité, copie faite non d'après les autres, mais d'après la nature elle-même, imitation non d'aucun autre ouvrage humain, mais de l'idée divine elle-même, la seule peut-être qui puisse être appelée une poésie sublime et créatrice. Mais si nous comparons la hauteur et l'universalité des peintures laissées par ces trois grands poëtes, celle du Dante, qui comprend toute la destination humaine pendant et après cette vie terrestre, nous paraîtra peut-être sans égale et lui-même aussi sans rivaux. Ce ne sont pas ici mes jugements particuliers, mais ceux de

beaucoup d'autres hommes plus capables que moi, jugements portés non-seulement par beaucoup de poëtes illustres, mais par plusieurs de ces grands esprits qui se sont distingués dans les autres arts et qui sont peut-être les seuls juges légitimes de leurs égaux. Ils sont, il est vrai, récusés par certains hommes qui, se renfermant dans un seul art, ne tiennent compte que des minuties et des règles factices et exagérées de ce même art. Ces derniers jugent des pensées par les syllabes, et caressant leurs propres corrections; ils vont sans cesse répétant que *le style est tout l'homme*. Mais même sous le rapport du style, le Dante doit être regardé comme un grand homme, car il faut opposer à tous les passages médiocres ou mauvais de la *Divine comédie* les beautés bien plus nombreuses qui s'y trouvent. Que si l'on voulait ensuite un ouvrage moins riche de beauté, mais aussi moins gâté par les défauts, il n'y aurait rien à répondre, sinon qu'il y a parmi les hommes différents goûts, différentes admirations, différents genres de volupté intellectuelle. Suivons encore ici le goût de notre patrie, de notre siècle; car depuis le moment où le Dante envoya l'*Enfer* à Uguccione jusqu'aujourd'hui, jamais le poëme ne fut aussi répandu, aussi lu, aussi étudié, à tel

point qu'à présent seulement on peut dire que le Dante est devenu populaire en Italie, comme Homère le fut en Grèce, ou comme l'est Shakespeare parmi les nations germaniques. Cette étude même que nous faisons maintenant, n'est pas autre chose après tout qu'un effet de cette popularité : c'est l'œuvre perdue d'un seul homme dans la foule de ses contemporains.

Chacune de ces trois illustrations nous présente le mélange de quelques défauts au milieu d'un grand nombre de qualités. Enfants de siècles à peine sortis de la barbarie, c'est de là qu'ils tirent tous les trois ces qualités qui tiennent à la jeunesse, la spontanéité, la liberté du génie, un style qui leur est propre, l'amour, le nerf et la simplicité; mais c'est de là aussi que proviennent leurs défauts, surtout le manque de ce goût, de cette correction et de cette proportion qui, dans les littératures et les hommes, sont le fruit des seconds âges, comme dans tout ouvrage ils sont le fruit des seconds travaux. Des défauts semblables nous choquent moins dans Homère, soit à cause du grand respect que lui vaut son antiquité, soit à cause des égards qui lui sont acquis par nos études mêmes. Mais ces défauts ont choqué Horace, l'homme qui eut le

goût le plus pur dans le siècle le plus cultivé de l'antiquité. Homère est le grand poëte à l'origine des lettres, le Dante et Shakespeare sont les deux grands poëtes à leur renaissance. Homère occupe le sommet dans la civilisation antique; le Dante et Shakespeare dans la civilisation chrétienne. Des différences mêmes de leurs siècles sont venues sans doute les différences de leurs défauts et de leurs qualités. La sublimité surnaturelle ne pouvait appartenir à un siècle assez détourné de la route céleste pour représenter la divinité comme envieuse et comme libertine. Les dieux d'Homère sont des hommes et rien de plus. Son ciel à lui, c'est encore la terre. Entre ces deux poëtes chrétiens, l'avantage de la sublimité devait rester au fils de la première renaissance italienne et catholique, bien plus qu'au fils d'une renaissance déjà dérivée de la nôtre, déjà éloignée de la source primitive et plus poétique. Il faudrait nous élever de la vulgaire signification du mot poésie à celle qui est la plus antique, et appeler de ce nom, non-seulement la divination, mais même la révélation des choses divines, pour trouver une poésie encore plus sublime de beaucoup que toutes celles-ci, une poésie qui serait à coup sûr tellement incomparable,

qu'elle porterait avec elle une des preuves de son origine divine.

Et de ces trois hommes, le Dante n'est pas seulement le poëte le plus sublime, il est aussi le plus aimable. Les deux autres ont chanté par inspiration, par amour pour la gloire, et peut-être aussi pour vivre. Le Dante chanta par amour, et pour un des plus nobles amours qui aient jamais existé. Le poëme fut conçu dans une angoisse amoureuse, se développa dans un songe, et fut confirmé par un vœu d'amour; il fut abandonné dans l'éloignement et repris huit années après dans un retour à sa passion. Ce sentiment resta trente années et plus dans cet esprit, dans ce cœur si peu oublieux; il s'y transforma, s'y fortifia et s'éleva toujours davantage jusqu'à ce que, le vœu étant accompli, l'ouvrage et la vie de l'heureux poëte s'achevèrent en même temps.

L'histoire se présente ici plus élégante que dans aucun autre ouvrage d'art, plus romantique que dans aucun roman; la vérité y est plus riche que l'imagination: car celle-ci ne pourrait jamais feindre une pareille preuve, un fruit d'amour semblable à celui du divin poëme. De toutes les mutilations, additions ou diminutions qu'on lui a fait subir,

aucune ne doit donc exciter autant la colère ni être plus absolument écartée par quiconque veut le comprendre et en jouir, que cette continuelle substitution à Béatrix, vraie et vivante au ciel, tantôt de la théologie, tantôt de la philosophie, que sais-je? même de l'Italie! substitution souvent fausse et presque toujours exagérée. De ces trois allégories prétendues, les deux dernières sont entièrement fausses, et la première ne fait que s'approcher de la vérité, le Dante ne pouvant, sous le nom de Béatrix, qui parcourt le ciel tout entier et qu'il chante dans tout le poëme, avoir caché la théologie qu'il place et confine pour ainsi dire d'une manière précise au cinquième ciel, et dont il parle expressément depuis le Xe chant jusqu'au XVe du *Paradis*. Si nous voulons lire le Dante suivant son intention; nous devons observer ce qui est littéral avant de nous attacher à aucun sens allégorique; et, ainsi, chaque fois que nous trouvons Béatrix, nous devons entendre la vraie Béatrix, l'aimable enfant des Portinari, la bien-aimée perdue du Dante. Mais il est vrai qu'un sens allégorique est ajouté au sens littéral. On ne sera donc pas fâché que nous nous arrêtions pour le chercher. Le meilleur résultat de toute vie du Dante sera

toujours de faciliter la lecture de son poëme. Les lecteurs n'ont le plus souvent en vue que la plus grande élévation de l'homme; et de même qu'ils lisent les écrits de César ou de Napoléon, moins pour eux-mêmes qu'à cause de la gloire des exploits de leurs auteurs, ainsi cherchent-ils la vie d'un Homère, d'un Dante et d'un Shakespeare, moins pour l'importance des faits que pour mieux entendre leur immortelle poésie.

Si je devais rechercher l'origine des allégories et les raisons de cette manière de joindre ainsi un sens à un autre, usage qui se trouve déjà dans les plus anciennes écritures sacrées et profanes, mon érudition n'y suffirait pas certainement. Les lecteurs devront donc se contenter de ne pas remonter ici plus loin qu'aux premiers ouvrages du Dante. On trouverait dès les premiers mots de la *Vie nouvelle*, un exemple de ce sens double cherché par lui, si l'on devait y lire, comme on en a l'habitude, « la glorieuse dame de ma pensée, qui fut nommée Béatrix par un grand nombre de personnes qui ne savaient pas comment l'appeler. » Mais si je compare ce passage avec celui de Boccace : « Une fille dont le nom était Bice (quoique lui l'appelle toujours de son nom primitif, Béa-

trix); » puis si je considère que dans toute la *Vie nouvelle*, il n'y a pas d'allégorie, et que le Dante lui-même, dans son *Convito*, dit qu'il n'y en a pas, je serai porté à croire que dans le passage du Dante on doit lire *Bice* et non *Béatrix*. Certes un changement fait par les copistes n'est pas improbable, et ainsi, dans la *Vie nouvelle*, il ne resterait plus aucun soupçon. Plus tard on voit clairement dans le *Convito*, non-seulement l'usage, mais l'abus des allégories. Nous avons vu la noble dame compâtissante de la *Vie nouvelle*, transformée, changée en philosophie, les cieux devenus les sciences. Mais que l'on n'oublie pas cette première protestation du Dante, « qu'il n'entend cependant pas dans ce même *Convito*, déroger en rien à la *Vie nouvelle;* » puis, que l'on se rappelle surtout ces règles de critique allégorique, qu'il pose avant d'entrer dans l'explication de ses odes, et qui peuvent et doivent servir aux explications du poëme: « On doit savoir, dit-il, que les écrits peuvent s'entendre et doivent surtout s'interpréter selon quatre sens : l'un se nomme littéral, et c'est celui où les paroles ne sortent pas de leur sens propre et rigoureux. Le second s'appelle allégorique, c'est celui qui se cache sous le voile des paroles, et c'est

une vérité cachée sous un beau mensonge, comme lorsque Ovide dit qu'Orphée apprivoisait les bêtes féroces et faisait venir à lui les arbres et les plantes au son de sa lyre: cela veut dire que l'homme sage, par le moyen de sa voix, rendait doux et humbles les cœurs cruels, et faisait mouvoir à sa volonté ceux qui n'ont pas la vie de la science et de l'art, et ceux qui n'ayant la vie d'aucune science raisonnable, sont pour ainsi dire comme des pierres. Nous montrerons dans l'avant-dernier traité pour quoi les sages se servirent de ce voile. Il est vrai que les théologiens prennent ce sens autrement que les poëtes; mais comme mon intention est ici de suivre la manière de ces derniers, je prendrai le sens allégorique suivant qu'il est usité par eux. Le troisième sens s'appelle moral, et c'est celui que les lecteurs doivent remarquer avec le plus d'attention dans les écrits, pour leur avantage et pour celui de leurs disciples, comme on peut le remarquer dans l'Évangile. Quand Jésus-Christ alla sur la montagne pour se transfigurer, des douze apôtres il n'en prit que trois; d'où l'on peut moralement comprendre que, dans les affaires très-secrètes, nous devons avoir petite compagnie. Le quatrième

sens s'appelle anagogique, c'est-à-dire supérieur au sens; c'est ce qui a lieu quand, par exemple, le sens littéral des choses signifiées indique spirituellement les choses supérieures de la gloire éternelle, comme on peut le voir dans le chant du prophète qui dit : *qu'à la sortie du peuple d'Israël hors de l'Égypte, la Judée devint sainte et libre;* car, quoiqu'il soit manifeste que cela est vrai suivant la lettre, ce que l'on entend spirituellement n'est pas moins vrai, que lorsque l'âme quitte le péché elle devient sainte et libre dans ses facultés. Pour démontrer cela, le sens littéral doit toujours précéder, comme celui dans lequel sont renfermés tous les autres, et sans lequel il serait impossible et irrationnel de faire attention aux autres, et surtout au sens allégorique. » Et il continue à parler du peu de raison qu'il y aurait à expliquer aucun de ces sens sans le littéral. Il reste donc prouvé que ceux qui, dans tous les ouvrages du Dante, placent l'allégorie au-dessus de la lettre, agissent contrairement à l'intention de l'auteur. Mais pour en venir à la *Comédie*, et en finir une bonne fois avec cette question nécessaire, mais ingrate, des allégories, que l'on compare le passage de sa dédicace du *Paradis* à Can Grande, passage où il dit que le sens

de tout son ouvrage n'est pas simple, mais qu'il peut au contraire l'appeler *polisenso*, ce qui veut dire à plusieurs sens; il explique ensuite les quatre sens qui sont renfermés dans le texte : *In exitu Israël*, et il conclut enfin de cette manière : « Cela posé, il est clair que le sujet qui renferme les deux sens est double, et c'est ainsi qu'il faut voir le sujet de cet ouvrage, quant à la lettre et quant à l'allégorie. Considéré dans le sens littéral seul, le sujet de tout l'ouvrage est donc le simple état des âmes après la mort; car tout l'ouvrage ne roule que sur cet état. Si ensuite on envisage l'œuvre sous le rapport allégorique, le sujet est l'homme avec son libre arbitre, assujetti par ses mérites ou ses démérites à la justice des récompenses et des peines. » Que les lecteurs aient donc patience, si, comme moi, ils comprennent peu ou ne comprennent pas du tout l'allégorie générale de tout le poëme; celle-ci, on le voit bien, est du nombre de celles que l'écrivain a ajoutées à l'ouvrage terminé, et qui peuvent ou même doivent être écartées par les lecteurs.

Mais il y a dans le poëme d'autres allégories particulières sans lesquelles quelques-unes de ses parties seraient moins belles et même inintelligi-

bles. Et d'abord, en se souvenant bien que par Béatrix il faut entendre la jeune fille aimée du Dante, il est pourtant certain que sous ce nom se cache une allégorie; toutefois n'y cherchons pas autre chose que cette idéalisation de la bien-aimée, faite non-seulement par le Dante, mais aussi par Pétrarque et par tant d'autres de leurs imitateurs, en un mot par tous les poëtes appelés platoniciens et par beaucoup d'autres aussi qui n'étaient qu'amoureux sans être poëtes, et qui, dans une femme vertueuse et bien-aimée, n'ont prétendu voir et n'ont vu qu'un moyen de s'élever du vice à la vertu, de la terre au ciel, de la préoccupation des choses matérielles et viles, à la connaissance des choses spirituelles ou divines et à celle de la divinité même. C'est cette connaissance, cette admiration, cette béatitude ou cette félicité en Dieu, qui se trouve figurée sous le nom de Béatrix. L'allégorie ainsi comprise ne détruit ni ne cache la véritable image de Béatrix, mais elle l'élève et la fait briller de la même manière qu'ont essayé de le faire d'autres poëtes amoureux, relativement à leurs bien-aimées, quoiqu'il n'ait été donné à aucun d'eux d'y parvenir aussi bien que le Dante : au lieu d'en diminuer le nombre, on accroit ainsi les beautés de tout le poëme.

De même que Béatrix est tout à la fois Béatrix et cette connaissance ou cette béatitude en Dieu (car le nom même de sa bien-aimée a dû aider le Dante à toutes ces transformations ou ces exaltations d'elle-même); de même aussi le Virgile du poëme est d'abord le véritable Virgile, puis c'est encore la personnification de la poésie, comme le soleil est la science théologique, et ainsi de suite. Le poëme tout entier, du commencement à la fin, est plein de pareilles allégories; presque toutes sont belles, quelques-unes sont médiocres, d'autres même, avouons-le, sont inutiles, embrouillées, obscures et mauvaises. Mais l'une des plus belles, sans contredit, c'est la première ou la principale du poëme, allégorie qui a été trop souvent mal entendue, parce qu'on n'a pas voulu la comprendre dans son sens multiple et dans ses rapports avec la vie de l'écrivain, et qui, entendue ainsi, selon l'esprit et la nature de l'auteur, devient au contraire l'introduction parfaite et nécessaire d'un ouvrage dont l'écrivain se fait lui-même le héros. C'est un résumé, un assemblage, une histoire rétrospective de toute sa vie intellectuelle. Cette manière de se mettre soi-même en scène dans sa propre poésie est orgueilleuse sans

doute et on ne la pardonne qu'aux grands hommes, en considération des beautés qu'ils savent en tirer. Mais, après l'avoir pardonnée au Dante (et on la pardonne bien à Byron, à Lamartine et à tant d'autres), avouons que le poëte, avant de commencer, ne pouvait s'empêcher de parler de sa vie antérieure, de l'occasion de sa vision; et il fallait bien que, semblable aux autres qui le firent ensuite d'une manière indirecte, il en parlât dans l'ombre et sous les voiles de l'allégorie.

Le Dante nous dit donc que, vers le milieu de sa vie, à 35 ans, âge qu'il avait précisément au mois d'avril de l'année du jubilé 1300, il se trouva dans une forêt obscure, sauvage, hérissée, inabordable [1], et cette forêt, dans le sens allégorique moral, est sûrement la forêt des vices de l'humanité. Mais c'est également Florence, qu'il nomme ailleurs une triste forêt [2], s'appelant lui-même une plante de cette forêt. Ailleurs il donne aussi ce nom au royaume de France. On voit donc qu'il désigne ainsi en général le monde d'ici-bas, les royaumes et les cités, et Florence est pour lui une forêt sauvage, parce qu'alors, en 1300, elle était

[1] *Una selva oscura, selvaggia, ed aspra e forte.*
[2] *Trista selva.*

sous la domination du parti sauvage des Blancs. La forêt, c'est donc la forêt des vices, mais des vices de Florence. Il dit ensuite qu'il ne peut expliquer comment il s'y trouva, tant il était accablé de sommeil quand il y entra, après avoir quitté le bon chemin, c'est-à-dire sa fidélité à Béatrix, et la vie vertueuse observée par amour pour elle tant qu'elle vécut, et il ajoute que le souvenir de ce temps lui est si pénible que la mort ne l'est guère davantage [1]. De la forêt au fond d'une vallée, il arrive au pied d'une colline et il en voit la cime éclairée par le soleil levant, c'est-à-dire par la science ou la philosophie humaine et divine, à laquelle il avait aspiré depuis la mort de Béatrix. Mais depuis 1293 jusqu'à 1300 la vie déréglée de la jeunesse, les emplois publics, les factions et tous les vices de Florence lui ayant fait oublier ses études et ses désirs, il dit maintenant ici que ces mêmes vices, sous la figure de trois bêtes, une once, un lion et une louve l'empêchèrent de gravir cette montagne. L'ancienne interprétation, qui veut que ces bêtes signifient au sens moral, la luxure, l'orgueil ou l'ambition et l'avarice, n'est

[1] *Tanto è amara che poco è più morte.*

donc pas douteuse. Mais la luxure, c'est la luxure florentine qui fit courir des dangers au Dante dans ces années-là. L'orgueil, c'est surtout celui de la maison royale de France, et principalement de Charles de Valois, qui déjà menaçait Florence en 1300; et l'avarice, c'est celle des Guelfes, auxquels il donne le nom de loups dans tout le poëme. En comprenant ainsi les trois bêtes, chaque parole, chaque syllabe, loin de ne pas être entendue, devient une source de beauté. Toutes les trois s'opposent à ce que le Dante gravisse la montagne éclairée. Mais la louve, le parti Guelfe, est celle qui lui cause le plus grand et le dernier ennui. C'est alors que lui apparaît Virgile, représentant de la poésie, ou plutôt de la pensée même du poëme. Celui-ci l'avertit que, par ce chemin direct, il ne parviendra jamais au haut de la montagne, parce qu'il en sera empêché par la louve. Il lui prédit les méchancetés et les vicissitudes de cette bête, ou plutôt les méchancetés et les vicissitudes du parti Guelfe, jusqu'à ce qu'il soit vaincu par un chien, c'est-à-dire par un Gibelin de l'Italie méridionale, et il veut certainement parler d'Uguccione, auquel l'*Enfer* est dédié. Il faut donc, continue Virgile, que le

Dante prenne une autre route, qu'il revienne à la pensée du poëme, qu'il descende avec lui dans l'enfer et dans le purgatoire; plus tard il en reviendra avec une âme plus digne pour monter au paradis. Le Dante y consent avec courage, se dévouant tout entier à Virgile, c'est-à-dire au poëme.

Mais à la fin de la première journée, lorsqu'il voit approcher la nuit, le Dante se décourage, et de là les doutes, les interruptions dans le poëme. Il se tourne du côté de Virgile, son guide, et lui représente qu'Énée, père de Rome, de cette ville choisie d'avance pour être le siége des papes, eut la faculté de descendre aux enfers : ce qui fut aussi donné à saint Paul, *le vase d'élection.* Mais il craint, lui qui ne peut être comparé ni à l'un ni à l'autre, il craint que sa hardiesse ne soit de la folie. Alors Virgile, pour l'encourager, lui déclare de quelle manière il a été envoyé lui-même à son secours. Il lui raconte en vers divins que des limbes où il séjournait, il a été appelé par Béatrix, cette véritable gloire, béatitude et connaissance de Dieu; il lui dit que celle-ci a été excitée par Lucie ou la foi, et que cette dernière a été envoyée par une femme supérieure, qui ne peut être que la Vierge Marie, pour laquelle Béa-

trix et ensuite le Dante eurent une si grande et si tendre dévotion. Pourquoi donc se décourager? Pourquoi, étant protégé par trois semblables dames dans le paradis, rester encore en arrière? Le Dante reprend courage, et se met de nouveau en route avec son guide.

Telle est cette introduction au poëme. Interprétée d'une manière insuffisante, elle a été parfois blâmée comme inextricable par les critiques eux-mêmes, et laissée de côté avec crainte par les lecteurs qui avaient hâte d'arriver à des beautés plus claires. Mieux expliquée désormais par les dernières études des divers critiques et des biographes, elle paraîtra toujours un digne commencement du poëme et l'une de ses plus belles parties. Il y a néanmoins lieu de s'étonner que depuis plusieurs années que ces explications ont été publiées en différents endroits, on ne les ait pas encore réunies dans un commentaire. Ma qualité de biographe m'obligeant donc de rapporter le fragment de sa propre biographie que nous a laissé le Dante, et ne pouvant, dans les interprétations de ce même fragment, ni m'en rapporter à un commentaire déjà fait, ni en faire un ici dans des notes trop multipliées, j'ai cru devoir le

rejeter à part [1]. Que celui qui veut approfondir la vie du Dante lise donc attentivement ces deux chants avec mes notes ou avec celles d'autrui, ou même sans elles.

Mais avant de terminer, et ceci me paraît important à dire à l'égard du poëme en général, je m'aperçois que j'ai tout à fait négligé une difficulté qu'ont l'habitude de soulever tous les critiques : le Dante a-t-il pris l'idée de son poëme à d'autres poëmes antérieurs plus ou moins semblables? Les uns prétendent que l'idée en est prise du *Trésor* de Brunetto Latini, d'autres le tirent de certaines fables d'au delà des monts et des mers, touchant le puits de saint Patrice; d'autres de certaines visions du frère Albéric ou de je ne sais quels autres moines; tous ouvrages inconnus, obscurs et oubliés, dont il faudrait prouver que le Dante a eu connaissance, après en avoir démontré d'abord l'antériorité et la ressemblance, ce qui établirait tout au plus qu'ils sont une de ces nombreuses

[1] M. le comte Balbo a en effet imprimé à la fin de son second volume les deux premiers chants de l'*Enfer* avec un commentaire critique. Nous avons cru pouvoir nous abstenir de reproduire cette partie de son travail, ainsi que les sommaires des différents chapitres du *Convito*. (*Note de la traductrice.*)

réminiscences, une de ces mille pensées qui ont concouru à former la grande et bien autrement belle, la sublime et amoureuse pensée du Dante.

Homère eut aussi pour précurseurs ou compagnons d'autres poëtes, d'autres chantres des exploits nationaux. Shakespeare aussi fut précédé par d'autres poëtes dramatiques; Homère, pas plus que le Dante, pas plus que Shakespeare, n'a été le premier d'une manière absolue; les premiers seulement ils ont été grands en poésie, en littérature, en un mot, dans tous les arts. Les grands hommes n'ont pas coutume d'inventer jamais un genre nouveau; ils n'en ont pas besoin. Ils s'illustrent eux-mêmes dans le genre que leur a donné leur siècle, et l'originalité n'est ordinairement que la prétention des petits esprits. Laissons donc de côté cette érudition que quelques-uns regardent comme pieuse, mais que la plupart considèrent comme inutile ou inopportune, laissons surtout les disputes au sujet de la priorité qui sont plus inopportunes encore.

Chapitre VIII.

L'Enfer.

(1306-1308.)

Per me si va nella città dolente:
Per me si va nell' eterno dolore
Per me si va tra la perduta gente:
Giustizia mosse 'l mio alto Fattore,
Fecemi la divina Potestate,
La somma Sapienza, e 'l primo Amore
Dinanzi a me non fur cose create
Se non eterne, ed io eterno duro.
Lasciate ogni speranza, o voi che 'ntrate.

(Inf. III, t. 1-3.)

Par moi l'on va dans la ville désolée; par moi l'on va dans l'éternelle douleur; par moi l'on va parmi les gens damnés. La Justice inspira mon suprême architecte; je fus faite par la Puissance divine, la souveraine Sagesse et le premier Amour. avant moi il n'y avait pas de choses créées, sinon les choses éternelles, et moi je dure éternellement. Quittez tout espoir, ô vous qui entrez!

« Ces paroles écrites d'une couleur sombre[1] » le Dante les lit sur la porte de l'enfer, et il entre ensuite avec Virgile. Nous ne continuerons pas à

[1] *Queste parole di colore oscuro.*

donner ici un abrégé de l'*Enfer*. Ginguené nous en a donné un qui est aussi beau qu'on peut le faire; mais tout le monde sait qu'il est impossible de résumer d'une manière satisfaisante des ouvrages remplis de tant de beautés. On connaît aussi ce mot d'Alfieri, lorsqu'il voulut faire un semblable travail : « Peu à peu je copiais tout le poëme. » C'est ce qui arriverait à celui qui voudrait en extraire tout ce qu'il renferme d'historique, ainsi que les opinions du Dante à cet égard. Je l'ai plusieurs fois tenté, et il en résultait un commentaire complet. Quand un pareil ouvrage sera-t-il fait convenablement? Qu'il nous suffise donc de donner ici une idée de la distribution et des principaux personnages de l'*Enfer*, dans l'espoir que ce travail pourra servir d'introduction à la lecture, mais nullement avec la prétention d'y suppléer. Quant à ceux qui ont réussi à bien le comprendre et qui le savent même par cœur, ils peuvent passer ce chapitre qui est inutile pour eux.

L'enfer se trouve tout entier sous terre, mais à ciel ouvert, ayant presque la forme d'un puits en entonnoir ou en amphithéâtre; il a neuf amples gradins ou paliers concentriques, qui descen-

dent et vont en diminuant, par degrés, jusqu'au centre de notre globe occupé par Belzébuth. Nous verrons ensuite que le purgatoire se compose aussi de neuf degrés ascendants, et le paradis de neuf ciels.

A chacun des neuf cercles préside un démon principal, dont le nom et la figure sont empruntés aux divinités païennes. Ainsi, au premier cercle se trouve Caron, qui transporte dans sa barque les âmes sur le fleuve Achéron. Ce fleuve partage en deux parties le premier cercle ou limbe : l'une très-honteuse, l'autre presque glorieuse. La première est occupée par les anges, qui ne furent ni pour Dieu ni contre lui, et par les hommes indécis qui leur ressemblent, par ces hommes qui ne sont ni bons ni mauvais et qu'a tant blâmés Machiavel, ainsi que tous les esprits actifs, surtout dans les temps de factions. Parmi eux est celui qui fit le grand refus [1], probablement le pape Célestin. Dans la seconde partie du cercle, au delà de l'Achéron, sont les âmes de ceux à qui il n'a manqué que la foi; celles, par exemple, des hommes illustres de l'antiquité. Elles sont dans

[1] *Colui che fece il gran rifiuto.* Canto III.

une ville embellie de riantes campagnes, défendue par sept murailles et où l'on entre par sept portes: n'est-ce pas là la ville de la science profane où l'on entrait par les sept arts du *trivium* et du *quadrivium?* Là est la demeure de Virgile. C'est de là qu'il était déjà parti pour venir au secours du Dante; et quand il y retourne avec lui, ils sont accueillis par Homère, Horace, Ovide et Lucain, qui admettent le Dante au milieu d'eux. On peut s'étonner que les deux derniers soient indiqués ici comme des poëtes éminents, à l'exclusion d'autres Grecs et Latins, qui étaient aussi connus du Dante et qui demeuraient là. Cela peut donner à penser que ces derniers ne lui étaient connus que de nom et non par leurs ouvrages sur lesquels il aurait pu les juger.

Dans le second cercle, où commencent les tourments, demeure Minos. C'est un démon avec une queue; il juge les âmes et il s'entoure de cette queue autant de fois que l'âme qu'il condamne doit descendre de degrés. Ici les pécheurs charnels sont tourmentés par le souffle du vent ou par la rafale qui les entraîne avec elle, les jetant contre les rochers qui entourent le cercle et qui le hérissent. C'est là que se trouve Paolo et Fran-

cesca, éternellement battus ensemble par l'ouragan.

Dans le troisième cercle, qui est gardé par Cerbère, sont les gourmands enfoncés dans la fange et fouettés par une pluie éternelle. Là, entre autres, se trouve Ciacco le Florentin, qui n'est connu que par la nouvelle de Boccace, et que le Dante questionne sur le sort des factions qui divisaient la patrie en 1300. Ciacco lui fait cette prédiction dont nous avons parlé et qui condamne également les deux partis. En mettant dans la bouche de cet homme une prédiction aussi importante pour les partis, le Dante montre évidemment tout à la fois le mépris qu'il ressent pour ceux-ci et l'empressement qu'il a de faire cette prédiction.

Dans le quatrième cercle, où est Pluton, on voit se tourmenter les uns les autres, deux sortes de pécheurs opposés, les avares et les prodigues; ils se lancent réciproquement d'énormes poids. On y trouve beaucoup de gens d'église, mais aucun n'est reconnaissable, tant le vice et un pareil châtiment les ont défigurés.

Dans le cinquième est le marais du Styx, dont Phlégias est le nautonier. Dans ce marais on voit à fleur d'eau les colériques qui se martyrisent en

se frappant eux-mêmes de toutes les manières, et sous l'eau, dans la fange, les fainéants. Parmi les premiers se trouve Philippe Argenti, que l'auteur méprisait et haïssait particulièrement.

Le sixième cercle et les trois inférieurs sont appelés la ville de *Dis*, du nom que l'on donne aussi à Belzébuth. Ici les fautes et les tourments deviennent plus graves, et les flammes commencent. Les trois furies s'opposent à ce que le Dante pénètre dans la ville en le menaçant de la tête de Méduse. Il est d'abord défendu contre cet aspect par Virgile, qui lui met ses propres mains devant les yeux, et bientôt l'intervention d'un messager du Ciel, ou d'un ange qui vient et qui triomphe avec fierté, lui accorde l'entrée de la ville. Toute cette contestation, nouvelle et très-grande difficulté qui s'oppose à la continuation du voyage de l'enfer et à celle du poëme, est décrite si longuement et d'une manière si détaillée, que déjà l'on se demande s'il n'y a pas ici quelque importante allusion historique aux faits personnels de la vie du Dante et aux difficultés éprouvées par lui; mais toute espèce de doute doit disparaitre quand on le voit nous avertir lui-même de la

doctrine cachée dans *les vers étranges* [1]. Or si, comme on le doit, on ajoute foi à Boccace, et que par conséquent on croie à la reprise du poëme au chant précédent, en 1306 ou 1307, que l'on se rappelle aussi les nouvelles difficultés éprouvées pendant ces années, et les interruptions qui durent en résulter pour le poëme, et l'on ne doutera guère qu'il n'y soit fait positivement allusion. Quoi qu'il en soit, c'est dans ce sixième cercle que vont les orgueilleux, c'est-à-dire les hérésiarques et les mécréants; ils sont punis dans des tombes enflammées, et parmi eux se trouvent (outre l'empereur Frédéric II, un cardinal qui n'est pas nommé, et le pape Anastase) le grand Gibelin de la génération antérieure, Farinata des Uberti et Cavalcante Cavalcanti, père de Guido, le premier ami du Dante. En poëte inexorable, il place ainsi, pêle-mêle, suivant qu'il y était porté par ses anciennes et ses nouvelles opinions, ou par ses souvenirs, Guelfes et Gibelins, amis ou ennemis anciens et nouveaux, et ceux même qui lui sont restés toujours chers. C'est là que se trouve le dialogue mémorable entre le Dante et

[1] Chant IX, 61.

Farinata, dialogue interrompu par Cavalcanti.

Le septième cercle, que j'appellerais volontiers le cercle des envieux violents, est divisé en trois compartiments également concentriques et descendants.

Au premier, l'on voit les violents contre le prochain, plongés dans une rivière de sang; ils y sont retenus par les Centaures qui leur lancent des flèches. Là sont les tyrans anciens et modernes, Ezzelin da Romano, Obizzo d'Este, et d'autres assassins ou voleurs, Gui de Monfort, qui tua Henri d'Angleterre dans l'église de Viterbe, Regnier de Corneto et Regnier de Pazzi, deux brigands de la Toscane.

Dans le deuxième compartiment, les violents contre eux-mêmes sont transformés en buissons desséchés. Parmi ceux-ci se trouve Pierre des Vignes, le fameux chancelier de Frédéric II, qui se tua de désespoir, parce qu'on l'avait calomnié auprès de son maître. Il faut placer au rang des plus beaux passages du poëme tout cet épisode, aussi bien que les invectives contre les flatteurs, qui font voir que le poëte Gibelin n'est pas à genoux devant les idoles de son parti. Là il y a aussi un Siennois, un certain Lano, qui, mis en déroute

avec ses concitoyens, par les Arétins, à la Pieve del Toppo, se fit tuer par désespoir; puis un certain Jacques de St-André de Padoue, et un Florentin inconnu, qui se pendit dans sa propre maison.

Dans le troisième compartiment nous voyons une lande aride, où sont tourmentés par une pluie de flammes ceux qui ont été violents contre Dieu, comme Capanée, ou contre la nature, comme Brunetto Latini. Ce dernier prédit au Dante qu'il se fatiguera en vain entre les partis, et il lui montre ensuite tous ses compagnons de souffrance, François d'Accorso, célèbre jurisconsulte florentin, un évêque de Florence qui n'est pas nommé; puis Guido Guerra, fameux guerrier toscan du temps de la jeunesse du Dante; et Tegghiaio Aldobrandi, Jacques Rusticucci, Guillaume Borsieri et d'autres Florentins que le Dante connaissait personnellement ou de réputation et dont il plaint le triste sort de tout son cœur. Enfin à l'extrémité de ce cercle des violents et avec celui des frauduleux qui vient ensuite, sont Gianfiliazzi et un des Ubbriacchi de Florence; il s'y trouve aussi un Scrovigni de Padoue, qui annonce la prochaine arrivée d'un de ses con-

citoyens nommé Vitaliano, et celle de Jean Bajamonte ou des Lirti, tous usuriers.

Dans le huitième cercle, appelé spécialement *Malebolge*, cercle escarpé et où il est impossible de descendre, Virgile et le Dante arrivent sur le dos de Gérion, monstre ailé qui figure la Fraude. Les envieux frauduleux sont punis dans ce cercle, qui est divisé en dix bouges *(bolge)* ou fosses également concentriques et unies ensemble par des ponts de rochers, hormis un des passages où le pont est rompu. Ces dix fosses contiennent : 1° les séducteurs de femmes, qui sont fouettés par les démons, et parmi eux, avec d'autres Bolonais, Venedico Caccianimico, qui engagea la belle Ghisola, sa sœur, à se rendre au désir du marquis d'Este; puis Jason qui trompa Hypsyphile et Médée; 2° les adulateurs qui sont plongés dans la fiente, et parmi eux Alexis Interminelli de Lucques, et Thaïs, la courtisane; 3° les Simoniaques, fichés la tête en bas, dans des puits; entre eux il reconnaît seulement Nicolas III, mais il saisit cette occasion pour invectiver en même temps les papes à venir, Boniface VIII et Clément V; 4° les magiciens, qui ont la tête tournée vers les reins; parmi eux il voit

et attaque en passant les anciens, Amphiaraüs, Tiresias, Aruns et Chalcas, ainsi qu'un autre augure grec, et Manto, fondatrice de Mantoue; puis deux citoyens modernes de cette dernière ville, un Casolodi et un Pinamonti de Buonacossi; il passe ensuite aux modernes, Michel Scoto, Guido Bonatti et Asdente; 5° les tricheurs, qui sont dans un lac de poix où des diables les retiennent avec des crochets. Il y a ici un Lucquois qui n'est pas nommé. Il s'élève alors entre ces diables et les poëtes une scène de comédie qui paraît ignoble à quelques-uns, mais qui ne peut manquer de sembler très-animée à tout le monde; puis vient un Navarrais, un frère Gomita de Gallura et un autre Sarde, Michel Zanche; 6° les hypocrites, qui sont chargés de manteaux dorés, mais en plomb; parmi eux deux frères Gaudenti de Bologne, l'un Guelfe et l'autre Gibelin, choisis tous les deux jadis pour podestats par les Florentins. Puis nous voyons crucifiés en terre Caïphe, Anne et tous ceux qui contribuèrent à la condamnation de Jésus-Christ; 7° les voleurs enlacés de serpents de toute espèce, et parmi eux Vanni Fucci de Pistoia, qui fait au Dante la prédiction de la défaite des Blancs par Malaspina,

surnommé *vapeur du Val de Magra;* puis le Cacus antique de Virgile, et enfin cinq citoyens de Florence, à l'occasion desquels le fier exilé félicite sa patrie de la gloire dont elle jouit dans l'enfer; 8° ceux qui ont conseillé la fraude : ils sont tous enveloppés de flammes. Ici le Dante se conseille à lui-même de mettre un frein à sa pensée, et de ne pas en placer trop dans l'enfer par esprit de vengeance. Il s'ensuit qu'on n'y trouve aucun de ces concitoyens, mais il nomme parmi les anciens Ulysse et Diomède, et parmi les modernes, le seul Guido di Montefeltro, qui donna le mauvais conseil au pape Boniface; 9° ceux qui ont semé la discorde dans les familles, dans les états ou dans la religion; ils portent leurs propres membres déchirés; parmi eux se trouve Mahomet, qui prédit la fin du frère Dolcino, hérésiarque de Novare. Cet événement ayant eu lieu en 1307, c'est le souvenir le plus récent qui soit dans l'enfer; puis vient Ali, puis Pierre da Medicina, qui fait d'autres prédictions italiennes, et Curion, qui conseilla à César de passer le Rubicon, et Mosca Lamberti, celui qui dit : *Ce qui est fait est fait* [1], dans la délibération contre

[1] *Cosa fatta capo ha.*

Buondelmonte, et Bertrand del Bornio, qui engagea un prince anglais à se révolter contre son père, et finalement Geri del Bello, le parent non vengé du Dante; 10° les alchimistes (damnés ainsi à cause d'une science supérieure à leur siècle), les faussaires, les faux monnayeurs et les menteurs, punis par toute sorte de maladies; entre autres un citoyen d'Arezzo, qui n'est pas nommé et qui s'était vanté de voler en l'air; puis Cappocchio de Sienne et Gianni Schicchi, le Florentin, et la Myrrha de l'antiquité, et maître Adam de Brescia, qui adresse des invectives aux comtes de Romena, pour lesquels il avait falsifié les florins de Florence; et enfin la femme de Putiphar et le grec Sinon.

Ici se termine le cercle de *Malebolge*, où le poëte a accumulé les supplices, les pécheurs et les souvenirs satiriques; mais là ne finissent pas les frauduleux. Les plus détestables d'entre eux, et la pire de toutes les espèces de pécheurs, car ils présentaient, pour ainsi dire, en eux les plus grands péchés, les traîtres sont dans le IXe cercle et le plus bas. La diminution de chaque cercle, réduit à un puits étroit, empêche qu'on ne puisse y descendre; mais les parois du puits sont soute-

nues en guise de cariatides, par Nemrod et par les géants de l'antiquité, qui firent la guerre à Jupiter, et un de ceux-ci prenant les deux poëtes au bord du huitième cercle, les dépose au fond du neuvième. Ici tous les traîtres sont punis dans la glace, mais de différentes manières, dans chacune des quatre zones concentriques, mais toutes sur le même plan; la première et la plus ample se nomme *Caina,* et contient ceux qui ont trahi leurs propres parents : c'est d'abord Camicion de Pazzi, Alexandre et Napoléon des Alberti, Mordrec le fils d'Artus, roi d'Angleterre, un Focaccia, et Sassol Mascheroni; on y annonce l'arrivée de Carlino de Pazzi.

La seconde zone est appelée *Antenora;* on y voit les traîtres à la patrie, parmi lesquels Bocca des Abbati, qui trahit les Florentins au mont Aperti, et Buoso da Doara, qui trahit le roi Manfred; puis un Beccara et Jean Soldanieri, et avec Ganelon, qui trahit Charlemagne, un certain Tebaldello de Faenza; puis enfin, ainsi que tout le monde le sait, les deux Pisans, l'archevêque Roger et Ugolin, placés l'un au-dessus de l'autre. Et après tant de descriptions accumulées jusqu'ici, peut-être en lisant ce qui se rapporte à ces der-

niers, sera-t-on plus que jamais étonné de trouver encore tant de vigueur dans les descriptions et dans le récit. C'est que la force créatrice du Dante est vraiment incroyable, inconcevable. Découragé plus d'une fois, comme il arrive à tout le monde, dans le cours de son long ouvrage, on le voit ensuite, contrairement à l'usage des autres écrivains, parvenir au terme non-seulement frais et vigoureux, mais plus fort que jamais; et qu'on ne dise pas que cet accroissement de force jusqu'à la fin soit le résultat de l'art et de l'étude : il était dans sa nature de se fortifier à mesure qu'il avançait.

La troisième zone ou *Ptolomea* comprend ensuite les traîtres si pervers qu'ils ont le *privilége*, comme dit le poëte, d'y être précipités et d'y être tourmentés en esprit, tandis que leurs corps restent sur la terre, où, animés par un diable, ils ont l'apparence de la vie. On voit ici un moine, Albéric de Faenza, et messire Branca Doria, de Gênes, personnages encore vivants, mais que, par cet artifice si amer, le poëte, plus que jamais satirique, a jeté au fond de l'enfer. Il arrive enfin à la *Judecca*, quatrième et dernière zone du neuvième et dernier cercle. Au milieu sont trois grands traîtres (et remarquez ici le jugement et la com-

paraison du Gibelin), Brutus, Cassius et Judas, broyés tous les trois dans les trois bouches des trois faces du plus grand des diables, *Dis* ou *Belzébuth*. Celui-ci est ailé, et ses ailes immenses, en agitant l'air, font glacer le Cocyte ou le marais de tout le cercle. Le grand démon lui-même, qui s'y trouve enfoncé, a la moitié du corps dans notre hémisphère, l'autre dans l'hémisphère opposé; et c'est le long de son poil, d'une longueur démesurée, que Virgile descend avec le Dante, entrelacé à son cou, et qu'ils arrivent à la moitié de ce corps et de cette façon au centre de la terre. Virgile se tourne alors sens dessus dessous, et remonte avec le Dante d'abord le long des jambes du monstre, puis par un trou ou par une caverne de l'autre hémisphère, jusqu'à ce qu'ils revoient enfin les étoiles, un jour après leur entrée par la porte éternelle.

Telle est la longue trame, tel est le squelette de la première partie du poëme, squelette dépouillé de tout ce qui lui donne la vie et privé de ses admirables ornements. Que le Dante et ses admirateurs me le pardonnent! car, quelque grand et original que soit le mérite de la conception générale que j'ai seulement essayé d'indiquer, le mérite de

l'exécution l'est bien davantage. Quiconque voudra pénétrer dans les détails, comprendra par lui-même pourquoi l'auteur, désireux d'employer toutes les figures et tous les styles, a donné à son ouvrage le nom de *Comédie*. Il comprendra comment ces figures si variées et si vives, ce style également varié, et surtout si propre dans chaque parole et dans chaque syllabe, au point qu'en cela peut-être il n'a point d'égal; il comprendra, dis-je, comment tout cela, de génération en génération, a fait l'admiration constante de ceux qui en ont été ou qui en sont les lecteurs attentifs. Une œuvre puissante et de longue haleine exige, en effet, une lecture profonde et souvent répétée, l'œuvre du Dante plus qu'aucune autre. Son style est semblable à ces fortes compositions musicales qui, pleines de mélodies et d'harmonie, nous ravissent l'âme, il est vrai, à la première audition, mais d'une manière confuse et sans nous laisser le temps ou la force d'en distinguer les beautés; et ce n'est qu'après les avoir entendues mainte et mainte fois, que nous parvenons peu à peu à les comprendre tout à fait. Quiconque lira la *Comédie* d'une manière trop différente de celle qui a présidé à sa création, doit désespérer d'en jouir parfaitement.

Mais, après avoir fait à l'admiration la part immense qui lui revient, ne laissons pas circonvenir notre esprit ni dominer notre jugement même par une telle grandeur, et pardonnons au Dante qui a écrit dans l'âge des espérances détruites et sous l'inspiration de l'amour et de la haine, amour réduit à des regrets, haine active et croissante au contraire, pardonnons-lui précisément de s'être trompé. Il se trompa dans ses colères locales, personnelles et presque féminines, contre des concitoyens, des voisins, des hommes publics et privés, à tant de reprises, ainsi que nous l'avons vu, et de la manière la plus acerbe, la plus vindicative et la moins chrétienne qui existe, en les jetant, par le fait d'une autorité usurpée et atroce, au nombre des malheureux dévoués à la damnation éternelle. Une telle idée, un tel supplice ne pouvaient se montrer que dans un siècle encore barbare et en empruntant à notre divine religion toute sa sévérité, ou plutôt en l'exagérant plus que ne le comportaient sa miséricorde et sa mansuétude. Il n'y aurait ni assez de blâmes, ni assez de condamnations contre l'écrivain qui voudrait, de nos jours, imiter le Dante en cela, même de loin. De son temps, au contraire,

où la cruauté s'appelait de la justice, peut-être pensa-t-il ne se montrer que juste.

C'est ce qu'il a fait certainement lorsqu'il a fulminé contre les désordres des villes factieuses et immorales de son temps. Il y a dans l'*Enfer* quatre invectives contre Florence; il y en a une contre Pistoia, une contre Lucques, une contre Sienne, une contre Pise et une contre Gênes, qui vont presque en manière de *crescendo*, jusqu'à la fin du poëme de l'*Enfer*. En somme, ce chant, non pas tant peut-être à cause du sujet qu'à cause du temps où il fut écrit et des dispositions de l'auteur, est devenu un chant de colère, à peine tempéré par quelques douces paroles de Béatrix, par quelques autres à Virgile, et par l'épisode de Françoise de Rimini. Cela ne veut pas dire que le poëte se soit montré toujours et tout entier en colère. Il y avait en lui un amour, un amour infini, tel que n'en ont jamais éprouvé ses nombreux imitateurs ou admirateurs. Ceux qui ne lisent que l'*Enfer*, et qui ne connaissent pas les anges et les affections du *Purgatoire*, non plus que la Béatrix du *Paradis* terrestre et les joies du *Paradis* céleste du Dante, ceux-là n'en ont vu que la partie terrible et en laissent toute la partie

douce et affectueuse. Que celui qui ne craint pas d'exalter en lui les passions amères, relise donc continuellement l'*Enfer;* que celui qui veut les tempérer par de douces affections, lise le *Purgatoire;* mais si l'on veut élever son esprit jusqu'aux choses surnaturelles, qu'on lise le *Paradis;* et si, enfin, l'on cherche à connaître vraiment le Dante, qu'on étudie tout ce poëme où se montrent et se cachent tour à tour les trésors de cette riche et admirable nature.

Chapitre IX.

Le Dante à Paris et en Angleterre. Rodolphe, Albert d'Autriche, Henri VII, de Luxembourg, empereurs.

(AVRIL 1308—1311.)

E se 'l mondo sapesse 'l cor ch' egli ebbe,
Mendicando sua vita a frusto a frusto,
Assai lo loda e più lo loderebbe.
(PARAD. VI, t. 47.)

Et si le monde, qui lui accorde tant de louanges, savait quel cœur il eut, en mendiant sa vie morceau par morceau, il le louerait bien davantage.

Lorsqu'il eut achevé l'*Enfer* et qu'il l'eut remis à frère Hilarion, le Dante, selon toute probabilité, partit de Lunigiana pour Paris, en 1308. Il passa par les deux rivières. On en trouve une réminiscence évidente dans le passage du commencement du *Purgatoire*, où, nommant les deux points extrêmes de cette côte, il dit : « Entre Lerici et

» Turbia, le précipice le plus désert, le plus es-
» carpé, est un escalier facile, etc.[1]. » Et cet autre, où il indique comme une des plus rapides, la descente de Noli. Puis, de là se rendant à Paris, il dut passer par la Provence, et suivit très-probablement la route ancienne et nouvelle et pour ainsi dire unique, d'Avignon, de cette Babylone, alors si odieuse aux bons Italiens, et où le gascon Clément V avait établi son siége. On ne retrouve dans le poëme aucune indication ni réminiscence de ce voyage; mais on peut aisément se figurer quelle foule de pensées et de sentiments durent, au moins en passant, s'élever dans le cœur de l'ancien ambassadeur florentin à la cour pontificale, dans le cœur du poëte maintenant errant et exilé, qui désormais s'apprêtait à corriger son siècle. Voici toutefois de quelle manière Boccace nous raconte ce grand voyage, puis le séjour que fit l'exilé à Paris. « Lorsqu'il vit de tous côtés la route se fermer à son retour et son espoir s'évanouir chaque jour de plus en plus, lorsqu'il se vit non-seulement loin de la Toscane, mais hors de l'Italie,

[1] *Tra Lerici e Turbia la più diserta*
La più rotta ruina è una scala,
etc. (Purg. III, t. 17.)

et qu'il eut traversé les monts qui la sépare de la province de Gaule » (c'est-à-dire les Apennins des deux rivières jusqu'à la Provence), « il se rendit comme il put à Paris, et il s'y adonna tout entier à l'étude de la théologie et de la philosophie, repassant encore en lui-même celles des autres sciences que bien des empêchements lui avaient peut-être fait oublier. Dans le temps qu'il se livrait ainsi à l'étude, il arriva que, etc. » Voilà qui est clair. Le Dante reprit avec une nouvelle ardeur sa vie studieuse, s'attachant surtout aux études qui convenaient le mieux aux deux parties du poëme qui lui restaient à faire et dans lesquelles on trouve, en effet, tant de preuves de ces études. Plus loin, Boccace ajoute encore d'autres particularités : « Ce poëte, dit-il, ne fut pas moins remarquable par sa merveilleuse capacité, par la grande fidélité de sa mémoire et par la rare perspicacité de son esprit, au point que, lors de son séjour à Paris, comme il y soutenait une thèse *de quolibet*, dans une des écoles de théologie, il recueillit sur-le-champ et répéta régulièrement, dans l'ordre où elles avaient été posées, quatorze questions faites par plusieurs savants hommes, sur diverses matières, avec les arguments que les adversaires s'é-

taient opposés réciproquement pour ou contre. Puis, en suivant le même ordre, il donna avec subtilité une solution et une réponse aux arguments contraires, ce qui fut presque considéré comme un prodige par tous les assistants. »

Le même auteur dit aussi, dans un autre endroit, qu'à Paris, « il allait souvent à l'université et qu'il y soutenait des thèses sur toutes les sciences, contre quiconque désirait discuter avec lui. » Benvenuto d'Imola dit également qu'après avoir, dans sa jeunesse, étudié la philosophie naturelle et morale à Florence, à Bologne et à Padoue, étant arrivé à un âge plus mûr et se trouvant déjà exilé, il s'adonna à la théologie sacrée, à Paris, où il acquit tant de célébrité, que les uns lui donnaient le titre de *poëte*, la plupart celui de *philosophe*, d'autres celui de *théologien*. » A tous ces témoignages, est-il besoin que nous en ajoutions encore un troisième de Boccace, ou bien ceux de Villani et de quelques autres écrivains postérieurs? Ils deviennent inutiles après l'affirmation capitale de Boccace, lequel naquit peu d'années après, en 1313, et qui, vers 1320, fut conduit à Paris par son père, venu dans cette ville pour ses affaires de commerce. Les voyages des marchands italiens dans cette ca-

pitale étaient fréquents à cette époque, et elle en a gardé un souvenir dans le nom d'une de ses rues les plus commerçantes, appelée la rue des Lombards. Le Dante put donc y retrouver beaucoup de compatriotes; mais que son genre de vie y ait été bien différent du leur, et que le poëte ait probablement vécu séparé et solitaire, c'est ce qu'on peut croire, d'après le but si différent de son voyage et aussi d'après une particularité que nous a fait connaître un abréviateur de la vie de Boccace. « Les études du Dante à Paris, dit-il, ne se firent pas pour lui sans une grande privation des choses les plus nécessaires à la vie. » Tout le monde enfin s'accorde à voir une réminiscence évidente de cette partie de sa vie, dars ce passage du *Paradis*, où saint Thomas, qui fut jadis lui-même la plus éclatante lumière de l'université de Paris, indiquant au Dante les plus grands docteurs en théologie, lui dit :

« Celle-ci dont ton regard se détourne en revenant vers moi, est la lumière d'un esprit » plongé dans de si profondes pensées, qu'il » trouva la mort trop lente à son gré; c'est la » lumière éternelle de Séguier qui, en faisant ses » lectures dans la rue du Fouarre, expliqua par

» ses syllogismes les vérités les plus rares [1]. »

Les commentateurs ajoutent que cette rue *degli strami* est l'ancienne rue des Fouarres (près la place Maubert), ainsi nommée parce que, comme il n'y avait pas alors de bancs aux écoles, les étudiants y portaient de la paille ou du foin, qu'ils changeaient et remplaçaient par des herbes odoriférantes les jours de fêtes. Notre grand et studieux exilé alla donc, pauvre et nécessiteux, s'asseoir sur la paille dans cette rue. Mais qu'y a-t-il de si étrange dans la pauvreté, peut-être en partie volontaire, de cet homme qui était l'adversaire et le déserteur du parti Guelfe français, l'ennemi personnel de la maison royale de France, à laquelle il se préparait à lancer ses invectives et qu'il décriait même déjà dans ses écrits. Oui, sans doute, la véritable pauvreté, qui a tant d'amertume pour tout le monde, plus encore pour celui qui n'y a pas été accoutumé dès l'enfance,

[1] *Questi onde a me ritorna il tuo riguardo,*
È il lume d' uno spirto, che'n pensieri
Gravi, a morire gli parve esser tardo :
Essa è la luce eterna di Sigieri,
Che leggendo nel vico degli strami
Sillogizzò invidiosi veri.
(Parad. x, t. 45-46.)

surtout dans une ville où règne l'activité et l'abondance, cette pauvreté-là dut faire éprouver au Dante quelques-unes de ses amertumes, et les vers que nous citons en tête de ce chapitre, en sont probablement une réminiscence. Mais on y voit en même temps cette consolation que l'espérance de la gloire fait naître naturellement dans les âmes fortes et surtout chez les esprits studieux. Les études étaient, pour un homme comme le Dante, une nécessité première, bien supérieure au besoin de l'aisance; et c'était ce que Paris offrait dès lors libéralement au monde. De nos jours aussi, nous avons vu se réfugier dans cette ville d'autres exilés; et quelques-uns sont allés s'y asseoir, comme le Dante, pauvres auditeurs, et participer aux mêmes libéralités; nous en avons vu d'autres, traités plus favorablement encore, monter aux chaires des professeurs, et de là distribuer la science à leurs compatriotes et amis aussi bien qu'à leurs propres hôtes.

Si le Dante alla en Angleterre, ce fut certainement en quittant Paris. Nous n'en trouvons qu'un indice, aussi dans les ouvrages de Boccace qui, dans une épître poétique adressée à Pétrarque, dit que le Dante visita « Paris et l'Angleterre, si-

tuée à l'extrémité du monde[1]. » D'autres ajoutent qu'il alla à l'université d'Oxford; mais c'est là une de ces conjectures qu'il n'y a moyen ni d'affirmer ni de contredire. Nous ne nous arrêterons donc pas ici à exposer l'état des princes ou des peuples de la France ou de l'Angleterre, comme nous l'avons fait pour les contrées d'Italie, où le Dante eut des intérêts politiques; car nous n'écrivons pas maintenant l'histoire de cette époque, mais bien la vie du Dante. Il nous suffira de rappeler qu'alors régnait en Angleterre Édouard II, de la maison des Plantagenets, et en France toujours le même Philippe-le-Bel, ennemi de Boniface et trop ami de Clément V. En 1307, ce roi obtint de ce dernier pape la condamnation des Templiers, et il les envoya à l'échafaud, précisément pendant les années 1309 et les suivantes. Le Dante fut donc témoin de toute cette tragédie, à ce qu'il semble, et (quoique l'université fréquentée par lui y ait participé) il la blâma dans ses vers contre Philippe-le-Bel, où, après avoir raconté l'outrage fait à Boniface, il ajoute : « Je vois le » nouveau Pilate, qui est si cruel que cela ne le

[1] *Parisios dudum extremosque Britannos.*

» satisfait pas, et qui, sans décret de ceux qui » en ont le pouvoir, porte ses désirs cupides jus- » que dans le Temple[1]. » Et tout le *Purgatoire* est plein de pareils souvenirs de la France et même de mots français.

Mais nous sommes pressés de tourner plutôt nos regards vers l'Allemagne, qui ne cesse jamais longtemps d'avoir de l'importance dans aucune histoire d'Italie, et nous nous arrêterons à l'élection du nouvel empereur, élection qui fut faite un peu avant ou un peu après l'arrivée du Dante à Paris, et qui fut ensuite cause de son départ de cette ville. Si jusqu'ici nous n'avons presque jamais fait mention des empereurs, c'est qu'à aucune époque du moyen âge, ils ne s'embarrassèrent aussi peu des affaires d'Italie. Serait-ce pour ce motif que les arts, les lettres, la poésie et le Dante y grandirent alors si facilement? S'il en est ainsi, ce fut une fortune réciproque pour les deux pays; et telle fut l'opinion de l'un des plus grands hommes qui aient jamais monté sur le trône des Césars, de

[1] *Veggio 'l nuovo Pilato si crudele*
Che ciò nol sazia, ma senza decreto
Porta nel Tempio le cupide vele.
(Purg. xx, t. 31.)

ce Rodolphe, qui fut le vaillant chef de la maison d'Autriche. Simple gentilhomme de la maison de Thierstein, n'ayant pas d'autre titre que celui de comte de Habsbourg, par son aïeule Ida, mais fameux dans les armes durant les dernières vacances et contestations de l'empire, il s'était vu, après les vaines élections de Guillaume de Hollande, de Richard d'Angleterre et d'Alphonse de Castille, élire roi des Romains et d'Allemagne, en 1273; mais il n'était jamais venu se faire couronner roi d'Italie à Monza, ni empereur à Rome. Il disait, assure-t-on, « qu'aucun de ses prédécesseurs n'était revenu d'Italie sans y avoir perdu de ses droits et de son autorité. » Éloigné, il se tint en bonne harmonie avec les Italiens et les papes, auxquels il ne disputa point les droits contestés jusqu'alors sur la Marche, sur la Romagne et sur l'antique héritage de la comtesse Mathilde. A dater de cette politique sobre du grand Rodolphe relativement à l'Italie, les papes peuvent reconnaître non le droit, mais le fait de leur puissance temporelle, les villes italiennes, le développement de leur liberté, et les membres de la maison d'Autriche, leur élévation de la condition de gentilshommes à celle de princes, égaux d'a-

bord, puis supérieurs à toute puissance germanique; car en ne considérant que ce qui regarde la Germanie, Rodolphe eut la puissance et le talent de se faire obéir plus que ne l'avaient pu faire les anciens Saxons, Franconiens et Souabes, et il sut accroître, plus qu'aucun d'eux, ses propres états héréditaires, en débarrassant l'Autriche de son adversaire particulier, d'Ottocare, roi de Bohême, et en laissant pour héritage cette dernière couronne, aussi bien que la couronne de roi des Romain, par élection, à son fils Albert, en l'an 1298.

Celui-ci suivit la politique de son père ; il s'abstint de convoiter l'Italie, et s'employa tout entier à agrandir ses états héréditaires. Mais, trop inférieur au grand Rodolphe, il commanda moins en Allemagne, et voulut accroître son héritage non par le grand art des conquêtes, aux dépens de ses voisins, mais par de mesquines usurpations aux dépens de ses sujets. De là cette immortelle résistance d'où naquit la liberté juste, modérée, unie et, par cela même, durable des Suisses.

Ce fait mémorable arriva en 1307, tandis que le Dante peignait les grands événements de l'Europe, et le poëte ne daigna pas cependant jeter un regard sur ces héros des Alpes, si vénérés depuis,

mais alors pauvres, obscurs, et cachés aux yeux des orgueilleux citoyens de l'Italie déjà ancienne et corrompue. A coup sûr, si ces républicains montagnards eussent été connus du Dante ou de quelque autre de nos ancêtres, ils auraient pu leur faire envie, sinon pour autre chose, au moins pour leur modération. Cette vertu éclata surtout en eux le 1er mai 1308, lorsqu'Albert ayant été mis à mort traîtreusement par Jean, son cousin, qui avait à se venger de lui, le meurtrier ne put trouver un asile chez les ennemis mortels, mais généreux, de sa victime. Le chantre sublime de ces événements, Frédéric Schiller, fit preuve d'une modérération semblable. Le Dante les rappelle d'une manière trop différente et semble presque s'en réjouir. Il avait, autant que personne, un cœur capable d'apprécier une générosité quelconque; mais son âme, passionnément Gibeline, ne sut jamais pardonner aux deux premiers princes autrichiens cet abandon de l'Italie qui excite aujourd'hui nos éloges, et auquel il attribuait alors la domination de l'odieux parti contraire. Il met cependant Rodolphe à la vallée des rois dans le *Purgatoire*, mais voici comment il en parle :

« Celui qui, assis plus haut, parait avoir né-

» gligé de faire ce qu'il devait faire, et qui ne
» mêle pas ses chants à ceux des autres, ce fut
» l'empereur Rodolphe ; il pouvait guérir les
» blessures qui ont fait mourir l'Italie, de ma-
» nière qu'il est tard pour que d'autres puissent
» les guérir [1]. »

Mais cela n'est rien en comparaison de ce qu'il avait dit au chant précédent, à propos de ce même Rodolphe et d'Albert, et l'on voit qu'en écrivant ainsi, il avait encore présente à la mémoire la mort de ce dernier, et qu'il avait placé bien des espérances dans son successeur. Le Dante, qui lance des imprécations contre tant de villes dans l'*Enfer*, invective ici l'Italie entière. Et, d'abord, il lui reproche avec trop de justice ses divisions intestines, puis il les attribue à ce que les deux empereurs n'y sont pas venus. Chacun pourra juger de ce qu'il y a de vrai en cela, par l'histoire même de ces divisions à cette époque, et depuis lors jus-

[1] *Colui che più sied' alto ed ha sembianti*
D'aver negletto ciò che far dovea,
E che non muove bocca agli altrui canti,
Rodolfo imperator fu, che potea
Sanar le piaghe ch' hanno Italia morta,
Sicchè tardi per altri si ricrea.
(PURG. VII, t. 31-32.)

qu'à la destruction de l'empire. Quoi qu'il en soit, le Dante et Virgile rencontrent, dans le *Purgatoire*, Sordello, le troubadour Mantouan, et Virgile, interrogé sur sa patrie, n'a pas plus tôt prononcé le nom de *Mantoue*, que Sordello, sans attendre qu'il le connaisse mieux, l'embrasse comme concitoyen. C'est alors que le Dante éclate :

« Oh! Italie esclave, hôtellerie de douleur,
» navire sans pilote, au milieu d'une grande tem-
» pête, tu n'es plus la reine des provinces, mais
» un lieu de prostitution. Cette âme généreuse
» fut empressée à fêter son concitoyen au doux
» nom de sa ville natale, et à présent ceux qui
» vivent dans ton sein ne peuvent être sans
» guerre, et ceux qui sont enfermés dans les
» mêmes murailles et les mêmes fossés, se ron-
» gent les uns les autres. Malheureuse, parcours
» tes rivages et tes mers, et puis regarde dans
» ton sein s'il y a quelque lieu qui jouisse de
» la paix. A quoi sert-il que Justinien ait ra-
» justé ton frein, si la selle est vide; sans lui la
» honte serait moindre pour toi, ô race qui de-
» vrait être soumise et laisser César s'asseoir
» sur la selle, si tu comprenais bien ce que Dieu
» t'ordonne. Regarde comme cette bête est de-

» venue rétive, parce qu'elle n'est pas corrigée » par les éperons depuis que tu as mis la main » sur sa bride. O Albert de Germanie, qui abandonnes cette bête indomptée, devenue sauvage, » et qui devrais enfourcher ses arçons, qu'un » juste jugement tombe du ciel étoilé sur ton » sang, et qu'il soit nouveau et manifeste, tel » que ton successeur en conçoive de la peur, car » toi et ton père, retenus par la cupidité, vous » avez souffert que le jardin de l'empire fût déserté; viens, homme sans souci, voir les Montaigus et les Capulets, les Monaldi et les Philippeschi, ceux-là déjà malheureux et ceux-ci » pleins de soupçons; viens, cruel, viens voir » l'oppression de tes nobles, guéris les plaies qu'ils » ont faites, et tu verras comme Santafiora est » en sûreté. Viens voir ta Rome qui pleure, veuve » délaissée, qui t'appelle jour et nuit, en disant : » Mon César, pourquoi n'es-tu pas avec moi? » Viens voir combien les peuples s'aiment; et si » tu n'as aucune pitié de nous, sois du moins » honteux de ta renommée! [1] »

[1] *Ahi serva Italia, di dolore ostello;*
Nave senza nocchiero in gran tempesta,
Non donna di provincie, ma bordello!

Albert d'Autriche étant mort, Charles de Valois, que nous ne connaissons que trop, prétendait lui succéder; il était naturellement appuyé par le roi son frère, mais combattu par le pape Clément, qui était déjà éloigné de la maison royale de France. Celui-ci fit élire Henri de Luxembourg; dès lors il louvoya plus que jamais entre le parti français et le parti impérial, les Guelfes et les Gibelins. L'élection se fit en novembre 1308, et

Quell'anima gentil fu così presta
Sol per lo dolce suon della sua terra
Di fare al cittadin suo quivi festa;
Ed ora in te non stanno senza guerra
Li vivi tuoi; e l'un l'altra si rode
Di que' ch'un muro ed una fossa serra.
Cerca misera intorno dalle prode
Le tue marine, e poi ti guarda in seno
S'alcuna parte in te di pace gode.
Che val perchè ti racconciasse 'l freno
Giustiniano, se la sella è vota?
Sanz'esso fora la vergogna meno.
Ahi gente che dovresti esser devota
E lasciar seder Cesare in la sella,
Se ben intendi ciò che Dio ti nota!
Guarda com'esta fiera è fatta fella,
Per non esser corretta dagli sproni,
Poi che ponesti mano alla predella.
O Alberto Tedesco ch' abbandoni
Costei ch' è fatta indomita e selvaggia

par conséquent à peu près vers le temps du voyage ou de l'arrivée du Dante à Paris.

Remarquons ici ce que dit Boccace. Ainsi que nous l'avons vu, suivant lui, le Dante fut contraire à cette élection, faite en concurrence avec son plus grand ennemi. Henri n'étant encore qu'un petit prince germanique, comme les deux princes, ses prédécesseurs, le Dante espéra peu qu'il ferait en Italie cette descente tant désirée.

E dovresti inforcar li suoi arcioni.
Giusto giudicio *dalle stelle caggia*
Sovra 'l tuo sangue; e sia nuovo ed aperto
Tal che il tuo successor temenza n'aggia.
Ch'avete tu e 'l tuo padre sofferto
Per cupidigia di costà distretti,
Che 'l giardin dello 'mperio sia diserto.
Vieni a veder Montecchi e Cappelletti,
Monaldi e Filippeschi, uom senza cura,
Color già tristi e costor con sospetti.
Vien, crudel, vieni, e vedi la pressura
De' tuoi gentili e cura lor magagne,
E vedrai Santafior com' è sicura.
Vieni a veder la tua Roma, che piagne,
Vedova, sola, e dì e notte chiama:
Cesare mio, perchè non m'accompagne?
Vieni a veder la gente quanto s'ama;
E se nulla di noi pietà ti muove,
A vergognarti vien della tua fama.
(Purg. vi, t. 26-39.)

Nous devons avouer que ces désirs-là furent communs, non-seulement à tous les Gibelins, mais encore aux autres Italiens et étrangers; et que la venue d'un empereur n'ayant pas eu lieu depuis soixante ans, et n'ayant conséquemment pas été vue par la génération active, se trouvait désormais dans les vœux et selon l'opinion du plus grand nombre. A peine élu, on voit donc Henri VII s'y préparer, en 1309, après avoir arrangé les affaires de l'Allemagne, puis on le voit se mettre en route dans l'été de 1310. Il avait déjà été précédé de quelques mois, en Italie, par Robert, nouveau roi de Naples, fils et successeur de Charles II. Ainsi, dans la même année, descendaient chez nous les deux princes les plus puissants de la Péninsule, les deux chefs des partis qui la divisaient, et le pape continuait à louvoyer.

Le Dante qui, peu de temps avant, dans l'anxiété où le mettaient les désirs de la descente et la crainte qu'elle ne s'effectuât pas, avait adressé ses imprécations poétiques aux deux derniers empereurs, en guise d'avis à Henri, exprimait maintenant sa joie et celle de ses compagnons d'exil, dans une lettre que nous avons

et qui est sans date, mais que l'on croit écrite au moment où Henri était sur le point de partir, conséquemment à peu près vers la moitié de cette même année 1310. Écrite en latin, comme les autres, mais traduite en langue vulgaire à une époque reculée, elle a pour adresse : « A tous et à chacun des rois de l'Italie, aux sénateurs de Rome, ducs, marquis, comtes, et à tous les peuples, le Dante Alighieri de *Florence*, humble Italien, injustement exilé, souhaite la paix. » Ambitieuse adresse, à dire vrai, qui fait croire que cette épître, aussi bien que celle que nous avons vue, *aux princes de la terre*, après la mort de Béatrix, ne fut qu'un simple soulagement donné à ses pensées, que peut-être il ne publia pas alors; en un mot une fiction littéraire et presque poétique de sa propre imagination. Elle est certainement pleine d'une belle érudition et de doctes arguments tout à fait dans le goût du siècle, mais peu propres assurément à émouvoir ou le bon et rude empereur, ou ses allemands, semblables à lui. Elle commence par des expressions bibliques de la joie de l'écrivain, puis elle continue avec un peu plus de précision : « Réjouis-toi désormais, ô Italie, toi qu'on ne peut s'empê-

cher de plaindre, toi qui paraîtras bientôt dans le monde digne d'envie même pour les sarrasins; car ton époux, qui est la joie du siècle et la gloire de ton peuple, le très-pieux Henri, l'illustre César, *auguste (accrescitore)*, se hâte de venir à tes noces; sèche tes larmes, ô ma toute belle, et quitte ces airs de tristesse; car il approche celui qui te délivrera de la prison des méchants, celui qui, frappant les hommes coupables de félonie, les condamnera au châtiment de l'épée, et il affermera sa vigne à d'autres ouvriers, qui vendront le fruit de la justice dans le temps de la moisson.

« Mais n'aura-t-il pitié de personne? Au contraire, il pardonnera à tous ceux qui demanderont miséricorde, car il est César, et sa pitié descend de la source de toute pitié; sa justice aura horreur de toute cruauté; elle punira toujours avec modération; si l'on méritait un châtiment plus sévère, elle s'arrêterait. Et maintenant, quelque méchant pourra-t-il donc frauduleusement faire pencher sa balance? ou bien, lui, doux et facile, boira-t-il à la coupe de la présomption? Non, car il est *auguste* (*accrescitore*); et, s'il est auguste, il ne recherchera point les fautes de ceux qui se se-

ront repentis, et jusque dans la Thessalie, il poursuivra la Thessalie, mais il la poursuivra d'un constant amour.

» O sang des Lombards, dépose ta vieille cruauté, et s'il reste quelque chose des Troyens et des Latins, fais-lui place, afin que lorsque l'aigle, qui descend comme la foudre, sera venue, elle voie ses aiglons chassés et ne voie pas l'endroit de sa propre race occupé par de jeunes corbeaux. Prends-donc courage, ô peuple de la Scandinavie, et jouis autant que tu le dois de la présence de celui qui a mérité de venir. Ne te laisse pas entraîner par la cupidité trompeuse qui, semblable aux syrènes, assoupit la raison par je ne sais quelles douceurs; prends donc un aspect qui marque ta soumission à sa puissance et chante les psaumes de la pénitence, en considérant que celui qui résiste à son autorité résiste à l'ordre de Dieu; que celui qui résiste à la volonté divine ressemble à l'impuissant qui se révolte, et qu'il est difficile de regimber contre la force.

» Mais vous qui pleurez dans la soumission, reprenez courage, car votre salut approche.....; pardonnez, pardonnez désormais, ô mes amis, vous qui avez avec moi souffert l'injustice..... Oui, la

puissance de Pierre et celle de César procèdent l'une et l'autre de Dieu comme d'un point..... Veillez donc tous et allez à la rencontre de votre roi, ô habitants de l'Italie; qu'il ne vous suffise pas de lui garder obéissance, mais faites-vous gouverner comme des hommes libres.

» Je ne vous engage pas seulement à aller à sa rencontre, mais aussi à révérer sa présence. Vous qui buvez à ses fontaines, vous qui naviguez dans ses mers, vous qui foulez le sable de ses îles et les sommets des Alpes, qui lui appartiennent, vous qui enfin ne possédez vos biens que par le lien de sa loi, ne veuillez pas comme des ignorants vous tromper vous-mêmes..... Dieu ne vous a-t-il pas montré par des témoignages éclatants qu'il prédestinait le prince de Rome? et l'église n'avoue-t-elle pas avec les paroles du Christ que depuis il a été confirmé en vérité?

» Celui-ci est l'homme que Pierre, le vicaire de Dieu, nous conseille d'honorer; c'est celui que Clément, aujourd'hui successeur de saint Pierre, a éclairé de la lumière d'une bénédiction apostolique, afin que là où le rayon spirituel ne suffit pas, on voie briller la splendeur d'une moindre lumière. » C'est ainsi qu'il termine, non sans ar-

tifice, et qu'il se sert du consentement au moins apparent du pape pour cette descente de l'empereur, cherchant à lui concilier ainsi les Guelfes aussi bien que les Gibelins. Les lecteurs auront sans doute remarqué le style barbare des fragments que nous avons rapportés, style plus barbare encore et plus embarrassé dans ce que nous avons omis. Il en est de même dans toutes ses autres lettres, et cependant Villani nous assure qu'elles furent admirées par les hommes de son siècle. Que l'on observe en outre la manière dont il fait procéder les deux pouvoirs, le temporel et le spirituel, ce qui était la grande idée de son temps et ce qui fut plus tard la base de son livre de la *Monarchie.* Mais surtout qu'on fasse attention à ce bel avertissement qu'il donne ici à tous les Italiens : « Qu'il ne vous suffise pas de lui garder obéissance, mais faites-vous gouverner comme des hommes libres », avertissement par lequel il semble conseiller aux villes de ne pas sacrifier leur gouvernement, leur liberté propre, et qui nous prouve que le dévouement d'un homme comme le Dante ne fut pas et ne pouvait jamais être de la servilité. Et si nous blâmons le parti Gibelin, comme moins bon, si nous trouvons que le Dante eut tort de

le préférer à l'autre, moins mauvais, qu'on se rappelle pourtant qu'il y eut dans l'un et dans l'autre beaucoup de cœurs sincères et que probablement le Dante les suivit tous les deux avec la même sincérité. Les Guelfes non moins que les Gibelins, professaient le dévouement à l'empire; il n'y avait de différence entre eux que dans l'interprétation et les limites qu'ils donnaient à ce dévouement, ainsi que dans les espérances des deux partis, pour les destinées futures de l'Italie. Les Gibelins avaient surtout pour but l'unité, les Guelfes, l'indépendance : deux idées, deux espérances, deux buts non-seulement excusables, mais à coup sûr dignes d'éloges. Deux cents ans après, Machiavel, faisant appel à un prince quelconque pour la réunion de l'Italie, n'était guère éloigné de l'opinion du Dante, invoquant le *chien (il veltro)* dans l'*Enfer*, ou le capitaine que nous verrons dans le *Paradis*, ou l'empereur Henri VII que nous venons de voir. Et même, après Machiavel, il y eut bien des hommes qui furent Gibelins de cette manière et qui eurent la belle idée qu'avait poursuivie ce parti, l'unité de l'Italie. Oui, plus qu'aucune autre, c'est une belle idée, je le répète, belle dans la spéculation, belle dans les désirs, mais dont les

événements de huit siècles au moins, en ne comptant que depuis Conrad le Salique, ont rendu et démontré la réalisation impossible. Combien plus heureuse eût été l'Italie si, à dater de cette époque, ou du moins dans les temps qui l'ont suivie, elle avait uni ses efforts pour obtenir non la restauration de l'Empire ou d'une souveraineté universelle, mais l'amélioration de sa condition réelle. Le désir de posséder un mieux impossible, a toujours nui à la réalisation du bien possible. Toujours l'imagination a fait tort au bon sens, et de même que des affections imaginaires dans lesquelles on se complaît nuisent à la bonne direction de la vie privée, de même aussi les rêves politiques dans lesquels on s'égare nuisent à la vie publique et efficace. Dans l'histoire, les Guelfes ont sinon un autre avantage, l'avantage capital d'avoir moins rêvé que les Gibelins.

La descente d'Henri VII est un des épisodes les plus beaux, les plus instructifs et en même temps les mieux racontés de l'histoire d'Italie, car il a été traité en partie par le prince de nos chroniqueurs, Dino Compagni, que nous aimons à retrouver; Jean Villani en a parlé dans toute son étendue, et il a été, plus tard, l'objet d'un récit tout

à fait spécial, écrit par un certain évêque *in partibus* de Butrinte : ce dernier était un bon allemand dont on ne connaît ni la famille ni la ville natale, serviteur et ami dévoué d'Henri VII, et en sa qualité d'évêque, serviteur aussi du souverain pontife, auquel il rend compte de toute la descente à laquelle il avait pris une grande part. Dans la sincérité de son récit, le narrateur ne s'abstient d'aucun des reproches que lui semble mériter le pape lui-même, et l'on trouve en lui une simplicité qui supplée à l'élégance, ou plutôt qui est l'élégance même. Une telle narration, si elle était traduite en italien, ne déparerait pas celles de nos écrivains du XIII[e] siècle, qui sont tout à la fois des documents et des modèles en fait d'histoire. Nous nous plairions donc volontiers à suivre de tels guides, si l'entreprise que nous avons commencée n'était pas de nature à nous entraîner, sans y prendre garde, pareille au golfe qui attire en s'élargissant peu à peu, dans l'Océan immense de l'histoire; de telle sorte que tout en engageant nos lecteurs à ne pas négliger ces guides, nous nous efforcerons de rester dans les limites que nous nous sommes prescrites depuis le commencement.

Dino nous a donné le portrait véritable de

l'empereur Henri : « C'était un homme sage, noble, juste et renommé, d'une grande loyauté, brave dans le métier des armes et d'une famille illustre, d'un esprit distingué, d'une rare tempérance. Il était âgé d'environ 40 ans; sa taille était moyenne, il était beau parleur, avait de belles manières, et louchait un peu..... Il n'aimait point à entendre parler des partis Guelfe et Gibelin. Une fausse renommée l'accusait à tort. Les Gibelins disaient : « Il ne veut voir que des Guelfes, » et les Guelfes disaient : « Il n'accueille que les Gibelins. » On voit donc que s'il eût été encore possible à un empereur de pacifier l'Italie, c'eût été bien certainement à celui-ci; mais ce n'était plus là qu'un rêve.

Il vint à Lausanne dans l'été de 1310 avec peu de monde, et il y demeura plusieurs mois, pour attendre des renforts et y recevoir les ambassadeurs des villes d'Italie. Il en arriva de presque toutes les villes, excepté de Florence, dont les gouverneurs, plus Guelfes noirs que jamais, craignaient le retour des exilés. « L'empereur, dit Villani, demanda pourquoi ils n'étaient point là. On lui répondit que les Florentins avaient des soupçons contre lui. Ils ont mal fait, dit alors

l'empereur, car notre intention était de chercher à rendre tous les Florentins bons et fidèles, unis et non divisés, d'établir notre chambre dans leur ville, et de la faire la meilleure de notre empire. Et l'on sut, en effet, par les gens qui étaient près de sa personne, que telles avaient été jusque-là ses véritables intentions. »

De Lausanne, après avoir traversé les terres du comte de Savoie, il passa le mont Cénis, descendit à Suze, et s'arrêta à Turin au mois d'octobre 1310. On y vit accourir Guelfes et Gibelins, dominants ou chassés, avec ou sans suite, ne faisant nullement attention à un décret rendu par plusieurs villes guelfes pour empêcher cet accroissement de l'armée impériale, et défendant à tout citoyen de quitter son propre territoire, ou, comme on disait alors, son *comitat* ou comté. Un grand nombre des Italiens accourus étaient d'avis qu'aucun des bannis ne pût rentrer dans sa patrie avant le couronnement; mais les ultramontains, plus impartiaux, conseillaient le contraire : ce fut l'avis que suivit le bon Allemand, qui s'était proposé deux mesures, et qui s'occupa tout de suite et partout à les mettre en pratique : il fit rentrer les exilés de tous les partis et plaça des vicaires

impériaux dans toutes les villes. C'était une tentative ancienne que de mettre des vicaires impériaux ou même royaux dans les villes. Charles de Naples l'avait essayé, surtout à l'époque de la grande puissance angevine, lorsqu'il prit la domination des villes et qu'il voulut l'exercer au moyen de semblables magistrats sans podestats ou avec des podestats placés sous eux. Mais les vicaires impériaux en différaient, dans ce sens que l'empereur ayant le droit de l'empire, n'avait pas besoin qu'on lui accordât de domination. Ces vicaires impériaux étaient donc plus et moins que les royaux, plus, en droit, comme nous venons de le voir, et moins, en fait, car ils exerçaient non une autorité nouvelle et donnée volontairement, mais seulement l'autorité ancienne et restreinte de l'empire. Il en résulte que cette nouveauté, qui put alors effrayer beaucoup de gens, ne fut guère, en réalité, qu'un changement de titres pour les hommes qui, déjà puissants dans les villes sous le nom de podestats ou de capitaines du peuple, y ajoutèrent en outre le titre nouveau de vicaires, et gouvernèrent ensuite sous ce nom, comme ils avaient fait sous les autres. Frédéric Barberousse avait aussi voulu mettre des consuls, approuvés

par lui, au lieu de ceux qui étaient librement élus par les villes; mais les consuls qu'il avait ainsi confirmés, agirent comme consuls des villes plutôt que comme consuls impériaux. Ce même empereur avait aussi quelquefois, comme le fit après lui Frédéric II, fait substituer les podestats aux consuls. Mais les podestats étaient devenus eux-mêmes, d'abord magistrats des villes contre les empereurs, puis ensuite plus ou moins tyrans pour leur propre compte. Maintenant Henri VII y mettait des vicaires, mais les vicaires continuèrent à devenir seigneurs ou tyrans; et dans les siècles qui suivirent, les titres de ducs, donnés par les empereurs à plusieurs princes nouveaux, produisirent le même effet, eurent le même résultat, ni plus ni moins. Il est toujours facile de trouver des gens qui acceptent; mais ceux qui acceptent facilement ont l'habitude d'accepter les avantages sans avoir longtemps égard aux donateurs.

Après avoir quitté Turin, le bon empereur visitant tantôt une ville, tantôt une autre, y mettait donc des vicaires et faisait rentrer les exilés Guelfes dans les villes gibelines, les Gibelins dans les villes guelfes, presque partout. Il vint à Chieri, à Asti, à Casal, à Verceil, à Novarre et à Milan,

où, malgré certaines petites ou secrètes oppositions des Torriani, chefs du parti Guelfe, il prit la couronne de fer le jour de l'Épiphanie 1311. Il y reçut le serment de presque toutes les villes, excepté de Gênes, de Florence et de Venise, et envoya des vicaires et des exilés Gibelins à Côme et à Mantoue, des Guelfes à Brescia et à Plaisance, ainsi que dans toutes les villes, depuis Bologne, excepté à Vérone, où les Gibelins, poussés sans doute par les Scaligeri, ne voulurent pas recevoir les Saint-Boniface, anciens chefs du parti Guelfe. Lorsqu'il put croire ainsi la Lombardie pacifiée, Henri, voulant la maîtriser pendant le temps de son voyage à Rome, résolut de prendre des otages Guelfes et Gibelins, vingt-cinq de chaque côté, nommés par le parti contraire, et de donner au comte de Savoie la charge de vicaire général de la Lombardie. Mais il naquit de ces élections plusieurs dissensions, ainsi que des difficultés pour le payement du vicaire général : à Milan, les Visconti, chefs des Gibelins, ainsi que les Torriani, chefs des Guelfes, furent bientôt en butte aux soupçons. Mais les premiers s'étant justifiés et tous les soupçons s'étant tournés contre ces derniers, ils furent assaillis et chassés sans retour de cette ville, où ils

avaient souvent dominé dans le siècle précédent. Les Visconti leur succédèrent et jouirent d'une puissance désormais incontestée et constamment gibeline. Ce fut là le changement le plus durable qu'ait produit le voyage d'Henri. Mais, en attendant, ce changement souleva contre lui les villes lombardes restées plus guelfes. Crémone, Brescia et Crema se soulevèrent et chassèrent les vicaires et les exilés revenus; Lodi se contenta de chasser les Gibelins, en retenant le vicaire. Force fut alors à Henri de s'arrêter en Lombardie; et comme Milan était sous le coup de l'interdit, après avoir célébré à Pavie la Pâque de 1311, le 11 avril, le nouveau roi couronné se disposa à marcher contre les villes rebelles, surtout contre Brescia; mais ce ne fut alors qu'un cri unanime de la part de tous les Gibelins et les bannis de la Toscane, qui attendaient sa venue dans cette contrée. Peu de jours après, le 16 avril, nous trouvons une nouvelle lettre du Dante qui nous prouve que le poëte était déjà revenu en Toscane, après avoir, peu importe où, salué, lui aussi, le bon empereur, dernière espérance, et pour ainsi dire, nouveau Messie de tous les exilés.

Chapitre X.

Le Dante de retour en Italie; fin d'Henri VII.

(AVRIL 1311 — AOUT 1313.)

Libertà van cercando ch' è sì cara
Come sa chi per lei vita rifiuta.
(PURGAT. I, t. 24.)

Ils vont cherchant la liberté qui est si précieuse, comme le sait quiconque renonce pour elle à la vie.

Boccace, après avoir parlé du séjour du Dante à Paris, continue son récit de cette manière : « Lorsqu'il apprit qu'Henri venait de quitter l'Allemagne pour soumettre à Sa Majesté l'Italie en partie rebelle, et que déjà il tenait Brescia assiégée avec une force imposante, le Dante jugea, pour beaucoup de raisons, qu'il devait être vainqueur, et, confiant dans sa force et dans sa justice, il espéra pouvoir

retourner à Florence, quoiqu'il vît cette ville contraire à l'empereur. Il repassa donc les Alpes et se joignit à plusieurs ennemis des Florentins; puis, à force d'ambassades et de lettres, ils essayèrent de détourner l'empereur du siége de Brescia, et de l'attirer devant Florence, comme étant le point principal occupé par ses ennemis, lui montrant que si cette ville était en son pouvoir, il aurait sans efforts, ou du moins avec très-peu de peine, la libre et franche possession ainsi que le domaine de toute l'Italie. » Boccace place donc le retour du Dante à l'époque du siége de Brescia; ce qui ne peut pas être, puisque celui-ci écrivait déjà des sources de l'Arno, le 16 avril, lorsqu'Henri venait à peine de quitter Pavie; mais de là nous pouvons tirer une conséquence probable, c'est qu'il était de retour un peu avant sa visite à l'empereur Henri dans une des villes du Piémont ou de la Lombardie, et qu'il s'était joint à ses compagnons d'exil, ainsi que le démontre sa lettre. Ce document, dont l'original en langue latine et une ancienne traduction en langue vulgaire sont venus jusqu'à nous, commence par l'adresse que voici: « Au très-glorieux et très-heureux triomphateur et singulier seigneur monseigneur Henri,

par la divine Providence roi des Romains, toujours auguste *(accrescitore)*, ses très-dévoués le Dante Alighieri de Florence, injustement banni, et tous les Toscans, sans distinction, qui désirent la paix, baisent la terre devant ses pieds. » Il en résulte sans aucun doute, puisque cela s'accorde avec les paroles de Boccace, que le Dante écrivit non-seulement au nom, mais par ordre des exilés toscans. Il dit en substance au milieu des citations qu'il a encore amoncelées ici, que leur bannissement avait été injuste, et qu'ils avaient naguère placé en lui leurs espérances, mais que maintenant on disait qu'il s'arrêtait et qu'il retournait sur ses pas. « Néanmoins, ajoute le Dante, nous espérons et nous avons confiance en toi, affirmant que tu es le ministre de Dieu, le fils de l'Église et le promoteur de la gloire romaine; car moi, qui écris pour moi tout autant que pour les autres, ainsi qu'il convient à la Majesté Impériale, je t'ai trouvé plein de bienveillance et j'ai entendu tes paroles d'affection lorsque mes mains ont touché tes pieds, et mes lèvres ont payé leur tribut, lorsque mon esprit s'est réjoui en moi; mais nous nous étonnons de tes lenteurs et de ton indolence. Pourquoi, déjà vainqueur, restes-tu si

longtemps dans la vallée du Pô? tu n'es pas éloigné de la Toscane, et tu l'abandonnes, tu la laisses et tu l'oublies! Si tu penses que c'est sur les confins de la Lombardie que se trouvent les pays les plus propres à défendre l'empire, il n'en est point absolument ainsi, suivant nous; car la glorieuse domination des Romains n'est pas restreinte dans les limites de l'Italie, ni dans celles de l'Europe divisée en trois parties. Et si cette domination, qui a souffert tant d'efforts contraires, parvient à rassembler ce qu'elle gouverne de toute part, la raison veut que, joignant les ondes de la mer Amphitrite, elle daigne à peine avoir pour barrières les eaux inutiles de l'Océan [1]. » Il retourne ensuite aux exemples, et, entre autres, il cite les paroles de Curius à César, pour l'engager à passer le Rubicon; ces paroles pour le châtiment desquelles le Dante avait placé ce même Curius dans l'enfer; puis il reprend : « C'est ainsi que tu passes l'hiver à Milan et que tu y demeures dans l'inaction, et tu crois venir à bout de l'hydre venimeuse, après avoir coupé quelques-unes de ses

[1] *Di ragione non corrotta, aggiungendo l'onde del mare Anfitrito, appena degnerà d'esser cinta colla non util onda del mare Oceano.*

têtes...... Que te vanteras-tu d'avoir fait, ô toi le seul prinee qu'il y ait au monde, quand tu auras courbé la tête de Crémone, la contumaee? la rage subite ne se déelarera-t-elle pas aussitôt à Brescia ou à Pavie? Oui, certes, et tu l'auras à peine châtiée dans ces lieux, que tu la verras à l'instant même reparaître à Verceil, à Bergame ou ailleurs; et cela n'aura point de terme, tant que ne sera point enlevée la eause radieale de eette agitation, tant qu'on n'aura pas arraché la raeine de tant d'erreurs. Avec le trone, les rameaux aigus se dessèchent. Seigneur, tu es le plus excellent de tous les princes, et tu ne vois pas, de la hauteur souveraine de ton regard, où gît à l'abri des chasseurs le petit renard de cette peste. En vérité, ce n'est ni dans le courant du Pô, ni dans eelui du Tibre, que va se désaltérer eette bête rusée, e'est l'eau de l'Arno que ses perfidies empoisonnent. Peut-être ne le sais-tu pas? eette mort eruelle s'appelle Florenee: c'est elle qui est la vipère tournée contre le sein de sa mère; elle qui est la brebis malade; elle qui, par son approche, infeete le troupeau de son maître; c'est elle qui est Myrrha, la scélérate et l'impie, qui s'enflamme au feu des embrassements paternels; e'est elle qui est eette Amata, impa-

tiente, qui, après avoir refusé le mariage fatal, ne craignit pas de prendre ce gendre que le destin lui refusait... Oui, vraiment, avec son dard de vipère, elle s'efforce de déchirer sa mère....; oui, elle exhale au dehors des fumées contagieuses qui excitent à la fureur, et les brebis étrangères des troupeaux voisins tombent malades....; oui, elle s'enflamme et brûle dans les plaisirs charnels de son père...; oui, elle s'oppose aux desseins de Dieu, en adorant l'idole de sa propre volonté, à tel point qu'ayant méprisé son roi légitime, la folle qu'elle est, elle n'a pas honte de faire des pactes qui ne lui sont pas personnels avec un roi qui n'est pas le sien..... Cesse donc de retarder ta venue, rejeton sublime d'Isaïe.... : les Philistins fuiront, et Israël sera libre. Alors notre héritage, dont nous pleurons sans cesse la perte, nous sera restitué aussitôt. C'est ainsi que nous qui, maintenant exilés à Babylone, pleurons au souvenir de Jérusalem la sainte, changerons alors nos misères et nos confusions, lorsque, redevenus citoyens, nous respirerons dans la joie et dans l'allégresse. — Écrit en Toscane, aux sources de l'Arno, le 16me jour du mois d'avril 1311, la première année de la venue du divin et très-heureux Henri en Italie. »

Quelle excuse valable pourrai-je donner au Dante, lorsqu'il excite ainsi un prince étranger contre sa ville natale? Déplorons ce fait et passons.

Comme les sources de l'Arno sont tout près de Porciano, domaine des comtes Guidi, l'auteur du Veltro conjecture ici qu'il faut rapporter à cette époque une tradition répandue dans le pays, d'après laquelle le Dante aurait été retenu dans la tour principale de Porciano. « Demandez à tous les villageois des environs, et ils vous répondront que le Dante a été renfermé là. Une inscription récente, mise au pied de la tour, atteste cette antique tradition, en assignant au fait une cause impossible, la bataille de Campaldino. » Le même auteur suppose que les comtes Guidi emprisonnèrent l'imprudent écrivain, soit pour se venger des injures que le Dante avait lancées contre leurs parents dans son *Enfer,* soit parce que, malgré leur qualité de Gibelins, ils n'osaient pas tolérer l'appel prématuré qu'il avait adressé à Henri. Cette conjecture me paraîtrait encore fortifiée par le vague de la date : *en Toscane, aux sources de l'Arno,* qui indique une demeure incertaine et cachée, à moins pourtant qu'on ne veuille lire avec d'autres : *à Toscanella, près de la source*

Marta. Cette leçon ne paraît pas bonne, mais que chacun en reste juge; il est inutile de nous arrêter sur ce point autant que nous le ferions pour les choses qui nous apprennent à connaître l'âme non infaillible, mais toujours élevée du Dante. Du reste, ce n'est pas seulement le Dante et ses biographes, ce sont aussi les historiens florentins contemporains qui attribuent aux retards d'Henri et à son désir de dompter les villes rebelles de la Lombardie, ainsi qu'au répit donné de cette manière à Florence, alors mal préparée, le non-succès de son entreprise quand il y vint. Mais le Dante et les autres Florentins se trompaient peut-être, lorsqu'ils donnaient à leur ville, quoiqu'elle fût la première de la Toscane, une si grande importance relativement au reste de l'Italie. On ne peut pas négliger les villes dans les guerres contre les peuples, comme on néglige quelquefois les forteresses dans les guerres où il ne s'agit que des armées. De nos jours, Napoléon en a fait l'épreuve en Espagne. Il est certain que ces soldats allemands d'Henri VII, grossiers, mais non sans expérience, firent ce qu'il y avait de mieux à faire en ne laissant pas derrière eux Lodi, Crémone, Crêma et Brescia en pleine révolte, Ber-

game et d'autres villes de la Lombardie, peu sûres, pour s'avancer imprudemment dans la Péninsule à un appel des exilés.

Quoi qu'il en soit, après avoir célébré les fêtes de Pâques à Pavie, le 17[1] avril 1311, le lendemain du jour où le Dante écrivit sa lettre, Henri partit et calma toutes les petites séditions, non pas sans fatigue, ni sans les châtiments dont il s'était abstenu jusqu'alors, mais au moins sans avoir recours aux armes. Il fut pourtant obligé de se mettre en campagne contre Brescia et de commencer la guerre. Elle s'ouvrit en mai, dura quatre mois, et devint cruelle. Dans une sortie, Brusato, chef des Guelfes, en ce moment gouverneur de la ville, vaillant citoyen, qui n'était rentré que par la violence qu'Henri lui-même avait faite aux Gibelins, et que l'on pouvait donc maintenant accuser d'une grande ingratitude, fut livré aux tortures et à la mort dans le camp des Allemands. Les assiégés répondirent à cette cruauté par une cruauté semblable. Ainsi devaient se passer les choses, les Allemands se fondant sur le droit de l'empire, les

[1] A la page 246, l'auteur assigne plus exactement la date du 11 avril à la fête de Pâques de 1311. (*Note de la traductrice.*)

Italiens sur celui de la liberté, droits également incontestables dans l'opinion de chacun; c'est ainsi que les premiers accusaient les seconds de déloyauté, et que les uns reprochaient aux autres leur oppression. On fut encore bienheureux que les trois cardinaux légats du pape qui suivaient le roi des Romains pour le couronnement à Rome, voulussent intervenir. Par leur entremise, la ville se rendit le 24 septembre, et n'eut d'autre châtiment que la perte de ses murailles et de son argent. Puis, comme à l'ordinaire, le roi y mit un vicaire, que les uns prétendent avoir été Gibert de Corrége, d'autres Moroello Malaspina. Si ce fut ce dernier, ce ne dut pas être Moroello, l'oncle, le grand Guelfe, et l'ami des Florentins, mais le neveu, ami du Dante et probablement Gibelin. A Vérone, ville voisine, un peu avant ou un peu après, les mêmes fonctions furent données à Cane della Scala; par la mort de son frère Alboin, il resta bientôt seul seigneur de ce peuple, et fut ensuite le grand chef des Gibelins de Lombardie: c'était un prince grand et généreux, près duquel nous retrouverons l'illustre exilé avec plusieurs autres.

De Brescia, en passant par Crémone, Plaisance, Pavie et Tortone, Henri vint à Gênes, au mois de

novembre; il s'acheminait vers la Toscane. En même temps Robert, roi de Naples, y envoyait du monde et soulevait les villes. Bologne, Florence se préparaient ouvertement; et Sienne louvoyait, pour ne pas dire le mot dont se sert le Dante. Florence était vraiment l'ennemi capital. Si l'on veut donc ici, même dans une vie particulière, s'élever un peu et voir plus qu'un homme, il sera impossible de ne pas admirer la constance, la hardiesse, et même l'orgueil de Florence. Au milieu de tant d'ambassades, dépêchées à l'empereur Henri, à Lausanne et à Milan, nous ne trouvons jamais un seul député de cette ville. A un premier message envoyé vers elle par l'empereur, Betto Brunelleschi avait répondu, de la part de la seigneurie, « *que jamais les Florentins n'avaient courbé la* » *tête devant un maître.* » Lorsque de Tortone Henri envoya un second message, dont la relation a été écrite par l'évêque de Butrinte, qui en faisait partie, les députés n'eurent pas même la permission d'entrer dans la ville; il est vrai que dès le 26 avril on rappela une partie des exilés, et il paraît même que le 6 septembre, on fit une seconde amnistie, mais une de ces amnisties qui s'éludent avec des exceptions. Quatre cent vingt-neuf per-

sonnes ou familles en furent exclues, et le Dante fut de ce nombre. Certainement, dans l'état actuel de notre civilisation, nous admirerions Florence bien davantage, si elle avait admis les exilés que le bon empereur voulait faire rentrer de tous côtés, et s'était contentée de repousser les vicaires, pour l'admission desquels il fallait renier la paix de Constance et les droits accordés par tant d'empereurs et conquis par leurs ancêtres au prix de tant de sang. Mais, quoi qu'il en soit, ce fut, grâce aux Florentins et à leur résistance, que les villes d'Italie ne virent pas s'établir tranquillement ce gouvernement contraire aux traités et à leur antique liberté. Florence fut cette fois le boulevard de l'Italie. Ne laissons pas la gloire du Dante étouffer notre jugement, et ne craignons pas de le dire, il fut alors du parti le moins glorieux; s'il fut grand et s'il nous est cher, même ainsi, combien ne le serait-t-il pas davantage si, au lieu de consacrer ces hymnes en l'honneur de l'aigle, et de faire tant d'autres choses semblables qui se trouvent dans la *Comédie*, il eût rendu immortelle par la magie de ses vers, cette résistance pour ainsi dire ignorée, et cependant si grande et si belle de sa patrie.

Les ambassadeurs d'Henri, qui n'avaient pu

entrer ni à Florence, ni à Bologne, se réunirent d'abord dans les châteaux des comtes Guidi, puis dans d'autres, qui appartenaient à quelques seigneurs Gibelins moins connus. Ils allaient citant, par des syndics ou des commissaires, les seigneurs en personne, ainsi que les villes, à comparaître devant le roi des Romains. Les moins hardis demandaient un délai jusqu'à ce qu'il fût à Pise; la plupart allèrent à Gênes, et entre eux Uguccione della Faggiola. Il n'est pas douteux qu'on n'y ait vu accourir aussi plusieurs exilés victimes de l'exception. Quant au Dante, on prétend qu'il passa une partie de l'année 1311 à Forli, s'il faut en croire Pellegrino Calvi, qui dit avoir copié une de ses lettres, écrite au nom des exilés florentins à Cane della Scala, lettre dans laquelle il raconte la malheureuse issue de l'ambassade envoyée par Henri aux Florentins. De là, il paraît qu'il se rendit à Gênes avec les autres exilés et avec Uguccione; mais les Gênois avaient été injuriés par lui à la fin de l'*Enfer*, où il redouble d'invectives contre les villes d'Italie, et, parmi les Gênois, Branca Doria, aujourd'hui le plus puissant et, pour ainsi dire, le seigneur de la ville, s'y était trouvé l'objet du blâme le plus atroce peut-être qu'ait jamais

inventé la colère du Dante. Quoique vivant et puissant, il avait été mis par le poëte dans le gouffre le plus profond de l'enfer, la *Ptolomea*, parmi ceux qui avaient trahi leur propre sang, pour avoir, disait-on, tué son beau-père, Michel Zanche. Le poëte avait supposé que, dans son corps vivant, il était resté un démon. Je crois, répond le Dante à un frère Albéric de Faenza, autre pécheur qui lui avait nommé Doria, « Je crois, lui dit-il, que » tu me trompes, car Branca Doria n'est pas encore mort; il mange, il boit, il dort et il s'habille. — Dans la fosse de Malebranche, réplique » le frère, là où bout une poix tenace, Michel Zanche n'était pas encore arrivé, que Doria laissa » un démon à sa place dans son corps et dans celui » d'un de ses proches qui avait été son complice. » Ah! Génois, hommes ennemis de toutes mœurs » et pleins de toutes souillures, pourquoi n'êtes-vous pas expulsés du monde? car avec le plus » mauvais esprit de la Romagne, j'ai trouvé l'un » des vôtres qui, par ses actions, a l'âme déjà » plongée dans le Cocyte et dont le corps paraît » encore vivant dans le monde [1]. »

[1] *Io credo, diss' io lui, che tu m'inganni,*
Che Branca d' Oria non morì unquanche,

Il eût été plus digne de cette grande ville de pardonner; mais Doria et ses concitoyens avaient été irrités de ces injures, et l'on dit qu'ils s'en vengèrent ensuite par de graves outrages contre le satirique poëte pendant un séjour qu'il fit dans leur ville. Si cela est vrai, ce fut probablement quand il y alla en compagnie des autres exilés florentins et avec son vieil ami Uguccione.

En attendant, les préparatifs du roi Robert et des Toscans réveillèrent, dans la Lombardie, les rébellions mal étouffées. Tandis qu'Henri était à Gênes ou à Pise, où il arriva par mer le 6 mars **1312**, Casale, Asti, Parme, Pavie, Novarre,

E mangia e bee e dorme e veste panni.
Nel fosso su, diss' ei, di Malebranche,
Là dove bolle la tenace pece,
Non era giunto ancora Michel Zanche,
Che questi lasciò un diavol in sua vece
Nel corpo suo, e d'un suo prossimano
Che 'l tradimento insieme con lui fece.
. . . .
Ahi Genovesi, uomini diversi
D'ogni costume e pien d'ogni magagna,
Perchè non siete voi del mondo spersi?
Che col peggiore spirto di Romagna
Trovai un tal di voi, che per sua opra
In anima, in Cocito, già si bagna,
Ed in corpo par vivo ancor di sopra.
(Inf. xxxiii, t. 47-49, 51-52.)

Verceil, Reggio, Crémone et Padoue se révoltèrent contre les vicaires qu'on leur avait donnés et contre les exilés étrangers qu'on y avait introduits par force. Henri n'arrêta point pour cela sa marche vers Rome; car le but principal de ces voyages des empereurs était la prise de possession des deux couronnes, la royale à Milan et l'impériale à Rome; but inutile et vain désormais, parce que ces deux couronnes étaient avilies par tant de rébellions, et que, souvent difficiles à prendre, elles devenaient de plus en plus difficiles à faire valoir. Henri vint donc de Pise à Rome par Viterbe, le 7 mai. Le roi Robert, qui combattait déjà ouvertement, avait tâché, au moyen de ses gens, d'empêcher le passage à Pontemolle, et il continua d'occuper ensuite la partie de la ville où devait être couronné l'empereur, le Vatican même, tandis qu'Henri se faisait couronner à St-Jean-de-Latran par les légats du pape, qui était l'ami secret de Robert. On peut voir toutes ces complications vivement retracées par l'évêque de Butrinte. Le couronnement impérial d'Henri eut lieu le jour des saints apôtres Pierre et Paul, le 29 juin 1312; et le même jour il donna une de ses filles à Pierre d'Aragon, fils de Frédéric, roi de Sicile. Mais on

guerroya ensuite dans la ville et aux environs avec un tel désavantage pour le nouvel empereur, que le 20 juillet il se retira à Tivoli.

Enfin, au mois d'août, se laissant persuader par les instances et les espérances des exilés florentins, il se dirigea vers la Toscane. Il vint à Arezzo, ville toujours gibeline et par conséquent amie; car désormais le rêve impérial d'être l'ami de tout le monde s'était évanoui. De là il entra sur le territoire de Florence et prit Montevacchi, St-Jean et Feghine; il rencontra à l'Ancise l'armée florentine, la repoussa, et, le 19, il vint camper en face de la ville. Le beau comté fut saccagé par les Allemands, par les Italiens et par les Toscans, leurs alliés, par les citoyens exilés, leurs guides et leurs instigateurs. Les Florentins, plus nombreux, ne sortirent pas de leurs murailles; mais ils tinrent bon, et cela suffit; car l'empereur, après être resté là environ trois mois, se retira, le 31 octobre, à San Casciano, et, le 6 janvier 1313, à Poggibonzi, où il s'occupa de rétablir une forteresse qu'il appela château impérial; le 6 mars, il revint à sa ville de Pise, et dès lors, déposant toutes ses espérances contre Florence, il se mit à guerroyer à peu près comme un petit seigneur italien, sur

le territoire et contre les forteresses de Lucques. C'est ainsi que, par la constance, qui est la plus modeste, mais la plus utile des vertus politiques, Florence avait préservé l'Italie, peut-être d'un retour à son ancien esclavage.

Mais avant d'aller plus loin, j'ai hâte de restituer au Dante la part de vertu qui lui revient. Il arrive souvent qu'un état est dans une voie bonne et juste de politique générale, et qu'il fait, malgré cela, des injustices personnelles. La première condamnation du Dante était injuste; et si l'on résista aux premières démarches qu'il fit pour rentrer dans sa patrie, ce fut moins l'effet de la constance, que celui d'une obstination républicaine. De là la colère de l'homme généreux; colère juste, mais qui, dans ses injures, dépassa peut-être les limites. Il en résulta une nouvelle injustice, par la confirmation de l'exil, et par l'exception qu'on fit à son égard lors de l'amnistie; mais ici le Dante eut le mérite de s'arrêter le premier. Il s'était servi de la parole, il s'abstint de prendre les armes. Lui-même s'en vantait plus tard avec raison, et Léonard d'Arezzo nous l'atteste, après avoir rapporté les tentatives faites par l'exilé pour rentrer dans sa patrie par la douceur. « Dans le temps

qu'il nourrissait l'espoir de rentrer par le moyen du pardon, survint l'élection d'Henri de Luxembourg à l'empire. L'élection de ce prince d'abord, puis sa descente en Italie, ayant soulevé tout le pays par l'espoir d'un renouvellement complet, le Dante ne put s'en tenir à sa résolution d'attendre une grâce; mais, se redressant avec fierté, il se mit à dire du mal de ceux qui étaient au pouvoir dans Florence, les appelant scélérats et méchants, et les menaçant d'une vengeance méritée, grâce à la puissance de l'empereur, car il était clair, suivant lui, qu'ils n'avaient aucun moyen de salut. Cependant le respect pour la patrie le retint si fort que l'empereur, s'étant avancé contre Florence, et ayant placé son camp aux portes de la ville, il ne voulut pas s'y trouver, d'après ce qu'il écrit lui-même, quoiqu'il eût été un de ceux qui eussent le plus travaillé à sa venue. » Et maintenant, élevons un peu plus haut nos conjectures. L'âme noble du Dante ne fut peut-être pas moins généreuse que celle de certains exilés de notre temps, et peut-être s'est-elle réjouie, ou du moins s'est-elle enorgueillie de la gloire de sa patrie ingrate, de sa patrie insensée qui refusait d'accueillir son plus grand citoyen.

Après les affronts qu'il avait essuyés à Rome et à Florence, l'empereur, dont la bonté et la vaillance n'avaient servi à rien, séjourna peu en Italie et vécut même peu de temps. De Pise, ou des environs de cette ville, il envoya un vicaire à Gênes, car Gênes elle-même, toute puissante qu'elle était, s'était soumise à cela; ce vicaire fut Uguccione della Faggiola qui l'avait suivi, à ce qu'il semble, depuis un an, et, à coup sûr, au siége de Florence. A Pise, il donna les mêmes fonctions à Francesco Ubaldino, son ami, de la famille de l'archevêque Roger, et suivant en même temps son système d'impartialité (ce qui désormais était un mérite), il fit sortir Guelfuccio de la longue captivité où on le retenait encore, et fit rentrer Matteo della Gherardesca, deux neveux d'Ugolin. Il s'occupa ensuite des préparatifs de guerre contre Robert, roi de Pouille, qu'il déclara ennemi de l'empire et à qui Florence et Lucques avaient donné la seigneurie pour cinq ans. Frédéric d'Aragon aidait l'empereur avec une armée navale, et les Gibelins l'aidaient aussi, mais peu, car chacun était pressé par les Guelfes voisins. Il s'achemina ainsi par la maremme de Toscane, le 5 août, et il s'avança jusqu'à Buonconvento, près de Sienne.

Ce fut là que le mal habituel aux hommes du nord, mal qui avait déjà moissonné plusieurs de ses gens, et qui le tenait lui-même dans un état précaire depuis quelque temps, ayant augmenté, probablement par le mauvais air, l'emporta le 24 du même mois. On supposa qu'il avait été empoisonné, mais on voit qu'il y avait chez lui assez d'autres causes de maladie et de mort. Le corps fut porté à travers les maremmes désertes, par l'armée gibeline désolée et dispersée, et on le rapporta à Pise. Le roi Frédéric de Sicile y accourut par mer. Les Pisans offrirent la seigneurie de leur ville à ce prince; mais il la refusa, et ils la donnèrent à Uguccione, qui, pendant peu de temps, s'en servit pour augmenter sa fortune.

Le Dante, dont il ne reste aucune trace depuis Gênes, était probablement venu à Pise en même temps que l'empereur. C'est là, ou bien auprès des Malaspina, dans la Lunigiana, qu'il était resté pendant l'année où Henri courait à Rome, aux environs de Florence, à Pise, à Buonconvento. A Pise, le Dante put connaitre Frédéric d'Aragon, auquel il voulait dédier la troisième partie de son poëme; mais le refus très-prudent ou trop prudent que fit l'Aragonais, de la seigneurie de Pise, et

par conséquent des fonctions de chef des Gibelins en Toscane, fut cause que le Dante se prit à le mépriser ou le méprisa de nouveau, et voulut se venger à sa manière en le privant de l'honneur de la dédicace, peut-être même en y ajoutant les injures qui se trouvent dans le *Convito*. Le Dante, au contraire, déplora la fin prématurée du bon Henri de Luxembourg, et c'est ainsi que deux siècles après, Lucas de Leyden, l'a représenté avec beaucoup d'à-propos dans l'accablement de la tristesse que lui cause la funeste nouvelle. Le Dante garda de ce prince un souvenir religieux dans tout ce qu'il écrivit ensuite. Dans le 17ᵉ chant du *Paradis*, venant à parler de quelques années avant 1312 et 1313, il nous les indique en ces termes : « Mais avant que le gascon eût trompé le noble Henri [1], » blâmant ainsi les duplicités de Clément V. Puis, dans le *Paradis*, lorsqu'il arrive dans la partie la plus élevée ou dans l'empirée, le poëte, qui feint d'y être monté en 1300, ne pouvant pas y placer l'âme chérie du prince qui vécut encore tant d'années, lui fait préparer un siége distingué, et il se le fait indiquer par Béatrice,

[1] *Ma pria ch'il guasco l'alto Arrigo inganni.*

pour en prendre une nouvelle occasion de mordre Clément et de louer Henri :

« Regarde combien est grande la réunion des » blanches étoiles; vois combien notre ville est » grande ; vois nos siéges si remplis, que désor- » mais peu de monde peut y trouver place. Sur » le grand siége vers lequel tu portes tes regards » à cause de la couronne qui est déjà placée au- » dessus s'assiéra, avant que tu assistes à ces » noces, l'âme jadis auguste du grand Henri, qui » viendra tenter la réforme de l'Italie avant que » cette terre y soit préparée. La cupidité aveugle » qui nous enlace, nous a rendus semblables au » petit enfant, qui meurt de faim et qui chasse sa » nourrice. Alors sera chef de l'église un homme » qui, ouvertement et en secret, ne suivra pas le » même chemin que lui. Mais Dieu ne permettra » pas qu'il reste longtemps dans ce saint office; » car il sera jeté là où le magicien Simon est pour » ses mérites, et il fera tomber plus bas celui » d'Anagnie [1]. » Le Dante n'ignora donc pas l'a-

[1] . . . . *Mira*
Quanto è 'l convento delle bianche stole!
Vedi nostra città quanto ella gira!
Vedi li nostri scanni sì ripieni,

version générale des Italiens, qu'il compare à l'enfant qui chasse sa nourrice; mais la comparaison fut même plus complète que ne le crut le poëte. L'Italie avait été entièrement sevrée des empereurs, et elle ne fut plus jamais disposée à les mieux recevoir depuis. Quand deux siècles après, Charles-Quint eut une grande puissance en Italie, il l'eut moins en qualité d'empereur que comme souverain de divers états puissants qui s'y trouvaient et comme chevalier de notre péninsule.

Che poca gente omai ci si disira.
In quel gran seggio, a che tu gli occhi tieni,
Per la corona ohe già v'è su posta,
Prima che tu a queste nozze ceni,
Sederà l' alma che fia giù agosta
Dell' alto Arrigo, ch' a drizzare Italia
Verrà in prima ch' ella sia disposta.
La cieca cupidigia che v' ammalia,
Simili fatti v' ha al fantolino,
Che muor di fame e caccia via la balia.
E fia prefetto nel foro divino
Allora tal, che palese e coverto
Non anderà con lui per un cammino:
Ma poco poi sarà da Dio sofferto
Nel santo uficio; ch' e' sarà detruso
Là dove Simon mago è per suo merto,
E farà quel d'Alagna esser più giuso.
(Parad. xxx, t. 43-49.)

Un autre tribut de la vénération que le Dante avait pour Henri, ce devait être le livre qu'il avait commencé dès-lors et qu'il comptait lui dédier, la *Monarchie*. Comme il n'était pas fini à la mort d'Henri, il le dédia ensuite à Louis de Bavière, l'un des deux princes qui, après quatorze mois d'interrègne, furent élus pour succéder à l'empire; l'autre était Frédéric, fils d'Albert d'Autriche. Mais comme ce livre devait être achevé alors, et que de toute manière il se rapporte aux opinions du Dante sur son temps, opinions au sujet desquelles nous voudrions en finir le plus tôt possible, nous en parlerons ici brièvement, comme nous l'avons fait des autres ouvrages.

Chapitre XI.

La Monarchie.

(ENVIRON 1314.)

E sotto l' ombra delle sacre penne
Governò il mondo lì di mano in mano.

(PARAD. VI, V. 6.)

Et sous l'ombre de ses ailes sacrées, il gouverna le monde passant de main en main.

Je voudrais qu'il me fût possible de placer ici en entier l'opuscule de la *Monarchie* et que mes lecteurs eussent la patience de le lire, car je n'aurais sûrement pas besoin d'autre chose pour leur démontrer et les étranges aberrations de l'esprit gibelin, et comment le génie le plus élevé peut être précipité par un sujet faux, et comment le Dante lui-même, en se précipitant, fut pourtant retenu, soit par sa modération naturelle, ou plus

encore par ses anciennes idées, par ses habitudes de jeunesse, et pour ainsi dire par le sang et par l'esprit guelfes.

La *Monarchie* n'est pas à beaucoup près le plus beau, mais, sous le rapport de l'histoire, c'est le plus important des ouvrages du Dante. Le manifeste des Gibelins, fait par un homme qui fut pourtant modéré, comparativement aux autres, nous montre les idées les moins exagérées du parti; fait par un homme comme le Dante, il nous les montre dans leur meilleur jour. Si donc ces idées paraissent fausses ou mauvaises, qu'on juge à plus forte raison ce que doivent avoir été celles des Gibelins plus exagérés ou plus ignorants.

Abstraction faite du style embarrassé de la scolastique latine de 1300, ce livre a l'un des plus beaux commencements que l'on puisse désirer. Il pose tout d'abord un précepte qui, depuis lors, n'a pas cessé d'être bon et qui le devient toujours davantage; c'est que chaque écrivain doit s'efforcer d'accroître le trésor des connaissances humaines et, par conséquent, ne traiter que des sujets utiles qui n'aient pas encore été traités avant lui. Puis vient un autre principe non moins étonnant pour ce siècle, c'est que toute spéculation

politique doit avoir pour but l'*utilité de la civilisation du genre humain*, et que ce but de la civilisation doit être le progrès et le développement de la puissance intellectuelle de tout le genre humain. Personne, même de notre temps, où l'on parle tant de tout cela, n'a jamais formulé rien de plus large ni de plus précis à la fois.

Mais l'auteur ne tarde pas à s'égarer. La monarchie qu'il cherche à répandre n'est pas celle d'un roi sur un peuple particulier, et il ne combat point pour cette forme de gouvernement contre celle de l'aristocratie ou de la démocratie, car, au contraire, ces trois formes, ces trois politiques, il les nomme *obliques* et incompatibles avec la liberté. La monarchie désirée par le Dante, c'est la monarchie universelle. De nos jours, où les nations constituées heureusement chacune en elle-même, n'ont rien d'aussi cher, rien d'aussi sacré sur la terre que leur nationalité, et ne remercient le Ciel de rien tant que de la leur avoir donnée, ou ne le prient pour rien d'autre que pour l'obtenir, il suffit d'exprimer un désir comme celui du Dante pour le faire paraître à la fois impossible à réaliser, et pour que l'idée seule en semble presque impie. Mais alors il n'en était pas ainsi. Nous

avons ici l'aveu de l'un des coupables, confirmé du reste par l'histoire tout entière, depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint. Le but, l'espoir, le droit prétendu et défendu par les empereurs et par leur parti, soit sous le nom d'impérial, soit sous celui de gibelin, ne fut autre chose que cette monarchie universelle, tant abhorrée ou ridiculisée de nos jours, je ne sais lequel davantage.

Ainsi égaré à la recherche d'un but impossible, l'auteur passe d'un rêve à un autre. Il divise son sujet en trois parties : 1° si la monarchie universelle est nécessaire au bien de l'humanité; 2° si le peuple romain a acquis un droit à une telle monarchie; 3° si celle-ci, c'est-à-dire l'empire, dépend immédiatement de Dieu seul ou médiatement de quelqu'un de ses ministres ou vicaires. Telle est la division qu'il suit dans les trois livres de l'ouvrage. Dans la première partie, il prouve que la monarchie rêvée est nécessaire pour établir la paix universelle, qui n'est pas moins un rêve; il trouve une autre preuve de cette nécessité dans l'unité du genre humain; puis, en ce que les différents royaumes ne sont plus qu'une partie du genre humain, et qu'il doit y avoir un tout, c'est-à-dire un empire; en ce que cela est à l'intention

de Dieu et à sa ressemblance, comme à celle du ciel, qui est mû par un seul premier mobile; en ce qu'il faut décider les contestations entre les princes; en ce que le monarque universel, sans voisins ni ambition, peut seul suivre la justice, donner la liberté et être un bon gouvernant; en ce que bien des choses peuvent se faire par le moyen d'un seul et sont impossibles par plusieurs, et en ce que l'être, le seul et le bon, qui sont produits l'un par l'autre, ne se peuvent atteindre dans l'humanité sans la concorde, ni cette dernière sans la monarchie. Toutes ces raisons, il finit par les confirmer au moyen de cette raison, qu'il n'y eut pas de monarchie depuis la chute du premier homme jusqu'à l'accomplissement des temps, c'est-à-dire jusqu'à la naissance du Christ sous Auguste, mais seulement alors et depuis lors. Remarquez ici une modification de ce système, qui correspond à celle que nous avons observée dans l'épitre à Henri. La monarchie universelle n'exclut pas les lois municipales : reconnaissez-vous le Guelfe, le citoyen italien? elle n'exclut pas les royaumes; elle n'exclut pas les usages des divers climats; mais l'auteur a oublié de nous indiquer les moyens de faire accorder ces deux existences contraires, absolu-

ment comme un autre écrivain célèbre de nos jours, qui lui aussi, préconisant une utopie, a négligé de nous indiquer la possibilité de mettre le gouvernement démocratique, proposé par lui, d'accord avec d'autres formes gouvernementales, qu'il a également louées.

Le second livre est peut-être encore plus étrange que le premier. Le droit du peuple romain à l'empire universel est prouvé au moyen d'un grand syllogisme, qui comprend presque tout le traité et se trouve ainsi exposé : 1° Le droit ou *jus* n'est autre chose que la volonté de Dieu, identique avec ce qui est voulu par Dieu; 2° or Dieu a voulu l'empire du peuple romain, puisque celui-ci a été le plus noble et le plus vertueux; puisque Dieu a fait des miracles pour lui; puisque son but a toujours été le bien public ou universel; puisque ce peuple a été créé par la nature pour commander; puisque Dieu a manifesté son jugement dans la lutte qui s'est établie entre lui et les autres peuples pour l'empire; 3° donc le peuple romain a eu droit à l'empire. S'il ne l'avait pas eu, si cet empire ne s'était pas étendu *de jure* sur tout le genre humain, Notre Seigneur Jésus-Christ, né sous sa domination et mis à mort par le juge-

ment d'un de ses juges, n'aurait pas été condamné pour sauver le genre humain tout entier, ni, conséquemment, pour laver le péché du père du genre humain. On voit à quelles absurdités entraîne la recherche des faits comme preuve d'une mauvaise thèse. Ici on trouve la preuve qu'un fait est bon uniquement dans ses résultats, et la rédemption humaine est réduite à ne pas être légitime, et à ne profiter qu'aux sujets du saint empire romain. Il est vraiment difficile de dire quelle est la plus grande de ces deux hérésies, la philosophique ou la religieuse.

Il faut remarquer ici, du reste, une autre erreur qui se trouve combinée, il est vrai, avec l'esprit gibelin, mais qui en diffère pourtant. Notre terre d'Italie est la seule au monde qui puisse se vanter d'avoir deux histoires, deux civilisations, deux gloires, l'ancienne et la moderne. Une grande partie de notre population descend certainement encore des Romains, fondateurs et possesseurs de cette gloire antique; il est donc naturel que nous nous en glorifiions; mais un tel orgueil entraîne avec soi, pour les nations comme pour les individus, deux grands dangers : le premier, c'est de tourner à la honte d'une postérité dégénérée;

et l'autre, plus funeste peut-être, c'est de porter mal à propos à l'imitation de certaines habitudes qu'ont changées les siècles, et de faire réclamer plus mal à propos encore des droits qu'ils ont effacés. L'imitation de Rome ancienne, les espérances, folles, puériles et dignes de l'école, qu'on eut de restaurer sa puissance, furent peut-être, plus que tout le reste, ce qui égara les esprits en Italie, depuis la chute de l'empire au Ve siècle jusqu'à nos jours. Ces espérances tournèrent la population italienne contre Odoacre, contre Théodoric, contre les Lombards, et les empêchèrent de constituer un seul peuple par l'union de la race romaine et de la race germanique; ce sont elles qui, se tournant vers Charlemagne, grâce au nom d'empire romain dont il sut bien user à son avantage, donnèrent lieu à cette restauration bâtarde et funeste. Puis, au temps de la liberté des communes et des factions, ce sont elles qui produisirent dans des sens opposés les exagérations des Guelfes et des Gibelins; des Guelfes de Florence, de Venise et peut-être d'autres villes et d'autres états moindres et postérieurs, par la vaine espérance d'arriver aux destinées de la Rome antique; des Gibelins, par cet autre rêvo de la monarchie

universelle, qui non-seulement est avoué ici, mais qui est même professé par le Dante. Citoyen d'une ville qui prétendait avoir une origine romaine, il avait lui-même une prétention semblable. Plein de goût pour tout ce qui était romain, il se laissa entraîner, lui aussi, par le prestige de ces grands noms, de ces grands souvenirs, qu'il faut certainement vénérer, mais qu'on ne doit jamais essayer de ressusciter; car, de quelque manière qu'on le tente, c'est une folie dangereuse. Ne craignons pas de le redire : les rêves détournent de la réalité, et ils nous en éloignent d'autant plus que nous les avons faits plus beaux.

Le troisième livre traite de la dépendance immédiate de la monarchie universelle ou de l'empire romain par rapport à Dieu, et de son indépendance par rapport au pape. L'auteur commence par poser le principe que Dieu ne veut pas ce qui répugne à l'intention de la nature; il dit ensuite que le pontife romain a trois sortes d'adversaires: quelques grecs par zèle, les partisans de l'église, c'est-à-dire les Guelfes par cupidité, et les décrétalistes; puis il se met à combattre les arguments contraires à sa proposition, arguments tirés de ce que Dieu fit deux grands flambeaux pour éclairer

le monde, l'un plus grand, l'autre plus petit; de ce que Lévi fut le fils aîné de Judas; de l'élévation et de la déposition de Saül par Samuel; de l'encens et de l'or offerts par les rois Mages; des paroles du Christ à Pierre : que tout ce qu'il aura lié et délié sur la terre, sera lié et délié dans le ciel; des deux épées présentées par Pierre à Notre-Seigneur; de la donation faite au pape par Constantin, et du droit d'avouerie de l'église et de l'empire conféré par le pape Adrien à Charlemagne. Ensuite, il passe aux preuves positives et dit que l'empire existait avant l'église, que l'église n'a la vertu de dominer l'empire ni par Dieu, ni par elle-même, ni par tous les hommes, ni par les plus puissants d'entre eux, et qu'une telle puissance est contraire à la vertu de l'église. D'où il conclut que l'empire, ne dépendant pas du vicaire de Dieu, ni, à plus forte raison, d'aucun autre, il dépend immédiatement de Dieu. Il termine ainsi : « Cette vérité de la dernière question ne doit pas cependant être prise d'une manière tellement stricte, que l'empereur romain ne soit soumis en rien au pontife romain, cette félicité mortelle étant en quelque sorte ordonnée par la félicité immortelle. Que César use donc envers

Pierre de ce respect dont un fils aîné doit user envers son père, afin qu'éclairé par la lumière de la grâce paternelle, il éclaire plus puissamment toute la terre, à laquelle il est préposé par celui-là seul qui gouverne toutes les choses temporelles et spirituelles. »

Cette troisième partie de l'opuscule du Dante, qui rentre dans la grande discussion de la suprématie des deux puissances, la temporelle et la spirituelle, donna lieu, comme nous le verrons, à la condamnation qui fut non-seulement prononcée contre ce livre, mais qu'on essaya même d'obtenir contre la mémoire et contre les cendres du Dante, comme elle fut aussi, plus tard, la cause de nouvelles censures ecclésiastiques sur ce livre et sur la lettre à Henri. Peut-être une proposition contre les décrétalistes, proposition qui semblait dirigée contre la tradition en général, parut-elle encore plus dangereuse. Mais notre projet est d'examiner les hérésies politiques du Dante, plutôt que ses hérésies religieuses. Quelles qu'aient pu être ces dernières, il sera bon de renouveler ici, en nous appuyant sur le texte même de la *Monarchie*, nos protestations contre les tentatives qu'on a faites pour représenter le Dante comme un précurseur

des réformateurs qui ont déchiré l'unité catholique dans les deux siècles suivants, le Dante si ami de l'unité qu'il s'efforçait en vain de l'étendre des choses divines aux choses humaines; le Dante que nous avons vu naguère encore se conformer à l'usage ou donner lui-même l'exemple, suivi par tant de grands personnages, bien que raillé par tant de petits, de cette protestation extrême de fidélité à l'église, et spécialement au saint Siége; le Dante, qui nomme le pape l'homme qui tient véritablement les clefs du ciel, et qui, au milieu des accès de colère qui lui échappent dans la *Comédie*, tantôt contre un pape, tantôt contre un autre, ne cesse presque jamais de répéter d'une façon différente ses protestations de respect pour les clefs souveraines. Qu'on cesse donc d'attribuer au Dante des exagérations dans lesquelles il ne tomba point. Que l'esprit gibelin ait conduit pas à pas la Germanie à l'esprit de la réforme, je sais que c'est à présent l'opinion de plusieurs historiens allemands, et je m'y range volontiers; mais que le Dante ait prévu ou désiré cela, ou que même, sans le désirer, il ait servi au progrès de cette cause, je le nie à l'aide des textes mêmes du Dante les plus contraires aux papes. Si l'on

en comprend bien la lettre et l'esprit, ils marquent sans doute le désir d'une restauration de la discipline, qui alors était de nouveau beaucoup trop en déclin, mais une restauration semblable à celle qu'avait faite jadis Grégoire VII contre les simoniaques ou à celle que la Providence amena plus tard dans l'église unie à ses chefs, lors du dernier des conciles. Ce n'est là ni la réforme, ni aucune autre insulte à cette épouse du Christ, vénérée et chantée par le Dante plus que par aucun autre.

Du reste, que les lecteurs veuillent bien me pardonner de leur rappeler ces deux grands faits que nous présente l'histoire : depuis Charlemagne, nous voyons des empereurs en partie élus et couronnés par les papes, et des papes en partie confirmés par les empereurs ; de ces deux faits, on tirait deux droits différents et même opposés, plus ou moins exagérés. Les Guelfes s'en servaient pour réclamer non-seulement l'indépendance de la papauté, mais, jusqu'à un certain point, la soumission des empereurs à cette même papauté ; les Gibelins exagérés voulaient non-seulement l'indépendance des empereurs, mais la soumission des papes aux empereurs, comme le prouvent les nombreuses dépositions des papes, faites ou es-

sayées. Or, nous voyons ici que si le Dante était assez Gibelin pour demander l'indépendance de l'empereur, il ne l'était pas au point de vouloir la dépendance du pape. Si donc nous admettons qu'il ait été Gibelin, et même Gibelin exalté, nous savons qu'on ne doit pas pour cela le dire des plus exagérés. Du reste, en fait de parti, il ne faut pas perdre de vue ces trois choses : un homme peut passer pour être d'un parti, en être véritablement et en faire hautement profession. Le Dante passa pour Gibelin peut-être avant qu'il le fût en effet; pourtant il le fut en dernier lieu et beaucoup trop; mais il ne croyait pas l'être et soutenait même qu'il ne l'était pas; c'est ce que nous verrons en son lieu.

Chapitre XII.

Pise, Lucques, le Purgatoire.

(AOUT 1313 — NOVEMBRE 1314.)

Ma qui la morta poesia risurga,
O sante muse, poi che vostro sono.
(Purg. I, t. 3.)

Mais qu'ici la poésie morte se relève, ô saintes Muses, puisque je suis à vous.

Mais laissons là le Dante politique, ou du moins le Dante qui doute, qui hésite et qui louvoie, lui aussi, non par bassesse, mais par colère. Revenons au Dante exilé, courageux, poëte sublime, et montrant d'autant plus de fierté qu'il est plus malheureux. Nous l'avons laissé à Pise, et c'est là que nous le retrouverons. Il y termina probablement ou il y fit une grande partie de la *Monarchie* et du *Purgatoire*, sous la protection d'Uguccione

de la Faggiola, devenu seigneur de cette ville, après le misérable refus du roi de Sicile. Pise et Uguccione montraient alors, depuis la mort de Henri, et comme chefs du parti Gibelin, autant d'audace qu'en avait montré naguère Florence, comme chef du parti Guelfe. Ils étaient presque seuls dans l'Italie méridionale contre le pape Clément V, Robert, roi de Pouille, Florence, Lucques et Sienne; et pour se défendre contre eux, Uguccione tentait des négociations et se préparait aux armes, lorsque la fortune, toujours prodigue de faveurs envers ceux qui font preuve de constance, vint le secourir de la même façon qu'elle avait secouru Florence peu de temps avant. L'un de ses principaux ennemis, Clément V, mourut (10 avril 1314).

Celui-ci avait rempli le sacré collége de cardinaux français; il ne se trouva que quatre Italiens au conclave tenu à Carpentras sous de funestes auspices pour l'Italie, Nicolo da Prato, le pacificateur malheureux que le pape Benoit avait envoyé en Toscane; Napoléon Orsini, autre pacificateur tout aussi malheureux, envoyé par le pape Clément; François Gaetani, de la famille de Boniface, et Pierre Colonna, de la famille de

ses ennemis. C'est à eux, et peut-être à quelques autres cardinaux italiens, que le Dante, probablement réfugié à Pise, écrivit une lettre pour les engager à nommer un pape italien. Il est heureux qu'une pareille lettre nous reste, elle sert à compléter nos idées sur les opinions du Dante. En effet si nous l'avons vu, dans ses lettres précédentes, dans son poëme et dans la *Monarchie*, désirer la venue de l'Empereur à Rome, nous le voyons de même ici désirer le retour du pape, et faire tous ses efforts pour qu'il s'effectue; ce n'était certes pas là le désir d'un Gibelin extrême, car quoique les papes n'aient pas été en dernier lieu les véritables chefs du parti Guelfe, pourtant ils en étaient à coup sûr les principaux, et ce parti ne pouvait que gagner beaucoup à leur retour. Le désir du Dante ne laisse pas que de montrer qu'il fut moins touché par les intérêts particuliers de son parti, que par les intérêts plus généraux de l'Italie et de la chrétienté, sur lesquels il ne se trompait point ici; et peut-être, malgré sa colère contre les papes, leurs tentatives en faveur des exilés, par le moyen des légats, lui revenaient-elles à l'esprit, et se flattait-il de l'espérance que ces tentatives se renouvelleraient encore sous un nouveau pape

italien; mais quoi qu'il en soit de son plus ou moins de désintéressement, on voit clairement ici son désir impartial pour l'un comme pour l'autre de ces deux pouvoirs, qu'il considérait comme les ornements légitimes et comme les chefs de la nation italienne.

C'est ainsi que, dans cette circonstance, sa lettre, quoiqu'elle soit venue jusqu'à nous tronquée et mal arrangée, est moins embarrassée de ces idées banales et de ces exemples cherchés qui rendent ses autres lettres si différentes du style pratique des négociations ainsi que de la belle manière d'écrire du Dante. Il commence par des invectives contre les études et contre la cupidité des ecclésiastiques de son temps, si différents de saint Grégoire, de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Denis, de saint Jean de Damas et de Beda; il ne fait d'exception qu'en faveur de l'évêque de Luni, Gherardino Malaspina qui, sans doute était son ami, comme tous les membres de cette noble famille. Il s'excuse ensuite, lui, simple fidèle, de prendre la parole au sujet de tant de scandale. « Si je suis devenu parleur, c'est vous qui m'y avez forcé, et soyez honteux que l'admonition vous vienne de si bas, et non pas du ciel!... Ayez

devant les yeux l'image de Rome, privée maintenant de ses deux flambeaux, assise solitaire et veuve; et cela vous importe plus qu'à personne, à vous qui, dès vos premières années, avez connu le Tibre sacré. Car quoique cette capitale des Latins doive être aimée de tous les Italiens, comme le berceau commun de leur civilisation, vous devez la vénérer surtout, parce qu'elle est le principe qui vous fait être ce que vous êtes, et si sa misère présente accable de douleur et de honte les autres Italiens, vous devez d'autant plus en gémir et en rougir, vous qui avez été cause de l'obscurcissement et pour ainsi dire de l'éclipse de sa gloire. »

Il tourne ensuite ses reproches contre Orsini en particulier et contre un autre qu'il appelle le chef de la faction d'au delà du Tibre, et qui est probablement Colonna; puis il termine ainsi : « Mais vous en ferez amende honorable (non cependant sans qu'il en reste quelques atteintes à ce siége apostolique, auquel sont réservés les cieux et la terre), si vous tous, qui fûtes les auteurs de cette énormité, vous combattez maintenant avec courage et comme un seul homme pour l'épouse de Jésus-Christ, pour son siége, qui est Rome, pour notre Italie, ou, si je veux m'expri-

mer d'une manière plus complète, pour la ville de tous les pèlerins de ce monde, de telle sorte que de l'arène où vous disputez maintenant et où vous êtes l'objet de tous les regards, jusqu'aux bords de l'Océan, vous puissiez, en cherchant la gloire, entendre le cri de *gloria in excelsis;* et que la honte des Gascons, qui, dans leur cupidité ardente, s'efforcent d'usurper la gloire des Latins, soit un exemple pour tous les siècles à venir. »

Du reste, le siége apostolique étant devenu vacant, et l'élection étant restée en suspens pendant près de deux années après le mois d'avril 1314, il n'est pas possible de remplir avec précision la date qui manque à cette lettre. On peut croire qu'elle fut écrite dans les premiers mois de cette vacance du saint siége, puisqu'on ne tarda pas à voir d'une manière évidente l'impuissance des cardinaux italiens assaillis à Carpentras par les parents du pape défunt et par les fauteurs d'une élection française. Les cardinaux italiens méritaient les reproches du Dante, une lettre d'Orsini à Philippe-le-Bel en fait foi; mais leur repentir fut tardif. Le conclave rempli de Français et de cardinaux prisonniers en France, élut ensuite un pape français.

En attendant, Uguccione, repoussé dans les négociations, recourait aux armes contre les plus proches de ses nombreux ennemis. Il tourmenta si fort Lucques, qu'il la força à faire la paix avec Pise, à restituer les châteaux qu'avait cédés 25 ans auparavant le comte Ugolin, et à laisser rentrer les exilés Gibelins, parmi lesquels était Castruccio Castracani, qui fut ensuite pour ainsi dire son élève et son successeur. L'admission des exilés contraires était le signe ordinaire par lequel un parti s'avouait vaincu, et il s'ensuivit, comme de coutume, que bientôt ceux qui étaient rentrés chassèrent les autres. Le 14 juin de cette année, Uguccione entra dans Lucques avec les Pisans après un combat; il en chassa les Guelfes et le vicaire du roi Robert, et laissa mettre la ville à sac pendant huit jours, et piller le trésor que le pape Clément y avait fait apporter de Rome. Dès lors Lucques fut sous la domination de Pise, et Lucques et Pise sous celle d'Uguccione, qui établit à Lucques, en qualité de podestat, François della Faggiola, l'un de ses fils, tandis qu'un autre de ses enfants, Neri, se rendait maître du bourg de San-Sepolcro. Les embarras des Gibelins faisaient la grandeur de la maison d'Uguccione, qui, sim-

ple capitaine de fortune, les voyait se donner eux-mêmes à lui, à défaut de chefs plus puissants et plus renommés.

Sous l'égide de son ami, le Dante put donc entrer à Lucques sans danger, malgré les insultes qu'il avait adressées à cette ville dans l'*Enfer*. Ce ne fut certainement pas avant cette époque, car Lucques était restée jusqu'alors l'adversaire la plus ardente des Blancs, des Gibelins et d'Henri VII; mais y étant entré de cette manière et y étant resté, le Dante y trouva quelqu'un qui lui fit désavouer au moins l'un de ces sanglants reproches dont il flagella tant les villes italiennes. Lorsqu'il termina peu après, et précisément vers la fin de cette année 1314, le livre du *Purgatoire*, il y introduisit ce Buonaggiunta de Lucques, dont nous avons déjà parlé, et voici comment il se le fait nommer par son ami Forèse, entre plusieurs autres.

« Mais semblable à celui qui examine et qui » ensuite estime l'un plus que l'autre, j'en agis » ainsi avec celui de Lucques, qui paraissait me » connaître le plus. Il murmurait et nommait je » ne sais quelle *Gentucca* avec cette gorge où il » sentait la blessure de la justice qui le tourmente » ainsi. O âme, dis-je, qui parais si désireuse

» de parler avec moi, fais en sorte que je t'en-
» tende, et contente-nous, toi et moi en parlant.
» Il commença à dire : il est né une femme qui
» ne porte pas encore de voile, et qui te fera
» trouver ma ville agréable, quoique bien des
» gens la réprimandent. Tu t'en iras avec cette
» prévision. Si mon murmure a pu t'induire en
» erreur, la vérité de l'événement t'éclairera [1]. »

Mais on ne sait rien de cette *Gentucca*, cause de l'aimable rétractation du Dante, rien, si ce n'est qu'elle porta peut-être les noms d'Antelminelli Allucinghi, outre celui que le Dante a si douce-

[1] *Ma come fa chi guarda e chi fa prezza*
Più d' un che d' altro, fe' io a quel da Lucca
Che più parea di me aver contezza.
Ei mormorava; e non so che, Gentucca
Sentiva io là ov' ei sentia piaga
Della giustizia che sì gli pilucca.
O anima, diss' io, che par sì vaga
Di parlar meco, fa sì ch' io t' intenda,
E te e me col tuo parlare appaga.
Femmina è nata, e non porta ancor benda
Cominciò ei, che ti farà piacere
La mia città, come ch' uom la riprenda.
Tu te n' andrai con questo antivedere.
Se nel mio mormorar prendesti errore
Dichiareranti ancor le cose vere.
(Pur. xxiv, t. 12-16.)

ment chanté. Nous ne nous mêlerons point à la dispute qui s'est élevée pour savoir combien le Dante eut d'amour pour cette Gentucca, et de combien il fut de nouveau infidèle à Béatrix. Laissons en paix les consolations ou les erreurs du pauvre exilé.

Dans la même année 1314, le 29e jour de novembre, mourut un autre des grands adversaires du Dante, Philippe-le-Bel, roi de France, dont nous avons parlé suffisamment ailleurs. Mais Philippe se trouvant encore mentionné comme vivant et menacé dans le dernier chant du *Purgatoire*, on déduit de cette circonstance que nous n'avons pas de date plus certaine pour la composition d'aucune autre partie de la *Comédie;* car le chant XXIV, où il est fait mention du séjour à Lucques, n'ayant pu être fait avant le mois de juin, le XXXIIIe et dernier ne put donc être fait après novembre 1314; et il en résulte que ces dix chants ont été composés tout au plus dans l'espace de ces six mois. Ensuite, comme les invectives qui se trouvent au chant VI contre Albert, paraissent avoir été écrites avant la descente de son successeur en 1310, on peut considérer comme certain que la composition de toute cette partie de la *Comédie*

eut lieu dans l'espace de ces cinq années, de 1310 à 1314, ou même en six années, depuis 1309, et qu'elle exigea ainsi deux fois plus de temps que celle de l'*Enfer*, depuis le moment où il le mit en langage vulgaire. Mais d'abord, il arrive à tout le monde, non-seulement aux poëtes, mais aux écrivains et aux compositeurs, dans tous les arts d'imagination, d'exécuter plus vite le commencement que la fin de leur œuvre; et puis le Dante, pendant ces années, avait eu l'esprit préoccupé par l'arrivée d'Henri, et bien que sa coopération à ce fait eût été faible et même nulle, il était de ces hommes qui savent mal composer, quand ils assistent au spectacle de grands événements, même sans y prendre une part active. Je suis tenté de croire qu'il commença le *Purgatoire* en 1309, dans le repos qu'il prit à son retour de Paris, qu'il le continua en 1310, lors des premières espérances que lui donna la descente d'Henri, et que, l'ayant suspendu pendant l'exécution de celle-ci, il l'acheva avec une nouvelle ardeur après la mort de cet empereur, dans les derniers mois de 1314.

Le *Purgatoire* que ne lisent pas tout entier, ou que lisent mal tant de gens qui se déclarent les

admirateurs du Dante, pour avoir lu Françoise de Rimini et Ugolin, ou tout au plus l'*Enfer;* le *Purgatoire* est peut-être, dans son ensemble, la plus belle partie de la *Divine comédie*, celle au moins où se montre le mieux la plus belle partie de l'âme du Dante, l'amour. L'*Enfer*, qui n'est presque tout entier que colère et horreur, était sans doute un sujet très-conforme à la nature du Dante. Mais l'une des plus grandes qualités des âmes vraiment poétiques, c'est la variété, la faculté de sentir et d'exprimer des affections différentes, celles surtout qui ont pour objet de nous consoler ici-bas et d'accomplir là-haut la destination de notre nature. Le Dante, après avoir quitté, dans le poëme, l'obscurité et les étreintes infernales et être arrivé à la lumière du soleil et aux espérances du *Purgatoire;* après avoir laissé, comme nous l'avons dit dans sa vie réelle, les pensées de parti, et le sol d'une patrie ingrate, pour ces espérances de paix et de repos, qui surgissent dans l'âme de l'exilé lorsqu'il met le pied sur la terre étrangère, le Dante, dès les premiers vers du *Purgatoire*, entonne un nouveau chant d'amour, prend un nouveau style, qui n'est plus que lumière et qu'il ne quitte plus, sauf quelques

exceptions, jusqu'à la fin. Dans le *Purgatoire* se trouvent l'épisode de son ami Casella, qui lui chante sa première ode d'amour; celui de la *Pia*, cette malheureuse Siennoise tuée dans la Maremme, victime de la calomnie et de la jalousie; celui du doux accueil que Sordello fait à son concitoyen Virgile; celui du juge aimable de Gallura, Nino della Gherardesca, autre ami du Dante; puis ses reproches à son épouse, et ses recommandations à sa fille; celui d'Oderisi, le peintre en miniature, avec les réflexions pathétiques que lui inspire la vanité de la gloire; celui de Forèse, l'ami de sa jeunesse, ainsi que les tendres souvenirs et les louanges qu'il donne à sa chère Nella, et celui de Gentucca et de Buonaggiunta que nous venons de citer, et qui est suivi de cette explication de la poésie inspirée par l'amour que nous avons rapportée ailleurs; puis la description du paradis terrestre, avec ces figures si agréables, quels que soient les êtres qu'elles représentaient, de Lia et de Matilde; et enfin, et par-dessus tout ces trois chants divins, où il retrouve sa Béatrix, après dix années, suivant la fiction, mais après vingt-quatre, selon la réalité, depuis qu'il était séparé d'elle. Le *Purgatoire* est un chant d'amour

qui va *crescendo* depuis le commencement à peu près jusques à la fin.

Là se pressent les figures nombreuses et merveilleusement variées des anges qu'il y a introduits. Ginguené en a déjà fait la remarque, et il en a fait l'éloge, mais pas assez peut-être. Chacun sait que les anges sont une des plus gracieuses, des plus belles et des plus poétiques croyances de notre foi, une de celles qui démontrent le plus comment la beauté suit de près la vérité. Mais aucun poëte chrétien jusqu'à nos jours (pas même Byron ou Moore, et beaucoup moins encore un autre poëte très-moderne fort malheureux dans ce genre) ne jeta autant de poésie que le Dante sur cette croyance. Pour comprendre et goûter entièrement le Dante sous ce rapport, il faut chercher dans ses autres ouvrages, et surtout dans la *Vie nouvelle* et dans le *Convito*, le complément de ses pensées à l'égard de ces célestes créatures. Si l'on excepte les poëtes qui ont composé les saintes Écritures, le Dante fut celui de tous qui s'éloigna le plus du matérialisme, celui qui fut le plus absorbé dans les contemplations spirituelles. Il voyait clairement devant lui l'union du monde matériel avec le monde des esprits.

La matière insensible, la matière végétale, la matière animale, s'élèvent peu à peu en rang et en noblesse jusqu'à nous, et nous, hommes, nous matière et esprit, nous formons pour ainsi dire le milieu entre les deux mondes, un échelon de l'un à l'autre, et au-dessus de nous sont les esprits immatériels. Ainsi donc, pas de volonté, et conséquemment pas de liberté dans la matière au-dessous de nous; volonté, liberté de faire le bien ou le mal en nous seuls, qui sommes matière et esprit; volonté, avec moins de liberté, dans les esprits purs, qui sont au-dessus de nous. De ces esprits mal adorés, sous le nom de dieux, par les anciens, mais auxquels, sous le nom d'anges, nous croyons avec crainte ou avec amour, il voyait les méchants et ceux de mauvaise volonté régner dans l'enfer; il voyait les bons et les bienveillants gouverner dans les cieux; les uns, surveiller les actions des hommes, les autres, présider à une vertu particulière, à une suite de faits, et quelques-uns enfin, aux peines douces et pleines d'espérances du purgatoire. Déjà un ange s'était montré au Dante, mais rapide, silencieux et terrible, pour lui ouvrir dans l'enfer les portes de la ville de Dis. Rien de plus admirable dans ce genre que cette

description de la Fortune, autrefois déesse, ange maintenant pour le poëte, qui l'a revêtu des couleurs de l'imagination la plus poétique. Elle servira mieux à nous faire comprendre les idées du Dante.

« Celui dont le savoir domine tout, fit les cieux
» et leur donna quelqu'un pour les diriger, de
» façon que chaque partie brille pour une autre
» partie, par une distribution égale de la lumière;
» de même il ordonna pour les splendeurs du
» monde une conductrice générale, qui, dirigeant
» toutes choses, ferait passer de temps en temps
» les vaines richesses d'une race à une autre race,
» d'une famille à une autre famille, en dépit de
» toutes les précautions de la prudence humaine.
» Voilà pourquoi une nation domine et l'autre
» languit, suivant le jugement de celle qui est
» cachée comme le serpent sous l'herbe. Votre
» science ne peut pas lutter contre elle, car elle
» pourvoit, juge et poursuit son règne comme
» les autres déités poursuivent le leur. Ses chan-
» gements n'ont pas de trêve, la nécessité la force
» d'être rapide, tant il se présente de gens pour
» changer. Telle est celle qui est si souvent mise
» sur la croix par ceux même qui devraient la
» louer et qui la blâment et en disent du mal in-

» justement. Mais elle est heureuse et n'entend » pas tout cela : joyeuse avec les autres créatures » primitives, elle fait tourner sa sphère et jouit » dans sa béatitude [1]. »

Et dans le *Purgatoire*, voyez dès le commencement, cet ange dont les deux ailes déployées ser-

[1] *Colui lo cui saver tutto trascende*
Fece li cieli, e diè lor chi conduce;
Sì ch' ogni parte ad ogni parte splende,
Distribuendo egualmente la luce.
Similemente agli splendor mondani
Ordinò general ministra e duce,
Che permutasse a tempo li ben vani
Di gente in gente, e d'uno in altro sangue,
Oltre la difension de' senni umani.
Perche una gente impera e l'altra langue,
Seguendo lo giudicio di costei,
Che è occulto, come in erba, l'angue.
Vostro saver non ha contrasto a lei;
Ella provvede, giudica e persegue
Suo regno, come il loro gli altri dei.
Le sue permutazion non hanno triegue,
Necessità la fa esser veloce;
Sì spesso vien chi vicenda consiegue.
Quest' è colei, ch' è tanto posta in croce
Pur da color, che le dovrian dar lode,
Dandole biasmo a torto, e mala voce.
Ma ella s' è beata e ciò non ode :
Con l'altre prime creature lieta,
Volve sua spera e beata si gode.
(Inf. VII, t. 25-32.)

vent de voiles à la nacelle sur laquelle il conduit les âmes à travers l'océan, au pied du mont isolé du purgatoire. Un autre ange est à la porte fortunée de ce lieu d'expiation; un autre, à chacune des marches par lesquelles on monte de l'un à l'autre cercle, et chacun d'eux est vêtu, parle et agit d'une manière différente; puis ce sont aussi des anges que les vertus qui entourent le char de Béatrix, ce sont des anges que les substances pieuses, qui forment un chœur autour d'elle, qui intercèdent pour le Dante, quand elle lui fait des reproches et auxquels elle adresse la parole. Et dans tout cela, comme dans l'amour, il y a une égale progression d'importance et de beauté, depuis le commencement jusqu'à la fin du *Purgatoire*, et ce *crescendo* d'amour et de figures angéliques vient se concentrer tout entier autour de la figure principale de Béatrix. Aussi quand bien même le poëte se fût alors éloigné d'elle, il eût pu s'éloigner content : il avait accompli son vœu, car il avait dit de Béatrix ce qui n'avait jamais été dit d'aucune autre femme.

Mais c'est ici que la composition est peut-être plus belle que dans l'*Enfer*, et certainement plus neuve et tout à fait de l'invention du Dante. Le

mont isolé du purgatoire se trouve dans le méridien et à l'antipode de Jérusalem. Les poëtes y étant montés par l'ouverture renversée de l'*Enfer*, y trouvent (invention étrange peut-être, mais féconde en beautés) Caton d'Utique sur le bord de la montagne, près de la mer où les âmes débarquent; de là ils gravissent ensuite un rebord où les âmes, avant de s'élever sur la hauteur, sont arrêtées aussi longtemps qu'elles ont tardé à faire pénitence pendant leur vie, à moins que ce temps ne soit abrégé pour elles, ainsi que les autres peines, par les prières et les intercessions de ceux qui leur ont survécu. La montagne est entourée de sept plates-formes où différents châtiments, mêlés d'une certaine espérance, servent à expier les sept péchés mortels, l'orgueil, l'envie, la colère, la paresse, l'avarice, la gourmandise et la luxure. Si l'on entre dans la plus profonde de ces terrasses, on trouve les âmes marquées au front de sept P; une de ces lettres s'efface ensuite à chaque degré que l'on monte; et le Dante, quoique vivant, est soumis à cette marque et voit s'effacer les lettres à mesure qu'il monte. Arrivé à la terrasse supérieure, qui est celle où les luxurieux se purgent dans les flammes, le Dante s'épou-

vante. Mais le grand désir qu'il a de voir Béatrix au delà de ces flammes, les lui fait traverser, et il monte ensuite à la cime du mont, où est le Paradis terrestre, traversé par le Léthé, fleuve de l'oubli. Tandis que le long de ses rives, il s'entretient avec Mathilde, qui s'occupe à cueillir des fleurs, apparaît enfin à l'autre bord, sur un char (autour duquel le poëte, dans l'ardeur de ses désirs, a réuni peut-être trop d'ornements et d'allégories superflus), la Béatrix tant annoncée: c'est alors que disparaît Virgile. Le Dante passe d'une douleur momentanée à une joie infinie; il s'humilie ensuite aux reproches qu'il reçoit; il s'en repent, puis il est plongé dans le Léthé, où il oublie ses fautes. Il fixe alors les yeux sur les yeux de sa belle, et il est entraîné par ce regard sur les pas de Béatrix qui, fixant le soleil, s'élève jusqu'aux étoiles.

C'est là une admirable composition pour la sérénité, l'unité, les proportions des parties et l'accroissement de l'intérêt. Pourquoi faut-il que, finissant ainsi vers la moitié du chant XXXI, elle se prolonge encore pendant deux chants et demi, qui sont remplis des allégories les plus compliquées, et pour ainsi dire les plus inextricables?

Les principales sont celle de l'aigle impérial qui laisse ses plumes, celle d'une courtisane assise sur un char, allégorie où le Dante a représenté sûrement la cour d'Avignon; puis l'amant, qui la bat parce qu'elle tourne les yeux vers le Dante; amant qui doit être expliqué sans doute par Philippe-le-Bel, indigné des tergiversations de Boniface ou de celles de Clément.

Quoiqu'on ait écrit bien des choses au sujet de ces allégories, on pourrait encore en écrire bien davantage; mais ce serait s'arrêter à ce qu'il y a en même temps de moins certain et de moins beau dans toute la *Comédie*. Tout ce passage finit ensuite par les prédictions suivantes de Béatrix : « Il ne sera pas toujours sans héri- » tiers, l'aigle qui laissa ses plumes dans le char, » ce qui le fit devenir un monstre et ensuite une » proie, car je vois certainement, et partant je » le raconte, des étoiles déjà proches qui, libres » de tout empêchement et de tout obstacle, amè- » neront un temps où le nombre *cinq cent dix et* » *cinq*, envoyé de Dieu, tuera la prostituée et ce » géant qui péchait avec elle; et peut-être mon » récit, obscur comme Thémis et le Sphinx, ne te » persuade-t-il pas, parce que, comme eux aussi,

» elle trouble l'esprit. Mais bientôt les faits seront
» les Naïades qui expliqueront cette énigme diffi-
» cile, sans danger pour leurs troupeaux ni pour
» leurs moissons; toi, remarque ces paroles et
» apprends-les aux vivants, telles que je te les
» dis[1]. »

Tous les commentateurs interprètent le nombre *cinq cent dix et cinq*, par les trois lettres D, X, V, qui, interverties, forment le mot DUX, lequel signifie *chef*. Certes, il faut entendre par là un chef Gibelin, dont il menace ici la cour romaine

[1] *Non sarà tutto tempo senza reda*
L'aguglia che lasciò le penne al carro,
Perchè divenne mostro, e poscia preda;
Ch' io veggio certamente, e però 'l narro,
A darne tempo già stelle propinque,
Sicure d'ogni intoppo e d'ogni sbarro,
Nel quale un cinque cento dieci e cinque
Messo di Dio anciderà la fuja,
E quel gigante che con lei delinque.
E forse che la mia narrazion buja,
Qual Temi e Sfinge, men ti persuade
Perch' a lor modo l' intelletto attuja.
Ma tosto fien li fatti le Naiade
Che solveranno quest' enigma forte
Senza danno di pecore e di biade.
Tu nota, e sì come da me son porte
Queste parole, sì le 'nsegna a' vivi.
(PURG. XXXIII, t. 13-18.)

et le parti Guelfe. Mais il est impossible de déterminer avec certitude s'il a voulu parler d'Uguccione, alors principal chef des Gibelins en Toscane, ou de Can Grande della Scala, qui jouait un semblable rôle en Lombardie, ou d'un nouvel empereur attendu en Italie; tout ce que nous verrons cependant, donne peut-être de la probabilité en faveur d'Uguccione. Mais le Dante avait-il même déterminé cela dans son esprit? et a-t-il voulu faire ici autre chose qu'une vague menace? Cela ne nous importe guère, sinon pour faire connaître quel était l'esprit du Dante dans ces derniers et malheureux chants du *Purgatoire*. Son esprit obscurci de nouveau (peut-être par la composition de la *Monarchie*), produisit ces images, ce style, ces paroles et ces lettres sombres et désordonnées. Aussi devons-nous blâmer le Dante à cause de tout cela. Mais n'allons pas faire comme celui qui, voulant l'expliquer avec de pareilles confusions, déshonora le divin poëme tout entier. Encore une fois, ne nous lassons pas de défendre le Dante contre les indignes outrages qu'on veut lui faire.

Chapitre XIII.

Prospérité, chute d'Uguccione; Cane Grande della Scala; le Dante à la cour de ce dernier.

(NOVEMBRE 1314 A 1318.)

O insensata cura de' mortali,
Quanto son difettivi sillogismi,
Quei che ti fanno in basso batter l' ali!
Chi dietro a' jura e chi ad aforismi
Sen giva, e chi seguendo sacerdozio;
E chi regnar per forza o per sofismi,
E chi rubare, e chi civil negozio,
Chi nel diletto della carne involto
S' affaticava, e chi si dava all' ozio;
Quand' io, da tutte queste cose sciolto,
Con Beatrice m'era suso in cielo
Cotanto gloriosamente accolto.

(PARAD. XI, t. 1-4.)

Soucis insensés des mortels, combien sont défectueux les raisonnements qui vous font battre la terre de vos ailes! Les uns s'adonnaient aux lois, d'autres à la médecine; ceux-ci suivaient le sacerdoce, et ceux-là voulaient régner par la force ou par les sophismes; quelques-uns volaient; quelques-uns s'occupaient d'affaires civiles; plusieurs s'énervaient dans les plaisirs charnels, et d'autres s'adonnaient à l'oisiveté; tandis que moi, libre de toutes ces choses, j'étais si glorieusement accueilli avec Béatrix dans le ciel.

Uguccione della Faggiola, seigneur de Pise et de Lucques, se préparait à la plus grande entre-

prise que pût faire un chef Gibelin : il allait marcher contre Florence ; si bien que ce personnage, dont l'auteur du *Veltro* nous a déjà montré l'importance pour la vie du Dante, n'en a pas une moins grande pour l'histoire générale de l'Italie. Nous avons vu en lui jusqu'ici l'un des plus actifs et des plus hardis de ces podestats ou capitaines du peuple, qui cherchaient aventure dans l'une ou l'autre ville, et que, par conséquent, on pourrait appeler *magistrats* de fortune. A présent il se montre à nous comme l'un des premiers de ces chefs de bandes étrangères ou de capitaines d'aventure qui servirent, puis mirent à contribution, puis tyrannisèrent peu à peu les villes et les provinces d'Italie, dans le cours de ce siècle et dans le suivant, jusqu'au premier tiers du seizième. Les entreprises antérieures d'Uguccione dans la Romagne, et lorsqu'il fut pour la première fois podestat et capitaine à Arezzo ou à Gubbio, furent faites plutôt dans la première que dans la dernière de ces qualités, car il ne paraît pas qu'il eût avec lui plus d'aventuriers que les autres podestats ou capitaines. Mais à la mort d'Henri VII, lorsque l'armée de cet empereur revint de Pise en rapportant son corps, Villani assure que « tous

les chefs et barons qui avaient suivi Henri se séparèrent et retournèrent dans leur pays. Quelques chevaliers allemands, brabançons et flamands, avec leur suite, restèrent à la solde des Pisans, au nombre d'environ mille chevaux, et les Pisans, ne pouvant avoir d'autre capitaine, élurent Uguccione della Faggiola di Massa Tribara, qui avait été placé par l'empereur en qualité de vicaire à Gênes. Celui-ci vint à Pise, dont il prit la seigneurie; puis, suivi des ultramontains, il fit de très-grandes choses en Toscane. » Sans doute il y eut des bandes soudoyées et même des bandes étrangères avant celle-ci, mais, si je ne me trompe, elle fut une des plus grandes et l'une des premières; et Uguccione fut un des premiers qui s'en soient servis pour tenir les villes dans sa dépendance et pour chercher à soumettre des provinces. Il peut donc être appelé le précurseur de cet Akwood et de ce Lodrisio Visconti qu'on a coutume de regarder comme les premiers *condottieri;* et, par conséquent, c'est à la descente d'Henri VII que nous pouvons rendre grâce, sinon de l'introduction de cette nouvelle peste, au moins des cruautés dont elle fut cause en Italie.

A l'aide de cette *maisnie* [1] d'Allemands, ainsi l'appelle Villani, et tel fut le nom qui précéda celui de *compagnie*, Uguccione avait déjà pris Lucques. Avec elle, plus tard, vers la fin de 1314, et au commencement de 1315, il marcha contre ceux de Pistoia jusques à Carmignano; contre ceux de Volterra; à travers toute la Maremme, et contre ceux de Sanminiato; puis il assiégea et prit le château de Cingoli et Monte Calvi, ainsi que plusieurs autres forteresses; avec elle enfin il traversa en triomphe toute la Toscane, et alla camper devant Monte Catini, dans le val de Nievole, château des Lucquois dont les Florentins s'étaient emparés un peu auparavant. Uguccione avait avec lui, dit Villani, « toutes les forces de Pise et de Lucques, celles de l'évêque d'Arezzo, celles des comtes de Santa-Fiore, celles de tous les Gibelins de Toscane et des exilés de Florence, ainsi que les Lombards auxiliaires de messire Mattheo Visconti et de ses fils. Son armée se composait de plus de deux mille cinq cents cava-

[1] Nous traduisons par ce vieux mot français correspondant, le mot *masnada* employé par Villani, le français moderne n'ayant point d'équivalent pour rendre la même idée.

(*Note de la traductrice.*)

liers et d'un grand nombre de gens du peuple. »

Les Florentins, qui jusqu'alors étaient restés pour ainsi dire spectateurs des triomphes d'Uguccione, ayant appelé à leur aide trois princes de la Pouille, savoir : Pierre et le prince de Tarente, frères du roi Robert, Charles, fils de ce prince, et un grand nombre d'autres alliés, se mirent enfin sur la défensive. « Il s'y trouva, dit Villani, des Bolonais, des Siennois, des Pérousiens, des habitants de Castello, d'Agobbio, de Romagne, de Pistoia, de Volterra, de Prato et de toutes les autres terres guelfes, ainsi que des amis de la Toscane, en nombre considérable, avec les gens du prince et ceux de messire Pierre, montant à trois mille deux cents cavaliers, avec beaucoup de gens de pied. » Ainsi, de l'aveu même du chroniqueur florentin, ses concitoyens avaient l'avantage du nombre; mais le prince de Tarente, qui les commandait, était, au dire de son frère, un homme « plus entêté que sage, en outre, peu fortuné, et plutôt même très-malheureux à la guerre. » On quitta Florence le 6 août 1315, et, lorsqu'on fut arrivé devant les forces d'Uguccione, les deux partis restèrent plusieurs jours en présence, n'étant séparés que par le fossé de la

Nievole, faisant des assauts et des escarmouches, ou, comme on disait alors, des passes d'armes (*badalucchi*). A la fin Uguccione, soit qu'il craignît que les Guelfes n'envoyassent du secours aux Florentins, soit par stratagème, leva le camp, dans la nuit du 28 au 29, brûla les palissades, c'est-à-dire les redoutes qu'on avait élevées pour le siége, et se mit en bataille sur la plaine qui s'étendait entre les deux armées, « avec l'intention, dit Villani, si le prince et son armée ne s'éloignaient pas, de passer et de se diriger vers Pise, et si l'on voulait lui disputer le passage, de prendre l'avantage du camp et de livrer bataille à tout hasard. »

Au matin, lorsque les Florentins et leur malheureux capitaine, accablé alors de la fièvre quarte, s'aperçurent de cela, ils voulurent s'opposer à la retraite d'Uguccione, et levèrent aussi leur camp; puis, sans être rangés en bataille, ils attaquèrent les ennemis, croyant que cela suffirait pour les mettre en fuite; mais en cela ils se trompèrent : car Uguccione prit au contraire l'offensive, et défendant lui-même la plaine, il fit envelopper les Florentins par son propre fils et par Giani-Giacotti Malaspina, exilé de Florence, qui portant

le pennon impérial, était à la tête de cent cinquante cavaliers. Ceux-ci rompirent les premières lignes; mais arrivés au corps de messire Pierre, qui commandait la cavalerie florentine, ils furent mis en déroute. Les deux chefs y furent tués et le pennon impérial abattu. Alors Uguccione fit avancer sa troupe d'Allemands, qui se composait de huit cents chevaux et plus. Ces gens attaquèrent les ennemis avec furie, et ils les mirent presque tous facilement en fuite, car ils étaient en mauvais ordre et armés d'une manière incomplète. Ils eurent un peu plus de peine pour repousser les cavaliers florentins, mais enfin ils y réussirent. Pierre, frère du roi de Pouille, fut tué dans ce combat, et son corps ne fut pas retrouvé. L'autre prince de la maison d'Anjou, Charles, fils du prince de Tarente, et plusieurs chevaliers renommés de toutes les villes de la ligue florentine et de presque toutes les grandes maisons nobles ou populaires de Florence, y trouvèrent également la mort. Il y eut en tout, d'après Villani, deux mille hommes de tués et cent cinquante prisonniers. Le prince de Tarente prit la fuite avec ce qui restait. Monte-Catini, puis Monte-Sommano se rendirent à Uguccione. Volterra et d'autres villes lui firent

acte de soumission. Louis le Bavarois, l'un des deux empereurs élus, lui envoya des priviléges et lui fit don de plusieurs seigneuries dans les lieux voisins du champ de bataille, à Monte-Feltro de Massa-Tribaria, son lieu natal, au bourg de San Sepolcro, que son fils occupait, et à Castiglione d'Arezzo. Les Guelfes étaient découragés ; il nous reste une chanson au sujet de leurs lamentations. Uguccione, à l'apogée de sa puissance, paraissait sur le point de réaliser les prédictions du Dante.

Nous n'avons aucun document qui permette d'affirmer ou de nier que le Dante ait pris part à la bataille de Monte-Catini avec son ami et son protecteur actuel, ainsi qu'avec les autres exilés florentins que nous y voyons figurer. Et peut-être le respect de la patrie ne le retint-il pas cette fois comme naguère, lors du siége de Florence par Henri VII. Mais il est presque impossible de douter qu'il n'ait pris part d'une manière quelconque à ces événements, non plus qu'aux espérances qui en résultaient, puisque nous avons la preuve d'une quatrième condamnation confirmant toutes les anciennes, qui fut prononcée contre lui en octobre 1315, et conséquemment un peu plus d'un

mois après la bataille, par messire Ranieri Zacharia d'Orvieto, vicaire du roi Robert à Florence. Peut-être aussi la cause de cette nouvelle condamnation, fut-elle la publication de la *Monarchie* qui peut avoir été faite à cette époque. Quoi qu'il en soit, le poëte s'en venge à sa manière dans les chants du *Paradis* qu'il écrivait alors, et dans lesquels son bien-aimé Charles-Martel gourmande presque tous les membres de la maison d'Anjou, et surtout Robert, contre lequel il finit par cette réflexion amère : « Et si le monde de
» là-bas prenait quelque attention aux fonde-
» ments qu'a posés la nature, il aurait à coup
» sûr des habitants meilleurs; mais vous tournez
» vers le sacerdoce tel homme qui était né pour
» ceindre l'épée, et vous faites un roi de celui
» qui devrait être prédicateur, de manière que
» vos pas sont hors de la bonne voie. [1] »

[1] *E se 'l mondo laggiù ponesse mente*
Al fondamento che natura pone,
Seguendo lui, avria buona la gente.
Ma voi torcete alla religione
Tal che fu nato a cingersi la spada
E fate re di tal ch' è da sermone;
Onde la traccia vostra è fuor di strada.
(Parad. viii, t. 48-49.)

La prospérité croissante d'Uguccione était alors pour le Dante une meilleure consolation que toutes ses paroles; mais il ne l'eut pas longtemps. Toute la vie du Dante devait s'écouler ainsi entre l'espérance et les déceptions : ainsi passe-t-elle ordinairement pour la plupart des exilés.

Uguccione, enflé d'orgueil par les donations impériales, par ses victoires, par ses diverses seigneuries, et plus encore peut-être par les troupes étrangères, qui sont le meilleur appui des tyrans, faisait peser sur Pise et sur Lucques sa domination tyrannique. Au mois de mars 1316, au lieu de presser Florence et les autres villes Guelfes, il fit prendre, à Pise, Banduccio Buonconte et Pierre, son fils, hommes capables et puissants qui lui faisaient opposition ; et, sous prétexte qu'ils avaient des relations avec le roi Robert, il leur fit aussitôt trancher la tête. Il s'attira, pour ce motif, une grande haine de la part des Pisans, à la tête desquels se mirent un homme du peuple, nommé Coscetto del Colle, et le comte Gaddo, de la famille des Gherardeschi, que nous avons déjà vus figurer comme les principaux Guelfes de Pise. A Lucques, au commencement d'avril, Regnier della Faggiola, qui avait succédé dans les

fonctions de podestat, à son frère, tué à Monte-Catini, faisait également prendre et condamner à mort Castruccio Castracani, avec plus de justice peut-être, parce que Castruccio avait pillé dans la Lunigiana plusieurs châteaux appartenant à Spinetta Malaspina, l'ami des Faggiola, mais avec non moins d'imprudence, car autant Castruccio, qui était un des principaux citoyens de Lucques, y était aimé, autant les Faggiola y étaient détestés. Les Lucquois se soulevèrent donc en faveur de Castruccio. Regnier envoya demander à Pise des secours à son père, et, en attendant, se défendit si mal contre la fureur du peuple, que l'on donnait à son prisonnier le nom de seigneur, et qu'il fut contraint de prendre la fuite. Uguccione, averti de ce qui se passait à Lucques, quitta Pise, où, tout aussitôt Coscetto del Colle souleva le peuple aux cris de « Mort à Uguccione! » attaquant et saccageant le palais du podestat, et faisant donner la seigneurie à Gaddo della Gherardesca. Uguccione se trouvant à moitié chemin de Lucques et de Pise, et déjà exilé de ces deux villes, dont quelques heures auparavant il était seigneur, tâcha de se sauver chez son ami Spinetta Malaspina; puis il se rendit à Modène, dans

ses terres de Monte-Feltro, et enfin, à Vérone, auprès de Can della Scala, qui le prit à sa solde, lui et ses soldats allemands peut-être. Il est certain que ces derniers ne durent pas rester avec le nouveau seigneur Guelfe de Pise. Le Dante resta-t-il à Lucques avec le nouveau seigneur Castruccio? Cela est possible, puisque celui-ci était Gibelin. Ou bien suivit-il les Faggiola chez les Malaspina, leurs amis communs, et puis de là en Romagne? Nous n'avons point de documents pour baser nos conjectures à cet égard. Il est sûr que, vers cette époque, il se trouvait réfugié de nouveau à Vérone, près de Cane della Scala.

Ce seigneur, appelé le Grand, était, en 1316, un jeune homme de vingt-cinq ans, non moins remarquable par sa puissance que par sa richesse et sa libéralité. Il avait annoncé dès l'enfance ce caractère et ces dispositions. Benvenuto d'Imola raconte qu'ayant été conduit par son père Albert à la cachette d'un de ces trésors, qui était le principal nerf de toutes ces puissances de hasard, et se trouvant excité à s'en réjouir, il montra, par un acte de grossièreté enfantine, combien il les méprisait. Puis, lorsqu'Albert fut mort, en 1301, et que Barthélemi, l'aîné de ses fils qui lui avait

succédé, fut également mort, en 1304, Alboin, second fils d'Albert, le même à qui, pour certain motif, le Dante a reproché son manque de noblesse, ayant hérité de leur puissance, Cane, le troisième des frères fut associé à lui vers l'an 1308. Tous deux, en 1311, à l'arrivée de l'empereur Henri, avaient obtenu de lui le titre et les fonctions de vicaires impériaux à Vérone. Mais Alboin était déjà languissant d'une étisie mortelle, et Cane, qui avait alors 20 ans, conduisit seul l'expédition par laquelle ils enlevèrent Vicence à Padoue sa voisine, alors rebelle à l'empereur; puis il alla au siége important de Brescia et ensuite à Gênes. De façon qu'après la mort de son frère Alboin, le 28 octobre, il retourna à Vérone, où il demeura seul vicaire impérial et seigneur. En 1312, et plus encore en 1313 et en 1314, après la mort d'Henri, il avait eu à défendre sa conquête de Vicence et son autorité contre la jalousie de Padoue, de Trévise, du marquis d'Este et de l'évêque de Feltre, avec l'aide de l'évêque de Trente, et celle que pouvaient lui donner à l'occasion les autres Gibelins de Lombardie. Par son audace personnelle, Cane termina enfin cette longue lutte à son honneur et à son

profit. En septembre 1314, ses ennemis réunirent inopinément toutes leurs forces, vinrent camper à l'improviste en face de Vicence qu'il s'agissait de disputer, prirent et saccagèrent le bourg de Saint-Pierre, et arrivèrent sous les murs de la ville. Mais Cane Grande en ayant reçu avis à Vérone, monta à cheval, et, accompagné d'un seul domestique, partit aussitôt pour Vicence, y pénétra, ranima le courage des citoyens et celui des soldats allemands, puis faisant une brusque sortie, le 17 septembre, il tomba sur les Padouans aux cris inattendus de *vive Cane*, les défit et les mit en déroute, tuant un grand nombre d'entre eux, faisant encore plus de prisonniers et pillant tout. Parmi les prisonniers se trouvait Albertino Mussato, écrivain latin élégant pour ce siècle, et, suivant l'usage de l'époque, homme d'épée et négociateur tout autant qu'homme de lettres. Celui-ci et quelques-uns de ses compagnons de captivité commencèrent des négociations qui furent suivies, le 20 octobre, de la paix entre Padoue et Cane Grande, auquel fut laissée et confirmée la possession de Vicence. Maître de deux villes puissantes et Gibelin constant, Cane Grande s'était uni à Passerino de Bonacossi, seigneur de Mantoue et

de Modène, et à Matteo Visconti, vicaire impérial et seigneur de Milan. Ces trois personnages formèrent ainsi, dans la Lombardie, une espèce de triumvirat gibelin, qui, dans les années 1315 et suivantes, poursuivit et domina presque toujours les Guelfes de Brescia, de Crémone, de Padoue, de Trévise et des autres villes. En 1317, lorsque Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche se disputèrent l'empire, le pape Jean ayant défendu que personne s'intitulât vicaire impérial sans sa permission, Visconti déposa ce titre et se fit appeler par le peuple seigneur général de la cité. Della Scala, au contraire, jura fidélité à l'autrichien, le 16 mars, et fut confirmé par lui dans le vicariat de Vérone et de Vicence. Le 16 décembre 1318, enfin, dans une assemblée, tenue à Soncino, Cane Grande fut élu capitaine général de la ligue gibeline en Lombardie avec des appointements de mille florins d'or par mois.

C'est à la cour d'un pareil seigneur, si puissant et si fortuné, et au milieu de semblables guerres, qu'Uguccione vint, dans l'année 1316, en qualité de capitaine, et que notre Dante exilé arriva vers le même temps à peu près. Uguccione partit peu après, en 1317, pour Lunigiana, et c'est de là

qu'avec les secours amenés par lui de Vérone, et qu'avec ceux qui furent fournis par Spinetta Malaspina, il essaya de reprendre Lucques ou Pise. Mais les citoyens s'étant levés par la crainte du tyran dont ils avaient fait l'expérience, le chassèrent si bien qu'il dut revenir à Vérone, et qu'il y fut, bientôt après, suivi par Malaspina. Là se trouvait aussi Guido de Castello, qui jadis avait donné asile au Dante à Reggio, et qui maintenant en était chassé; avec lui Sagacio Muzzio Gazzata, qui a écrit l'histoire de cette ville et qui a raconté les magnificences de la cour de Vérone. Cette ville était le refuge de tous les Gibelins chassés. Mais les Guelfes, obligés de céder à la puissance de Cane Grande ou devenus ses prisonniers, n'y étaient pas traités moins honorablement. Parmi eux, on voyait Jacques de Carrare, Vanni Scornazzano, Albertino Mussato; là enfin étaient rassemblés, comme à la cour la plus brillante de l'Italie, des guerriers, des écrivains, des savants, des poëtes, des artistes, des courtisans et des ménestrels.

Gazzata, qui fut témoin de ces magnificences, rapporte comment tout ce monde avait, dans le palais de ce seigneur, des quartiers garnis et sé-

parés, avec des ameublements et des emblèmes adaptés au goût de chacun : des triomphes pour les guerriers, les bosquets sacrés des Muses pour les poëtes, Mercure pour les artistes, le Paradis pour les prédicateurs, la Fortune pour les exilés. Il y avait table ouverte pour tout le monde, et tantôt les uns, tantôt les autres, étaient invités à la table du seigneur; mais Guido de Castello, appelé le Simple Lombard, jouissait de cet honneur plus que tous les autres ainsi que le Dante. De toutes les vicissitudes auxquelles fut exposé le Dante, peut-être celle-ci nous le montre-t-elle plus à plaindre qu'aucun autre. Car un malheureux peut bien, s'il a la conscience de son innocence, et plus encore s'il a celle d'une certaine grandeur, trouver des soulagements d'une part ou d'autre dans la solitude; mais il est difficile de les conserver dans la compagnie des heureux et des puissants, qui sont toujours trop portés à se faire un mérite du hasard de la fortune et à donner tort aux vaincus. Qu'on ne se hâte donc pas de condamner le Dante pour s'être exposé à un tel danger, et que personne ne s'imagine avoir le cœur plus fier et plus haut placé que lui. Il y a chez les hommes qui ont la véritable grandeur, une telle sim-

plicité, qu'on les voit céder aux instances et aux premières sollicitations qui leur sont faites, et qu'ils ne s'aperçoivent des humiliations auxquelles on les soumet, que lorsqu'elles sont accomplies. Le Dante pouvait se regarder comme l'égal de qui que ce fût et croire qu'il apportait chez ceux qui lui faisaient accueil, autant ou même plus qu'il n'en recevait. Quoi qu'il en soit, nous avons plus d'une preuve des peines que lui fit endurer l'orgueil d'autrui, ainsi que des déceptions qu'il éprouva. C'est d'abord une de ses lettres, peu après son arrivée à la cour de Cane Grande, lettre par laquelle il adressait à ce dernier la dédicace du *Paradis*, non encore achevé et même fort peu avancé, lorsqu'il eut résolu de ne point l'envoyer à Frédéric de Sicile.

Il commence ainsi : « Au magnifique et victorieux seigneur Cane Grande della Scala, vicaire de la très-sacrée et sérénissime principauté à Vérone et à Vicence, son très-dévoué Dante Alighieri, Florentin de naissance et non pas de mœurs, souhaite une vie heureuse et longue et un perpétuel accroissement de gloire.

» Les louanges que l'on fait de votre magnificence sont répandues par la renommée active et

rapide, et font sur chacun une impression si différente, qu'elle augmente les espérances des uns et inspire la terreur aux autres : pour moi, en vérité, si je comparais cette renommée avec les faits des modernes, je la trouverais supérieure à la réalité; mais, ne voulant pas demeurer dans une plus longue incertitude, j'ai fait comme cette reine orientale qui vint à Jérusalem, comme Pallas qui se rendit sur l'Hélicon, et je suis venu à Vérone, afin de juger plus sûrement par mes propres yeux. J'ai vu vos magnificences dont il est question en tous lieux. J'ai vu en même temps et j'ai éprouvé votre bienfaisance, et si j'avais d'abord soupçonné de l'exagération dans ce qu'on en disait, depuis lors, j'ai dû reconnaître aussi que l'on restait au-dessous de la réalité. Il est donc arrivé que votre seule renommée m'ayant fait concevoir pour vous une affection mêlée d'une certaine soumission, je suis devenu pour vous, dès notre première entrevue, un ami tout à fait dévoué, et je ne crains pas, en prenant le titre d'ami, d'encourir le reproche de présomption, comme pourraient le dire quelques-uns; les liens sacrés de l'amitié peuvent unir des personnes de conditions différentes, aussi bien que celles qui sont égales par

la fortune, et il peut y avoir entre elles des relations agréables et utiles. »

Il défend ensuite par plusieurs raisons, l'inégalité des personnes dans l'amitié, il dit qu'il a cherché lequel de ses ouvrages convenait le mieux pour lui être offert, et qu'il s'est décidé pour le chant le plus sublime de la *Comédie*, c'est-à-dire le *Paradis :* sa lettre présente a donc pour objet de lui dédier, de lui offrir et de lui recommander cette partie de son poëme. Il entreprend ensuite de parler de tout l'ouvrage, auquel il attribue plusieurs sens, et il entre dans cette explication des allégories que nous avons rapportée; puis il veut donner à l'ouvrage entier le titre suivant : « Ici » commence la *Comédie* de Dante Allighieri, Flo» rentin de naissance, mais non pas de mœurs[1]. »

Il explique le nom de comédie, et après avoir indiqué la division en trois livres ou cantiques, et celle de ceux-ci en chants, il vient à parler du troisième livre, celui du *Paradis*. Suit une exposition minutieuse à la manière de celles du *Convito;* elle occupe la plus grande partie de la lettre, mais elle ne regarde que le premier chant. Divi-

[1] *Incomincia la Commedia di Dante Allighieri Fiorentino di nascita non di costumi.*

sant d'abord celui-ci en deux, le prologue et la partie d'exécution, puis subdivisant aussi le prologue en deux, il n'expose minutieusement que la première partie du prologue; il se contente de généraliser pour la seconde; cela fait, il continue et termine ainsi : « Telle est la signification de la seconde partie du prologue en général. Je ne l'expose pas en détail pour le présent; mes embarras domestiques m'en empêchent et me forcent d'abandonner ces choses et d'autres encore qui seraient utiles au bien public. Mais j'espère que votre magnificence me donnera d'une autre manière la possibilité de faire une exposition utile. Quant à la partie exécutive que, dans la division, j'ai opposée au prologue entier, je n'en dirai que ceci pour le moment, quant à la division et à l'explication : à mesure que l'on s'élèvera de ciel en ciel, il y sera fait mention des âmes heureuses qui s'y trouvent, ainsi que de chaque sphère; on y verra que cette véritable béatitude consiste dans le commencement de cette sentence de la vérité qui se trouve dans saint Jean : « La vie éternelle c'est de te connaître, ô Dieu véritable! » et, dans le 3me livre de la Consolation de Boëce : « Le but final est de te voir (*te cernere finis*). » Lors donc

que je montrerai la gloire de la béatitude dans les âmes qui voient toute vérité par elles-mêmes, il sera question d'une foule de choses qui ont à la fois beaucoup d'utilité et d'agrément; et puisque le principe ou le commencement, c'est-à-dire Dieu étant une fois trouvé, il n'y a plus rien d'autre à chercher, car il est l'α et l'ω, c'est-à-dire le principe et la fin, comme on le voit démontré dans la vision de saint Jean, le traité se termine en Dieu lui-même dont le nom soit béni dans les siècles des siècles. »

Il paraît donc clair que le Dante était venu à Vérone, qu'il y résidait même déjà, et qu'il avait éprouvé les premiers effets de la bienveillance de Cane Grande, lorsqu'il voulut lui dédier le *Paradis*. On voit de plus qu'en agissant ainsi, il ne lui envoya pas tout l'ouvrage, ni même une grande partie du poëme avec la dédicace, mais seulement le premier chant ou un peu plus. Et cela vient naturellement expliquer ce que dit Boccace : « Il avait coutume, aussitôt qu'il avait fait six ou huit chants, de les envoyer tout d'abord, avant qu'aucun autre les vît, et n'importe quelle fût alors sa résidence, à messire Cane della Scala, qu'il respectait plus que personne au monde. Puis, après

les lui avoir communiqués, il en faisait des copies pour qui en voulait. C'est ainsi que le Dante, les lui ayant envoyés tous, à l'exception des treize derniers chants, qui étaient achevés, mais qui n'avaient pas encore été envoyés, il arriva qu'il mourut sans plus penser à les lui laisser. »

Boccace, en exposant un pareil mode de publication, a réellement en vue le poëme tout entier; mais comme, peu de pages plus loin, venant à parler de la dédicace de ces trois chants à Uguccione, à Moroello Malaspina et à Frédéric de Sicile, il ajoute : « Quelques-uns pensent que tout le poëme fut dédié à messire Cane, » il est évident qu'il rapporte deux opinions répandues alors, parce qu'on ne connaissait pas la substitution de Cane à la place de Frédéric, et il est probable que ce mode de publication, chant par chant, ne doit s'entendre que des vingt premiers chants du *Paradis*. Mais pour tout cela, et pour bien d'autres disputes relatives au Dante, nous pouvons dire avec Boccace : « Quelle que soit la vérité, ce n'est pas là une chose si importante, qu'il faille faire à ce sujet une investigation solennelle. »

L'aveu de pauvreté que fait le Dante dans les dernières lignes, est beaucoup plus important

pour nous; cet aveu, où nous trouvons presque une demande, scandalisera certains hommes qui, se croyant fiers, ne le sont pas assez pour faire ouvertement ce que la fortune les oblige de faire. Au reste, les sentiments, et presque les paroles, exprimés dans cette lettre, furent ensuite traduits en vers par le poëte, dans le long dialogue entre lui et Cacciaguida, son bisaïeul; dialogue dont nous avons déjà tiré ce qui appartient à chaque période de notre histoire. Il faut d'abord observer ici que, dans la misère où il se trouvait, il était bien moins convenable à lui de faire parade de sa noblesse. Puis, dans le passage que nous avons déjà rapporté, et qui est relatif à son premier refuge près de Barthélemi, le frère de Cane, on doit remarquer qu'il le loue d'avoir prévenu ses demandes, et il fait ainsi un reproche à Cane, auquel il fut en quelque sorte contraint de faire une demande. Au milieu des peines de l'exil, il se fait dire par Cacciaguida : « Tu éprouveras combien le » pain d'autrui est amer, et combien il est dur de » monter et de descendre par l'escalier d'autrui [1]. »

[1] *Tu proverai sì come sa di sale*
Lo pane altrui, e com' è duro calle
Lo scendere e 'l salir per l'altrui scale.

C'était là sûrement une admonition pleine de fierté à son hôte puissant. Mais, au reste, il le loue ensuite directement et en termes magnifiques, dans le passage que voici : « Tu verras » avec lui celui qui, dès sa naissance, reçut » de cette puissante étoile une si forte influence » que ses actions en seront remarquables. Les » peuples ne s'en sont pas encore aperçus, à » cause de son jeune âge, car il n'y a que neuf » ans que ces sphères ont commencé à se mou- » voir autour de lui. Mais avant que le pape gas- » con trompe le grand Henri, il fera paraître des » étincelles de sa valeur, dans son mépris pour » l'argent et pour les fatigues. Ses magnificences » seront tellement connues, que ses ennemis ne » pourront, sous ce rapport, tenir leur langue » muette. Abandonne-toi à lui et à ses bienfaits; » par lui beaucoup de gens se verront transfor- » més; riches et pauvres changeront de condition. » Tu porteras ces prédictions écrites dans ta mé- » moire, mais tu ne les diras pas. Et il me dit des » choses incroyables pour ceux qui les verront[1]. »

[1] *Con lui vedrai colui che impresso fue,*
Nascendo, sì da questa stella forte,
Che notabili fien l'opere sue.

Mais ces louanges sont de nouveau tempérées par ce qui suit. On sait combien le poëte aime à mordre les grands, et nous avons fait mention de deux traditions populaires relatives à des vengeances exercées sur lui en Toscane et à Gênes. Il n'avait jamais pour cela daigné s'en excuser ou changer de manière d'agir. Maintenant qu'il se trouvait à la cour de Cane Grande, il pouvait se rappeler ce passage du *Purgatoire*, publié naguère, et dans lequel deux Scaligeri sont blâmés : Albert, père de Cane Grande, et Philippe, abbé de Saint-Zeno, son frère naturel. Peut-être

Non se ne sono ancor le genti accorte,
Per la novella età, che pur nove anni
Son queste ruote intorno di lui torte.
Ma pria che 'l Guasco l'alto Arrigo inganni,
Parran faville della sua virtute
I non curar d'argento nè d'affanni.
Le sue magnificenze conosciute
Saranno ancora sì che i suoi nimici
Non ne potran tener le lingue mute.
A lui t'aspetta ed a' suoi benefici;
Per lui fia trasmutata molta gente,
Cambiando condizion ricchi e mendici;
E porteràne scritto nella mente
Di lui, ma nol dirai...; e disse cose
Incredibili a quei che fia presente.
(Parad. XVII, t. 26-31.)

Cane lui-même ou d'autres personnes, lui en firent-ils des reproches. Toutefois, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il sentit le besoin, ou du moins qu'il eut l'idée de s'en excuser; mais ce furent des excuses orgueilleuses qui ressemblent à des menaces; car la prédiction de Cacciaguida est à peine finie qu'il continue: « Je commençais comme
» celui qui, au milieu du doute, désire le conseil
» d'une personne capable de voir et de vouloir avec
» droiture et avec amour. Je vois bien, mon père,
» comment le temps s'avance vers moi pour me
» donner un coup d'autant plus dangereux qu'on
» y cède davantage. Il est donc bon que je m'arme
» de prudence, afin que si un lieu plus cher m'est
» ravi, je ne perde pas tous les autres à cause de
» mes vers. Là-bas, dans le monde éternellement
» malheureux, et sur le beau sommet de la mon-
» tagne d'où les yeux de ma dame m'ont enlevé;
» puis dans le ciel, de lumière en lumière, j'ai
» appris de telles choses, que si je les redis, elles
» auront pour beaucoup de personnes une saveur
» très-âcre; mais si je suis un ami timide de la vé-
» rité, je crains de ne pas prolonger ma vie
» parmi ceux qui appelleront ce temps-ci le temps
» antique. La lumière dans laquelle souriait le

» trésor que je trouvais là, devint d'abord brillante comme un miroir d'or sous un rayon de soleil; puis elle répondit : Toute conscience obscurcie par sa honte ou par celle d'autrui, trouvera sans doute que tes discours sont violents. Mais cependant, en écartant tout mensonge, fais connaitre ta vision tout entière et laisse se gratter ceux qui ont la rogne. Car si ta parole est désagréable au premier goût, lorsqu'elle sera digérée, elle laissera après elle une nourriture vivifiante. Ton cri sera semblable au vent qui frappe les plus hauts sommets. Et ceci ne sera pas une petite preuve d'honneur. C'est pourquoi dans ces sphères ou sur la montagne du purgatoire ou dans la vallée de douleur, on ne t'a montré que les âmes dignes de renommée; car l'âme de celui qui écoute ne place et n'arrête pas sa foi sur des exemples tirés d'une source inconnue et cachée, ni sur des actions peu apparentes[1]. » Si l'on devait

[1] *Io cominciai, come colui che brama,*
Dubitando, consiglio da persona
Che vede, e vuol dirittamente, ed ama :
Ben veggio, padre mio, sì come sprona
Lo tempo verso me per colpo darmi
Tal ch' è più grave a chi più s'abbandona;

faire un commentaire des beautés poétiques et morales qui sont dans ce passage, plusieurs pages n'y suffiraient pas. Je ferai seulement observer en général, que ces beautés deviennent d'autant plus grandes que l'on réfléchit davantage au lieu et au temps où tout cela était dit, à la personne à laquelle cela était adressé. Qu'on fasse attention surtout aux tercets 36-37, qui contiennent la prévision évidente qu'avait le Dante de devoir quitter la cour de Cane Grande. Le *lieu le plus cher* du tercet 37, est certainement Florence, et parmi *les autres lieux* qu'il craint de perdre, il faut compter Vérone elle-même. Puis évidemment ce coup d'autant plus rude qu'on s'y abandonne davantage, vers qui n'a jamais été expliqué par personne, devient enfin très-clair, si on l'entend par les refus qu'il éprouva, par les mauvais traitements et par la froideur qu'il craignait ou qu'il entrevoyait, toutes choses qui sont effectivement d'autant plus douloureuses qu'on s'y abandonne davantage.

Per che di provedenza è buon ch' io m'armi,
Sì che, se luogo m' è tolto più caro,
Io non perdessi gli altri *per miei carmi.*
Giù per lo mondo senza fine amaro,
E per lo monte, del cui bel cacume
Gli occhi della mia donna mi levaro,

Et l'histoire, les traditions, les dates, les événements postérieurs de la vie du Dante, puis cette circonstance, qu'il n'envoya pas à Cane les treize derniers chants, tout cela prouve une rupture, une mauvaise intelligence, sinon une inimitié entre l'orgueilleux protégé et le magnifique protecteur. À qui la faute? Recueillons tous les souvenirs qui nous en restent, et laissons chacun se former une conviction à sa guise, ou peut-être suivant sa nature et sa condition. Or, après avoir préalablement averti le lecteur que Pétrarque, le second en date et en grandeur parmi les trois créateurs de notre langue, se montra beaucoup moins respectueux que le bon Boccace envers leur

E poscia per lo ciel di lume in lume,
Ho io appreso quel che, s' io ridico,
A molti fia savor di forti agrume;
E s' io al vero son timido amico,
Temo di perder vita tra coloro
Che questo tempo chiameranno antico.
La luce, in che rideva il mio tesoro
Ch' io trovai lì, si fe' prima corrusca,
Quale a raggio di sole specchio d'oro.
Indi rispose : Coscienza fusca
O della propria, o dell'altrui vergogna,
Pur sentirà la tua parola brusca.
Ma nondimen, rimossa ogni menzogna,
Tutta tua vision fa manifesta,

prédécesseur commun, je lui emprunterai le récit suivant : « Le Dante Alighieri, mon compatriote, fut un homme célèbre par ses ouvrages en langue vulgaire; mais il se montra dans ses manières et dans l'opiniâtreté de ses discours, plus libre qu'il ne pouvait convenir aux oreilles délicates et attentives, ainsi qu'aux yeux des princes de notre siècle. Exilé de sa patrie, et réfugié auprès de Cane Grande, qui était alors le consolateur et le protecteur de tous les affligés, il fut d'abord tenu par ce prince en grand honneur; mais ensuite il commença peu à peu à perdre ses bonnes grâces, et de jour en jour il lui devint moins agréable. Suivant l'usage,

E lascia pur grattar dov' è la rogna;
Che, se la voce tua sarà molesta
Al primo gusto, vital nutrimento
Lascerà poi quando sarà digesta.
Questo tuo grido farà come 'l vento
Che le più alte cime più percuote;
E ciò non fia d'onor poco argomento.
Però ti son mostrate in queste ruote
Nel monte o nella valle dolorosa
Pur l'anime che son di fama note,
Je l'animo di quel ch'odo, non posa
Nè ferma fede per esempio ch'aja
La sua radice incognita e nascosa,
Nè per altro argomento che non paja.

Parad. xvii, t. 35-47.

Cane réunissait à sa table des histrions et des parasites de toute espèce. Or, il y en avait un qui se faisait surtout remarquer par l'obscénité de ses paroles et de ses gestes, et qui jouissait d'une faveur très-grande. Cane soupçonnant que le Dante voyait cela de mauvais œil, fit approcher de lui cet histrion et le loua beaucoup devant le poëte : — Je ne puis comprendre, dit-il au Dante, comment il se fait que celui-ci, malgré sa sottise, ait si bien réussi à nous plaire et soit aimé de tout le monde, tandis que toi, qui es réputé sage, tu ne peux y parvenir. — Tu ne t'en étonnerais pas, répondit le Dante, si tu savais que l'amitié a pour cause l'égalité des mœurs et la ressemblance des esprits. »

On raconte aussi qu'à cette table, trop indistinctement hospitalière, où siégeaient des jongleurs à côté du Dante, et où l'on faisait de ces plaisanteries qui sont inconvenantes de la part d'une personne distinguée, mais qui sont de la lâcheté lorsqu'un supérieur les dit à un inférieur, il y eut un jour un jeune garçon qui se cacha aux pieds du Dante et qui amoncela devant lui tous les os qu'avaient jetés les convives, suivant l'usage de ce temps-là. Lorsque la table fut desservie, et que

l'on aperçut ce monceau, le maître faisant semblant de s'en étonner : « Voyez, dit-il, comme le Dante est un grand mangeur de viandes. » A quoi le Dante répondit aussitôt : « Monseigneur, vous ne verriez pas tant d'os, si j'étais un chien [1]. » Mais outre la magnificence discourtoise du maître, et la fierté offensive et défensive du réfugié, nous trouvons dans l'ingénieux auteur du *Veltro* une raison plus sérieuse des différends qui ont pu exister entre eux deux. Nous avons vu que Cane avait reconnu Frédéric d'Autriche comme empereur, et que le Dante, au contraire, par sa dédicace de la *Monarchie*, et Uguccione, en se faisant faire des concessions, avaient reconnu Louis de Bavière dès 1314 et 1315. Dans ces temps-là, et au milieu de ces hommes de parti, cela dut être au moins une occasion de dispute. Pourtant, nous voyons Uguccione rester avec les Scaligeri après cela, et il n'est pas probable que le Dante soit parti pour ce seul motif. Cela peut bien avoir été une des causes de leurs reproches réciproques, et ces reproches occasionnèrent ensuite le départ du poëte intolérant.

[1] Il y a dans l'italien un jeu de mots intraduisible sur le nom de Cane Grande : *Voi non vedreste tant' ossa se* Cane *io fossi.*
(*Note de la traductrice.*)

Mais outre tout cela, nous avons du séjour du Dante à Vérone, un document qui me semble ouvrir le champ à de nouvelles explications, et qui peut-être les complète toutes. Il paraît que cette fois le Dante avait voulu non pas y faire un simple séjour, mais un établissement fixe, avec l'intention qu'il fût durable. Il avait certainement avec lui son fils aîné Pierre, qui continua d'y demeurer après la mort de son père, et dont il reste même encore aujourd'hui des descendants à Vérone. Peut-être aussi d'autres fils du Dante rejoignirent-ils alors celui-ci. On raconte, et il semble que ses propres écrits en ont donné la preuve, qu'il avait exercé, à Vérone, l'office de juge. Or, un tel emploi devait aussi prendre beaucoup de temps au poëte, et ne pouvait lui plaire, si l'on en juge par l'antipathie bien connue qui existe entre ces deux qualités. Et d'ailleurs, l'ancien ambassadeur, le prieur de la puissante ville de Florence, ne devait-il pas trouver bien mesquin et fort au-dessous de lui un pareil office, du genre de ceux de ces juges, qui furent introduits par les podestats, et qui sont l'objet de tant de plaisanteries dans les anciens contes. Nous avons vu et nous verrons jusqu'à la fin, le Dante préférer toujours la vie active à la vie con-

templative, et mettre ses études après les fonctions que lui confiaient sa république, son parti et même ses protecteurs dans l'exil; mais ces emplois qu'il eut avant ou après, étaient au niveau de son mérite. Celui-ci, au contraire, n'était ni ne devait lui paraître tel; on peut dire des emplois ce que nous avons dit des compagnies : la fierté malheureuse aime mieux n'en point avoir que d'en avoir d'indignes. C'est ainsi que pensait le Dante, et nous en trouvons, non-seulement une trace, mais une preuve dans ce passage de la dédicace rapportée ci-dessus, où il se plaint que son peu de fortune [1] l'empêche de faire des études ultérieures, et où il espère que la magnificence de Cane Grande lui viendra en aide pour vaincre ces obstacles. Ces plaintes et ces espérances, les interprètes n'y ont pas pris garde, et ne les ont pas expliquées. Mais puisqu'il faut avoir recours à la supposition d'une fonction quelconque pour faire comprendre que le poëte employa son temps et ses pensées d'une manière si ingrate, n'hésitons pas à trouver cette explication dans la charge dont il nous reste une preuve. Il

[1] *Le strettezze di sue facoltà.*

me paraît donc à peine possible de le révoquer en doute, le Dante fut nommé juge à Vérone par la magnificence du seigneur Cane Grande, que nous avons vu montrer si peu d'intelligence et de noblesse dans son appréciation des hommes. Et le Dante, après avoir rongé son frein pendant quelque temps, et avoir senti ce nouvel aiguillon de l'exil, le Dante, plein de fierté, s'en délivra, ne s'inquiétant pas de ce que sa conduite pouvait avoir de blessant. Un des chants du *Paradis,* qui ont été faits à Vérone et qu'il a envoyés à Cane, le XIme, qui n'est, par conséquent, ni des premiers, ni des derniers, commence par les vers admirables mis en tête de ce chapitre. Introduits sans nécessité par une inspiration spontanée, ils indiquent la situation d'esprit de l'écrivain, et doivent passer pour un soulagement, un chant d'allégresse du poëte, qui vient d'écarter de lui soit de fait, soit au moins en écrivant, tous les soins des mortels, qu'il appelle insensés. Il faut remarquer qu'il place au milieu d'eux le droit et la puissance basée sur la force et sur les sophismes, et cela, qu'on le comprenne ou non contre le seigneur Cane, devait au moins, dans son âme, laisser un soupçon d'injurieuse application.

En somme, quelle que soit l'interprétation plus précise ou plus générale que l'on donne des paroles du Dante, elles s'accordent trop avec les souvenirs et les documents pour laisser le moindre doute sur les offenses mutuelles et sur la disgrâce de l'exilé à la cour. Mais le Dante trouvait une compensation dans cette faveur publique qui va et vient souvent en sens opposé, et dans les applaudissements du peuple, seul signe d'une gloire étendue. C'est ce que nous prouve un récit de Boccace, d'autant plus précieux pour nous, qu'il nous donne aussi le portrait de la personne du Dante, précisément à l'âge qu'il avait lors de son séjour à Vérone, c'est-à-dire à 50 ans passés.

« Notre poëte était donc, dit-il, d'une taille médiocre, et parvenu à l'âge mûr; il marchait un peu courbé; son maintien était grave et doux, il portait toujours des vêtements convenables à un homme de son âge. Son visage était long, son nez aquilin, ses yeux gros plutôt que petits, ses joues grandes; sa lèvre inférieure avançait sous la lèvre supérieure; son teint était brun, ses cheveux et sa barbe épais, noirs et crépus. Sa figure avait toujours une expression mélancolique et pensive. Aussi, un jour, à Vérone, alors que la

renommée de ses ouvrages était déjà fort répandue (surtout cette partie de sa comédie qu'il a intitulée *l'Enfer*), et que beaucoup d'hommes et de femmes le connaissaient de vue, il arriva que comme il passait devant une porte où plusieurs femmes étaient assises, l'une d'elles dit tout bas aux autres, assez haut cependant pour qu'il l'entendit, ainsi que ceux qui l'accompagnaient : « Voyez donc celui-ci qui va en enfer et qui en » revient quand il lui plaît pour nous en rap- » porter des nouvelles. » Et une autre ajouta naïvement : « En vérité, tu dois avoir raison, vois » comme il a la barbe crépue et le teint brun, à » cause de la chaleur et de la fumée qu'il y a là- » bas. » En entendant prononcer de telles paroles derrière lui, sachant qu'elles provenaient de la croyance naïve de ces femmes, il éprouva du plaisir et presque du contentement de voir qu'elles avaient cette opinion, puis il continua son chemin en souriant. Il était parfaitement réglé dans ses mœurs publiques et privées, courtois et poli plus que personne; très-sobre pour la nourriture et pour la boisson, tant à cause de la régularité de ses repas que pour le soin qu'il mettait à ne pas manger ou boire sans nécessité. Jamais il ne mon-

tra de gloutonnerie pour une chose plutôt que pour une autre. Il louait les mets délicats, et la plupart du temps il se nourrissait d'aliments grossiers, blâmant outre mesure ceux qui placent une grande partie de leurs soins à se procurer des choses recherchées et à les faire préparer d'une manière exquise. Personne ne montra plus d'ardeur que lui dans ses études et dans toutes les affaires, auxquelles il s'intéressa; ce fut au point que plusieurs fois sa famille et sa femme s'en plaignirent, jusqu'à ce que, s'étant habituées à ses manières, elles finirent par ne plus y faire attention. Il parlait rarement sans être interrogé, mais toujours gravement et d'une manière qui convenait au sujet. Pourtant, lorsqu'il le fallait, il était très-éloquent, avait beaucoup de faconde et une prononciation parfaite et rapide. »

Tel était le Dante, et ainsi montré au doigt par les uns avec des paroles de blâme, par les autres avec une admiration qui n'était pas exempte de terreur, il quitta Vérone n'importe pour quelles raisons; mais, quoi qu'il en soit, avec de tels souvenirs de son séjour, qu'il aima mieux errer de nouveau çà et là et aller finir ses jours ailleurs.

Chapitre XIV.

Une belle lettre du Dante; monastère de Fonte-Avellana; Boson de Gubbio; Pagano della Torre.

(1318—1319.)

Alma sdegnosa
Benedetta colei, che'n te s' incinse.
(Inf. VIII, t. 15)

Ame dedaigneuse, benie soit la femme qui t'a portée.

Nous avons vu, en 1315, une quatrième et dernière condamnation du Dante, prononcée avec d'autres par le vicaire du roi Robert à Florence, après la défaite de Monte Catini. Puis, au commencement de 1316, Uguccione ayant été chassé de Pise et de Lucques, et Pise étant devenue Guelfe sous le gouvernement de Gaddo de la

Gherardesca, cette dernière cité conclut avec Florence et quelques autres villes, le 12 mai 1317, un traité de pacification presque générale pour la Toscane; il ne restait alors d'autre ennemie de Florence que la ville de Lucques, gouvernée par Castruccio Castracani, déjà ambitieux, mais pas encore dangereux. Alors enfin, commencèrent à se modérer les craintes et les colères guelfes de ceux qui gouvernaient Florence, et l'on admit quelques exilés; mais de même que le premier acte de modération avait été gâté par les exceptions, de même celui-ci le fut par les conditions que l'on imposa à ceux qui rentraient. C'était un vieil usage à Florence, le jour de la fête de St-Jean, de faire grâce à quelques condamnés, que l'on offrait au saint avec un cierge à la main, et à qui l'on faisait payer une amende; cette année-là, probablement pour la première fois, les condamnés politiques furent admis à jouir de cette grâce, réservée jusque-là aux malfaiteurs. Un neveu du Dante et quelques autres de ses amis, le pressèrent de l'accepter aussi. Un religieux, suivant l'usage du temps, se fit l'intermédiaire de la demande, et c'est ainsi que nous sommes heureux d'avoir la réponse du

Dante. Nous avons cité ailleurs d'autres lettres de lui, qui n'ont pu exciter notre admiration; mais quant à cette dernière, il n'y aura pas deux jugements parmi les lecteurs. Le style lui-même, obscur dans les autres lettres, emprunte ici une grande clarté à la clarté des pensées : « Par vos lettres que j'ai reçues avec le respect et l'affection qui vous sont dus, j'ai appris avec reconnaissance et avec une considération empressée, combien l'idée de mon retour vous tient à cœur, et en cela vous m'avez d'autant plus obligé, que c'est un rare bonheur pour des exilés que de rencontrer des amis. Mais je réponds au contenu de cette lettre, et si je ne le fais pas de la manière qui conviendrait à certains esprits pusillanimes, je vous prie affectueusement, avant de me juger, d'examiner ma réponse dans votre sagesse. Je vois donc par vos lettres, par celles de mon neveu et de plusieurs autres de mes amis, qu'une ordonnance nouvellement faite à Florence pour le pardon des bannis, me permet, si je consens à payer une certaine somme d'argent et à subir la honte de l'offrande, de rentrer tout de suite en grâce. A parler franchement, ce sont là deux choses ridicules, et ceux qui me les ont proposées n'y ont pas pensé. Vos lettres, conçues

avec plus de discrétion et de raison, ne contiennent rien de semblable. Est-ce donc là le rappel glorieux auquel pouvait s'attendre le Dante Alighieri, après avoir subi à peu près quinze années d'exil? Est-ce là la récompense que l'on devait à une innocence reconnue de tous, le prix de mes sueurs et de mes fatigues continuelles à l'étude? Habitué aux idées de la philosophie, loin de moi une bassesse de cœur si téméraire et si terrestre que d'aller me laisser offrir presque garrotté, comme un Ciolo et d'autres infâmes! Loin de moi, qui ai prêché la justice, d'aller, après avoir souffert l'injustice, compter mes deniers à ceux qui ont été injustes envers moi. Ce n'est pas là, ô mon père, le chemin par lequel je veux retourner dans la patrie. Vous ou mes amis, avec le temps, vous en trouverez un autre qui sera plus compatible avec la renommée et l'honneur du Dante, celui-là je l'accepterai avec empressement; que si l'on ne peut rentrer à Florence par aucune voie de cette nature, eh bien! je n'y rentrerai jamais. Quoi! ne verrai-je pas, n'importe où je sois, briller le soleil et les astres? Ne pourrai-je pas méditer sur les vérités les plus consolantes, sous quelque ciel que je me trouve, sans

être obligé, d'abord, d'aller, dépouillé de gloire, et même avec ignominie, me livrer au peuple florentin? Le pain ne me manquera pas..... » Nous n'avons pas le reste de cette lettre. Mais l'histoire nous a rapporté ce qui en résulta. Le jour de la St-Jean 1317, plusieurs des compagnons d'exil et de condamnation du Dante, Tosinghi, Mannelli et Rinucci acceptèrent leur pardon et furent présentés en offrande. Ceux-là eurent raison d'accepter; ils n'étaient pas grands, ils n'avaient pas à conserver la dignité d'un Dante; droits, devoirs, énergie, rien n'était égal entre eux. Mais cette obstination ou ce caprice digne d'une petite ville, cet abus si peu noble de la puissance municipale, furent cause que le plus grand citoyen, l'honneur de la ville de Florence, continua de rester dans l'exil; et il mourut dans l'exil, et ses ossements sont restés et restent encore dans l'exil, et jusqu'aujourd'hui même, l'exil a été le partage de ses descendants.

Quelques-uns, il est vrai, souriront à cela peut-être et me demanderont quel mal j'y trouve; c'est probablement ce que demandaient aussi ces tyranneaux plébéiens le jour de la St-Jean, lorsqu'ils voyaient passer devant eux, un cierge à la main,

leurs concitoyens humiliés, et qu'ils ne trouvaient pas dans le nombre celui que l'on appelait alors à Florence, le dédaigneux, l'arrogant, le présomptueux Alighieri.

Comme on le voit, il y a toute probabilité que cette lettre a été écrite au commencement de 1317, pendant le séjour du Dante à Vérone, séjour qui dura jusqu'en 1318. Comme nous trouvons une tradition fort ancienne d'un séjour que le Dante fit, en 1318, au monastère de Fonte Avellana, près de Gubbio, où était prieur un certain frère Moricone, il n'est pas impossible que ce soit là le bon religieux qui avait transmis au Dante les propositions repoussées par lui, et que le Dante soit venu alors vers lui pour lui témoigner sa reconnaissance ou sous le prétexte d'un espoir quelconque. Voyons les conjectures plausibles et la belle description qu'a données un écrivain qui a vu les lieux. « Le monastère est situé sur les monts les plus escarpés de l'Ombrie; le Catria, géant des Apennins, le domine, et il le cache tellement, que souvent il lui intercepte la lumière pendant quelques mois de l'année. Une route escarpée et solitaire conduit à travers les forêts à l'ancien hospice de ces religieux pleins de courtoisie, qui montrent

les appartements où leurs prédécesseurs donnèrent l'hospitalité au Dante. On lit fréquemment son nom sur les murailles; son effigie en marbre atteste le soin honorable qui, de siècle en siècle, a maintenu vivant le souvenir du grand Italien. Dans cette retraite silencieuse, le prieur Moricone le reçut en 1318, et les annales d'Avellana tiennent à honneur de répéter ce récit. Si elles n'en faisaient pas mention, il suffirait d'avoir vu le Catria, et d'avoir lu la description qu'en a faite le Dante, pour être certain qu'il y monta. Du haut de ce rocher à la cime boisée, il contemplait sa patrie, et c'était un bonheur pour lui de pouvoir dire qu'elle n'était pas loin. Il luttait contre le désir qu'il avait de la revoir, et pouvant y retourner, il s'en bannissait lui-même de nouveau plutôt que de souffrir l'infamie. Au bas de cette montagne, il admirait les anciens usages des moines d'Avellana; mais il se montra peu indulgent envers ses hôtes, qui lui semblèrent privés de leur antique vertu. C'est à cette époque et dans les lieux voisins de Gubbio, qu'on doit, semble-t-il, placer la composition des cinq chants du *Paradis* qui suivent le vingtième; car dans la mention qu'il fait de Florence, lorsque, dans le vingt et unième, il

parle du Catria, et dans ce qu'il dit au vingt-cinquième, du désir qu'il a de prendre la couronne poétique sur les fonts de son baptême, on reconnaît bien son espoir de revoir sa patrie et son beau bercail *(il suo bell' ovile)*, lorsqu'il aurait, avec le temps, surmonté les difficultés qui s'opposaient à son retour. »

Le chant XXIme du *Paradis*, le premier de ceux que l'auteur du *Veltro* suppose avoir été écrits dans cette solitude, et à coup sûr le premier de ceux qui ne furent pas envoyés à Cane, commence ainsi : « Déjà mes yeux s'étaient fixés de nouveau » sur le visage de Béatrix, et mon âme avec eux, » en écartant toute autre pensée[1]. » Et il y a non-seulement dans le sens, mais encore dans le sentiment intime qui inspira ces vers, un accord si parfait avec les conjectures précédentes, que si elles n'étaient pas vraies, cette concordance serait presque un miracle. Il me paraît donc certain que ce premier des chants non envoyés à Cane a été commencé par le Dante, après qu'il

[1] *Già eran gli occhi miei rifissi al volto*
Della mia donna, e l'animo con essi,
E da ogni altro intento s'era tolto.

eut quitté sa cour; en outre, le chant tout entier célèbre la vie contemplative des saints solitaires qu'il met (sans autre raison apparente que l'occasion) dans le ciel de Saturne. Il range parmi ces solitaires, saint Pierre Damien, le contemporain de Grégoire VII et son compagnon dans la première guerre faite à la corruption ecclésiastique, personnage qui habita jadis ce même monastère de Fonte Avellana, et qui, interrogé par le Dante sur ce qu'il est, lui fait la réponse suivante :
« Entre les deux rivages d'Italie et non loin de ta
» patrie, il y a des rochers qui s'élèvent si haut
» que le tonnerre gronde beaucoup plus bas, ils
» forment un mamelon que l'on appelle *Catria*,
» au-dessous duquel est un ermitage consacré au
» culte de latrie. Ainsi l'âme recommença pour
» la troisième fois, puis elle dit en continuant :
» Là je me fortifiai tant au service de Dieu, que
» rien qu'en me nourrissant de mets assaisonnés
» d'huile, je passai facilement la saison des cha-
» leurs et celle des froids, heureux dans mes
» pensées contemplatives. Ce cloître donnait jadis
» abondamment des âmes à cette partie du ciel ;
» mais maintenant il est devenu si vide, que

» bientôt il faudra que cela soit connu. Dans ce
» lieu je fus Pierre Damien, etc. [1]. »

Du reste, deux siècles et demi après, Pie V confirma en quelque sorte la sentence du Dante; il supprima ces moines à cause du déclin où était tombée leur discipline, et donna leur monastère aux Camaldules.

Peu après, à la fin du chant XXIVme, le Dante se soumettant pour ainsi dire à un examen scolastique sur la foi, se fait couronner dans le paradis par saint Pierre, puis alors il commence le XXVme d'un ton superbe :

[1] *Tra due liti d'Italia surgon sassi,*
E non molto distanti alla tua patria,
Tanto, che i tuoni assai suonan più bassi;
E fanno un gibbo, che si chiama Catria,
Dissotto al quale è consecrato un ermo,
Che suol esser disposto a sola latria.
Così ricominciommi il terzo sermo;
E poi continuando disse : Quivi
Al servigio di Dio mi fei sì fermo,
Che pur con cibi di liquor d'ulivi
Lievemente passava e caldi e gieli,
Contento ne' pensier contemplativi.
Render solea quel chiostro a questi cieli
Fertilemente, ed ora è fatto vano,
Sì che tosto convien che si riveli.
In quel loco fu' io Pier Damiano;
ecc. ecc. PARAD. XI, t. 36-41.

« Si jamais il arrive que le poëme sacré auquel » le ciel et la terre ont travaillé, si bien que pen- » dant plusieurs années, il m'a rendu maigre, » triomphe de la cruauté qui me tient en dehors » du beau bercail où je dormis agneau ennemi » des loups qui lui font la guerre, je reviendrai » enfin poëte, avec une autre voix, avec une au- » tre chevelure, et je prendrai la couronne de » laurier sur les fonts de mon baptême [1]. »

Au lieu de voir avec d'autres dans ce passage de nouvelles espérances du Dante, je trouve au contraire dans les injures qu'il renouvelle contre ceux qui régnaient à Florence, la preuve qu'il désespérait tout à fait d'y retourner jamais tant qu'ils règneraient; et il y a même plus, je vois dans ce rêve d'un couronnement à St-Jean une sorte de réminiscence, et pour ainsi dire une vengeance,

[1] *Se mai continga che 'l poema sacro,*
Al quale ha posto mano e cielo e terra,
Sì che m' ha fatto per più anni macro,
Vinca la crudeltà che fuor mi serra
Del bello ovile, ov' io dormii agnello
Nimico a' lupi che gli danno guerra;
Con altra voce omai, con altro vello
Ritornerò poeta, ed in sul fonte
Del mio battesmo prenderò 'l cappello.

un triomphe qu'il a eu l'idée de se donner à lui-même en compensation de l'infamie à laquelle on lui avait offert de se soumettre dans cette même église. Nous verrons dans peu ce rêve de son imagination se développer, prendre pour ainsi dire un corps et une réalité en lui, puis devenir la faiblesse, l'illusion ou même le radotage de ses derniers jours, n'importe le nom qu'on veuille lui donner : les chagrins font vieillir autant que les années.

Quoi qu'il en soit, c'est dans cette année, un peu avant ou un peu après le séjour qu'il fit au monastère d'Avellana, qu'est placée par le plus grand nombre sa résidence dans le voisinage de Gubbio et au château de Colmollaro qui appartenait à son ami, son disciple, son admirateur et son commentateur en vers, messire Boson de Raffaelli da Gubbio. Cette famille de Raffaelli, déjà ancienne et puissante alors dans cette ville, y exista longtemps après, et peut-être même de nos jours est-ce elle que nous avons vue naguère s'illustrer dans les armées étrangères sous le nom de Caffarelli. Boson naquit, suivant l'opinion de l'un de ses descendants qui a écrit sa biographie, vers 1280; sa famille était Gibeline, et lui-même

il fut ensuite gibelin. Chassé de Florence comme tant d'autres personnes de ce parti, en l'année 1300, et réfugié à Arezzo où son père avait été podestat plusieurs années auparavant, il se lia dès lors avec le Dante, à ce que l'on croit. Au reste, en 1311, peut-être par l'influence ordinaire d'Henri VII, Boson se trouvait rentré à Gubbio, où il composa un roman intitulé : *L'Aventurier Sicilien.* Après la mort d'Henri VII, les Gibelins furent chassés de nouveau de Gubbio, et Boson fut nominativement de ce nombre, le 1er octobre 1315. Alors il fut podestat d'Arezzo, depuis le 13 septembre 1316 jusqu'au 13 mars 1317; ensuite il le fut de Viterbe pour le reste de cette année. Plaçant donc en 1318 la rentrée de Boson à Gubbio, son biographe et presque tous ceux du Dante, assignent à cette année la résidence de l'un auprès de l'autre. Mais comme cependant nous le voyons rentré de 1311 à 1315, et que l'itinéraire du Dante n'est pas tellement rempli en ces années-là que l'on ne puisse admettre ce séjour, nous le laisserons, dans le doute, entre ces deux dates, en avouant toutefois que ce fut plus probablement en 1318, car il s'accorde alors avec celui que fit le Dante au monastère de Fonte Avellana.

Au reste, on trouve à Gubbio une inscripton commémorative du séjour du poëte, et l'on croit que le Dante vécut et écrivit ses vers dans la compagnie de Boson et de son fils, non-seulement à cet endroit, mais aussi au château de Colmollaro, sur les rives de la Saonde. On cite en témoignage de cela un sonnet pour Boson à la louange de son fils et de ses études; mais si une pareille poésie est vraiment du Dante, comme le prétendent la plupart, quoique je le trouve impossible, cela prouve que les plus grands poëtes eux-mêmes peuvent faire de très-mauvais vers quand ils écrivent par circonstance. D'autres supposent, en outre, que le Dante enseigna le grec au fils de Boson, et ils lui donnent pour condisciple un certain Ubald, fils d'un certain Bastiano et auteur d'un certain livre intitulé : *Telentelogio.* Laissons d'autres courir de l'une à l'autre de ces notions, qui méritent de rester vagabondes. Mais quant à Boson, remarquons finalement qu'ayant survécu plusieurs années au Dante, et qu'ayant été ensuite vicaire impérial à Pise et sénateur de Rome, il conserva un tel respect au milieu des grandeurs pour la mémoire plus grande encore de son ami, qu'il versifia plusieurs arguments et presque des

commentaires de la *Comédie*, au point que maintenant il brille plus de ce peu de lumière empruntée au poëte, que de toute celle qui lui est propre. Boson n'est cité dans aucun endroit du poëme, mais il ne faut pas s'en étonner, puisque la première ou la plus grande amitié qu'il y ait eu entre eux date de 1318, et qu'alors le *Paradis* était fini ou parvenu à un tel point, qu'il n'y avait plus moyen d'y placer un pareil souvenir.

Nous avons plus de certitude sur le temps du séjour du Dante à Udine, antique siége des patriarches d'Aquilée. L'un de ces derniers, Gaston della Torre, mort au mois d'août 1318, eut pour successeur à la fin de cette année ou au commencement de 1319, Pagano della Torre, « seigneur magnanime et prudent, grand protecteur des savants, près duquel se réfugia le Dante Alighieri, de Florence, poëte et philosophe très-célèbre, banni à cause des factions des Noirs et des Blancs. C'est auprès de ce seigneur qu'il eut le plaisir de séjourner pendant quelque temps; il parcourait avec lui les belles campagnes qui entourent le château de Tolmino, château situé au milieu des montagnes, à trente milles au-dessus de Cividale dans le Frioul. La beauté des sites, la quantité

incroyable de fontaines et de rivières saines et limpides, la salubrité de l'air, la hauteur des montagnes, la profondeur effrayante des vallées, l'extrême difficulté des détroits, les aspects toujours nouveaux du pays qui, malgré sa nature sauvage, en tempère cependant l'horreur par le tableau charmant de campagnes, de ruisseaux, de terres grasses et bien cultivées, tout contribue à rendre cet endroit plein de charmes en été. Le grand rapport que l'on trouve entre ces lieux et les descriptions contenues dans plusieurs parties de son poëme, fait croire que le Dante écrivit ces dernières pour plaire à Pagano au milieu de cette contrée si admirable qu'elle semble créée pour les méditations des philosophes et des poëtes. Le nom de *Siége du Dante* que les paysans donnent encore aujourd'hui au roc qui s'avance sur le fleuve Tolmino, sert à confirmer cette dernière opinion. C'est en ce lieu, rapporte une tradition conservée de génération en génération, qu'il écrivit sur la *Nature des poissons* [1]. »

Boccace, dans sa lettre en vers à Pétrarque, appuie cette tradition de la pierre du Dante, ainsi

[1] Voyez Pelli, p. 139, not. 31; *Veltro*, p. 170.

que celle de sa visite aux antres Juliens *(antri Giulii)*. On dit que notre poëte visita aussi Ugon, comte de Duino, dans le château du même nom, qui est situé sur un rocher au delà de l'Isonzo.

Mais le refuge qu'il chercha auprès de Pagano della Torre nous découvre un nouveau secret de l'âme du Dante. Pagano, comme son prédécesseur, appartenait à cette famille des Torriani qui avait été longtemps à la tête des Guelfes de Milan, d'où nous les avons vus chassés huit ans auparavant, lors du passage et du couronnement d'Henri, comme roi d'Italie. Le refuge du Dante à Udine et, comme on le dit, celui de plusieurs autres exilés Florentins prouve la modération, non-seulement de celui qui donnait, mais même de celui qui acceptait un pareil asile. C'est là un fait incontestable, et pourtant Boccace semble nous dire tout au contraire que pendant ces dernières années, et en Romagne, où bientôt nous le verrons finir, le Dante se montra gibelin plus acharné que jamais. « Ce grand homme eut un courage à l'épreuve dans ses nombreuses adversités. Il n'y eut qu'une seule chose, si je puis le dire, pour laquelle il fut impatient et emporté, ce fut pour les affaires de parti. Il poussa même ce défaut dans

l'exil plus loin qu'il ne convenait à ses forces, ne voulant pas qu'on s'en rapportât à d'autres que lui pour tout ce qui le concernait. Mais afin de mieux faire paraître son emportement et son opiniâtreté, il faut que nous remontions un peu plus haut. Je crois que la juste colère de Dieu permit, il y a bien longtemps, que presque toute la Toscane et la Lombardie fussent divisées en deux partis. Où chacun d'eux avait-il pris le nom qu'il portait? je ne le sais pas; mais l'un s'appelait et s'appelle encore parti Guelfe, et l'autre reçut le nom de parti Gibelin. Et ces deux noms eurent une telle influence sur beaucoup d'esprits insensés et leur inspirèrent tant de respect, que pour défendre le nom qu'on avait choisi, on risquait sans peine de perdre ses biens et même sa vie, s'il en était besoin. Plus d'une fois les villes italiennes éprouvèrent les oppressions et les révolutions les plus terribles sous le prétexte de ces noms, notre ville, entre toutes les autres, parce que, selon le mouvement des esprits, elle était pour ainsi dire alternativement chef de l'un ou de l'autre parti. Si bien que les ancêtres du Dante furent à deux reprises, en qualité de Guelfes, chassés de leurs foyers par les Gibelins; et que le Dante, sous ce même titre

de Guelfe, gouverna également la république de Florence. Il fut chassé de cette ville, comme nous l'avons vu, non par les Gibelins, mais par les Guelfes. Et lorsqu'il vit l'impossibilité de rentrer dans sa patrie, il changea tellement d'opinion, qu'il n'y eut pas de Gibelin plus fougueux ni plus acharné que lui contre les Guelfes. Ce qui me fait le plus rougir pour sa mémoire, et c'est un fait connu de tout le monde dans la Romagne, c'est qu'il ne pouvait entendre, même des enfants ou des femmes, parler des affaires publiques et dire du mal des Gibelins sans entrer en fureur, au point qu'il leur aurait jeté des pierres s'ils n'avaient point voulu se taire, et il conserva jusqu'à sa mort cette exaspération de sentiments. Certes je me reproche de devoir ainsi obscurcir la gloire de ce grand homme, mais l'ordre même du récit que j'ai commencé m'en fait une loi, car si je gardais le silence sur les choses qu'on peut lui reprocher, pourrait-on ajouter foi aux éloges que j'ai faits de lui. C'est donc à lui-même que j'en demande pardon, à lui qui peut-être, maintenant que j'écris, jette sur moi du haut du ciel un regard dédaigneux. »

Ces paroles sont belles et imposantes, il faut en

convenir, mais on ne peut méconnaître ici la légèreté du bon Boccace qui s'inquiétait si peu des Guelfes et des Gibelins, qu'il ne savait pas même l'origine de leurs noms. Paisible écrivain, il avait toujours vécu au milieu des Guelfes de Florence, de Naples, de France, et il accueillait aisément les bruits plus ou moins vrais qui couraient contre les exilés. Ils n'étaient tous que des Gibelins et chaque Gibelin était un homme féroce, entêté, incorrigible, un factieux de profession.

Non, le Dante ne fut pas ainsi. Nous avons vu que, comme tous les *Blancs*, il reçut le nom de Gibelin avant de l'être. Qu'il le soit devenu ensuite beaucoup trop et par ressentiment, nous en sommes convenu, et nous avons même ajouté qu'il fut un Gibelin exalté. Mais lui-même a-t-il cru qu'il l'était? a-t-il fait une pareille profession de foi, un pareil aveu? Non certes, et nous en avons chez lui-même la preuve la plus positive, la plus solennelle possible. Dans les premiers chants du *Paradis*, qui furent écrits probablement à la cour gibeline de Scaliger, il introduit Justinien pour raconter les vicissitudes de l'Aigle, c'est-à-dire de l'empire romain; et il le fait sans doute avec un esprit Gibelin, qui diffère peu de celui avec lequel

il avait écrit naguère en prose sur le même sujet. Pourtant, dès le commencement, Justinien dit au Dante en lui conseillant d'entreprendre le récit : « Pour que tu voies avec combien peu de raison » se lèvent contre le signe saint et sacré ceux » qui l'usurpent et ceux qui s'opposent à lui [1]! »

Voici donc un reproche non-seulement pour les Impériaux ou Gibelins combattant sous le signe de l'Aigle, mais aussi, ni plus ni moins impartialement et du même coup, pour les Guelfes, adversaires de ce signe. Mais il revient un peu plus bas d'une façon plus claire à ce reproche commun, lorsqu'en terminant cette courte narration, il fait tirer à Justinien lui-même la conclusion suivante :

« Désormais tu peux juger de ceux que j'ai accusés plus haut, et de leurs fautes, qui sont » cause de tous vos maux; l'un oppose les lis jaunes au signe commun, et l'autre se l'approprie » tellement, qu'il est difficile de voir qui est le » plus en faute. Qu'ils fassent, les Gibelins, qu'ils

[1] *Perchè tu veggi con quanta ragione*
Si move contra 'l sagrosanto segno,
E chi 'l s'appropria, *e chi a lui s'oppone.*
PARAD. VI, t. 11.

» fassent leurs menées sous un autre signe, car
» on le suit mal quand on le sépare de la justice!
» et que ce nouveau Charles avec ses Guelfes ne
» le détruise pas, mais qu'il craigne des serres
» qui ont déchiré la crinière d'un lion plus puis-
» sant. Les fils ont déjà pleuré plus d'une fois
» pour la faute de leur père, et qu'on ne croie
» pas que Dieu change ses armes pour les lis[1]! »

On trouvera sans doute qu'il y a de l'excès dans ce grand amour du Dante pour son cher Aigle, qu'il nomme ses *armes* et ailleurs l'*oiseau de Dieu;* nous avons déjà vu qu'il l'a introduit dans l'allé-

[1] *Omai puoi giudicar di que' cotali*
Ch' io accusai di sopra, e de' lor falli
Che son cagion di tutti i vostri mali.
L'uno al pubblico segno i gigli gialli
Oppone, e quel s'appropria l'altro a parte,
Sì ch' è forte a veder qual più si falli.
Facciano gli Ghibellin, faccian lor arte
Sott' altro segno; chè mal segue quello
Sempre chi la giustizia e lui diparte:
E non l'abbatta esto Carlo novello
Co' Guelfi suoi, ma tema degli artigli
Ch' a più alto leon trasser lo vello.
Molte fiate già pianser li figli
Per la colpa del padre; et non si creda
Che Dio trasmuti l'armi per suoi gigli.
Parad. vi, t. 33-37.



gorie embrouillée de la fin du *Purgatoire*, et nous le verrons revenir, d'une manière peut-être encore plus étrange, et qui ne sera ni plus poétique ni plus heureuse, dans la suite du *Paradis*. Il y a sans doute en tout cela une grande dévotion, superstition ou idolâtrie gibeline; mais en somme, le Dante condamne évidemment ici les deux partis. Il ne fit donc profession d'appartenir ni à l'un ni à l'autre, et entre les deux, comme déjà entre les subdivisions des Blancs et des Noirs, il ne professa jamais autre chose que de former un parti à lui seul (*far parte da se stesso*). Il fut d'abord d'un parti dans sa vie active, puis il ne se montra que trop d'un autre dans ses écrits. Mais la méditation et les réflexions lui firent, sur la fin de ses jours, blâmer les deux partis en général, et il voulut se tenir entre eux et rester lui-même. Il n'y réussit même pas alors, entraîné qu'il fut derechef par la colère, vers le nouveau parti plutôt que vers l'ancien. Mais en somme, sa prétention de rester entre les partis est du moins un hommage rendu par lui à la modération dans les partis, et pour ainsi dire une déclaration ou protestation faite à tête reposée, qu'en définitive la modération seule a droit à nos louanges.

Du reste, comme les deux professions de foi politique citées ici sont dans le VIme chant du *Paradis*, il est certain qu'elles furent écrites à la cour gibeline des Scaligeri, et non pas à la cour guelfe du patriarche Della Torre. Qu'on n'accuse donc point le Dante d'avoir de nouveau changé de parti en cette occasion. Une fois il se fit en lui un trop grand changement, ne le jugeons pas avec trop d'exagération, et ne lui en attribuons pas d'autres. Il est vrai que peut-être, comme on le voit souvent, sa modération naturelle lui revint avec les années et les désillusions. Et peut-être les égards qui lui furent refusés à la cour gibeline des Scaligeri, aussi bien que ceux qu'il reçut à la cour guelfe de Della Torre, ont-ils pu y contribuer. On trouve parfois que les âmes, même les plus altières, sont sensibles aux uns et aux autres. Et comme ensuite l'étude de l'histoire conduit à la modération, et que de même la modération conduit à l'histoire, il semble très-probable de supposer avec l'auteur du *Veltro*, qu'à Udine, à la cour de Della Torre, et à la demande de ce seigneur (instigateur connu des histoires élégantes qu'écrivit dans ce siècle Albertino Mussato), le Dante raconta l'histoire des deux partis Guelfe et Gibelin. Phi-

lelphe nous en a non-seulement conservé le souvenir, mais nous en avons même le commencement, qui est ainsi conçu: « Au moment de parler des faits qui nous regardent, je dois craindre surtout de parler avec présomption ou d'une manière inconvenante. » C'est à coup sûr un grand malheur que d'avoir perdu une pareille histoire, l'une des plus belles qu'on puisse écrire sur nos annales particulières, et l'ouvrage d'un contemporain et d'un homme comme le Dante. Mais cette œuvre n'a pas été tout à fait perdue, si la grande âme du Dante, avant de quitter sa demeure terrestre, trouva, comme il est à croire, dans ce travail vraiment salutaire, un moyen d'arriver à sa maturité.

Chapitre XV.

Le Paradis.

(ENVIRON 1320.)

La gloria di colui che tutto muove.
(PARAD. I, t. 1.)

La gloire de celui qui donne le mouvement à tout.

Le dernier livre qui fut achevé par le Dante vers cette époque, et dont par conséquent nous essaierons de donner ici une idée, passe pour le plus difficile et le plus obscur des trois livres si difficiles et si souvent obscurs de la *Divine Comédie*. Et ce n'est point sans raison; vainement s'efforcerait-on de réveiller dans le commun des lecteurs l'attention que le Dante ne conserva point pour lui-même. Le commun des lecteurs est et

sera toujours embarrassé par les obstaeles, par les allégories qui ne vont qu'en augmentant, par l'ordre des ciels qui s'y trouvent disposés selon le vieux système de Ptolémée, et plus que tout le reste, par des raisonnements philosophiques et théologiques qui dégénèrent souvent en des thèses presque scolastiques. Exeepté les trois chants de *Cacciaguida*, quelques autres épisodes dans lesquels on retourne sur la terre, et les passages fréquents, mais courts, dans lesquels éclate de nouveau son amour pour Béatrix, le *Paradis* sera toujours moins une lecture agréable pour la généralité des hommes qu'une récréation particulière pour eeux qui aiment à trouver exprimées en vers sublimes ces eontemplations élevées qui ont fait l'objet de leurs études philosophiques et théologiques. C'est là, du reste, ee qu'a voulu et ce que dit clairement le poëte dès le commencement:

« O vous qui, désireux d'écouter, avez suivi » dans votre petite barque mon vaisseau qui s'a- » vance en ehantant, virez de bord pour revoir » vos rivages, craignez la mer; car peut-être, en » me perdant, vous resteriez égarés. Les eaux » dans lesquelles je suis entré, n'ont jamais été » parcourues; Minerve enfle ma voile, Apollon

» me conduit, et les neuf Muses me montrent les » ourses. Vous autres qui, en petit nombre, avez » de bonne heure présenté les lèvres au pain des » anges, pain dont on vit ici, mais dont on ne » se rassasie point, vous pouvez bien laisser vo» tre navire entrer dans la haute mer, suivant » toujours mon sillage sur l'eau qui redevient » bientôt unie [1]. » Mais ceux qui étudient la philosophie et la théologie — et le nombre en sera toujours petit —, ceux surtout, bien moins nombreux encore, qui ne voient, pour ainsi dire, dans ces deux sciences qu'une recherche unique à

[1] *O voi che siete in piccioletta barca,*
Desiderosi d'ascoltar, seguiti
Dietro al mio legno che cantando varca,
Tornate a riveder li vostri liti;
Non vi mettete in pelago, chè forse,
Perdendo me, rimarreste smarriti.
L'acqua ch' io prendo, giammai non si corse;
Minerva spira, e conducemi Apollo,
E nove muse mi dimostran l'Orse.
Voi altri pochi, che drizzaste 'l collo
Per tempo al pan degli angeli, del quale
Vivesi qui, ma non si vien satollo,
Metter potete ben per l' alto sale
Vostro navigio, servando mio solco
Dinanzi all' acqua che ritorna eguale.
PARAD. II, t. 1-5.

l'aide de deux méthodes différentes, ceux-là, si je ne me trompe, trouveront dans le *Paradis* du Dante un trésor que j'aurais dû appeler, non un trésor de récréations, mais un trésor des consolations les plus sublimes et les plus douces, et qui nous font pressentir celles du véritable paradis. Cette lecture aura surtout des charmes pour ceux qui se trouveront, en la faisant, dans les mêmes dispositions que le Dante, lorsqu'il écrivit (chose que doit bien désirer, il faut le dire, un auteur, quel qu'il soit); c'est-à-dire pour ceux qui, après avoir, dans la jeunesse, essayé toutes les chances du monde et aspiré au bonheur, arrivent à la maturité, à la vieillesse, à la satiété ou aux désillusions, et cherchent au moyen de ces études à connaître ce qu'il y a de possible dans cet autre monde où ils ont désormais placé leurs nouvelles espérances. La philosophie est le roman des vieillards, et la religion est la seule histoire future de tous les hommes. Ces deux côtés de la contemplation se trouvent réunis dans le *Paradis* du Dante. Il les examine ensuite avec une rare modération, en restant dans les limites de nos facultés, résigné à l'ordre infini qui nous les a données telles; sans avoir leurs erreurs, il a presque au-

tant de profondeur que les autres philosophes qui ont souvent espéré en vain d'avoir fait faire des progrès à cette science, la moins progressive de toutes les sciences humaines.

Je ne m'arrêterai pas ici à noter tous les passages féconds en beautés philosophiques : ce serait un travail au-dessus de mes forces, et qui peut-être ne conviendrait pas au plus grand nombre de mes lecteurs. Mais n'est-il pas étrange, qu'au milieu de tant d'études, qui ont été faites et qui se font encore de nos jours sur la philosophie même scolastique, la philosophie éclectique du Dante n'ait pas encore trouvé une place particulière! Elle jetterait un nouveau jour sur l'histoire de cette science et donnerait des facilités plus grandes, une saveur nouvelle à la lecture de toute la *Comédie*.

Comme nous l'avons dit, le paradis du Dante est élevé tout entier sur le vieux système de Ptolémée. La terre est en bas, au centre du monde; autour d'elle gravitent, de plus en plus haut, la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne, puis le ciel des étoiles fixes et le premier mobile qui entraîne avec lui dans sa relation tous ces ciels inférieurs; enfin, au-dessus des

neuf mobiles et des cercles astronomiques est l'immobile, l'empirée ou le trône de Dieu. Mais en exceptant ce dernier, qui comprend l'univers entier et auquel le Dante ne s'éleva point, il convient d'observer la symétrie des neuf ciels du paradis, des neuf cercles de l'enfer et des neuf gouffres du purgatoire. Que l'on observe, en outre, cette autre symétrie des trente-trois chants qui se trouvent dans chacun des livres, et qui, avec le chant d'introduction de l'*Enfer*, en élève le nombre à cent; puis cette même rime, ce même mot *stelle*, qui termine les trois livres : que l'on observe, dis-je, toutes ces choses comme les puérilités d'un grand esprit au moment où les lettres sortaient elles-mêmes de l'enfance. Béatrix fixant, comme l'aigle, les yeux sur le soleil et de là vers le trône de Dieu, le Dante fixant, à son tour, ses regards sur sa maîtresse, dont les yeux deviennent de plus en plus brillants et qui lui sourit de plus en plus à mesure qu'ils s'élèvent, quittent le paradis terrestre, montent par la cime du purgatoire à la Lune, et de ce ciel inférieur passent ensuite aux autres ciels supérieurs. Béatrix lui explique cette ascension naturelle à travers la « grande mer de l'Être » jusqu'à Dieu, auquel toute chose aspire,

pourvu que les obstacles soient enlevés, obstacles qui retiennent chaque forme en son lieu. Ce sont là, il faut le dire, de belles et magnifiques créations, bien supérieures, si je ne me trompe, sous le rapport poétique, à ces deux inventions de l'entonnoir ou du cône creusé au milieu de l'enfer, et de la pyramide ou du cône élevé dans le purgatoire. Lorsque l'on croyait universellement que les hommes se trouvaient au centre d'un monde, créé par conséquent tout entier pour eux, il était impossible de donner des cieux une meilleure explication, de faire à ce sujet une plus admirable contemplation, de promener l'imagination d'une manière plus large et de s'y élever aussi haut. Mais je ne puis m'empêcher de penser combien aurait été plus sublime encore, plus variée, plus pleine de contemplation et d'admiration cette poésie, ce *Paradis* du Dante, s'ils avaient eu pour base la science plus nouvelle qui donne à notre terre matérielle une si petite place dans le système solaire, à ce dernier une place au milieu des autres mondes, compris eux-mêmes dans un infini qu'il nous est impossible de concevoir. Nous créatures, nous esprits supérieurs en rang à toute cette matière, mais plus ou moins semblables à

d'autres créatures du monde spirituel, toutes contemplant, adorant l'Être, l'esprit infini de tous les points de l'univers, toutes tendant vers lui, par qui et pour qui nous avons été créés. Nous ne savons pas s'il naîtra jamais un autre Dante qui s'inspirera de cette nouvelle astronomie; mais quel est l'homme qui, en levant les yeux, n'a pas entrevu une pareille poésie. La science ne peut être ennemie ni de la vérité ni de la poésie, et il n'est pas vrai que ces dernières soient ennemies l'une de l'autre. Il n'y a pas longtemps que, malgré un Dante, un Milton, un Klopstock, on osait désirer pour la poésie le temps des faux dieux et des idoles de mensonge. Aujourd'hui la désillusion est universelle, et c'est en grande partie à elle que le Dante lui-même doit d'être sorti de l'oubli. Mais il y a encore des gens qui disent que le progrès des sciences est contraire aux arts, lesquels s'appuient sur l'imagination! Contentons-nous de cela : la science positive des hommes, malgré ses progrès, sera toujours peu de chose, eu égard à la vérité infinie et à la beauté de l'univers; elle laissera donc toujours assez de place à cette faculté de l'imagination qui nous a été donnée, pour faire des excursions dans l'infini, en

laissant derrière nous la science. La science n'est et ne sera jamais que le point culminant d'où l'art prendra son vol; et plus ce point sera élevé, plus ce vol sera sublime.

Il faut remarquer ensuite, relativement à l'ordre des ciels du Dante, que, dans les trois planètes inférieures, on trouve, il est vrai, beaucoup d'âmes béatifiées qui participent des joies du paradis et qui sont heureuses de ce qui leur en a été départi par la volonté suprême; mais elles sont retenues dans ces lieux par leurs imperfections. Dans la Lune sont les âmes de quelques femmes qui, ayant fait un vœu de chasteté, ont été amenées à le rompre par la violence, et entre elles se trouve la gentille *Picarda*, la sœur de *Forese* et de *Corso Donati*. Dans Mercure, le Dante trouve ceux qui ont eu de l'activité pendant leur vie, plutôt par amour pour la gloire que par amour pour Dieu, et parmi ces derniers *Justinien*, qui lui raconte cette longue histoire de l'aigle ou de l'empire romain dont nous avons parlé. Dans la troisième étoile de Vénus sont les âmes repenties, il est vrai, mais qui sont retombées dans le péché par l'influence de cette étoile : c'est Charles-Martel, le prince angevin, ami du Dante lorsqu'il était jeune et Guelfe; puis

c'est *Cunizza da Romano.* Ce n'est donc que dans le quatrième astre, dans le Soleil, que l'on commence à trouver des âmes entièrement pures, et cela est d'accord avec toutes les allégories et avec tous ces hymnes au Soleil que chante le poëte, non-seulement dans ce passage, mais dès le commencement de la *Comédie.* Dans cet astre, source de toute lumière sur la terre, il trouve les théologiens : saint Thomas, moine dominicain, comme on sait, qui lui raconte les louanges de saint François; puis saint Bonaventure, le franciscain, qui lui fait à son tour l'éloge de saint Dominique, rendant pour ainsi dire au premier sa politesse. Il semble que le poëte, satirique même dans le *Paradis,* ait eu l'intention de se moquer de la rivalité vaine de ces nouveaux ordres tout puissants à son époque. Et ces personnages, surtout saint Thomas, le préféré du Dante, puis le préféré de Béatrix, devenue véritablement théologienne, quoiqu'elle ne sache pas la théologie (car, dans ce cas, le poëte aurait pu se passer même de saint Thomas); ces personnages, dis-je, posent au Dante plusieurs questions relatives à cette science et à sa compagne la philosophie. Dans la cinquième étoile sont les âmes de ceux qui ont combattu

pour la foi; le plus remarquable d'entre eux est ce Cacciaguida, l'un des ancêtres du Dante, mort à la croisade de l'empereur Conrad, au milieu du XIIe siècle. Les trois chants tout entiers ne sont plus dès lors qu'une suite de dialogues non moins riches pour l'histoire que pour la poésie, et desquels nous avons tiré tant de renseignements et tant de profit pour cet ouvrage. Mais Béatrix arrache le poëte à ses souvenirs terrestres et douloureux, en lui remettant devant les yeux celui qui allége de toutes les fautes. Et c'est ainsi que Béatrix, les yeux toujours fixés sur cette splendeur nouvelle, le Dante regardant Béatrix, ils montent à la sixième étoile de Jupiter, où ils trouvent les âmes des grands princes et des gouverneurs des peuples, Josué, Charlemagne et beaucoup d'autres. Ceux-ci forment d'abord, au moyen de leurs splendeurs réunies, les lettres du verset DILIGITE JUSTITIAM QUI JUDICATIS TERRAM, et puis la figure d'un aigle, qui prend la parole au nom de tous, décide des questions théologiques, et indique plusieurs des âmes illustres, dont elle est formée. Invention étrange, il faut le dire, et qui n'est point heureuse? C'est la troisième fois que le Dante revient à cet aigle, qu'il aime tant, depuis l'allégorie multiple de la fin du

Purgatoire et après l'histoire qu'il avait racontée au commencement du *Paradis*. Et toutes les trois fois le Dante se retrouve bien mieux inspiré par sa colère contre les Guelfes, très-mauvais à ses yeux, que par son amour pour les Gibelins, qu'il ne regarde pas comme bons. De là le Dante et Béatrix volent à la dernière planète de Saturne, où ils trouvent saint Pierre Damien, saint Benoit et les autres solitaires contemplateurs.

Il ne reste plus alors que trois ciels à monter, mais ce sont les plus sublimes. Il n'y a plus dans ces lieux aucune qualité particulière de bienheureux : ce sont des chœurs de saints et d'anges, au milieu desquels l'imagination du poëte, philosophe et chrétien, se promène plus que jamais. Dans le dernier ciel des étoiles fixes, qui est le huitième de tous, il voit le triomphe du Christ, suivi par la vierge Marie et par un nombre infini d'esprits célestes; et ce tableau, beaucoup plus simple que ceux qui le précèdent, est ici la source d'une poésie véritablement divine. Mais le poëte ne tarde pas à revenir à ses discussions accoutumées, qui peuvent plaire aux esprits studieux à cause de la grandeur des questions qu'il traite, mais qui seront vues avec peine par ceux qui auraient voulu ne pas

quitter sitôt ces sublimes images. Saint Pierre, saint Jacques et saint Jean examinent le poëte sur la foi, l'espérance et la charité, et, comme nous l'avons dit, saint Pierre le couronne. Adam raisonne sur sa propre faute, et l'on peut regretter qu'il n'en ait pas fait le récit. Enfin, saint Pierre tonne en vers magnifiques, les plus beaux que nous ayons rapportés contre les mauvais pasteurs de l'Église.

Le neuvième ciel ou le premier mobile, est le ciel des anges. Ailleurs ils sont comme messagers et envoyés; ici est leur demeure, leur patrie. Ils y sont partagés en neuf chœurs et trois hiérarchies, symbole de la Trinité. Aucun saint, aucune âme ayant habité la terre ne s'y trouve nommée; et les descriptions, les explications théologiques s'y confondent, tantôt pleines de poésie, tantôt obscurcies par des discussions subtiles, ou bien par des satires qui font retomber le poëte sur la terre. Mais, ravi enfin jusque dans l'empirée, il contemple les nouveaux chœurs et les nouvelles danses, les nouvelles figures et les nouveaux triomphes éternels des âmes et des anges les plus sublimes. Et alors il se reprend à interroger Béatrix, selon sa coutume, et au lieu d'elle, il voit auprès de lui saint Bernard :

« Et où est-elle? lui dis-je aussitôt. Béatrix, » me répondit-il, m'a fait abandonner ma place » afin d'accomplir ton désir. Et si tu regardes là- » haut dans le troisième cercle en descendant du » degré suprême, tu la reverras sur le trône que » lui ont valu ses mérites. Je levai les yeux sans » répondre et je la vis occupée à se faire une cou- » ronne en réfléchissant sur elle les éternels » rayons [1]. »

Alors il lui adresse ces tendres prières, qui sont pour ainsi dire le résumé et le dernier fruit de tout le poëme et même de sa propre vie :

« O femme en qui vit mon espérance, et qui, » pour mon salut, as bien voulu imprimer la » trace de tes pieds dans l'enfer, toutes les cho- » ses que j'ai vues, c'est à ton pouvoir et à ta » bonté que j'en rapporte la grâce et la force. » D'esclave que j'étais, tu m'as conduit à la liberté

[1] *Ed ella ov' è? di subito diss' io;*
Ond' egli: a terminar lo tuo disiro
Mosse Beatrice me dal luogo mio:
E se riguardi su nel terzo giro
Del sommo grado, tu la rivedrai
Nel trono a che i suoi merti le sortiro.
Senza risponder, gli occhi su levai
E vidi lei che si facea corona
Riflettendo da sè gli eterni rai.
PARAD. XXXI, t. 22-24.

» par toutes les routes, par tous les moyens que
» tu avais en ta puissance. Garde en moi ta ma-
» gnificence, de façon que mon âme, que tu as
» guérie, te soit agréable quand elle se séparera
» de son corps. Je priai ainsi, et bien qu'elle me
» semblât fort éloignée, elle sourit et me regarda;
» puis elle se tourna vers la source éternelle[1]. »

Mais ce n'est pas la dernière fois qu'il nomme Béatrix; on devait la retrouver dans le dernier chant du poëme qui lui est consacré. Nous avons vu dès le commencement, à l'occasion de la mort de Béatrix, une preuve de la tendre dévotion qu'elle avait pour la vierge Marie; et le Dante avait

[1] *O donna in cui la mia speranza vige*
E che soffristi per la mia salute
In inferno lasciar le tue vestige!
Di tante cose, quante io ho vedute,
Dal tuo potere, e dalla tua bontade
Riconosco la grazia e la virtute.
Tu m' hai di servo tratto a libertade
Per tutte quelle vie, per tutti i modi
Che di ciò fare avean la potestade.
La tua magneficenza in me custodi,
Sì che l'anima mia che fatta hai sana,
Piacente a te dal corpo si disnodi.
Così orai; e quella sì lontana
Come parea, sorrise, e riguardommi;
Poi si tornò all' eterna fontana.
PARAD. XXXI, t. 27-31.

par lui-même, ou il avait emprunté d'elle, une dévotion semblable. Qu'on se rappelle Béatrix envoyée par la vierge Marie au secours du Dante, et qu'on se rappelle les endroits où il parle des invocations adressées à Marie par les femmes en couche. Mais ce ne sont pas les seuls passages du poëme où il fasse mention d'elle : on en compte trente-huit, et ce n'est pas tout. Saint Bernard eut, comme chacun sait, une dévotion particulière à la sainte Vierge, et au siècle précédent, il avait travaillé à propager le doux culte de Marie. C'est donc lui qui devient non plus le guide, car le Dante ne s'élève pas plus haut, mais le narrateur des gloires de la vierge Marie, qui, sous la forme d'une rose, se trouve environnée des saints et des anges les plus sublimes. C'est saint Bernard qui fait pour le Dante cette dernière oraison : « Vierge » mère, fille de ton fils, humble et élevée plus » qu'aucune autre créature, terme fixe de la sa- » gesse éternelle, tu es celle qui a tellement » anobli la nature humaine, que son auteur n'a » pas dédaigné de devenir ton propre ouvrage; » dans tes entrailles s'est rallumé l'amour par la » chaleur duquel cette fleur a germé ainsi au mi- » lieu de la paix éternelle. Ici tu es pour nous un

» soleil de charité à son midi, et sur la terre tu
» es pour les mortels une source vive d'espé-
» rance. O femme! tu es si grande, et tu as tant
» de puissance, que celui qui veut une grâce et
» qui n'a point recours à toi, veut que son désir
» vole sans avoir des ailes. Ta bonté ne vient pas
» en aide seulement à celui qui demande, mais
» bien des fois elle va libéralement au-devant des
» demandes. En toi se réunissent la miséricorde,
» la piété, la magnificence, en toi se réunit tout
» ce qu'il y a de bon dans la créature. Or, celui-
» ci, qui des régions les plus basses de l'univers
» est monté jusqu'ici et a vu les esprits un à un,
» te supplie de lui faire la grâce d'avoir assez
» de force pour lever les yeux plus haut vers la
» félicité suprême. Et moi qui n'ai jamais désiré
» cette vue pour moi-même, plus ardemment que
» je ne le fais pour lui, je t'offre toutes mes priè-
» res, et je t'implore pour qu'elles ne soient pas
» vaines, afin que tu dissipes tous les nuages de
» sa mortalité par ton intercession, en sorte que
» le souverain bien se dévoile à ses yeux. Je te
» prie aussi, reine, qui peux ce que tu veux, de
» conserver entières toutes ses affections, lors-
» qu'il aura vu un tel spectacle. Que ta protection

» triomphe des mouvements humains. Vois Béa-
» trix avec tous les bienheureux joindre les mains
» pour s'unir à mes prières [1]. »

C'est ainsi que les mains jointes, au milieu des âmes bienheureuses qui implorent pour lui la vierge Marie, le Dante laisse enfin sa Béatrix. C'est ainsi qu'elle s'était présentée à lui sans doute lors de la vision originaire du poëme. Dès lors il se hâte d'arriver à la fin en peu de vers, qui ne sont pas proportionnés, il l'avoue lui-même, au

[1] *Vergine madre, figlia del tuo figlio,*
Umile ed alta più che creatura,
Termine fisso d'eterno consiglio!
Tu se' colei che l'umana natura
Nobilitasti sì che 'l suo Fattore
Non disdegnò di farsi sua fattura.
Nel ventre tuo si raccese l'amore,
Per lo cui caldo nell' eterna pace
Così è germinato questo fiore.
Qui se' a noi meridiana face
Di caritade, e giuso intra mortali
Se' di speranza fontana vivace.
Donna, se' tanto grande, e tanto vali,
Che qual vuol grazia e a te non ricorre,
Sua disianza vuol volar senz' ali.
La tua benignità non pur soccorre
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberamente al dimandar precorre.
In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna

sujet infini de la contemplation de Dieu. La vierge Marie abaisse ses yeux aimés et vénérés par Dieu même, vers saint Bernard, qui la supplie, et lui montre qu'elle accueille sa prière; puis elle les tourne de nouveau vers la lumière éternelle. Saint Bernard fait signe en souriant au Dante pour qu'il regarde, et le Dante regardait déjà, et il consomme la vue du Dieu Trinité et Unité, jusqu'à ce que la force manque à sa puissante imagination.

C'est ainsi que finit le poëme sacré; c'est ainsi

Quantunque in creatura è di bontate.
Or questi che dall' infima lacuna
Dell' universo, infin qui ha vedute
Le vite spiritali ad una ad una,
Supplica a te per grazia di virtute
Tanto che possa con gli occhi levarsi
Più alto verso l'ultima salute.
Ed io che mai per mio veder non arsi
Più ch' io fo per lo suo, tutti i miei preghi
Ti porgo, et prego che non sieno scarsi,
Perchè tu ogni nube gli disleghi
Di sua mortalità co' prieghi tuoi
Sì che 'l sommo piacer gli si dispieghi.
Ancor ti prego, Regina, che puoi
Cio che tu vuoli, che conservi sani
Dopo tanto veder gli affetti suoi.
Vinca tua guardia i movimenti umani,
Vedi Beatrice con quanti beati
Per li miei prieghi ti chiudon le mani.

PARAD. XXXIII, t. 1-13.

que, par le rapport parfait qui existait entre lui et les croyances, la conscience, la poésie intime et innée des peuples chrétiens, il satisfit non-seulement à leurs plaisirs, mais à leurs besoins, et non-seulement il fit avancer, mais il accomplit pour ainsi dire d'un seul coup, la rénovation de la poésie et des lettres, qui ont eu une si grande part à celle de la civilisation. Le poëme était à peine achevé, que s'acheva aussi la vie du Dante; la vie de l'homme aimant, après qu'il eut accompli son vœu d'amour; la vie du grand poëte, après qu'il eut achevé l'œuvre qui le rend immortel; la vie du chrétien dans la contemplation suprême des joies de Dieu et du paradis. Joyeux et fortuné passage, à vrai dire, qu'il est presque impossible d'attribuer au hasard, et qui semble au contraire soit l'effet naturel d'une âme satisfaite d'avoir accompli tout ce qu'elle avait à faire ici-bas, soit un bienfait surnaturel et presque miraculeux de la providence rémunératrice qui a daigné rappeler à elle cette âme vigoureuse, éprouvée par tant de luttes, au moment de la victoire, repentante de ses erreurs, comblée de ses œuvres et préparée pour la récompense.

Chapitre XVI.

Ravenne; dernier refuge; derniers travaux; dernière ambassade; mort; sépulture.

(1320 — 14 SEPTEMBRE 1321.)

Ora ti prego, o dolce Signor mio,
Che tu ti degni di manifestarmi
L' estremo fin del breve viver mio.
Deh non voler a terra rivocarmi
Nel mezzo de' miei giorni; ma più tosto
Aspetta il tempo, e l' ora di salvarmi.

. . . .

Or fa, Signore, che della mia tomba
Io esca fuora, non oscura e greve,
Ma pura come semplice colomba;
Acciò ch' io essendo allora chiaro e lieve
Possa venire ad abitar quel loco,
Che li tuoi figli e servitor riceve,
Dov' è diletto e sempiterno gioco.

(PSAUMES du Dante, ps. V, v. 24, 25, 29)

A présent je te prie, ô mon doux Seigneur, de daigner me manifester quelle sera la fin de ma courte vie. De grâce, ne me rappelle pas à toi au milieu de mes jours, mais attends plutôt le temps et l'heure de mon salut.

. . . .

Fais maintenant, ô Seigneur, que je ne sorte point de ma tombe, obscur et chargé de péchés, mais pur comme la simple colombe, afin qu'étant alors brillant et le cœur léger, je puisse venir habiter ce lieu où sont reçus tes enfants et tes serviteurs, où règnent les délices et une joie éternelle.

Nous avons laissé le Dante à Udine, à la cour Guelfe du patriarche Pagano della Torre, en 1319.

Le 20 janvier 1320, nous le trouvons, pour ainsi dire, de passage à Vérone, s'il faut en croire le titre d'un petit livre imprimé à Venise en 1508, et connu depuis longtemps des bibliographes, mais sur l'existence duquel je les laisserai s'expliquer. Le titre est ainsi conçu : *Questio florulenta, ac perutilis de duobus elementis aquae et terrae tractans super reperta, quae olim Mantuae auspicata, Veronae vero disputata, et decisa, ac manu propria scripta a Dante florentino poeta clarissimo quae diligenter et accurate correcta fuit per Rev. Magistrum Joannem Benedictum Moncettum de Castilione Aretino regentem Patavinum ordinis Eremitarum divi Augustini, sacraeque theologiae doctorem excellentissimum.* Il faudrait voir le livre lui-même, pour dire, d'une manière plausible, si l'on peut l'ajouter aux autres ouvrages du Dante, et s'il renferme, par conséquent, quelques données relatives à sa vie, à un séjour à Mantoue et à un troisième ou quatrième à Vérone au commencement de 1320; ce qui prouverait que les différends du Dante avec les Scaliger n'étaient pas allés jusqu'à une rupture complète.

Quoi qu'il en soit, c'est ou un peu avant ou un peu après que le Dante dut commencer de séjour-

ner à Ravenne. Tous les biographes parlent, il est vrai, de ce séjour, mais ils ne disent point quand il commença. Boccace semble le placer tout de suite après la mort d'Henri VII. Mais il y a là une contradiction trop évidente avec tous les autres souvenirs authentiques, pour que l'on puisse y ajouter foi. Boccace continue, selon sa coutume, avec des mots plus qu'avec des faits : « En ce temps-là, Ravenne, l'illustre et antique cité de la Romagne, avait pour seigneur un noble chevalier appelé Guido Novello de Polenta, très-versé dans les belles-lettres. Il honorait beaucoup les hommes distingués, surtout ceux qui surpassaient les autres en connaissances. Ayant appris que le Dante, privé de toute espérance, était en Romagne, et la renommée lui ayant fait connaître depuis longtemps son mérite, il se disposa à le recevoir et à l'honorer dans sa disgrâce, sans attendre qu'il lui fît une demande à cet égard. »

Le Dante accepta l'invitation et alla à Ravenne, « où il fut reçu d'une manière honorable par ce seigneur. Guido s'efforça de raviver ses espérances par un accueil bienveillant; il lui donna en abondance tout ce qui lui manquait, et le garda auprès de lui pendant plusieurs années et même jusqu'à

la fin de sa vie. » — et plus bas : « Le Dante demeura donc à Ravenne pendant plusieurs années, sous la protection de ce gracieux seigneur, après avoir perdu tout espoir de retourner à Florence, quoiqu'il n'en eût pas perdu le désir. Il se fit, dans cette ville, plusieurs disciples en poésie, surtout dans la langue vulgaire, langue qu'il a le premier, à mon avis, mise en relief et en renom parmi nous autres Italiens, de la même façon qu'Homère parmi les Grecs et Virgile parmi les Latins, ont exalté chacun la leur. »

Outre la libéralité de Guido Novello, le Dante put aussi être attiré par l'ancienne amitié qui avait existé autrefois entre lui et les seigneurs de Polenta. Guido, le père de Francesca, avait, en outre, trois fils, Bernardino, le compagnon d'armes du Dante à Campaldino, Ostasio et Bannino. Ils étaient tous morts avant l'année 1318; il ne survivait alors que Guido, appelé Novello, fils de Bannino et, par conséquent, neveu de Bernardino et de Francesca, lequel était seigneur de Ravenne. Le refuge que Guido offrit ou accorda libéralement au poëte, montre donc que ce seigneur avait été loin de s'offenser de la manière dont le Dante avait célébré la faute de sa tante, faute que tout le

monde connaissait depuis longtemps, mais à laquelle on n'accorda des larmes qu'après ce chant immortel.

Mais nous avons encore une occasion plus précise pour marquer l'arrivée du Dante à Ravenne. Nous l'avons vu aller à la cour de Vérone, soit en compagnie d'Uguccione della Faggiola, soit un peu après lui; nous l'avons vu, lorsqu'il était juge et que l'autre était capitaine, se dépouiller de ses fonctions inférieures et incommodes, et partir de là, laissant Uguccione remplir un emploi plus approprié à son caractère. Ce fier capitaine, quoiqu'il eût en main une épée, qui impose partout le respect, n'avait pu se soustraire lui-même aux plaisanteries des histrions de cette cour. A table un jour, il parlait en riant, de sa jeunesse et de son grand appétit; l'un des bouffons s'écria : « Qu'y a-t-il là d'étonnant, Uguccione? n'as-tu pas dévoré en un seul banquet les deux nobles villes de Pise et de Lucques? » Cette plaisanterie, bien que méritée, sembla peut-être, comme celle de la femme, qui disait que le Dante était noirci par le feu de l'enfer, une sorte de louange adressée à Uguccione pour les exploits qu'il avait accomplis dans son propre métier. En somme, Uguccione resta jus-

qu'à la fin avec Cane Grande et contribua beaucoup à le faire nommer capitaine général de la ligue Gibeline au parlement de Soncino, à la fin de 1318. Mais peu de mois s'écoulèrent, et, après plusieurs autres entreprises communes, la paix fut rompue avec Padoue. Et l'un et l'autre étant allés au siége de cette ville, Uguccione mourut, le 5 août 1319, d'une maladie qu'il avait contractée dans ces marais.

Nous laisserons à son biographe le soin de chanter ses louanges, et nous voudrions presque pouvoir ne point ajouter foi à ses relations amicales avec le Dante. Mais toutes les preuves qu'on en a nous paraissant trop claires, il n'est donc pas improbable que le Dante, après la mort d'Uguccione, ait pu être conduit à Ravenne, par le désir d'y trouver sa sœur Jeanne della Faggiola, femme ou veuve de Saladino des Onesti, avec ses filles, Catalina et Agnésina.

Au reste, tous les souvenirs s'accordent avec les paroles de Boccace, pour nous montrer le Dante honoré dans le dernier refuge que lui accorda la courtoisie et la libéralité de Guido de Polenta; et qu'on veuille bien le remarquer encore, Guido était Guelfe tout autant que l'autre protecteur du Dante;

ce qui nous prouve encore mieux que le Dante s'était enfin réduit à pouvoir vivre avec les hommes du parti contraire au sien. Il n'est pas probable qu'il ait espéré de rentrer dans sa patrie par la protection de l'un et de l'autre; car, outre les insultes adressées aux magistrats de Florence et aux papes dans les derniers chants du *Paradis*, le témoignage de Boccace démontre qu'il avait perdu tout espoir, et s'il y avait eu alors des négociations pour son retour, nous en trouverions quelque trace ou chez lui, ou dans Villani, ou dans les autres historiens de Florence, qui tous rougissaient d'avoir laissé mourir dans l'exil leur grand concitoyen. Si le Dante eut des espérances, elles furent vagues, et les deux derniers refuges du Dante chez des Guelfes, sans qu'il s'y attachât aucun intérêt de retour, ne furent que l'effet d'une courtoisie supérieure à l'esprit de parti des deux protecteurs et celui de la modération du réfugié, à qui l'on faisait bon accueil. Ainsi, lui qui n'avait pu souffrir auprès des Scaliger un refuge Gibelin, mais sans courtoisie, supporta en paix, sinon avec bonheur, les refuges Guelfes, mais honorables, que lui offrirent les seigneurs Della Torre et de Polenta.

On sait, du reste, que, pour chacun, les cours sont ce qu'est le prince, et le Dante qui, était par dessus tout un homme impressionnable, et qui a dit de lui-même: « Moi qui par nature suis mobile dans tous les sens[1], » le Dante, peut-être fatigué désormais et à coup sûr vieilli, le Dante plus que jamais devenu chrétien, tempéra probablement sa colère contre les Guelfes et ces hostilités dont l'accuse Boccace; et s'il ne se modéra pas, c'est en sa qualité de grand homme qu'il fut toléré par ces deux princes, et en sa qualité de favori qu'il le fut par les courtisans.

En allant à Ravenne, le Dante avait résolu d'y fixer son séjour. Pierre y vint de Vérone, et peut-être y fut-il appelé comme juge; on le trouve, en sa qualité d'habitant domicilié dans le quartier de Sainte-Marie-en-Zenzanigola et de Saint-Étienne-en-Mur, requis, le 5 janvier 1321, de fournir les vivres à l'archevêque de Bologne qui visitait l'église de Ravenne alors vacante. Jacques, second fils du Dante, y vint aussi, s'il faut en croire Boccace, comme on le doit, lorsqu'il raconte,

[1] *Io che pur di mia natura*
Trasmutabile son per tutte guise.
PARAD. V, t. 33.

d'une manière non fabuleuse, de quelle manière on retrouva les treize derniers chants de la *Comédie*. Quant à Gemma, sa femme, comme le Dante n'a jamais fait mention d'elle et qu'on n'en trouve de traces dans aucun document après la découverte de ses papiers en 1306, il est impossible de dire ni si elle continua de vivre à Florence, ni si elle survécut à son mari. Mais c'est ici le lieu d'ajouter une observation relativement au silence du Dante à son sujet : il n'a point parlé davantage de ses nombreux enfants, de son père, de sa mère chérie, qui avait fait son éducation, de chacun de ses parents, et en général de toute sa vie domestique. Fut-ce par mépris ou plutôt par respect? Il les a au reste tous enveloppés dans le même silence, et l'on ne peut rien en conclure de particulier contre la trop blâmée Gemma. Mais pourquoi ne pas croire de préférence que ce fut un effet de cette pudeur qu'éprouve toute âme généreuse, lorsqu'il faut parler au public de soi-même, et plus encore des personnes que l'on chérit? Un amour passionné qui fait voir la femme aimée comme un être unique sur la terre et comme une merveille du monde, peut fort bien exciter un homme comme le Dante à parler d'elle aux

princes de la terre et aux siècles présents et futurs. Mais hors de là, il était naturel que le Dante revînt à la réserve régulière et à la pudeur du silence. Nous avons déjà vu en plusieurs endroits que le Dante prit soin de l'éducation de ses enfants, autant du moins que cela est possible dans les misères de l'exil, abandonnant le reste de ces soins à sa femme, qui était probablement restée pour cela dans sa patrie. Nous voyons ici combien leur présence lui était chère, et nous verrons que ses fils reconnaissants gardèrent avec piété sa mémoire. Et pourtant Pétrarque (j'en suis fâché pour lui, mais non pas pour le Dante), Pétrarque dit dans une de ses lettres : « Mon père cédant au malheur, après son bannissement, mit tous ses soins à élever sa famille, tandis que lui (le Dante), résistant avec énergie, avec persévérance et avec l'amour de la gloire, ne se détourna pas de son entreprise et mit de côté tous les autres soins. Ni l'injustice de ses concitoyens, ni les inimitiés domestiques, ni l'exil, ni la pauvreté, ni son amour pour sa femme ou ses enfants, ne purent jamais l'arracher à ses études et à la poésie, qui aime pourtant l'ombre, le repos et le silence. » — « Ce sont là des éloges pour un poëte, ajoute ici Fos-

colo avec beaucoup de raison, mais, pour un père, ce sont des accusations indirectes et remplies d'amertume, et elles ne sont pas vraies. » Nous ajouterons, nous : Voilà désormais le Dante accusé par l'un de ses deux illustres contemporains de s'être laissé distraire par le mariage des soins de la philosophie; et par l'autre, d'avoir oublié, pour ses études, ce qu'il devait à sa femme et à ses enfants. Et pourtant, le Dante n'a rien fait de tout cela. Il est évident qu'il eut toujours en vue d'abord les nécessités de la vie active, de la famille, de l'État, et qu'il ne songea qu'ensuite à la vie contemplative, aux études. Il put suffire à l'une et à l'autre, il est vrai, par la grandeur de son génie. Les esprits médiocres ne le comprirent pas; le troupeau servile le calomnia. Gloire à Foscolo qui a protesté contre l'envie et la calomnie.

Le Dante n'eut pas seulement avec lui ses enfants à Ravenne, il y trouva encore le secours de plusieurs amis. L'histoire a gardé les noms de messire Pierre, de messire Giardino de Ravenne, de messire Dino Perini de Florence, de Fiducio de Milotti, médecin de Certaldo. Il correspondait aussi, en voisin, avec Jean de Virgilio, le plus fameux poëte latin de ce siècle, citoyen de Bologne

et habitant de cette ville. Nous avons de ce dernier deux églogues latines, adressées au Dante. Dans ces pièces il l'engageait à laisser le langage vulgaire et à faire de la poésie latine. Il lui indiquait comme sujets la mort d'Henri de Luxembourg, les victoires de Cane Grande, la vie d'Uguccione si fatale aux Guelfes, la destruction des armées Angevines, les guerres de la Ligurie, c'est-à-dire, peut-être celle des Malaspina, si chers au Dante. « Mais avant tout, disait-il, viens à Bologne, ô maître, pour y prendre la couronne poétique de laurier. » Puis, dans la seconde églogue, il revient encore sur cette invitation et lui promet de lui montrer les vers du Mussato que le Dante avait probablement déjà connu en personne à Vérone ou à Udine. « Mais, ajoutait-il, ton Guido ne souffrira pas que tu abandonnes Ravenne ou la belle Pineta qui l'entoure sur l'Adriatique. » Le Dante répondit à ses instances courtoises par deux autres églogues dans la même langue. Ce fut tout ce qu'il fit pour complaire au latiniste, qui ne savait peut-être pas que toute langue morte était une entrave pour un homme comme le Dante, et qu'il avait depuis longtemps rejeté comme impossible, après l'avoir tentée, l'entreprise de sa res-

tauration. « Il lui serait agréable, répondait-il, d'orner son front de la couronne de laurier à Bologne; mais combien il lui serait plus doux, si jamais il pouvait retourner dans sa patrie, de cacher ses cheveux blancs sous un feuillage quelconque. Lorsqu'au moyen de son poëme, les corps qui se meuvent autour du monde et les habitants des astres seront connus à l'égal des autres royaumes, alors il sera temps de ceindre la couronne de lierre et de laurier; mais il ne saurait préférer Polyphème à Iolas. » On voit par là qu'outre la satisfaction qu'il éprouvait de l'accueil de Guido, qui est cet Iolas, on voit, dis-je, que le Dante avait alors achevé la composition de son *Paradis*, mais qu'il ne l'avait point publié; que ses amis l'engageaient à aborder une autre entreprise, et qu'il était question en plusieurs endroits de lui décerner la couronne poétique. Un pareil couronnement, si je ne me trompe, était alors une chose nouvelle, imaginée peut-être par le Dante lui-même, soit à l'instar de ce qu'il avait vu faire pour les autres sciences dans plusieurs universités, soit principalement comme une espèce de compensation et de réparation de la honte qu'on lui avait offerte à Saint-Jean, de façon qu'il tenait à être

couronné en ce lieu plutôt que dans aucun autre. « Il fut très-désireux d'honneurs et de solennités, dit Boccace, et plus peut-être qu'il n'aurait convenu à son grand mérite. Je crois que ce fut ce désir qui lui fit aimer la poésie par dessus tout, lorsqu'il vit combien la philosophie surpasse toutes les autres sciences en noblesse, à combien peu de personnes elle peut communiquer son excellence, et combien d'esprits s'y sont rendus fameux dans le monde, tandis que la poésie a plus d'éclat et plus de charmes pour le vulgaire et que les poëtes sont si rares. » (Pardonne-nous, ô bon Boccace, de dire qu'ici tu ne comprends pas bien le Dante, puisque tu crois qu'il n'a été poëte que par vanité et avec de pareils calculs.) « Espérant donc, au moyen de la poésie, pouvoir parvenir à cet honneur pompeux et inusité de la couronne de laurier, il s'y livra tout entier dans ses études et dans ses compositions, et certainement son désir eût été accompli si la fortune lui avait été assez favorable pour qu'il pût jamais retourner à Florence, la seule ville où il voulût être couronné sur les fonts de Saint-Jean, afin qu'en ces lieux où il avait reçu son premier nom par le baptême, il pût en recevoir un second par le triomphe. Mais

les choses allèrent de façon que, malgré sa grande capacité, et quoiqu'il eût pu, grâce à elle, recevoir l'honneur de ce couronnement partout où il l'aurait voulu, il s'y refusa, et c'est ainsi qu'il mourut sans avoir joui de ce triomphe tant désiré. » Cet honneur inusité, qu'avait ambitionné le Dante pour un motif plus spécial, à ce que je crois, et à coup sûr dans un endroit spécial, fut, peu d'années après, ambitionné aussi par Pétrarque, moins difficile de toute manière, et il l'obtint des mains de ce roi Robert qu'avait tant méprisé le Dante. De là peut-être naquirent ces petites jalousies, auxquelles rien ne donne lieu aussi facilement qu'un retour sur soi-même au milieu des honneurs obtenus, lorsqu'on se trouve inférieur à celui qui en a été privé. Il y eut depuis Pétrarque beaucoup de poëtes lauréats, parmi lesquels nous trouvons, chez nous, le grand Métastase, et, en Angleterre, Southey, qui n'est pas sans mérite. Quant aux autres, ils ont été la risée de leurs contemporains et de la postérité; Walter-Scott s'épargna le fardeau ou le ridicule de cet honneur.

On voit encore par les paroles de Cecco d'Ascoli, poëte médiocre qui depuis se montra le détracteur du Dante, que celui-ci correspondait avec

lui de Ravenne. Cecco lui proposait une question absurde : « Quel est le plus noble de deux enfants jumeaux ? » On raconte aussi de Cecco et du Dante que l'un soutenant contre l'autre que l'art pouvait dompter la nature, comme le Dante eut, pour faire sa démonstration, dressé un chat à tenir une chandelle, Cecco l'emporta en faisant sortir des souris à l'improviste.

S'il y a du vrai dans de pareilles histoires, elles montrent que le Dante savait se mettre à la portée de chacun selon son mérite et qu'il avait apprécié Cecco à sa juste valeur. On ajoute que celui-ci avait donné des leçons d'astronomie au Dante ; mais je ne trouve de cela aucune preuve ancienne, et il m'est impossible d'admettre, sans autorité, que Cecco d'Ascoli, cet homme à l'esprit subtil, mais faux, ait pu rien enseigner au Dante, si remarquable par la rectitude du sien. Je croirais plutôt, puisqu'ils étaient à peu près du même âge, que Cecco a été le disciple du Dante ; mais, dans tous les cas, disciple indocile et ingrat, comme nous le verrons.

Nous trouvons, au reste, une autre tradition ou anecdote à propos du séjour du Dante à Ravenne. Franco Sachetti raconte l'histoire d'un Génois de

petite stature et de chétive apparence, qui était amoureux, mais qui n'était point aimé. Il vint à Ravenne, dit-il, et tâcha de se trouver à un banquet avec le Dante pour lui demander conseil. Se trouvant donc à table assez près de lui, le Génois lui dit : « Messire Dante, j'ai beaucoup entendu parler de votre mérite et de votre réputation; ne pourriez-vous pas me donner un conseil ? — Oui, répondit le Dante, pourvu que je sache vous le donner. — Eh bien, dit alors le Génois, j'ai aimé et j'aime encore une dame avec toute la sincérité que l'amour exige, quand on aime, et non-seulement elle ne m'a jamais payé de retour, mais je n'ai jamais eu d'elle la faveur d'un regard. »

En entendant ces paroles, et en voyant sa triste mine : « Messire, lui répliqua le Dante, je consens à faire tout ce qui vous plaira; et quant à l'objet que vous me demandez pour le moment, je ne vois qu'un moyen de l'expliquer : vous savez que les femmes enceintes désirent toujours des choses bizarres. Il faudrait donc que la femme que vous aimez tant, devint enceinte. Dans cet état, comme il arrive souvent que les femmes ont un caprice pour des choses nouvelles, il pourrait

se faire qu'elle en eût un pour vous. » Cela ouvrit les yeux au Génois qui apprécia le Dante pour ce qu'il était, mieux qu'il ne s'était apprécié lui-même; il passa plusieurs jours dans sa compagnie, et ils eurent ensemble une très-grande intimité tant qu'ils vécurent. » Vraie ou non, la tradition nous montre au moins le Dante au banquet de Ravenne, dans une situation différente de celle qu'il avait à Vérone.

Mais, indépendamment des sociétés d'amis, des correspondances et des églogues, le Dante avait d'autres occupations bien éloignées de celles auxquelles Jean de Virgilio l'encourageait. Il faut le redire, ces esprits variables, prompts et changeants, ne sont pas faciles à pénétrer pour les yeux de tous, pas même souvent pour ceux de leurs amis; ainsi pendant que ces derniers, jugeant le Dante par son passé, lui suggéraient, comme les plus agréables, de nouveaux sujets où il pouvait faire éclater ses colères et ses opinions, le Dante seul avec son esprit, poursuivant les pensées auxquelles il s'était livré dans le *Paradis*, et allant toujours plus haut, ou du moins plus au delà, le Dante, chrétien et avançant dans la vie, traduisait maintenant les sept psaumes de la pénitence, le

Credo, le *Pater-noster*, l'*Ave Maria*, les dix commandements, les sept péchés capitaux; et il commençait ainsi ces derniers ouvrages, connus maintenant sous le nom de *Credo* du Dante, cherchant à imiter Virgile, comme il fut lui-même ensuite imité par Pétrarque avec plus de bonheur : « J'ai » déjà écrit sur l'amour plus d'une fois en rimes » aussi douces, aussi belles et aussi gracieuses » que je l'ai pu, et j'ai employé tous mes soins à » les polir; mes désirs en ont été troublés, car je » sais que j'ai dépensé en vain toutes mes fa» tigues dans l'attente d'un mauvais salaire. Dé» sormais je ne veux plus que ma main écrive » rien de ce faux amour et je parlerai de Dieu en » vrai chrétien[1]. »

Il faut l'avouer, ces vers du *Credo*, ainsi que ceux qui les suivent, méritent moins d'éloges pour eux-mêmes que pour le sentiment naïf qu'ils ex-

[1] *Io scrissi già d'amor più volte in rime*
Quanto più seppi dolci, belle, e vaghe,
E in pulirle adoprai tutte mie lime.
Di ciò son fatte le mie voglie smaghe,
Perch' io conosco avere speso in vano
Le mie fatiche ad aspettar mal paghe.
Da questo falso amor, omai la mano
A scriver più di lui io vuò ritrare,
E ragionar di Dio come cristiano.

priment, et pour le démenti qu'ils donnent ainsi aux anciens et aux modernes calomniateurs du Dante.

A coup sûr, la traduction, ou paraphrase des sept psaumes, ne brille pas ensuite de cet éclat particulier qui resplendit dans les œuvres spontanées du Dante, mais on y retrouve pourtant des éclairs assez nombreux de cette poésie de David, la seule qui l'emporte sur celle du Dante pour le sublime, la seule qu'on n'ait jamais imitée, la meilleure qu'on puisse imiter à l'avenir. Les sept psaumes, tout le monde le sait, sont un appel continuel à la miséricorde de Dieu; et, par conséquent, ils sont une consolation pour tous les chrétiens repentants, et plus peut-être pour ceux qui ont ou qui croient avoir, comme David, souffert ici bas de l'injustice des hommes, dont, malgré leur résignation, ils appellent à la justice de Dieu; ils consolent encore ceux qui pleurent la perte de ce qu'ils ont aimé et qui espèrent, selon les inspirations de l'église leur charitable mère. Le Dante fortement préoccupé de ces deux idées, a donc dû se complaire beaucoup dans ces psaumes; il y ajoute souvent des paroles qui se rapportent évidemment à sa vie, à ses fautes et à ses occupations

particulières; et, quoiqu'il ne fasse que traduire, son expression poétique ne manque pas toujours de bonheur. Ainsi : « Ayez pitié de mes lourdes » fautes, parce que je suis faible et infirme, et » que j'ai perdu toute ma vigueur; protégez-moi, » seigneur, contre ce grand ver, et guérissez-moi, » car il n'y a pas un ossement en moi qui ne soit » ébranlé et qui puisse désormais se tenir ferme.

. . . .

» Ne permettez pas, seigneur, que la puissance » de mes ennemis me perde davantage, et étei- » gnez en moi toute concupiscence. Alors mon » Seigneur m'a dit : Oui, homme, je te donnerai » l'intelligence par laquelle tu connaîtras les sou- » verains biens, puis je te montrerai le chemin » de la perfection pour que tu puisses arriver au » royaume où l'on vit exempt de défaut. Je te » ferai enfin digne de mes yeux [1]. » Ainsi le com-

[1] *Aggi pietade de' miei gravi errori :*
Però ch' io sono debile ed infermo,
Ed ho perduti tutti i miei vigori.
Difendimi, Signor, dallo gran vermo
E sanami; imperò ch' io non ho osso
Che conturbato possa omai star fermo.
SALMO I.
Non consentir, Signor, che la potenza

mencement du psaume III, où il ajoute le premier vers, qui est une réminiscence du poëme : « O toi, » qui peux contenir le ciel et la terre, je te sup- » plie de ne pas vouloir reprendre ton serviteur » avec fureur ou avec colère [1]. » Et, dans le Vme : « Chacun est mon ennemi ou mon adversaire, » tout le jour ils me blâment et ils me calomniènt » dans leurs discours, et celui qui naguère m'a- » dressait des paroles d'éloges et de tendres flat- » teries, jette maintenant sur moi le blâme parce » que j'ai mangé de la cendre en guise de pain, » et que j'ai mêlé mes pleurs à ma boisson pour » résister aux ardeurs de Vénus [2]. » Et, dans les

Degli avversari miei più mi consummi,
E smorza in me ogni concupiscenza.
Dal mio Signore allora detto fummi :
Sì, ch' io ti darò, uomo, intelletto
Per cui conoscerai li beni summi.
Poi ti dimostrerò 'l cammin perfetto
Per cui tu possi pervenire al regno
Dove si vive senza alcun difetto.
Degli occhi miei ancor ti farò degno,
ecc. SALMO II.

[1] *O tu che 'l cielo, e 'l mondo puoi comprendere,*
Io prego che non voglia con furore
Ovver con ira il tuo servo riprendere.

[2] *Ciascuno m' è nemico ed avversario;*
Tutto lo giorno mi vituperava,

vers suivants, où il pensait sans doute à Florence :
« Vous êtes, seigneur, la lumière claire et pure
» qui, se levant sans retard, fera le salut de la
» montagne de Sion; car le temps et l'heure sont
» venus en aide à cette noble ville, que ses habi-
» tants ne cessent d'honorer, et c'est bien justice
» que vous ayez cette pitié; parce que ses mu-
» railles saintes ont été agréables à vos bons ser-
» viteurs, qui, en entendant les soupirs, les gé-
» missements, les lamentations et les malheurs
» de cette terre, aimèrent toujours à lui par-
» donner [1]. »

Voyez de plus les vers du même psaume, que

E diffamava con parlare vario.
E quei che nel passato mi lodava
Con sue parole, e con lusinghe tenere,
Di lor ciascuno mi vituperava :
Perch' io mangiava, come il pan. la cenere
E 'l mio ber mescolava con il pianto
Per contrastar alla focosa Venere.

[1] *Tu sei, Signor, la luce chiara e pura*
La qual levando su senza dimora
Farà la rocca di Sion sicura.
Per ch' egli è venuto il tempo e l' ora
Di aiutar quella gentil cittade
Ch' ogni suo cittadino sempre onora,
Ed è ragion che tu l'abbi pietade
Però che le sue sante mura piacque

nous avons cités en tête du présent chapitre, et tout le *De profundis*, psaume VI, qui sont peut-être les meilleurs. En somme, tous ces vers du Dante n'ont sans doute pas une grande valeur; mais ils ne me paraissent pourtant pas indignes de lui. Si d'autres pensaient le contraire, on pourrait leur répondre que c'est là tout au plus l'effet d'une caducité prématurée, mais non incompréhensible. Au reste, on y reconnait si bien son style, sa versification, ses réminiscences, qu'il n'y a aucune raison pour ne pas les lui attribuer. Et comme on n'a pu ni faire, ni dire cela, on a prétendu qu'il avait composé ses poésies religieuses pour se mettre à l'abri de certaines persécutions du clergé. Mais l'histoire n'a conservé aucun souvenir de ces persécutions contre le Dante vivant, et puis, qu'on juge si un tel moyen a pu être nécessaire au Dante, à lui qui, dans son poēme sacré, en avait tant d'autres, au moins égaux sous le rapport religieux et bien supérieurs sous le rapport poétique. Mais il y a des gens qui veulent abso-

Alli tuoi servi pieni di bontade,
Li quali udendo li sospiri e l'acque
E li lamenti e i guai di quella terra
A perdonarle mai lor non dispiacque.

lument avoir un Dante anti-chrétien, et pour y parvenir, ils en font un être vil auquel la peur fait écrire des mensonges.

C'est donc au milieu de ces pensées et de ces occupations que se trouvait le Dante, quand il en fut distrait par le dernier événement que nous sachions sur son compte. Villani rapporte qu'il fut envoyé en ambassade à Venise par les seigneurs de Polenta. C'était là un emploi plus conforme à ses fonctions antérieures que ne l'avait été l'office de juge dont l'avait gratifié le Scaliger. Et ce fait, accepté par tous les biographes, ne me semble pas douteux. Mais, dans tous les cas, il faudrait corriger la date d'une lettre du Dante, imprimée par Doni, comme ayant été écrite de Venise à Guido de Novello au mois de mars 1313, et lire 1320 ou 1321, puisqu'il est impossible que le Dante ait été à Ravenne en 1313, et que Guido Novello n'en était certainement pas seigneur alors. Mais la lettre tout entière est considérée à juste titre comme apocryphe, non pas tant à cause des paroles trop sévères contre les Vénitiens, ce qui serait au contraire dans la manière du Dante, mais parce que, indépendamment de ces caractères de fausseté, on ne l'a jamais trouvée dans aucun manuscrit et

qu'elle a été publiée par Doni, qui a un mauvais renom en fait de sincérité. Une autre mention relative à l'ambassade du Dante à Venise est moins suspecte. On dit qu'il fit alors et qu'il plaça sous une image de la sainte Vierge dans un *Paradis*, les quatre vers suivants :

« L'amour qui poussa jadis l'Éternel à désirer
» des fils de sa Trinité divine, fait ici de cette
» femme, qui fut la mère de son fils, la reine de
» l'univers[1]. »

On voyait encore ces vers du temps de Sansovino sur le siége du doge dans la grande salle des Dix. Enfin d'autres ajoutent, à propos de cette ambassade, que le Dante n'y ayant pas obtenu ce qu'il désirait pour son seigneur, s'en retourna, et que de déplaisir il tomba malade et mourut. Cela paraîtra difficile à croire d'un homme éprouvé par tant d'infortunes; toutefois, la force de résister varie, non-seulement selon les individus, mais dans le même homme elle varie selon les temps; et tel qui aura résisté aux plus grandes épreuves,

[1] *L' amor che mosse già l' eterno Padre*
Per figli aver di sua deità trina,
Costei, che fu del suo figliuol poi madre
De l' universo qui la fa regina.

peut, après y avoir perdu ses forces, succomber au moindre coup.

Quoi qu'il en soit, au retour de cette ambassade, lorsque sonna pour lui l'heure qui est désignée pour chacun, se trouvant déjà au milieu de sa cinquante-sixième année ou à peu près, il tomba malade, et après avoir reçu avec humilité et dévotion tous les secours de l'église selon les préceptes de la religion chrétienne, après s'être réconcilié avec Dieu, en se repentant de tout ce que la fragilité humaine lui avait fait faire contre sa volonté, au mois de septembre de l'an du Christ 1321, le jour de l'exaltation de la sainte Croix (14 septembre), il rendit à son créateur son âme fatiguée, à la grande douleur de Guido et de tous les citoyens de Ravenne. Nul doute qu'il n'ait été reçu dans les bras de sa noble Béatrix, et qu'admis avec elle en présence de celui qui est le souverain bien, laissant les misères de notre vie terrestre, il ne jouisse maintenant au comble de la joie de cette félicité à laquelle il n'y a jamais de terme.

Les écrivains de l'ordre de Saint-François ajoutent que le Dante s'était fait admettre à Ravenne au nombre des frères de leur ordre, qu'il mourut

avec leur habit, et que pour cela on l'enterra dans leur monastère. C'étaient là des actes de dévotion ordinaires à cette époque : il n'y a que la sépulture qui soit certaine.

Ainsi mourut le Dante, malheureux dès sa jeunesse par la perte de celle qu'il aimait, malheureux dans les services qu'il voulut rendre à sa patrie, méconnu par ses concitoyens, condamné au feu, accusé de concussion, ayant vu ses écrits perdus, persécuté à cause d'eux, interrompu dans ses études, exilé, errant, pauvre, peut-être mendiant, seul, devenu l'objet des plaisanteries de bouffons et le jouet des princes, le Dante, que rien ne put jamais avilir, qui ne s'écarta jamais de la foi, qui ne cessa jamais jusqu'au dernier moment d'avoir de l'amour, de travailler, d'écrire pour sa dame, pour sa patrie, pour son Dieu. C'est un grand exemple que celui-là. Les temps changent, les difficultés sont différentes; mais ces dernières fussent-elles même plus grandes, ce qui n'est pas vrai, il y a une chose qui ne change pas, c'est la trempe de l'esprit humain, et la grâce du Ciel pour le soutenir. Quiconque agit est sujet à l'erreur, mais celui qui s'abstient par timidité peut errer de même, et il y a cette grande différence entre les

uns et les autres, que les erreurs que l'excès fait commettre à ceux qui agissent sont plus tard corrigées par la postérité, et que le beau et le bon de leurs œuvres restent dans les trésors de la patrie et de l'humanité, tandis qu'il ne reste rien ici bas de ceux qui ont été oisifs, moins hommes que brutes. Et à coup sûr, dans le ciel, Celui qui, dès le commencement, nous a imposé le travail et qui nous a expliqué ensuite que tout homme devait faire fructifier le talent qu'il avait reçu, Celui-là aura une miséricorde particulière, quel que soit le fruit obtenu, pour l'homme qui s'est fatigué à suivre ses divins préceptes. Aux hommes de génie la gloire dans le temps, mais à tous les hommes de bonne volonté la gloire dans l'éternité, et cette grande, cette souveraine et patriotique vertu de l'activité qui a été si utile à l'Italie, chacun de nous peut du moins l'imiter dans le Dante. Le génie ne s'imite pas, ou il s'imite mal, mais on peut toujours imiter les vertus, et principalement celle qui est ensuite la mère de toutes les autres. Jamais peut-être personne ne donnera plus à la patrie un trésor de gloire et de pensées pareil à celui que nous a laissé le Dante, mais apportons chacun notre obole.

Quant à la gloire, cette récompense particulière réservée aux grands hommes, voyons ce qu'il en a pensé lui-même, et voyons, en outre, ce qui lui en est revenu.

Chapitre XVII.

Vicissitudes de la gloire du Dante.

(1321—1838.)

Non è il mondan rumor altro che un fiato
Di vento, ch' or vien quinci ed or vien quindi
E muta nome perchè muta lato.
Che fama avrai tu più se vecchia scindi
Da te la carne, che se fossi morto
Innanzi che lasciassi il pappo e il dindi,
Pria che passin mill' anni? ch' è più corto
Spazio all' eterno, ch'un muover di ciglia
Al cerchio che più tardi in cielo è torto.

(Purg. xi, t. 34-36.)

Le bruit du monde n'est autre chose qu'un souffle de vent, qui vient tantôt d'ici, tantôt de là, et change le nom parce qu'il change de côté. Auras-tu plus de renommée si tu meurs dans la vieillesse, que si tu étais mort avant d'avoir quitté le bégaiement de l'enfance, lorsque mille ans seront passés? espace plus court, si on le compare à l'éternité, que n'est un mouvement des cils, comparé au cercle qui tourne le plus lentement dans le ciel.

Si l'on compare le passage de l'*Enfer* (chant XXIV, t. 16), où se trouve exaltée la gloire terrestre, avec celui du *Purgatoire*, où elle est réduite à sa juste valeur, on pourra joindre notre Dante

à la liste de ces grands hommes qui se sont épris de la gloire, et que l'espérance de l'obtenir a soutenus au commencement de leurs travaux, mais qui, arrivés à l'apogée de leur grandeur, en ont senti la vanité. Ces hommes-là conservent bien encore quelquefois de l'orgueil quand ils se comparent aux autres, mais ils deviennent toujours humbles quand ils se considèrent eux-mêmes, et tel fut l'orgueil du Dante, orgueil que bien des gens lui ont trop reproché. Nous dirions même qu'il fut modeste lorsque nous le voyons se comparer à Ovide, se mettre au-dessous de lui, et ne pas sembler espérer mille ans de durée pour sa gloire, pour cette gloire que nous voyons rajeunir après cinq cents années. Pour nous, au reste, dociles à la dernière pensée du Dante, si nous parlons de sa gloire, ce sera uniquement de celle qui lui revient à cause du bien qu'il a produit et de l'activité dont il est la cause; c'est là seulement l'héritage réel que lèguent les grands hommes.

On ne s'étonnera donc pas que nous passions sous silence les funérailles que lui fit faire Guido de Polenta, le discours qui fut prononcé lorsqu'on revint à la maison du défunt, les vers et les inscriptions qui furent inspirés par sa mort et qui

sont, je crois, le premier recueil de ce genre tant prodigué depuis; le tombeau de Ravenne dont Guido de Polenta donna l'idée, mais qu'il ne put exécuter, et qui depuis fut élevé en 1483, par Bernard, père du cardinal Bembo, remplissant les fonctions de prieur dans cette ville pour la république de Venise; sa restauration en 1692 et en 1780, par les soins des cardinaux Corsi et Valenti Gonzague, légats du pape dans cette cité; les monuments qui lui furent érigés en différents lieux; celui que Canova lui fit à Rome en 1813; celui de Florence décrété pour la première fois en 1396 et exécuté en 1829; et enfin les médailles qu'on a frappées en son honneur. Tout cela c'est la partie matérielle de la gloire du Dante, dont nous voyons ainsi l'accroissement jusqu'à nos jours.

Nous ne parlerons pas non plus, quoiqu'elles se rapportent plus directement au Dante lui-même, des œuvres d'art qu'il a inspirées à Giotto, à Orcagna, à Masaccio, à son égal et presque à son frère, Michel-Ange Buonarotti, qui avait fait pour chacun des chants de la *Comédie* des dessins, trop malheureusement perdus dans un naufrage. Nous ne dirons rien des ouvrages qui furent faits en Italie et ailleurs par Frédéric Zuccari, par Flaxman,

par Pinelli et beaucoup d'autres. Peut-être, à l'exception d'Homère parmi les anciens, n'y a-t-il pas un poëte ou un écrivain qui ait fourni autant de sujets de peinture et de sculpture, et qui soit par conséquent la source de tant de trésors même matériels. Nous disons cela pour ceux qui n'estiment que la production matérielle et qui prétendent que le génie ne produit rien.

Enfin je laisse même de côté l'histoire de la famille du Dante; elle se trouvait à Ravenne quand il mourut. Mais sans doute lorsque Guido en fut chassé peu de temps après, elle retourna à Vérone auprès de Cane Grande, s'y établit et s'y multiplia, quelques-uns de ses membres retournant à Florence de temps en temps. La ligne directe masculine ne cessa qu'au milieu du XVI[e] siècle, en la personne de Ginevra, qui porta le nom et le sang d'Alighieri dans la famille des comtes Sarego qui existe encore aujourd'hui. Et c'est là sans doute une belle noblesse. Mais sans parler de toutes ces choses ni même des moindres ouvrages du Dante, hâtons-nous d'arriver à la source de cette noblesse qu'il a laissée, au monument admirable qu'il s'est élevé à lui-même, à l'origine de toutes ces belles inspirations dont les autres lui sont redevables, à

la *Divine Comédie*. Mais nous ne ferons plus qu'un résumé de l'histoire de ce poëme; la traiter en détail ce serait presque faire l'histoire littéraire de l'Italie.

Nous avons vu un peu avant la mort du Dante, que les treize derniers chants du *Paradis* n'avaient pas encore été envoyés à Cane Grande, et que, par conséquent, ils n'avaient pas été publiés. Boccace raconte ensuite que le Dante n'en avait même parlé à personne avant de mourir. « Ceux qui restaient, ses enfants et ses élèves, ayant cherché à plusieurs reprises et pendant plusieurs mois, parmi tous ses papiers, s'il n'avait pas fait une fin à son ouvrage, et n'ayant point trouvé les chants qui manquaient, tous ses amis se montrèrent affligés de ce que Dieu ne l'eût pas au moins laissé dans ce monde assez longtemps pour terminer le peu qui restait à faire. Ils firent de plus amples recherches, sans rien trouver et perdirent toute espérance. Jacques et Pierre, deux des fils du Dante qui étaient poëtes, avaient, par le conseil de plusieurs de leurs amis, conçu l'idée de suppléer, autant qu'ils le pourraient, à ce qui manquait, afin que l'ouvrage de leur père ne restât pas imparfait, lorsque Jacques, qui se montrait plus zélé

que l'autre à cette besogne, eut une vision admirable, qui non-seulement lui ôta sa présomption insensée, mais lui montra où se trouvaient les treize chants qui manquaient à la *Divine Comédie* et qu'on n'avait pu retrouver. » Boccace continue ensuite à raconter cette vision que Jacques eut huit mois après la mort de son père, et dont il tenait les détails d'un honorable habitant de Ravenne, appelé Pierre Giardino, lequel avait été disciple du Dante. Par cette addition, il détruit évidemment l'authenticité de tout son récit. Il me semble pourtant qu'en laissant de côté les détails qui peuvent être argués de fausseté, nous devons ajouter foi au reste. L'interruption des relations amicales entre le Dante et le Scaliger nous paraît expliquer d'une manière très-naturelle la suspension de l'envoi des derniers chants, et, par conséquent, leur non-publication, confirmée par l'églogue ou la lettre adressée à Jean de Virgilio.

L'exil et les autres malheurs du Dante durent naturellement le rendre un peu soupçonneux; c'est pourquoi il avait caché le reste de son précieux manuscrit. La brièveté de sa dernière maladie, les pensées profondément et sincérement chrétiennes qui durent le préoccuper alors, et, qui sait même,

des retours de charité, qui viennent quelquefois tempérer dans l'écrivain des idées de vengeance, peut-être même des sentiments de justice, tout peut servir à expliquer le silence du Dante sur ce dépôt; et il n'est pas impossible qu'on l'ait retrouvé ensuite par une de ces réminiscences confuses, de jour ou de nuit, qui semblent quelquefois des inspirations surnaturelles. Au reste, quelle que soit la part plus ou moins grande du récit de Boccace qu'on veuille accepter, il en résulte, suivant moi, deux faits certains, c'est que, sauf ces treize derniers chants, le poëme était publié tout entier à la mort du Dante, et que ces derniers-ci furent publiés par ses enfants en même temps que l'envoi à Cane Grande, quelques mois ou peut-être un an après la mort du Dante; car ces deux faits durent être rendus publics, et ni Jacques ni Pierre Giardino, ni Boccace n'auraient osé les inventer s'ils n'avaient pas été vrais.

Nous trouvons encore dans Boccace la mention d'un autre fait important au sujet d'un autre ouvrage du Dante, la *Monarchie.* « Plusieurs années après la mort de l'auteur, dit-il, ce livre fut condamné par le cardinal Beltramo du Poggetto, légat du pape en Lombardie, sous le pontificat de

Jean XXII. Cela vint de ce que Louis, duc de Bavière, élu roi des Romains par les électeurs d'Allemagne, s'étant rendu à Rome pour son couronnement contre le gré du pape Jean, y avait fait nommer pape contrairement aux règles de l'église, un frère mineur, appelé frère Pierre Della Cornara, avait créé de plus beaucoup de cardinaux et d'évêques, et s'était fait couronner par le pape. Des différends s'étant élevés ensuite en plusieurs circonstances au sujet de son autorité, et le roi des Romains ainsi que ses adhérents, trouvant dans ce livre, qui était dédié au roi, un traité en faveur de cette autorité, ils commencèrent à se servir de plusieurs des arguments qu'il renfermait. Il en résulta que ce livre, *à peine connu jusqu'alors*, devint très-fameux. Mais ensuite, le roi Louis retourna en Allemagne, et ses partisans, surtout ceux du clergé, s'affaiblirent et se dispersèrent; alors ledit cardinal, ne trouvant personne pour s'y opposer, fit brûler publiquement ce livre qu'il possédait, sous prétexte qu'il contenait des hérésies; et il s'efforça d'en faire autant pour les restes de l'auteur, ce qui aurait eu lieu à l'infamie éternelle et à la confusion de sa mémoire, s'il n'avait trouvé, pour s'opposer à ses desseins, un généreux

et noble chevalier florentin nommé Pino della Tosa, qui se trouvait alors à Bologne, où tout cela se passait, et avec lui messire Astigo (c'est-à-dire Ostagio) de Polenta, lesquels avaient tous deux beaucoup d'influence sur ledit cardinal. Plus tard, toutes ces propositions de la Monarchie et de la lettre du Dante aux rois d'Italie, ont été condamnées par le concile de Trente.

Mais, si nous retournons à la *Comédie*, à ce grand ouvrage qui jette de l'éclat sur les autres écrits du Dante, il est certain, d'après toutes les traditions, qu'elle se répandit, à peine publiée, en excitant une admiration universelle dont il n'y a d'exemple ni à cette époque-là, ni dans les siècles de la civilisation moderne ou ancienne. Nous avons déjà vu dans l'anecdote de la bonne femme de Vérone, que les parties publiées pendant la vie du Dante avaient dès lors acquis cette popularité qui seule est la véritable gloire. Villani interrompt ses annales pour raconter la mort du Dante, lui qui ne fait jamais mention d'aucun autre écrivain; et les manuscrits du XIVe siècle (le plus ancien est de 1336 ?), qui se trouvent si nombreux dans toutes les bibliothèques d'Italie, de France, d'Allemagne et d'Angleterre, au point

qu'il n'en existe pas autant dans ce siècle pour tous les auteurs anciens et modernes ensemble, ces manuscrits, dis-je, démontrent encore aujourd'hui matériellement combien les ouvrages du Dante étaient répandus. Le plus ancien commentaire fut peut être celui qu'on a attribué à Pierre, fils du Dante; nous trouvons peu après, vers le milieu du siècle, Buti, Jacques della Lana, Benvenuto d'Imola et Boccace, tous contemporains du Dante par conséquent. Ce fut peut-être dans le même temps que Jacques, l'autre fils du Dante, messire Busone Rafaelli de Gubbio, son hôte et son ami, ou quelques autres, firent les nombreux arguments, les extraits, et pour ainsi dire les commentaires du poëme en vers vulgaires et en vers latins. Dès cette époque ou un peu après, on en fit des traductions en latin et en français. Un auteur français assure, et l'on doit rapporter son assertion à ce siècle ou au commencement du suivant, que « l'on représentait en France le poëme du Dante de la même manière que les rapsodes représentaient dans la Grèce antique l'Iliade au milieu des villes et des campagnes, prenant un des chanteurs pour dire le récit du poëte et les autres pour les paroles des personnages. »

Mais celui qui, sans aucune comparaison, contribua le plus à donner à la gloire du Dante une impulsion puissante, ce fut évidemment le bon, le charmant Boccace, Boccace exempt de toute jalousie. Épris dès sa jeunesse, à ce qu'il semble, et, par conséquent, peu après la mort du Dante, d'un très-grand amour pour ce poëte, il a écrit de lui cette vie, dans laquelle nous trouvons, il est vrai, beaucoup des défauts de l'écrivain, de la déclamation, de la redondance, et comparativement peu de faits, presque pas un sous le rapport politique, plusieurs même évidemment faux; mais que l'on doit, pour les événements particuliers qui sont d'accord avec les autres traditions, pour ceux qui concordent si bien avec l'amour du Dante pour Béatrix, estimer surtout et même au plus haut point, comme la seule biographie contemporaine, malgré les paroles orgueilleuses de Léonard d'Arezzo, qui n'est guère plus riche de faits et qui n'est pas plus exact que lui.

Boccace est peut-être aussi l'auteur d'un de ces extraits en vers; et, après avoir copié de sa propre main un manuscrit de la *Comédie*, il l'envoya à Pétrarque avec une lettre. Celui-ci répondit par une épître que ses admirateurs ont voulu faire

passer pour apocryphe, mais dont cependant la vérité n'a été que trop prouvée et qui démontre, d'autant mieux qu'il s'en excuse plus mal, cette petite jalousie que nous avons déjà remarquée ailleurs. Sans nous arrêter à ce sentiment du second créateur de notre langue, nous continuerons à parler avec plus de plaisir de l'amour du troisième pour le premier de tous. On trouve, et c'est un noble souvenir pour les deux parties, qu'en 1350, le peuple et la république de Florence donnèrent à « messire Jean de Boccace dix florins d'or pour être remis à sœur Béatrix, fille du Dante Alighieri, religieuse au monastère de St-Étienne-de-l'Olive à Ravenne. » Ainsi le premier honneur fait au Dante par sa patrie, jusqu'alors si ingrate, lui vint par la voie de sa fille et sous le nom de Béatrix. Enfin, et sans doute par les soins de Boccace, le 9 août 1373, on résolut de choisir et de payer un lecteur ou professeur de la *Divine Comédie* pendant un an, et Boccace lui-même fut élu. Le dimanche 3 octobre de la même année, il commença ses lectures dans l'église de St-Étienne, près du vieux Pont. Il fit à cette occasion le commentaire que nous avons jusqu'au vers dix-sept du chant XVII de l'*Enfer;* et ce fut là probable-

ment son dernier ouvrage, puisqu'il mourut en 1375. Gloire donc à Boccace d'avoir montré un esprit si libéral; cela est presque merveilleux si l'on considère la grande différence de ces deux génies : mais, il faut le redire, soit qu'ils s'aiment ou qu'ils se jalousent, tous les grands hommes ont inévitablement de l'admiration les uns pour les autres. Cette lecture dut sans doute attirer des auditeurs nombreux et favorables par la réunion des deux noms si populaires de l'auteur qu'on expliquait et du professeur qui parlait. Elle fut continuée encore après la mort de Boccace, aux jours de fête et en différents lieux de la ville, d'abord par Benvenuto d'Imola, son élève, et plus tard par Philippe Villani, par François Philelphe, biographes du Dante, et par d'autres littérateurs renommés. En un mot, cet usage dont Florence prit si dignement l'initiative, se répandit dans toute l'Italie. La *Divine comédie* fut lue à Pise vers 1385, par François de Buti, le commentateur, et ensuite par d'autres; il en fut de même peu après à Plaisance, à Milan et à Venise. Enfin, en 1396, lorsqu'avait disparu toute la génération qui avait connu, haï, redouté le Dante, ou qui lui avait porté envie, la république de Florence

tâcha d'avoir les restes du poëte et lui décréta un tombeau ; mais n'ayant jamais pu les obtenir de la ville de Ravenne, elle renonça au tombeau, et ce fut seulement plus tard, en 1829, comme nous l'avons dit, qu'il fut exécuté, mais il resta vide. Dans tout ce XIV[e] siècle, qui vit notre belle langue se créer, se former et prendre son caractère définitif, il n'est donc pas un écrivain qui ait donné lieu à autant d'études que le Dante. Nous savons que, des deux autres créateurs de notre langage, l'un, Boccace, se disait hautement le disciple du Dante, et si Pétrarque n'en fit pas l'aveu, il l'imita bien souvent, restant au-dessous de lui lorsqu'il voulut l'égaler dans un poëme, le surpassant peut-être, il est vrai, par le fini dans ses poésies fugitives, gloire qui aurait dû lui suffire. Du reste, nos trois écrivains du XIV[e] siècle sont les seuls parmi les modernes, avant la découverte de l'imprimerie, qui soient demeurés classiques, et qui, de l'avis de tout le monde, soient donc, à l'égal des anciens, présentés comme des modèles.

Mais Pétrarque et Boccace, à cause de leur facilité, ont prêté et prêtent encore à des imitations vulgaires et serviles, tandis que le Dante, au milieu de ces nuages sublimes, échappe bien plus au trou-

peau des imitateurs. Il en eut deux pourtant dès le XIVe siècle, Fazzio des Uberti dans le *Dittamondo*, et Cecco d'Ascoli, que nous avons vu correspondant avec lui et cherchant à l'égaler dans des disputes philosophiques. Ce dernier est l'auteur d'un poëme italien en tercets, qu'il a intitulé non sans raison, l'*Acervo*, *le Mucchio* ou *le Zibaldone* (monceau, mélange), quoiqu'il ne manque pas cependant d'une certaine grâce, mais dans lequel il s'attaque au Dante avec amertume. Au surplus Cecco d'Ascoli, qui se montrait ainsi hérétique en littérature, fut par malheur accusé de l'être aussi en religion, et il fut brûlé comme tel à Florence en 1327.

Le XVe siècle fut, comme on sait, une époque de corruption et de décadence pour la liberté en Italie. Lorsque les empereurs lui laissaient plus de tranquillité, et que les partis Guelfe et Gibelin avaient, pour ainsi dire, disparu, l'Italie aurait pu s'organiser et se confédérer, si elle ne s'était laissé égarer surtout par les dissensions religieuses, et en général par les passions brutales, toujours plus fortes que la civilisation à son berceau. Mais, au lieu de cela, on ne vit s'y établir que les dominations d'une cité sur l'autre, celles de petits tyrans sur les cités, les unes et les autres restant soumi-

ses à la puissance supérieure des Condottieri. Ces derniers, plus que personne, ont causé la perte de l'Italie, en lui ôtant l'habitude de ses propres armes, et en la livrant ainsi comme une proie facile à tous ces étrangers, que le pressentiment de sa faiblesse y fit accourir en foule. En politique le XVe siècle ne fut donc rien par lui-même; ce fut une de ces époques qui suivent mal celles qui ont précédé, une mauvaise conséquence et rien de plus. Et il en fut de même en littérature : pas un homme, pas un ouvrage vraiment grand. S'élever plus haut que le Dante et ses deux contemporains était impossible. On ne pouvait inventer de nouvelles formes dans une société qui était la même, et l'on imita, comme il arrive en pareil cas, les deux seconds plutôt que le premier. Le culte du Dante ne fut pourtant point abandonné; on continua les commentaires, parmi lesquels il faut remarquer surtout celui de Christophe Landino.

Les biographies du Dante furent continuées par Léonard d'Arezzo, par Philelphe et par d'autres, toutes abrégées, calquées sur celle de Boccace, sans qu'elles renferment, pour ainsi dire, plus de faits ni plus de critique. Mais ce siècle vit, on le sait, naître une de ces inventions que l'on

doit presque au hasard, qui s'établissent peu à peu, dont on ne connaît pas bien les auteurs, et qui semblent conséquemment moins un produit de l'esprit humain qu'un fait immédiat, et, si on peut le dire, un miracle de la Providence, pour faire marcher l'humanité dans les voies qui sont connues d'elle seule. Aucun homme, quelque grand qu'il soit, ne peut se vanter d'avoir fait, pour le progrès de l'humanité, la centième partie de ce qu'a fait l'invention matérielle et d'abord obscure de l'imprimerie. Ses effets, déjà grands vers la fin du XV[e] siècle et au commencement du XVI[e], après avoir augmenté, bien qu'avec lenteur, pendant trois siècles, ont pris de nos jours, par une foule de raisons, et de nouveau par quelques petites inventions matérielles qui sont venues s'y joindre, un développement démesuré. Il serait impossible maintenant de prévoir les derniers effets d'une pareille publicité, si différente de celle qui fut connue des anciens et des contemporains du Dante. Il n'est pas de gloire à laquelle, depuis son origine, cette grande invention ait servi autant qu'à celle du Dante. On compte au XV[e] siècle dix-neuf ou vingt éditions de son ouvrage, et je ne crois pas qu'il y en ait autant d'aucun autre

écrivain ancien ou moderne. La Bible seule en a davantage.

Après l'invention de la publicité, le moyen âge finit et le monde moderne commence. En Italie, comme ailleurs, le XVI[e] siècle fut un temps de destruction pour les institutions et les abus qui y avaient vieilli, et il en vit naître de nouveaux. Pour l'Italie en particulier, cette époque amena de nouveaux étrangers, de nouveaux troubles, de nouvelles chaînes; elle la vit désarmée; ce fut un âge d'immoralité, de honte pour nous; mais ce fut aussi un âge d'élégance facile, insouciante et qui, s'il plaît à Dieu, ne peut plus se reproduire. Alors les lettres, nées au milieu de nous, se répandirent chez toutes ces nations qui étaient venues en armes pour les chercher; et le XVI[e] siècle fut ainsi pour le Dante un siècle où sa gloire grandit et se répandit au loin. On compte alors quarante éditions de la *Divine Comédie*, de nouveaux commentaires, et des examens du texte par Manetti, Sansovino, Vellutello, Daniello, Dolce et par l'académie de la Crusca, dont ce fut un des premiers et des plus importants travaux. Ajoutez à cela que beaucoup de ces éditions, ainsi que plusieurs traductions, furent faites hors de l'Italie. Pour ceux qui,

à tort ou à raison, font plus de cas du jugement de quelques grands hommes que de l'opinion universelle, nous ferons observer que les hommes les plus distingués de ce siècle étudièrent particulièrement le Dante. Machiavel ne pouvait être sans doute ni un imitateur, ni un commentateur, pas même un biographe; mais que ce soit le résultat de l'analogie d'opinions, du rapport de leurs caractères, ou autre chose, certes, il n'est pas d'écrivain qui ait jamais suivi plus que lui les idées du Dante ni qui se soit montré plus d'accord avec lui, lorsqu'il parla de l'Italie. Le nom de Gibelin ayant disparu, mais non les idées qui constituaient ce parti (car elles existeront aussi longtemps que les causes n'auront pas cessé), Machiavel peut être essentiellement appelé Gibelin; il est ennemi des papes autant que le Dante, il est moins ami de la religion et il est épris du beau rêve d'une monarchie italienne universelle, non plus sous l'empereur, mais sous n'importe quel prince ou quel tyran qui sache la constituer. Le gibelinisme de deux hommes pareils fut sans contredit un grand malheur; leur influence donna une fausse direction aux idées, aux espérances et, par suite, aux efforts des Italiens. Et qu'on ne

dise pas que c'est là un manque de respect envers eux, car il y a plus de respect à se conformer aux habitudes qu'aux opinions des grands hommes, et c'est l'habitude du Dante de dire des vérités, quelque dures qu'elles soient.

Quant à l'Arioste, dont les écrits sont éloignés de toute idée politique, on ne peut observer chez lui que des imitations poétiques. Elles me paraissent être en grand nombre, mais je les abandonne aux philologues. On ne pourrait pas dire que le Tasse ait beaucoup imité le Dante, et cependant nous avons des preuves de l'étude longue et minutieuse qu'il en fit, dans les notes nombreuses qu'il a mises au *Convito;* peut-être est-ce de là que vient son excessive recherche des allégories.

De tous les grands hommes du XVI[e] siècle, aucun, nous l'avons déjà dit, n'eut autant de rapports d'esprit avec le Dante, et ne l'étudia plus que Michel-Ange. Il ne faut pas trop regretter les dessins de la *Comédie*, qui sont perdus. Tous ses ouvrages sont dans le style du Dante, la chapelle Sixtine principalement, et dans cette dernière, le jugement où le terrible peintre a introduit, non-seulement Caron et sa barque, mais ses propres ennemis même au milieu des damnés. Et si l'on

tient compte de la différence des temps, on trouvera aussi que la vie de Michel-Ange a de grandes analogies avec celle du Dante.

Mais un des faits les plus évidents et les plus curieux que l'on puisse observer dans l'histoire littéraire de l'Italie, c'est sans doute celui-ci. Tombée elle-même au XVII[e] siècle, par suite des conditions mauvaises des deux siècles précédents, dans un abîme d'avilissement et d'esclavage (car les états étaient esclaves de fait, lors même qu'ils étaient libres de nom); descendue au dernier degré de l'immoralité publique et privée; n'ayant presque plus d'autre politique que la fourbe, d'autres soldats que des brigands, d'autre activité que la violence; plongée du reste dans l'oisiveté, dans des amours honteuses et efféminées, elle vit sa littérature descendre, elle aussi, à un pareil degré de misère et de nullité : et il est remarquable que le culte du Dante et l'étude de ses ouvrages cessèrent tout à fait en même temps. On ne compte dans ce siècle que trois éditions certaines de la *Comédie,* deux en format in-16 et une in-24, sans commentaires ni recherches nouvelles; et parmi elles il y en a même deux qui ont pour titre la *Vision du Dante.* Ajoutez-y, ce qui parai-

tra encore plus étrange, un abrégé en prose.

Mais alors, qui sait? et pourtant cela est probable, il y eut un admirateur solitaire du Dante, le seul grand homme de ce siècle, Galilée, le dernier, avec le Dante et Michel-Ange, de cet admirable trio créateur, auquel on ne trouve d'égal dans aucune autre cité antique ou moderne; Galilée, d'autant plus remarquable qu'il vivait dans une ville livrée alors à la tyrannie et à la corruption; à moins que ce ne soit le privilége des sciences naturelles de s'élever encore là où ne surgissent plus d'autres grandeurs et qu'il n'appartienne au génie italien de savoir toujours trouver de nouvelles voies.

Enfin, et c'est un fait désormais reconnu, le XVIII[e] siècle fut pour l'Italie l'âge d'une régénération, lente d'abord et peu apparente, puis glorieuse, grâce à quelques-uns, puis interrompue; mais il est permis, ou du moins il est doux de l'espérer, elle n'aura pas été momentanée. Les états qui s'étaient formés au XVI[e] siècle et qui avaient langui au XVII[e], se délivrèrent de la toute-puissance espagnole en lui donnant au moins un contre-poids étranger; et dans cette halte, quelle qu'elle fût, ils se développèrent et s'organisèrent

par eux-mêmes. La première place fut pour celui qui, obscur et séparé, n'avait presque jamais, dans les siècles passés, pris une grande part aux vicissitudes de la Péninsule, ni à ses progrès, non plus qu'à sa corruption; un état, un peuple dont la jeunesse fut longue, lente et grossière, je veux parler du Piémont, cette Macédoine ou cette Prusse de l'Italie, et pour ainsi dire la Florence du XVIII[e] siècle. Et il est si vrai que l'activité et la dignité des lettres reçoivent leur impulsion ordinaire de l'activité et de la dignité de l'État, leur seul protecteur efficace, que le Piémont prit enfin place alors dans la littérature italienne, et il y entra glorieusement avec Alfieri et Lagrange. Ce qui, pour le reste de l'Italie, était un mouvement de régénération se montrait ici dans son principe, et, par conséquent, avec bien plus de vigueur. Mais en définitive, ce mouvement prenait naissance ou se réveillait dans toute la Péninsule, et le signe ordinaire par lequel il se manifestait, c'est qu'on se reprenait à l'étude du Dante. On en fit trente-quatre éditions et beaucoup plus encore à mesure que le siècle avançait. Gravina engageait à l'étude de la *Divine Comédie;* Betti, Leonarducci, Alphonse de Varano

suivaient son exemple; Volpi, Venturi et Lombardi écrivaient de nouveaux commentaires, meilleurs que les autres, quoiqu'ils laissent à désirer. Tiraboschi donnait au Dante la digne part qui lui revenait dans l'histoire de la littérature italienne; il faisait aussi, en même temps que Pelli et Dionisi, ces travaux divers, qui sont, relativement à la vie du Dante, ce que les travaux de Muratori sont à l'histoire générale de l'Italie, un trésor où l'on trouve pour ainsi dire tout ce que l'on cherche. Mais toute cette recrudescence d'éditions, de commentaires et de biographies, ne fut rien en comparaison de celle que produisirent deux fervents adeptes du Dante, Alfieri et Monti. L'un empruntant à la province, ajoutée par lui à l'Italie littéraire, ce que son idiome avait de vigoureux, de sauvage ou de rude, si je puis le dire, rendit peut-être ainsi de l'énergie à la littérature tout entière et restaura certainement le culte du Dante. C'était une âme véritablement dantesque. Amours, colères, fierté, alternatives de modération et d'exagération, changements de partis, tout fut semblable dans ces deux hommes. De là une imitation qui n'était point cherchée, mais qui était involontaire, libre et intime. Monti eut plutôt un

talent qu'une âme dantesque, et il changea moins par colère que par indolence; il en résulte une imitation plus externe. Pour la forme seule et pour les images, Alfieri eut des imitateurs éloignés, inconnus, et peut-être méprisés de lui, en un mot, toute la génération qui s'élevait alors. Monti, d'un caractère affectueux, forma une école qu'il conduisit et dirigea en quelque sorte. Ainsi par l'impulsion passionnée de l'un, par la direction savante de l'autre, il se forma de ces deux écoles une école qui a inspiré et qui inspire encore à notre siècle, pour l'étude du Dante, plus de zèle et plus d'ardeur que n'en eurent jamais les siècles précédents. Mais peut-être, les vicissitudes, les passions politiques, les bouleversements dont notre génération a été le témoin et la victime, l'ont-ils préparée, mieux que n'avaient pu l'être Monti et Alfieri même, à comprendre et à apprécier les pensées et le style du grand exilé.

Au commencement de ce siècle, Alfieri disait qu'il n'y avait peut-être pas trente personnes en Italie (c'est le nombre que m'a rapporté, je crois, la personne qui le lui avait entendu dire) qui eussent véritablement lu la *Comédie;* et maintenant, quoiqu'un peu plus du tiers de ce siècle soit à

peine écoulé, nous comptons déjà plus d'éditions, plus de commentaires, plus de travaux que n'en eut aucun des siècles précédents; il y a déjà plus de 70 éditions. Le nouveau commentaire de Biagioli, celui de l'édition de la Minerve, seule édition *Variorum*, mais qui n'est point parfaite, les commentaires de Foscolo, d'Arrivabene, de Rossetti, de Tommaseo sont connus de tout le monde. Perticari, gendre et disciple de Monti, a fait des dissertations sur les opinions du Dante en fait de langage et sur son amour pour la patrie. Le comte Marchetti, Scolari, Missirini et l'auteur du *Veltro* ont éclairci plusieurs points particuliers de l'histoire du Dante. Mais ce dernier savant, qui éprouve autant de difficulté à retenir son érudition que d'autres a réfréner leur imagination, a éclairci presque toute la seconde partie de la vie. Je n'indiquerai même pas les innombrables polémiques de journaux ni les imitations bonnes ou mauvaises d'une foule d'écrivains; les nomenclatures ne sont bien placées que dans les catalogues. Citons pourtant la *Francesca* de Sylvio Pellico et la *Pia* de Sestini, deux œuvres qui sont filles du Dante et qui sont au nombre des plus précieuses que compte notre langue. Hors de l'Italie, l'his-

toire de la littérature italienne de Ginguené, la traduction française d'Artaud, la traduction anglaise de Boyd, les différentes imitations faites par les Allemands dans leur langue énergique, la biographie courte mais complète, écrite par Fauriel, l'édition des lettres et de quelques autres travaux, donnée par Witte, enfin les chaires de Paris et de Berlin, qui sont établies à l'instar de celle de Boccace, ou qui du moins retentissent de la gloire et de l'importance du Dante, tout cela montre que son culte est plus que jamais répandu au delà des monts et au delà des mers; et il devait en être ainsi chez toutes ces nations qui ne craignent pas de retremper leur littérature aux sources mêmes de la civilisation moderne, le christianisme et l'Italie.

Toutefois, après tant de travaux exécutés pendant cinq siècles, il reste encore bien des choses à faire sur le Dante. Il nous manque, ce qui peut sembler étrange, une édition vraiment complète de ses œuvres; il nous manque un catalogue des manuscrits anciens, un catalogue des commentaires, une liste complète des éditions; mais surtout il nous manque deux commentaires de la *Divine Comédie*, l'un qui soit tout à fait à la por-

tée des commençants, l'autre qui satisfasse les esprits studieux. Mais je ne voudrais pas, comme d'autres, inviter les savants à une espèce de congrès italien ou européen pour faire ce travail, ni proposer non plus de faire une édition *variorum* qui consacrerait un volume à chaque chant, en tout cent volumes. Ce sont là les rêves d'une adoration aveugle et mal entendue, c'est l'idolâtrie de barbares qui, ne sachant pas même placer l'idole sur un autel, l'ensevelissent sous des blocs de pierre.

Un bon commentaire du Dante serait une œuvre importante, il est vrai, mais qui n'excèderait pas les forces humaines; une œuvre à laquelle pourraient suffire un ou deux hommes qui, voués à l'étude de la philologie et de l'histoire, seraient érudits sans avoir la manie de faire montre d'érudition à chaque pas, éviteraient les disputes, résumeraient les travaux des autres, plutôt qu'ils n'en disserteraient, et chercheraient en toute chose moins à servir leur petite gloire particulière que la gloire véritable de leur auteur, par conséquent celle de la patrie. Si nous ne faisons pas ce travail, il est certain qu'il sera fait, un jour ou l'autre, par un de ces étonnants et consciencieux Allemands qui, peu à peu, s'emparent de tout le do-

maine de notre érudition. Eh bien, soit! pourvu que les bienfaits étrangers soient acceptés par nous avec reconnaissance et profit, au lieu d'être rejetés avec le mépris de l'indolence. Mais qu'au moins quelques-uns d'entre nous protestent contre ce que le Dante appellerait des mœurs sauvages *(selvaggio costume)*.

Mais félicitons-nous, en attendant, de voir grandir la gloire du Dante; cela est d'un heureux augure pour notre siècle et pour notre patrie. L'Italie a beaucoup d'autres grands écrivains; elle compte même les artistes et les savants les plus distingués des temps modernes; elle a produit le plus grand poëte lyrique dans le genre passionné, le plus grand conteur, le plus grand poëte épique dans le genre sérieux; le plus grand dans le genre héroï-comique; le plus grand peintre; le plus grand sculpteur; le premier des grands physiciens modernes et le plus grand parmi les derniers; Pétrarque, Boccace, le Tasse, l'Arioste, Raphaël, Michel-Ange, Galilée et Volta. Voulons-nous des gloires, des triomphes, de la suprématie? nous n'avons pas besoin d'aller à la recherche de noms inconnus ou d'un mérite contesté; tous ces hommes nous en donneront. Mais voulons-nous des

auxiliaires, non pour le talent, qui ne nous a point fait défaut, mais pour la vertu, si tant est que nous en sentions le besoin? Retournons, laissons-nous aller au flot qui nous ramène au plus vertueux de nos écrivains, à celui peut-être de tous nos auteurs classiques qui eut seul une vertu virile. Chez lui l'amour n'est pas de la langueur, c'est sa trempe; chez lui, le génie méridional ne s'égare pas sur des objets grossiers, mais il se maintient dans les régions naturelles et surnaturelles les plus élevées; chez lui toute vertu a de l'exaltation; les vices de ses concitoyens ou même les siens propres, il les blâme; et il n'est pas jusqu'à ses erreurs qui ne soient quelquefois la source de vérités plus universelles. Il aime sa ville natale, sa province, la patrie italienne, sans que son affection pour l'une fasse tort à l'autre, et surtout sans ces flatteries, ces caresses, ces fades louanges, plus honteuses que des injures, plus funestes que des coups; et il juge nos destinées passées, présentes ou futures, dans cet esprit de résignation chrétienne à la divine Providence, qui accepte le passé avec des sentiments de repentir, et donne une nouvelle force et un nouveau courage pour se relever à l'avenir.

Nous avons commencé par dire que le Dante avait été le plus Italien des Italiens; mais à présent que nous connaissons ses actions et même ses erreurs, concluons encore en disant qu'il a été le meilleur des Italiens. Si je me trompe, ce sera l'erreur vulgaire d'un biographe; mais comment ou pourquoi toute notre génération se tromperait-elle?

Et maintenant tu le vois, je te laisse à regret et avec peine, qui que tu sois, cher lecteur, qui ne m'as pas abandonné dans ce travail de peu d'étendue. Puisse-t-il t'avoir été en partie aussi agréable qu'il me l'a été à moi, car je sens bien l'impossibilité d'en trouver jamais plus un pareil. Puissé-je surtout t'avoir facilité l'étude du Dante; ce serait pour moi une consolation de penser qu'une fois, au moins, je n'aurais pas perdu mes peines. Au milieu des entraînements de l'oisiveté et de l'activité, toujours, en dépit du progrès, les hommes se laisseront détourner de la voie des vertus précises et sévères, et de cet esprit de justice auquel nous avons vu le Dante consacrer ses chants. Mais se laisser fourvoyer dans le calme de l'étude, faire des théories à propos de pratiques mauvaises ou énervantes, préparer des excuses à l'oisiveté et

au vice, cela est beaucoup moins excusable, surtout en Italie, et même en Italie, cela excitera de jour en jour plus de réprobation. Alors les écrivains du XIX[e] siècle, nombreux ailleurs, rares et désunis chez nous, on les jugera moins peut-être d'après le talent que d'après l'intention. Alors puissé-je rester tout à fait privé de renommée, ou bien avoir une place obscure à la suite de ceux dont il sera dit qu'ils ont du moins été des *hommes de bonne volonté.*

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

NOTES DU TOME PREMIER.

Page 32, ligne 4. *C'est Marie...*

C'était, dit Venturi, une coutume pieuse de ce temps, et la piété des femmes de nos jours ne l'a point mise en oubli, de faire appel au nom de la Vierge Marie dans les douleurs de l'enfantement, et le Dante, délicat observateur de tout ce qui exprimait la vérité des sentiments, surtout des sentiments religieux, y fait encore allusion dans le *Purgatoire* :

E per ventura udii : Dolce Maria
Dinanzi a noi chiamar così nel pianto,
Come fa donna che'n partorir sia.

Page 34, ligne 2. *En mai* 1265.

Cette date, premier fait de la vie du Dante, ne se trouve pas, que je sache, ailleurs que dans le commentaire de Boccace sur le premier vers de la *Comédie*, et tous les biogra-

phes l'ont suivie. Sans Boccace, on en serait réduit, pour la vie du Dante, à des conjectures tirées de ses ouvrages.

Page 34, ligne 12. *Dans son poëme.*

Non-seulement pour tous ces ascendants, auxquels je m'en suis tenu, mais pour tous les autres collatéraux et descendants, certains ou incertains, du Dante, voy. Pelli, qui en disserte abondamment, §§ 3 et 4, p. 11-55, de ses *Memorie per servire alla vita di Dante*. Ediz. seconda, Firenze, 1823.

Page 51, ligne 7. *Par beaucoup d'autres.*

Au reste, Léonard d'Arezzo accuse la vie écrite par Boccace d'insuffisance pour la partie politique, mais non de fausseté pour les détails d'amour. Il n'y a que les derniers biographes et commentateurs qui aient tout à fait rejeté Boccace et qui aient mis en doute l'amour du Dante et presque l'existence de Béatrix.

Page 57, ligne 21. *S'en détacher.*

Pelli fait observer (p. 64) qu'il y a ici une contradiction avec les paroles du Dante. Je n'en vois pas, si ce n'est peut-être avec ce qui suit dans la *Vie nouvelle*, c'est-à-dire que Béatrix parla pour la première fois au Dante dans la rue. Mais cela n'empêche pas que les deux enfants n'aient pu se trouver d'abord dans la maison Portinari sans se parler. Cela n'étonnera point celui qui connaît les enfants. Au reste, je n'en fais la remarque que pour montrer combien

il est facile de répondre aux graves accusations adressées par tant de gens à ce bon Boccace.

Page 67, ligne 16. *A peu près 21 ans.*

Le testament de Folco Portinari est du 15 janvier 1287. On y lit : *Item D. Bici filiae suae et uxori D. Simonis de Bardis reliquit lib. quatuor.* (Pelli, p. 76.)

Page 114, ligne 6. *De son siècle.*

Magalotti, Redi, Targioni, Bottagisio et Ferroni ont déjà fait plusieurs observations sur les connaissances du Dante dans les sciences naturelles, mais si l'on veut en avoir un exposé aussi savant que juste, ainsi qu'un aperçu comparatif des connaissances de ce siècle, il faut consulter l'histoire des sciences mathématiques en Italie, par Guillaume Libri. Paris, 1838, tom. II, pp. 174-104 et 188.

Page 137, ligne 22. *Condamné ou absous.*

Un littérateur toscan plein de courtoisie, qui s'occupe d'écrire l'histoire de Pise à cette époque, a bien voulu me faire savoir qu'il résulte de documents qu'il a vus, que l'archevêque était encore podestat lorsque le crime fut commis, qu'il fut appelé pour cela, non point une fois, mais trois fois en cour de Rome, et qu'il y fut condamné par contumace.

Page 138, ligne 11. *Nous ne la citerons pas.*

Le Dante ne lui donne que quatre fils et neveux et oublie Henri, frère de Brigata.

Page 175, ligne 1. *Deux ans et demi....*

On établit cette date d'après deux passages du traité du *Convito*, où il dit que cette consolation, quelle qu'elle fût, lui arriva « lorsque l'étoile de Vénus avait fait deux fois sa révolution dans son cercle après la mort de Béatrix, ce qui, suivant la diversité des temps, la fait paraître à nous au soir et au matin » (C. II), et plus bas : « En peu de temps, trente mois après peut-être, je commençai à éprouver tant de douceur, etc. » (C. XIII). Ces deux expressions d'une même date, ne concordent pas exactement, il faut le dire, car les réapparitions de Vénus dans le même éclat au soir ou au matin, se succèdent tous les 584 jours, c'est-à-dire après dix-neuf mois et demi environ. Deux périodes pareilles feraient donc trente-neuf mois au lieu de trente ; mais alors on ne connaissait point aussi facilement que de nos jours cette exactitude astronomique, et le Dante a bien pu, dans le premier passage, prendre les deux retours de Vénus pour trente mois environ, comme il le dit plus clairement dans le second.

Page 181, ligne 10. *L'ordre de S[t]-François.*

Pelli donne, pp. 79, 80 et 144, les détails de toute cette érudition. Il admet la probabilité du premier fait, et nie que le Dante soit mort avec l'habit du tiers ordre, parce qu'il ne fut pas enseveli avec ce costume. Mais il pourrait être mort avec un habit et avoir été enterré avec un autre, et le premier fait dépendant de sa propre volonté, le second n'en dépendant point, cela prouverait toujours sa sympathie pour l'ordre de S[t]-François.

Page 184, ligne 17. *Si honteusement abandonné.*

Remarquez ce mot *honteusement* qui prouve la réalité de son amour pour la noble dame. S'il n'avait ressenti de l'amour que pour la philosophie, il n'aurait certainement dû ni pu l'appeler honteux ni contraire à la voix de la raison.

Page 219, ligne 19. *Telle fut en 1293.*

Dino Compagni et Villani rapportent tous les deux une pareille révolution au mois de février 1292, mais comme l'année se terminait à Florence au 15 mars, il faut, suivant notre style, dire 1293. C'est une remarque applicable aussi aux autres dates qui suivent.

Page 224, ligne 25. *Priviléges de la chevalerie.*

Les Pulci, les Nerli, les Gangalandi Giandonati et les Della Bella descendaient tous de Hugues, baron allemand, venu avec Otton III, dont l'anniversaire se faisait le jour de St-Thomas. Toutes ces familles avaient les mêmes armoiries; mais les Della Bella portaient fascé d'or.

Page 247, ligne 17. *Ranger tous ces faits.*

Dionigi, dans sa *Preparazione alla nuova ediz. di Dante*, a cependant fait une semblable narration. Voyez t. I, chap. IV-XV.

Page 249, ligne 22. *Que lui donne aussi le Dante.*

Voyez le passage du VIe chant de l'*Enfer*, placé en tête du chapitre X, où cette dénomination donnée au parti

des Cerchi n'est pas douteuse, ainsi que les deux passages du premier chant que j'y ai joints aussi et que l'on n'a jamais, que je sache, envisagés à ce point de vue jusqu'aujourd'hui. Interprétés ainsi dans le sens historique, ils me paraissent jeter une lumière nouvelle sur toute l'allégorie de la *forêt*, objet de tant de discussions.

Page 260, ligne 5. *Il en survint un autre.*

Le récit fait par Dino n'étant pas dans l'ordre des dates, il est impossible d'en déduire au juste la date précise de l'événement. Il paraîtrait postérieur à l'inimitié qui avait déjà éclaté entre les Cerchi et les Donati, puisque l'on voit Guido confiant dans l'appui des premiers; mais comme il n'obtint pas cet appui, l'événement semblerait avoir été antérieur.

Page 261, ligne 12. *Le nom de Guido.*

Le texte de Muratori porte : *Chiamaval Guido Cavicchia*, ce qui ne veut pas dire à coup sûr que Vieri s'appelât Guido. Dans une variante, faite peut-être par un écrivain qui voulait corriger le texte, on lit *Vieri* au lieu de *Guido*. Mais cela ne me semble pas meilleur, puisqu'on donne ainsi deux surnoms au seul Vieri. Selon ma manière de lire, avec la seule suppression d'un *l*, il reste un surnom pour chacun à Vieri et à Guido, surnom que leur avait donné l'insolent messire Corso.

Page 265, ligne 18. *Paul Orose.*

Qu'on ne s'étonne pas de voir citer ici parmi les grands

historiens le nom de Paul Orose, si fort oublié de nos jours. Le fait est que Paul Orose, pour l'histoire ancienne, et Boëce, pour la philosophie, furent les deux écrivains les plus en vogue dans tout le moyen âge, parce qu'ils avaient donné tous les deux un exposé de ces deux sciences, d'après les opinions chrétiennes des lecteurs.

Page 267, ligne 14. *Lege sonantis.*

Ces trois vers sont ainsi rapportés, plus complets qu'ailleurs, dans l'abrégé de la vie du Dante de Boccace, fait au XIV[e] siècle. Dans un manuscrit du Dante de la bibliothèque Bartolini, on trouve en outre des fragments nombreux du poëme latin, mais ce n'est qu'une traduction tout à fait littérale de l'italien, et je ne pourrais jamais me persuader que le Dante se soit ainsi traduit lui-même en refaisant en italien les premiers chants déjà écrits en latin.

Page 270, ligne 24. *Uguiccione da Campi.*

Voy. Marchionne Stephani, p. 13. Il a mis un terme à toutes les incertitudes des différents biographes sur les collègues donnés au Dante. J'ai résolu, dès le commencement de cet ouvrage, de ne point réfuter les opinions erronées des autres historiens, afin de ne pas faire un livre dix fois plus volumineux et d'une lecture cent fois plus pénible que celui-ci. Je ferai cependant ici une exception pour Léonard d'Arezzo, parce qu'il a le mérite de l'antiquité, et que beaucoup de biographes l'ont suivi. Il place au nombre des collègues du Dante, Palmieri des Altoviti qui, d'après la liste des prieurs donnée par Stephani, entra en

fonctions dix mois après, du 15 avril au 15 juin 1301, et Jacques des Abbati, qu'on ne trouve point parmi les prieurs de ces années-là. Qu'on juge par là si Léonard mérite si bien cette confiance à laquelle il prétend pour les événements de la vie politique du Dante, après avoir critiqué si amèrement Boccace en général : plus un commentateur ou un biographe se montre arrogant et injurieux, moins il faut lui accorder de confiance.

Page 277, ligne 6. *Situation de Florence.*

Nous avons ici pour narrateur un personnage important qui a pris part au fait qu'il raconte jusqu'à trois reprises différentes. Aucun autre récit contraire, soit de Villani, malgré son exactitude ordinaire, soit de Léonard d'Arezzo, biographe spécial du Dante, ne peut donc être préféré. Mais il y a plus : le seul moyen de les mettre tous d'accord, c'est même de suivre ici Dino Compagni. Quiconque voudra reprendre, pour l'améliorer, ce travail que nous essayons ici d'une histoire des partis Blanc et Noir, en aura la preuve évidente. Les observations suivantes pourront le guider au besoin : 1° Villani et Marchionne Stephani, en plaçant un seul bannissement des Noirs en janvier et en février 1301, après la conspiration de la Sainte Trinité, sont contraires non-seulement à Dino, mais aussi à Léonard, qui place ce bannissement à l'époque où le Dante fut prieur; 2° Léonard, mettant ensuite la conspiration de la Sainte Trinité à l'époque où le Dante fut prieur, et par conséquent en juin-août 1300, est contraire à Dino, p. 483, et à Villani, p. 373, qui la placent après cette époque, sans

lui assigner de date, et à Marchionne Stephani, p. 11, qui la met en janvier 1301. Il est vrai que Dino est le plus négligent de tous en fait de dates; mais il est néanmoins le plus croyable de tous, lorsque ces dates sont subordonnées à des faits particuliers auxquels il a pris part. Au reste, l'historien le plus exact pour l'ordre des temps est sans contredit Marchionne Stephani; mais comme il est plus bref que les autres, on doit le suivre en suppléant à ce qu'il omet.

Page 286, ligne 20. *Cette année* 1301.

Cette conspiration de la Sainte Trinité est la seule date qu'on ne puisse fixer avec précision. Je suivrais volontiers l'opinion de Marchionne Stephani, qui la place au mois de janvier, p. 11; mais l'Ammirato, p. 211, la met sous l'administration du gonfalonier Chiarissimo Buonapace, qui fut de la mi-février à la mi-avril. Dino semble la placer à l'époque du priorat de Palmieri des Altoviti, de la mi-avril à la mi-juin; il est probable quo la conspiration eut lieu en janvier et que les deux autres dates se rapportent non pas à elle, mais aux faits qui la suivirent. Peu importe, au reste, à l'histoire du Dante. Je laisse à juger aux érudits consciencieux de Florence si cela vaut la peine d'être recherché dans l'intérêt de leur histoire.

Page 290, ligne 6. *Au pouvoir des Blancs.*

La seconde partie de cette phrase est tirée de tous les historiens; quant à la première, elle est en opposition apparente avec le texte do Villani, de Stephani et de l'Ammirato, si l'on met après la conspiration de la Sainte Trinité

le premier et double bannissement des deux partis et non celui-ci. Mais, d'après le témoignage irrécusable de Dino, nous avons vu que ce fait arriva pendant le voyage du cardinal et lors du priorat du Dante, dans les mois de juin-août 1300. Comme preuve qu'il n'est point arrivé après, nous avons de plus : 1° la narration contraire de Dino, témoin oculaire et même l'un des acteurs; 2° le témoignage de tous les historiens qui parlent d'un exil de messire Corso à Massa Trabaria, exil différent du premier à Castel della Pieve; 3° l'accord unanime de tous pour dire que Florence fut au pouvoir des Blancs depuis lors jusqu'en novembre; et enfin 4°, le rapport qui se trouve entre cela et les vers du Dante déjà cités :

..... e la parte selvaggia
Caccerà l'altra con molta offensione.

Ce qui ne pourrait se comprendre ni du premier bannissement des deux partis ni d'un second, qui aurait été semblable à celui-là et non particulier aux Noirs.

Page 308, ligne 6. *Au nom de l'empire.*

Remarquez ici non-seulement la jalousie constante de ces communes devenues républiques, mais la jalousie particulière et ancienne que leur inspiraient les *droits de l'empire.* Charles de Valois n'avait proprement rien à faire avec l'empire; mais ces républicains étaient habitués à entendre invoquer ce nom à tort et à raison, et puis ils craignaient toujours, quelque éloigné que l'on fût de la dignité impériale, qu'on ne pût y arriver d'un moment à l'autre.

Peut-être même Charles leur inspirait-il alors cette appréhension.

Page 315, ligne 2. *Le 1er jour de novembre.*

La confusion des dates dans les auteurs contemporains et dans les compilateurs est ici plus grande que jamais. Dino, qui fut un des contemporains, un des acteurs, et qui remplit les fonctions de prieur, après avoir dit que l'entrée de Charles fut différée à cause des vins nouveaux, depuis la Toussaint jusqu'au dimanche suivant, met ensuite cette entrée à ce dimanche qu'il appelle le 4 novembre, p. 490. Il serait facile de voir, dans l'*Art de vérifier les dates*, que ce dimanche fut le 5 novembre et, par conséquent, d'en faire ainsi la correction. Mais Villani, qui fut aussi témoin oculaire, p. 376, Marchionne Stephani, qui fut contemporain, p. 17, l'Ammirato, le jeune scrutateur des archives florentines, p. 213, placent tous cette entrée au jour de la Toussaint. Plus d'une fois j'ai passé de l'avis de l'un à celui des autres sans jamais pouvoir trouver une raison satisfaisante pour récuser ainsi des témoignages également irrécusables; d'autant plus que, ni l'une ni l'autre de ces dates, desquelles dépendent celles qui suivent, ne s'accordent avec tous les événements. Ayant fait enfin la remarque que Villani place au dimanche 5 la réunion à Sainte-Marie nouvelle, la seigneurie donnée à Charles et le reste, je conçus un doute, et il me parut certain que Compagni avait pris ce jour-là pour celui de l'entrée, parce que jusqu'à ce jour, Charles était demeuré dans la maison Frescobaldi sans passer au delà de l'Arno. Ce point une fois fixé, il est

facile de faire accorder toutes les dates de Compagni et des autres. Au reste, le presque infaillible Muratori place sans hésiter l'entrée au 1er novembre, et peu importent les critiques de Pelli. Il faut prendre bien des précautions avant de donner tort à Muratori, car il a coutume de deviner ce qu'un autre prouve après lui.

Page 329, ligne 7. *Ils quittèrent le priorat.*

Dino Compagni, p. 497, et Villani, p. 377, font durer cette anarchie cinq jours dans la ville et huit dans les environs.

Page 335, ligne 24. *Les jugea de même.*

Peut-être ces lettres existent-elles encore dans les archives, et il serait bien désirable qu'on les publiât.

Page 336, ligne 4. *Au 4 et au 5.*

Le document du tome X des *Delizie degli eruditi Toscani*, p. 85, place la condamnation principale de messire Vieri au 4; celui de la page 99 la met au 5.

Page 337, ligne 8. *Florentie MCCCII et primo.*

Cette double date *MCCCII et primo* est relative à l'ancienne manière florentine de compter les années, manière d'après laquelle lesdites condamnations devraient se trouver, celles de janvier, de février et de la première moitié de mars sous l'année 1301, et les suivantes seules sous 1302. L'indication de l'an 1302 pour les unes et les autres

prouve que le changement du style ancien en style moderne avait déjà été opéré par l'abbréviation. Nous devons donc les placer toutes sous l'an 1302.

Page 339, ligne 25. *Une éternelle renommée.*

Cette condamnation est placée par tous les biographes, Tiraboschi, Pelli, l'auteur du *Veltro*, Arrivabene, Fauriel, etc., comme nous l'avons placée ici nous-même sous l'an 1302, et ce ne sont point là des hommes auxquels on puisse s'opposer à la légère. Toutefois, le document que nous citons ici aurait plus de poids que leur autorité, car puisqu'il porte pour date en toutes lettres : *Sub anno Domini millesimo trecentesimo secundo, die decimo mensis Martii*, et que l'année 1302 ne finit alors à Florence que le 15 du mois de mars, il est clair que suivant notre manière de compter, il faudrait dire 1303. Mais : 1° cette date n'a-t-elle pas été changée et rectifiée, selon notre style, par Savioli, qui l'a copiée le premier dans les archives de Florence? C'est ce que l'on pourrait vérifier dans lesdites archives; 2° le document étant fait au nom de Cante Gabrielli, il faudrait vérifier s'il était encore podestat le 10 mars 1303, ce qui me semble probable, car je ne pense pas qu'on quittât ordinairement ces fonctions avant la fin de l'année florentine, c'est-à-dire cinq jours après. Dans l'état actuel de la question, je serais porté à ajouter foi à ce document et à croire que la seconde condamnation du Dante eut lieu, en conséquence, le 10 mars 1303. Mais ce doute une fois exposé, je ne l'ai point suivi dans le texte, par respect pour mes prédécesseurs d'abord,

puis parce que ce n'est pas autre chose qu'une confirmation de la première sentence, et qu'elle ne change rien à la vie du Dante ni à son exil, qu'il faut toujours compter depuis la première. — Il y aurait bien des choses à changer, si l'on trouvait un jour dans les documents originaux des archives de Florence, que la première condamnation doit même être placée sous l'an 1303. Dans ce cas, il faudrait faire attention à la note rapportée page 82 du tome X des *Delizie erud. Tosc.*, qui nous montre le Dante s'opposant à une provision d'aides en faveur de Charles le 26 mars 1302. Mais elle ne signifie rien dans l'état actuel de la question, car il paraît certain pour le moment que la première condamnation eut lieu en 1302. — Quand donc imitera-t-on à Florence (avec bien plus de profit pour l'histoire de l'Italie), l'exemple donné à Turin pour la publication des documents originaux des archives publiques. Le Piémont, qui était le dernier dans ce genre de munificence à l'époque de Muratori, se trouve maintenant le premier, grâce à son roi.

NOTES DU TOME II.

Page 8, ligne 18. *Il n'est pas clair.*

L'auteur du *Veltro* dit après la première condamnation. Mais je n'ai point trouvé de document qui le prouve.

Page 17, ligne 14. *Secours de Vérone.*

Girolamo della Corte, dans son *Histoire de Vérone*, parle de ce secours envoyé de Vérone aux Ordelaffi et aux exilés pour la guerre de Mugello. Il est vrai qu'il l'assigne à l'an 1306, et que Pelli suit cette date, p. 123. Mais la guerre de Mugello ayant eu lieu en 1303, il faut reporter à cette époque le secours dont il est ici question.

Page 18, ligne 8. *Ici comme moi.*

Deux d'entre eux, à coup sûr, et les autres probablement étaient des traîtres du parti Blanc passé dans le parti Noir victorieux et pour cela détestés ici par le prisonnier. Le

Dante, au chant XVI du *Paradis*, n'oublie pas de frapper Baldo qu'il appelle *il Villan d'Ugglione.*

Page 18, ligne 23. *L'usage de la guerre.*

Remarquez cette maxime, qui prouve que les efforts des exilés, pour rentrer à main armée, étaient considérés alors comme une guerre juste et habituelle.

Page 26, ligne 2. *Par Cacciaguida.*

Le *grand Lombard* est un des points les plus controversés par les commentateurs; il se trouve des partisans pour chacun des trois frères. L'âge de Cane Grande et la distinction que le poëte en fait aux vers 76 et suivants, empêchent de croire qu'il s'agisse de lui. Ce n'est pas non plus Alboin que le Dante blâme de son *peu de noblesse* dans le *Convito*, non que le Dante ne se donne souvent des démentis à lui-même, mais il avait coutume de passer de l'éloge au blâme, parce qu'il n'était pas dans sa nature de s'exposer à recevoir des bienfaits de ceux dont il avait une fois eu à se plaindre, et comme le *Paradis* et les vers ici rapportés furent écrits par le Dante à la fin de sa vie, j'ai peine à croire qu'il y ait flatté de cette manière une personne qu'il avait attaquée dans un ouvrage antérieur. Des trois Scaligeri que le Dante vit à Vérone en 1303, deux sont ici loués, un autre est passé sous silence. Il est plus probable que celui dont il ne parle pas est celui qu'il avait blâmé ailleurs. C'est même ainsi qu'on s'explique pourquoi il n'en parle point ici. Et enfin, le commentaire attribué à Pierre,

fils du Dante, qui demeurait à Vérone, dit clairement que l'hôte de son père fut Bartolomeo.

Page 29, ligne 21. *Alboin sous silence.*

L'auteur du *Veltro* fait aller le Dante à Bologne après Vérone. Sans doute, cela est possible, car Bologne est tellement sur la route, qu'en allant ou en revenant de Toscane en Lombardie, on y passe naturellement. Mais il n'y en a pas d'autre preuve que le passage très-vague de Villani que nous avons déjà rapporté. Voyez les *OEuvres du Dante.* Venise, Zatta, 1758, tome IV, partie 2. — Lettre de Vannetti, p. 158. — Pelli, p. 134. — *Veltro*, p. 62. — Voyez en outre, dans les deux premiers, les citations et les discussions assez étendues au sujet des sources. Le but de mes courtes observations dans cette seconde partie est de mettre ceux qui étudient à même de remonter à ces sources, afin de vérifier et de corriger ainsi mes opinions; mais je ne puis avoir en vue de discuter ces opinions d'une manière complète. Elles sont prouvées pour moi; mais chaque observation deviendrait une dissertation, et même fort longue. Si je pouvais espérer de mettre fin à toutes les difficultés, ce serait moins par ces discussions à propos de tout ce qui a été dit, que par la facilité que j'ai donnée de comparer les différentes parties de l'exil et de la vie du Dante.

Page 51, ligne 4. *Le pape Célestin.*

L'interprétation de ce passage du Dante comme se rapportant au pape Célestin, me semble mise hors de doute par celle de Pétrarque, qui est la même.

Page 58, ligne 23. *Contre Boniface.*

Il y en aurait onze en comptant, comme le font plusieurs, deux autres passages, qui se rapportent évidemment à d'autres papes.

Page 69, ligne 18. *Signe de paix.*

Par une erreur évidente, l'édition de Muratori, p. 511, porte *degno* au lieu de *segno.*

Page 74, ligne 21, *Commissaires des exilés.*

C'est l'opinion de Dino, p. 512. Villani n'en compte que douze, p. 402, et ce sont peut-être douze nouveaux, indépendamment des deux déjà nommés par Dino, ce qui fait les quatorze de ce dernier.

Page 75, ligne 20. *La Sainte Église.*

Villani assigne ce départ au 4; mais il est moins croyable que Dino qui rapporte cette date et toutes les autres avec exactitude, jour par jour.

Page 77, ligne 14. *Dans sa patrie.*

	mois.	jours.
Du 7 avril au 31 décembre 1300	8	23
toute l'année 1301	12	
1302	12	
1303	12	
Du 1er janvier au 8 juin 1304	5	8
	50 mois.	

L'auteur du Veltro a déjà fait cette remarque, mais en faisant dire à Farinata, p. 70 : « Tu sauras quelles sont les douleurs de l'exil, » il change un peu le sens de ses paroles qui est : Tu sauras combien il est difficile de revenir de l'exil.

Page 79, ligne 3. *Deux mille marcs d'argent.*

Voyez le texte dans Pelli, p. 77, avec la date de 1307. Mais l'auteur du *Veltro* en a fixé la date à 1304, mettant fort justement ce fait en rapport avec les préparatifs de l'entreprise de la Lastra. Ces raisons sont exposées dans l'*Anthologie de Florence*, tome XXV, B. p. 14.

Ibid., ligne 11. *Deux milles de Florence.*

Dino, p. 515. — Villani, p. 406, dit qu'ils étaient 1,600 chevaux et 9,000 fantassins.

Ibid., ligne 22. *Le 21 ou le 22 juillet.*

Dino, p. 515, indique le jour de Ste-Marie-Madeleine, 21 juillet. — Villani, p. 408, dit que ce fut le jour de Ste-Marguerite, le 20, mais comme il n'y a pas de jour de Ste-Marguerite, le 20, il en résulte, qu'il doit vouloir dire la même chose que Dino, et Ste-Marie-Madeleine ne tombant pas le 21, mais le 22, ce devrait être cette dernière date. Cela importe peu, du reste.

Page 87, ligne 8. *Continuer ses travaux.*

Léonard d'Arezzo, p. 57, fait rester le Dante à Arezzo

jusqu'à l'entreprise de la Lastra, par conséquent, depuis mars 1302 jusqu'en juillet 1304, et de là, il le fait aller à Vérone, en se contentant de dire, *chez les seigneurs de la Scala*. Mais 1° ce long séjour à Arezzo est improbable et même impossible, car tous les exilés avaient été obligés d'en partir; 2° il est contraire aux indications que nous avons à propos des secours que Vérone envoya par ses soins à l'entreprise précédente de 1303; 3° il est contraire au texte du commentaire attribué à Pierre Alighieri et aux meilleures interprétations de la *Comédie* et du *Convito*, qui s'accordent à dire, que le Dante reçut l'hospitalité chez Bartolomeo Scaligero, et par conséquent, qu'il y alla et qu'il y demeura avant 1304, époque de la mort de ce dernier.

Page 88, ligne 13. *L'époque précise.*

Le biographe d'Uguccione en fixe l'époque à peu près vers 1303, mais je ne vois point sur quoi il se fonde. — *Veltro*, p. 76, et il ajoute d'autres séjours dans ces contrées, en se fondant sur les réminiscences du poëme. Mais celles-ci pourraient bien se rapporter à l'époque où le Dante fut avec Ordelaffi.

Page 92, ligne 25. *Quid feci tibi.*

Car la dernière lettre, déjà citée par nous plusieurs fois, doit certainement, comme l'observe aussi le savant éditeur M. Witte, être placée parmi les épîtres conciliatoires de ces années-là.

Page 93, ligne 25. *Dont il y est parlé.*

On peut consulter, si l'on veut, les dissertations très-complètes, mais peu d'accord avec notre opinion, de Triulsi dans l'édition de la *Minerve,* Padoue, 1827, de Solari dans l'appendice donné à cette édition, en 1828, et de Fraticelli dans l'édition de Florence de 1834. Le plus fort argument de ce dernier, pour prouver que le premier traité du *Convito* aurait été écrit en 1313, c'est la manière dont le Dante y parle des contrées de toute l'Italie, qu'il avait déjà parcourues en exilé, comme s'il n'avait pu parler ainsi qu'en 1313. Mais nous avons vu, que déjà en 1304, le Dante avait parcouru la Toscane, la Romagne et la Lombardie, et de 1305 à 1313, les rivières de Gênes et Udine furent les seules nouvelles contrées qu'il parcourût. Voyez pp. 569 et suiv. Un autre argument s'appuie sur un passage du même traité qu'on peut expliquer de deux manières avec une égale probabilité, d'où il suit que la conclusion est douteuse; voyez pp. 580 et suiv. Au reste, ce traité premier du *Convito* est précisément celui dont, à mon avis, on peut le mieux fixer la date à 1304, puisqu'il y est parlé, comme d'un ouvrage non encore fait, de l'*Eloquence vulgaire*, qui fut commencée, nous le verrons, avant 1305.

Page 94, ligne 8. *Énoncées dans le Convito.*

L'opinion sur les taches de la lune, exprimée dans le *Convito,* est corrigée dans le *Paradis,* chants II et XII. L'opinion sur les ordres des esprits célestes, qui dirigent les sphères, exprimée dans le *Convito*, est corrigée dans le *Paradis* aux chants VIII et XXVIII.

Page 96, ligne 13. *Ses seuls consolateurs.*

Voyez le but général de tout le commentaire, démontré aux chapitres I, II, III, du traité premier, pp. 6, 12 et 13 de l'édition de la *Minerve;* mais à l'appendice de cette édition remarquez une erreur grave qui s'est reproduite dans la nouvelle édition de Florence. Dans le sommaire du deuxième traité, on prend Béatrix pour la figure de la philosophie, tandis qu'il s'agit de la noble dame.

Page 102, ligne 3. *Livre de la vieillesse.*

Le silence gardé ici au sujet de Platon, nous confirme dans l'opinion que le Dante n'a pas connu ses ouvrages. Car non-seulement dans le Phédon, mais dans tous les autres, ce philosophe a démontré l'immortalité de l'âme, autant qu'on le pouvait alors, plus que ne l'avait fait aucun autre.

Page 105, ligne 6. *Celle de ses descendants.*

Ceci prouverait au besoin, que ce traité fut écrit sous le règne d'Albert et par conséquent, avant 1307.

Page 108, ligne 8. *De la Divine Comédie.*

Si les opinions exprimées ci-dessus relativement à la date du *Convito*, à son but, aux rapports qu'il y a entre ce traité et les autres ouvrages du Dante, étaient trouvées bonnes, il en résulterait qu'il nous en manque encore une édition convenablement éclaircie. Mais l'édition de la *Minerve* et celle de Florence avec l'appendice de Solari seraient des auxiliaires précieux pour de nouveaux travaux à faire.

Page 110, ligne 23. *De son dialecte.*

Les paroles de Villani, livre IX, chap. LIV, p. 508, prises souvent dans le sens contraire, sont dites en passant et sous une forme dubitative.

Page 111, ligne 7. *De la langue italienne.*

Les premières lignes du chap. Ier feraient vraiment admettre plutôt la traduction ancienne, mais les lignes suivantes, et tout le livre et le titre latin qui y est ajouté, doivent peut-être faire accepter la seconde.

Page 122, ligne 19. *Leur patrie qu'en rêve.*

Chap. IV, p. 294. Dans l'exemple qui suit, et dont le sens est en apparence favorable au marquis d'Este, je ne crois pas qu'il soit question d'un autre personnage que du marquis Azzone VIII, blâmé au livre I, chap. XII, ni que cela forme une contradiction avec ses attaques. Il faut admettre l'opinion de l'auteur du *Veltro*, que ces louanges ne sont ici que de l'ironie. S'il y avait une contradiction, elle serait sans doute inexplicable.

Page 124, ligne 16. *Quelles que soient les théories.*

J'ai suivi l'édition de Zatta, Venise 1758, sans préface ni commentaires, lesquels seraient pourtant très-utiles. Je ne sais pas s'il en a été fait depuis lors, à moins qu'on ne veuille considérer comme tels les travaux de Perticari. Peut-être l'édition qu'on fait à Florence des *Opere minori* du Dante, et dont nous avons parlé, satisfera-t-elle

à ce besoin qu'éprouvent les lettres. L'ancienne traduction jointe à l'édition de Venise est élégante mais peu exacte. Voyez surtout à la page 284, où elle prête au Dante cette grande hérésie philosophique que l'homme a trois âmes.

Page 165, ligne 7. *Au delà des monts.*

Ferretto de Vicence, *Rer. it.*, IX, p. 979, en attribuant l'exil du Dante à la mort de messire Corso, commet une erreur qui a cependant quelque chose de vrai, car elle montre ce qu'en ont dit ceux qui étaient éloignés et moins bien informés. Ce n'est pas le premier exil forcé de Florence, mais le second exil volontaire hors de l'Italie, qui fut probablement la conséquence de la mort de messire Corso.

Page 201, ligne 12. *Tombes enflammées.*

Ces tombes sont comparées (chant IX) à celles d'Arles, en Provence, et de Pola, en Istrie. Devrons-nous donc ici comme ailleurs dire que le Dante avait vu de ses propres yeux ces deux villes et leurs tombeaux lorsqu'il a écrit cela? J'ai longtemps balancé. Mais des recherches plus attentives dans les commentaires de la *Minerve* m'ayant fait découvrir que la vie de Charlemagne, attribuée à Turpin, fait mention de ce cimetière d'Arles, l'origine de cette citation, que le Dante fait du reste en courant, me semble évidente. Quant à celle de Pola, qu'il fait de la même manière, elle a bien pu être tirée de quelque livre alors connu, et peut-être aussi de l'endroit lui-même, car il est moins invraisemblable qu'il s'y soit rendu.

Page 240, ligne 24. *Depuis le commencement.*

Espérons que M. Döenniges, jeune Allemand, qui écrit l'histoire de tous les empereurs, jettera beaucoup de lumière sur cette descente d'Henri et en général sur le siècle du Dante. Il a déjà recueilli sur Henri de Luxembourg les documents les plus précieux dans les archives de Turin. M. Döenniges a bien voulu chercher le nom de l'Alighieri dans la foule de ceux des exilés florentins qui se trouvent dans ces papiers, mais il ne l'a point trouvé.

Page 247, ligne 4. *A Sa Majesté.*

Ce titre, donné ici par un écrivain du XIV[e] siècle à l'empereur roi, démontre l'erreur de ceux qui ont cru que ce titre était nouveau en 1500. Voy. plus bas dans la lettre du Dante.

Page 334, ligne 9. *Publié naguère.*

Ce passage peut prouver d'une manière évidente que le *Purgatoire* a été publié avant le séjour du Dante à Vérone, et, s'il en était besoin, qu'il n'a jamais été dédié ni envoyé à Cane.

Page 351, ligne 11. *Comme un Ciolo.*

C'est probablement le nom de quelque malfaiteur connu à cette époque.

Page 432, ligne 5. *Étaient répandus.*

Il serait à désirer qu'on eût un catalogue et, s'il était

possible, une description de ces manuscrits, en faisant bien la distinction de ceux qui ont été explorés. On sait que M. Charles Witte, le recommandable éditeur des Lettres, travaille à cela depuis longues années en *Allemagne !*

TABLE.

LIVRE SECOND. — Le Dante exilé.





